



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



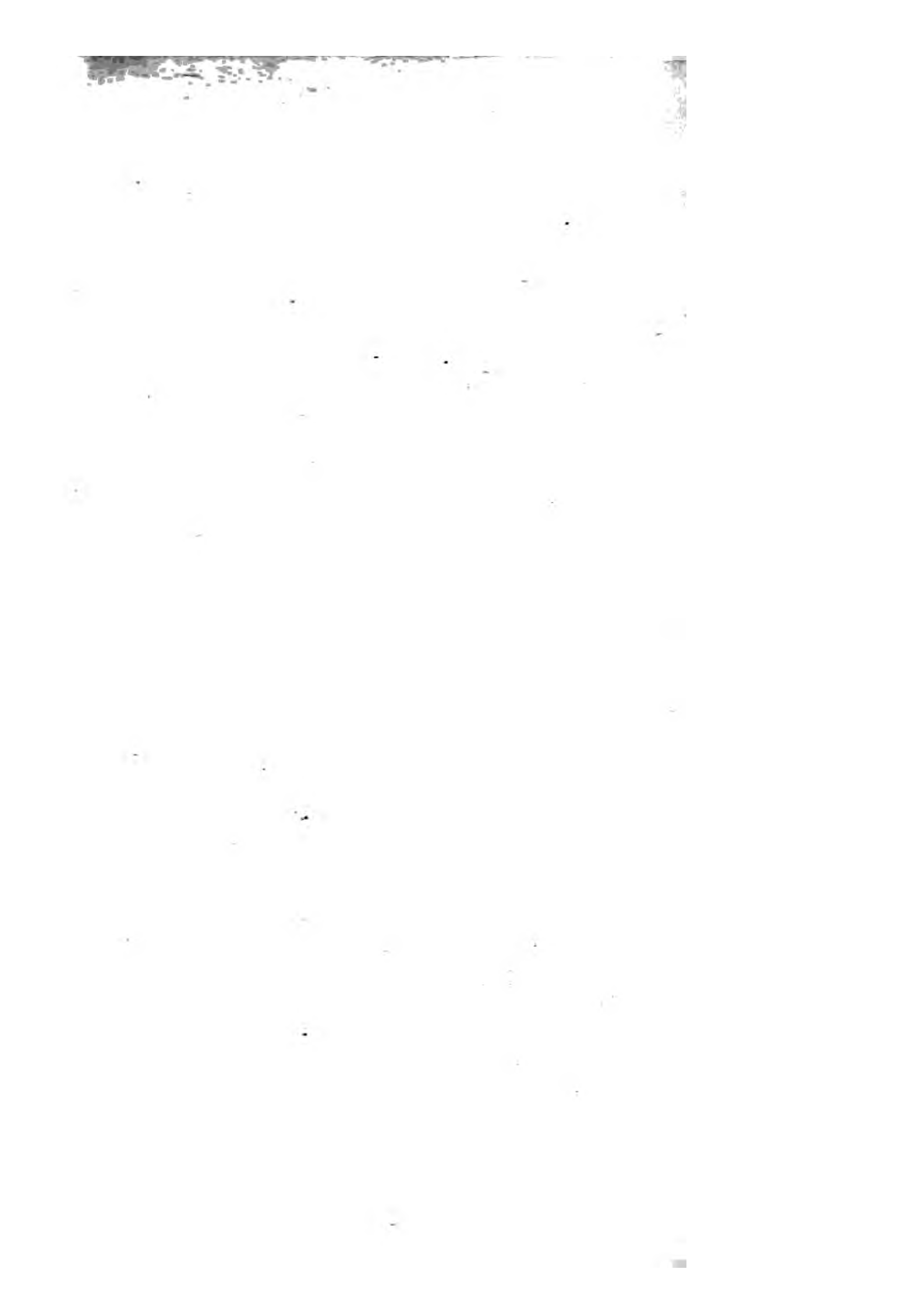
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

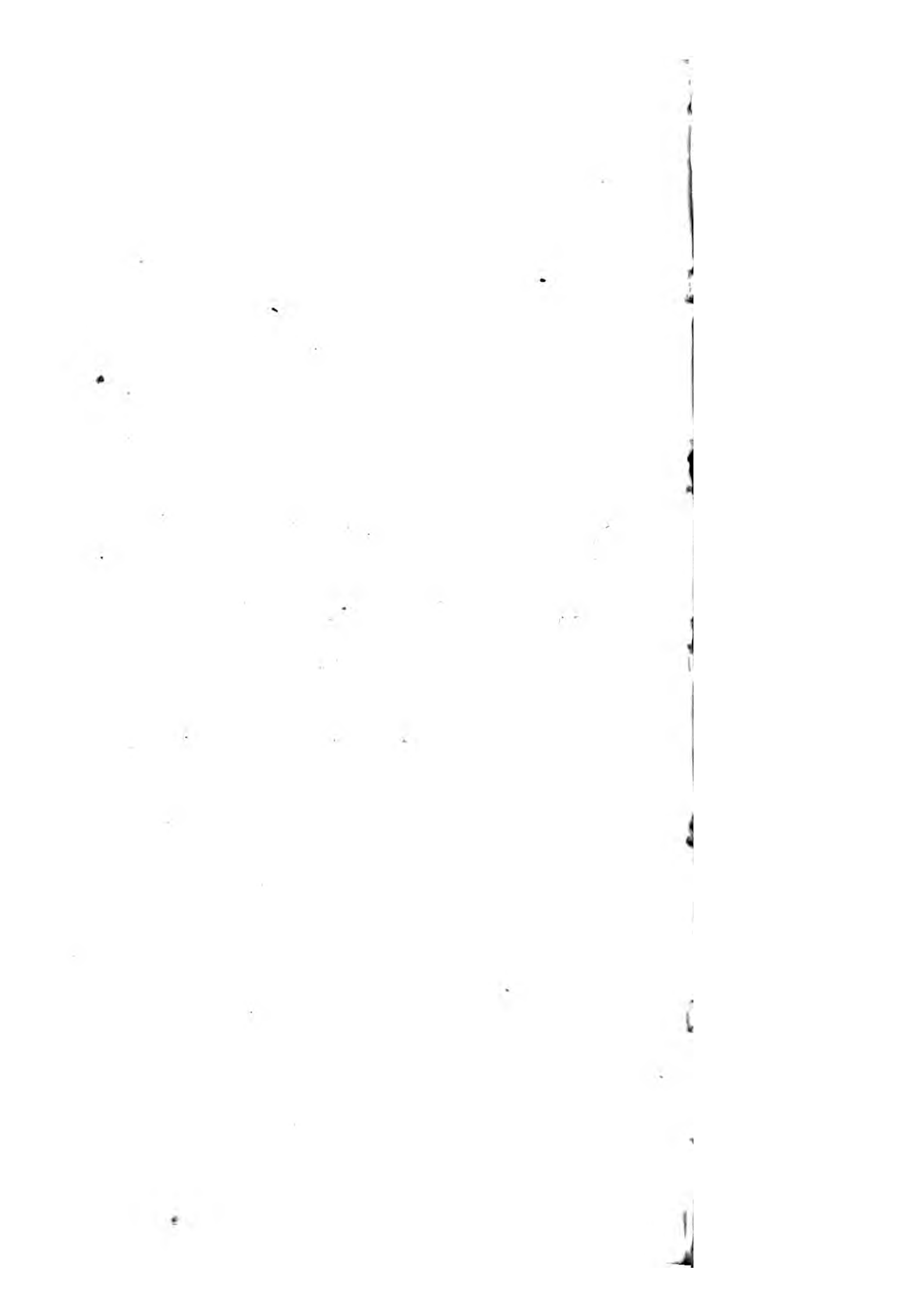




E LEGAT.  
CAROLI GODWYN, S.T.B.  
COLL. BALL. SOC.  
M DCC LXX.

*Godw. 70.*









# MEMOIRES,

POUR SERVIR

# A L'HISTOIRE

# D'ANNE D'AUTRICHE,

EPOUSE DE

# L O U I S XIII.

ROI DE FRANCE.

PAR MADAME DE MOTTEVILLE,

Une de ses Favorites.

**T O M E P R E M I E R.**



A A M S T E R D A M,

Chez FRANÇOIS CHANGUION.

M. DCC. XXIII.

0000000000



## AVERTISSEMENT

A U

# LECTEUR.



**O**N recevra, sans doute, avec plaisir, ces *Mémoires de la Vie* D'ANNE D'AUTRICHE, puisqu'ils sont composez par une Personne qui ne l'a presque jamais quittée, & qui possédoit absolument l'honneur de sa confiance.

Cette Personne est Madame DE MOTTEVILLE, Nièce du fameux *Bertaut*, Evêque de Séez, fort estimé pour ses Poësies vers le commencement du dernier siècle; & Veuve d'un Président au Parlement de Rouën,

\* 2

nom-



## AU LECTEUR.

nommé Mr. *de Motteville*. Peu après la mort de son Mari, avec lequel elle ne vécut que fort peu de tems, elle retourna demeurer à la Cour, & s'y attacha tout-à-fait à la Reine, auprès de laquelle elle avoit été élevée. Elle ne s'en retira qu'après la mort de cette Princesse; & ce fut pour aller s'enfermer dans le Couvent des Filles de Ste. *Marie de Chailiot*, où elle s'occupa à revoir & retoucher ces *Mémoires*, dont elle avoit recueilli les Evenemens à mesure qu'ils s'étoient passez.

On connoissoit assez depuis long-tems les Affaires générales de la Régence d'ANNE D'AUTRICHE, tant par les *Mémoires du Duc de la Roche-Foucault*, que par divers autres Ecris, où elles sont assez amplement détaillées; &, depuis peu, les *Mémoires du Cardinal de Retz*, & ceux de Mr. JOLY nous ont fait connoître les Intrigues de la Fronde, & les divers Ressorts qui faisoient mouvoir tout ce dangereux Parti. Mais nous ne connoissons pas encore assez quelles étoient alors les Vûes de la Cour, ni les Raisons qui

## AU LECTEUR.

qui faisoient agir le Cabinet pendant tout ce tems de Divisions & de Troubles.

C'est ce que Madame de Motteville nous développe dans ces *Mémoires* d'une maniere non seulement fort curieuse & fort intéressante , mais même qui jette beaucoup de lumiere sur les Ouvrages dont on vient de parler : Ouvrages , dans lesquels leurs Auteurs ont sans doute eu leurs raisons , pour ne pas éclaircir certains Faits autant qu'il auroit été à souhaiter pour l'entiere satisfaction des Lecteurs.

Elle y découvre, de plus, beaucoup de particularitez de l'Administration des Cardinaux de *Richelieu & Mazarin*, dont il n'est point du tout parlé ailleurs; & elle y raconte les Intrigues des premières Amours du feu Roi Louis XIV. beaucoup plus naturellement, & d'une maniere bien plus conforme à la Vérité , que tout ce qu'on en a débité jusqu'à ce jour, tant dans les Histoires de ce Prince, que dans une infinité de sots Libelles. C'est ce dont on pourra se convaincre aisément, en consul-

## AU LECTEUR.

tant les Endroits de ces *Mémoires*, auxquels renvoye l'Article de la Table intitulé, *Maîtresses de Louis XIV.*

On verra plus particulièrement dans la Pièce suivante, quel est le caractère de ces *Mémoires* & quelles raisons a eu de les donner au Public celui à qui nous en sommes redevables.

*Il y a quelques années que l'on me fit dépositaire de ces Memoires ; & quoi que l'on m'eût engagé à les tenir secrets, je ne me suis pas fait un scrupule de les mettre au jour. Si c'est manquer à sa parole, & une espece de Vol, l'un & l'autre me paroît excusable. On n'abuse pas de la confiance de ses Amis, lors qu'on leur rend service, malgré qu'ils en aient. Le Public même se trouve intéressé dans le Cas ; puis que ces sortes d'Ouvrages perdent beaucoup de leurs graces & de leur mérite, quand le tems de leur naissance est trop éloigné de celui de leur publication.*

*D'un autre côté le plaisir de voir revivre ses Amis dans leurs Ouvrages est si touchant, que je ne doute pas*  
que

## AU LECTEUR.

que ceux qui s'intéressent le plus au sort de ces Mémoires ne l'éprouvent, & qu'ils ne se félicitent de les voir à l'abri du danger qu'ils connoient d'être ensevelis avec leurs cendres. Le peu de Personnes qui les ont lûs en Manuscrit, & qui sont très-capables d'en juger, les ont trouvez si bons & si utiles, que leur aprobation a contribué à me rendre infidèle.

En effet on y découvre par tout un air de sincérité qui ne peut que plaire, & qui faisoit le principal Caractere de la Dame qui les a composez. Sa franchise alloit même si loin, qu'elle tournoit quelquefois à son desavantage; &, si l'on ne craignoit de manquer de respect pour l'Oracle de la Vérité, on diroit qu'il ne lui est jamais arrivé de mentir. Ses Amis, qui étoient en grand nombre & d'un rang fort distingué, l'estimoient beaucoup, & je ne doute pas que ceux qui liront ces Mémoires ne la trouvent digne de cette estime. Les fréquentes Reflexions qu'elle y fait, quoi que concises, pourroient bien n'être pas du goût de tout le monde, parce que chacun en veut faire à sa guise & que l'Amour propre se mêle par tout.

## AU LECTEUR.

*Cependant on ne sauroit disconvenir que les siennes ne partent d'un grand fond de Vertu, de bon-Sens & de Pieté; & qu'elles ne méritent l'attention de tous les honêtes-Gens, quand même ils ne les approuveroient pas à tous égards.*



PRE-

# PREFACE.



**L**A grandeur des Rois, qui les éleve au-dessus de leurs Sujets, ne les expose pas seulement à leurs yeux, mais à leur censure : Il n'y a personne, qui ne s'en prenne à eux du mauvais état de ses affaires particulieres ; & il y a peu de gens qui leur sâchent gré de toutes les peines qu'ils se donnent pour le bien public. Au contraire, on ne leur pardonne pas les moindres fautes qu'ils commettent, quoi qu'elles soient toutes plus excusables, que celles des autres Hommes, par

\* 5

la



## P R E F A C E.

la difficulté qu'ils ont à découvrir la Vérité, que la plupart de ceux qui les approchent leur déguisent d'une telle manière, qu'ils ôtent à ceux qui la savent le tems & la hardiesse de la leur dire.

Je ne prétends pas que la Reine ANNE D'AUTRICHE, dont je parle dans ces *Mémoires*, n'ait eu aucun défaut. Elle étoit née, comme nous, avec les foibleffes auxquelles la Nature Humaine est sujette. Non seulement elle ne s'est pas cruë parfaite; mais elle a passé à une autre extrémité; & s'est trop défiée de son Esprit & de sa Raison.

## P R E F A C E.

Il sera difficile à ceux qui écriront l'Histoire de nôtre tems, de ne pas louer le bon-sens, & le grand courage qu'elle a fait paroître dans une longue Régence, où elle a été reduite à soutenir une Guerre étrangere & deux Guerres civiles. Mais j'ai cru qu'il étoit nécessaire de joindre aux grands Evénemens, qu'ils ne manqueront pas d'apprendre à la posterité, le Particulier de sa vie, dont ils ne sont pas peut-être si bien instruits que moi, qui l'ai étudiée avec beaucoup d'aplication, par le zèle & la tendresse que j'avois pour elle. Obligée de ne me pas contenter de ce qu'on met dans les



## P R E F A C E.

Gazettes , & hors d'état de lui témoigner autrement la reconnoissance que j'ai pour toutes ses bontés & de la payer (si cela se peut & se doit dire) de la familiarité dont elle a bien voulu m'honorer , j'ai mêlé, dans son Histoire, quelques-unes des ses Paroles, de ses Pensées , & de ses Actions, qui méritent d'être suës de tout le monde , & qu'on ignoreroit, si je ne les avois écrites sur le champ. C'est par là que je ferai voir la beauté de ses sentimens & la droiture de ses intentions, bien mieux que dans un Panegirique.

Je me suis occupée d'ailleurs à dresser ces *Mémoires*, dans  
l'espe-

## P R E F A C E.

l'esperance qu'ils serviroient , un jour , à me rapeller mille particularités , qui me feroient plaisir , & qui me donneroient , pour ainsi dire , une seconde vie. En effet , j'y ai remarqué , non seulement ce qui s'est passé de plus considerable depuis mon retour auprès de la Reine , mais aussi ce qui étoit arrivé durant mon Exil , qui m'avoit éloignée de sa Personne presque dès mon enfance. Lors que je n'ai pû savoir les choses par moi-même , je les ai apprises des vieux Seigneurs de la Cour , & de la Reine même , qui a eu la bonté de m'en instruire , de répondre à mes

\* 7

Ques-

## P R E F A C E.

Questions, & de me confier quelques-uns de ses secrets. Tout cela m'a servi à remplir les vuides de mon absence. J'ai donné à cette Occupation les heures que les Dames ont accoûtumé d'employer au Jeu & aux Promenades. Je ne sai si j'ai mieux fait que les autres ; mais il me semble qu'on ne fauroit plus mal employer son tems que de le passer à ne rien faire.

Je commence par un Abrégé de la Vie de cette grande Reine depuis l'année 1615. qu'elle vint en *France*, jusqu'à la mort du feu Roi arrivée en 1643. Abrégé, où l'on  
peut

## P R E F A C E.

peut voir les effets de sa Beauté , les amusemens de sa Jeunesse & les Persecutions qu'elle a souffertes pendant le Ministère du Cardinal de *Richelieu* : Et ce que j'en ai écrit , avec les heureux commencemens de sa Régence , jusques à la fin de l'année 1647. fait le I. Tome de ces *Mémoires*. Le II. le III. & le IV. contiennent les Troubles des deux Guerres Civiles & leurs suites jusqu'en 1659. & le V. enfin contient le Mariage du Roi avec l'Infante d'*Espagne* , la maladie de la Reine-Mere , & sa mort.

Separée de la Reine , pour quelque tems , à l'occasion des  
Voya-

## P R E F A C E.

Voyages, auxquels la secon-  
Guerre civile l'exposa, je  
fus sur le point de renoncer  
à mon travail. Mais l'en-  
vie de savoir ce qui se pas-  
soit, & la résolution que  
cette Princesse avoit formée  
de se retirer au *Val de Gra-  
ce*, après qu'elle auroit fait  
la Paix générale & donné  
à la *France* une Reine di-  
gne du Roi son Fils, m'en-  
gagerent à le continuer jus-  
ques au bout. La part  
que je pris à la joie qu'elle  
eut d'obtenir de Dieu ce  
qu'elle lui avoit demandé  
me confirma dans le mê-  
me dessein, & c'est ce qui  
a produit le V. Tome. Je  
n'ai

## P R E F A C E.

n'ai pû m'empêcher de la grossir de tous les accidens de sa Maladie , qui dura depuis le 10. Avril 1663. jusques au 20. de Janvier 1666. J'ose dire qu'au milieu de toutes les revolutions , dont la France fut agitée , & de ses plus grands triomphes , cette Princesse parut toujours la même : Heureuse & malheureuse , respectée & méprisée , aimée & haïe , elle ne se démentit jamais. Quoi que sensible à l'ingratitude & aux outrages de ses Créatures , elle ne s'en servit que pour s'humilier , & pour mettre toute sa confiance en Dieu ,

## P R E F A C E.

Dieu , qui fait tirer le bien  
du mal & la lumiere des  
ténèbres.



CA-



# CATALOGUE

Des Livres imprimez chez FRANÇOIS  
CHANGUION Libraire dans le Kalver-  
straat , ou dont il a Nombre.

**A**Mours de Daphnis & Chloé, écrites  
en Grec par Longus , & traduites  
par Amiot 12. fig. Amsterd. 1717.

Amours des Dames Illustres de France  
12. fig. 1717.

Achille & Polixene , Tragedie 4.

Bibliotheque des Dames, contenant des  
Regles generales pour leur conduite  
dans toutes les circonstances de la Vie;  
Ecritte par une Dame , & publiée par  
Mr. le Chevalier R. Steele 12. 3 Vol.  
Amsterd. 1719.

Boufon (Nouveau) de la Cour, contenant  
des Histoires plaisantes pour dissiper la  
Melancolie 12. Paris 1709.

Bouquet d'Eden, ou Recueil de Prieres  
& Meditations pour tous les jours de la  
Semaine , pour la Communion & en  
diverses occasions d'Adversité , & de  
Prosperité. 8. 1718.

Contes (Nouveaux) à rire & Avantures plai-  
santes ou Recreations Françoises : Nouv.  
Edition augmentée. 8. 2 Vol. fig. 1722.

— dito sans fig. 8. 2 Vol. 1722.

Conduite de Galloway en Espagne & en  
Portugal 8. 1711.

*Casan-*



## CATALOGUE.

*Casauboni Epistolæ curante T. J. ab Almeloveen fol.*

Dictionnaire de Giron, Hollandois & Italien 4. 2 vol. Amsterd. 1710.

Défense des Sts. Peres, accusez de Platonisme. 4. Paris 1711.

Description (Nouvelle) de la France, dans laquelle on voit le Gouvernement General de ce Royaume, celui de chaque Province en particulier, & la Description des Villes, Maisons Royales, Châteaux, & Monumens les plus remarquables, avec la distance des Lieux pour la commodité des Voyageurs, par Mr. Piganiol de la Force. 12. 6 vol. fig. Amsterd.

Discours sur la Polysynodie, où l'on démontre que la Polysynodie ou Pluralité des Conseils est la forme de Ministère la plus avantageuse pour un Roi & pour son Royaume, par Mr. l'Abbé de St. Pierre 12. Amsterd. 1719.

Examen des Esprits pour les Sciences, par Huart. 12. Amsterd. 1721.

Essais de Morale, par Mr. de la Placette. 12. 4 vol. Amsterd. 1716.

Etat present de l'Espagne, où l'on voit une Geographie historique du Pais, l'Etablissement de la Monarchie, ses Revolutions, sa Décadence, son Rétablissement, & ses accroissemens, les Prerogatives

## C A T A L O G U E.

gatives de la Couronne, le Rang des Princes & des Grands, l'Institution & les Fonctions des Officiers de la Maison du Roi, avec un Ceremonial du Palais, la forme du Gouvernement Ecclesiastique, Militaire, Civil & Politique, les Mœurs, les Coutumes & les Usages des Espagnols. 12. 3 vol. Amsterd. 1719.

Etat present de la Suede, avec un Abregé de l'Histoire de ce Royaume, traduit de l'Anglois de Mr. Robinson, Nouv. Edition, augmentée de plusieurs Remarques, du Regne de Charles XII. & de l'Avenement de la Reine Ulrique Eleonore au Trône jusques à présent 8. Amsterd. 1721.

Femmes (les) des XII. Césars, contenant la Vie & les Intrigues secretes des Imperatrices & Femmes des premiers Empe-reurs Romains, où l'on voit les Traits les plus interessans de l'Histoire Romaine, par Mr. de Servies. 12. 2 vol. Amsterd. 1722.

Histoire de la Découverte & de la Conquête du Perou. 12. 2 vol. fig. Amsterd. 1719.

— de l'Isle de Ceylan, écrite par le Capitaine Ribeyro. 12. fig. 1719.

— de France sous le Regne de Louis XIV. par Mr. de Larrey. 12. 9 vol. 1721.

— Amoureuse des Gaules, par le Comte de Buffy Rabutin. 12. Cologne. 1722.

## C A T A L O G U E.

Histoire des Troubles de Hongrie avec le Siege de Neuhaufel & une Relation exacte du Combat de Gran, &c. 12. 4 vol. fig. Amsterd. 1722.

— de Guillaume III. Roi de la Grande Bretagne 12. 2. vol. Amsterd. 1722.

— de la Bible par Royaumont. 12.

Hieron ou Portrait de la Condition des Rois par Xenophon, 8. Amsterd. 1711.

Jardinier Fleuriste & Historiographe, ou la Culture universelle des Fleurs, Arbres, Arbustres & Arbrisseaux, servant a l'embellissement des Jardins 12. 2 vol. fig. 1708.

Lettres de Mr. Fitz Moritz sur le Affaires du Temps & principalement sur celles d'Espagne sous Philippe V. & les Intrigues de la Princesse des Ursins. Nouv. Ed. augmentée d'une Réponse. 12. 1718.

— du Baron de Busbecke Ambassadeur de L'Empereur Leopold II. en France 12. Amsterd. 1718.

L'Homme sans Passions par le Grand 12.

L'Illustre Mousquetaire, Nouvelle Galante. 12. 1716.

L'Usage du Compas de Proportion, par Ozanam 12. fig.

Memoires sur le Commerce des Hollandois dans tous les Etats du Monde. 8. Amsterd. 1718.

— du Chevalier Beaujeu, contenant divers Voyages. 12. Amsterd. 1722.

Me-

## C A T A L O G U E.

Memoires de la Vie du Comte D\*\*\* avant  
sa Retraite &c. 12. 2 vol. Amsterd. 1703.

— pour servir à l'Histoire d'Anne  
d'Autriche Epouse de Louis XIII. Roi  
de France , par Madame de Motteville,  
une de ses Favorites. 12. 5 vol. Amsterd.  
1723.

— de la Vie de Mad. de Ravezan 12.  
Amsterd. 1721.

— Politiques sur l'Origine des Guer-  
res, par de Vauciennes. 12. 2 vol. Amsterd.  
1715.

Magie Naturelle contenant des Secrets  
merveilleux. 12. Amsterd. 1715.

Malebranche, Entretiens sur la Metaphysique  
& sur la Religion 12.

— Traité de la Nature & de la Grace  
12.

— Conversations Chrétiennes, dans les-  
quelles on justifie la verité de la Reli-  
gion & de la Morale de Jesus Christ. 12.

— Lettres a un de ses Amis 12.

— Trois Lettres touchant la Défense  
de Mr. Arnaud contre la Réponse au  
Livre des vraies & fausses Idées 12.

— Réponse au Livre de Mr. Arnaud  
des vraies & fausses Idées. 12.

— Réponse à Mr. Arnaud contre un  
Eclaircissement du Traité de la Nature  
& de la Grace. 12.

Nouveau Testament de nôtre Seigneur  
Jesus Christ traduit sur l'Original par  
Mr. Jean Le Clerc 4. 2 vol. 1703.

Nou-

## C A T A L O G U E.

Nouvelle Maniere de Fortifier les Places  
par Mr. Blondel 12. fig.

— Traduction de Saluste, la Conju-  
ration de Catilina contre la Republique  
Romaine, &c. par Mr. le Maffon 12.  
Paris 1716.

Oeuvres de Mr. Boursault contenant ses  
Pieces de Théâtre 12. 2 vol. fig. Amsterd.  
1721.

— de Srs. de Maucroix & de La Fon-  
taine, Ouvrage de Prose & de Poësies.  
12. 2 vol. Amsterd. 1722.

— diverses de Temple 8. 2 vol.

Principes de Philosophie, ou Preuves na-  
turelles de l'Existence de Dieu & l'Im-  
mortalité de l'Ame, par l'Abbé Genest.  
12. Amsterd. 1717.

Recueil de diverses Pieces sur la Philoso-  
phie, la Religion Naturelle l'Histoire,  
les Mathematiques, &c. par Mrs. Leib-  
nitz, Clarck & Newton, 12. 2 vol.  
Amsterd. 1720.

Sermons sur divers Textes de l'Ecriture  
Sainte par Durand. 8.

Traité de la Nature & de la Grace par Jurieu.  
12. Amsterd. 1715.

— de la Divination de Ciceron par  
l'Abbé Desmarais 8. Amsterd. 1714.

Théâtre de Quinault. 12. 2 vol. fig.  
Amsterd. 1722.

ME-

# MEMOIRES

Pour servir à l'Histoire

D'ANNE

D'AUTRICHE

EPOUSE DE

LOUIS XIII

*Roi de France & de Navarre.*

**L**E Roi Louis XIII n'avoit que neuf ans huit jours, quand il vint à la Couronne; mais le Roi Henri lui avoit laissé un Roiaume si florissant & si paisible, de si bonnes Troupes dans ses Armées, de si habiles Ministres dans ses Conseils, & de si grandes Sommes de deniers dans ses Coffres, que si la Reine Marie de Medicis avoit voulu suivre l'ordre que ce Grand Prince avoit établi dans l'Etat, sa Régence auroit été bien plus glorieuse, & le reste de sa  
A vic



vie bien plus heureux. Mais aiant  
laissé prendre une trop grande Auto-  
rité au Marquis d'Ancre, quelle avoit  
fait Maréchal de France, il la conseilla  
d'éloigner les anciens Serviteurs du feu  
Roi, & particulièrement ces grands  
Hommes qui avoient vieilli dans les pré-  
mieres Charges, & ménagé les plus im-  
portantes Négociations, pour en mettre  
d'autres à leurs places qui fussent tout  
à fait dépendans d'elle. Cela lui attri-  
ra la haine de tous les Princes du Sang,  
& des autres Princes & grands Seigneurs,  
qu'elle traittoit avec tant de hauteur,  
qu'ils se retirèrent de la Cour: & les  
Traitez de Ste. Menchout, & de Lou-  
dun, que ce Maréchal avoit faits, n'a-  
iant point eu d'effet, le nombre des  
mécontents, qui augmentoit tous les jours,  
le fit résoudre, pour rompre toutes les  
mesures qu'il voioit bien qu'ils pre-  
noient contre lui, de faire arrêter  
le Prince de Condé; lequel, comme  
premier Prince du Sang, pouvoit être  
Chef du Parti qui commençoit à se for-  
mer. Elle envoya en même tems ordre  
aux deux Armées destinées pour agir  
hors du Roiaume, en execution des  
grands desseins de celui qui les avoit le-  
vées, de se tenir prêtes à soutenir l'Auto-  
rité

*à l'Histoire d'Anne d'Autriche.* §

rité Roiale qui lui avoit été confiée , au cas qu'elle fut attaquée au sujet de la détention de ce Prince; & en fit lever encore une troisième, pour être en état de marcher plus promptement contre les premiers qui oseroient se déclarer.

Une Action aussi hardie que celle là, & de si grands préparatifs, confirmèrent la Reine dans les grandes opinions qu'elle avoit de celui dont elle suivoit aveuglément les conseils, & lui firent croire qu'elle alloit être bientôt Maîtresse de la Cour & de toute la France sans aucune contradiction: & ce fut ce qui la perdit, aussi bien que celui qu'elle avoit choisi pour son premier Ministre. Car, comme elle étoit persuadée que personne ne lui pouvoit résister, elle s'imagina qu'elle n'avoit plus besoin de ménager personne, pas même le Roi son fils; & elle ne prenoit pas garde qu'il avoit un Favori, qui avoit autant d'ambition que le sien, & que s'insinuant de plus en plus il travailloit si fortement à le détacher de la tendresse qu'il avoit pour elle, qu'il le fit enfin résoudre à s'en séparer tout à fait. Ce Favori étoit de Luines, lequel, pendant qu'il étoit son Page, trouva le moyen de se rendre si agreable & si né-



4 *Memoires pour servir*

cessaire à tous les Plaisirs, tous les Exercices, & tous les Divertissemens de ce jeune Prince, & particulièrement à toutes sortes de Chasses où peu de personne avoient acoutumé de le suivre, que la liberté avec laquelle il vivoit avec lui l'eleva enfin à la dignité de Conétable.

La Noblesse Françoisé, naturellement affectionnée aux Princes du Sang, aiant pris les armes dans les Provinces, y grossissoit tous les jours le Parti du Prince de Condé, pendant que le desordre regnoit dans Paris où le peuple avoit pillé la Maison du Maréchal d'Ancre, contre lequel on crioit hautement, comme contre l'Auteur de la maniere violente du Gouvernement de la Reine, & du mauvais emploi, vol, & dissipation des Tresors que Henri IV avoit amassez. Les Séditions devenoient tous les jours plus fréquentes; & personne n'ayant la force ni l'envie de les apaiser, la populace enfin l'attaqua le 24. Avril 1617., comme il sortoit du Louvre: & les Braves, qui l'accompagnoient partout, ne lui aiant donné aucun secours, non plus que les Gardes qui n'étoient pas loin, lorsqu'il mit l'épée à la main, ou qu'il l'y voulut mettre, pour se deffendre, croi-  
ant

ant que le Marquis de Vitry leur Capitaine, qui parut dans le même tems, y venoit pour le tirer de ce péril, au lieu qu'il venoit pour l'arrêter, on douta d'abord si sa mort se devoit attribuer à la fureur du Peuple, ou à sa rebellion aux ordres du Roi.

Depuis sa Majorité, il avoit témoigné en tant d'occasions qu'il avoit dessein de prendre connoissance des Affaires, que la Reine s'étant retirée à Blois, il ne fut pas long-tems sans faire revenir le Chancelier de Sillery, & mettre le Prince de Condé en liberté. Ce n'étoit pas véritablement assez, pour mettre la Paix dans le Roiaume, que tous ces changemens avoient troublez; mais, comme je n'ai pas entrepris de décrire la Vie de cette malheureuse Princesse, je ne parlerai point de la Guerre de ceux qui prirent son Parti. Ils le firent, non pas tant pour la servir, que par la jalousie de la grande faveur de Luines, lequel après la mort du Maréchal d'Ancre étant devenu tout puissant avoit épousé la fille du Duc de Mombazon, ce qui l'avoit fait Connétable. Je laisse à ceux qui écriront l'Histoire de ce tems-là le soin de faire le récit de ses aventures jusques à sa reconciliation avec le

Roi, par la Paix du Pont de Cé; ce qui la fit revenir à la Cour, avec ceux qui l'avoient suivi, entre lesquels étoit le Cardinal de Richelieu, qui n'étoit alors qu'Evêque de Luçon. Mon dessein n'est que de marquer ce qui peut regarder la Reine Anne d'Autriche, dont on ne commença de parler que dans les Negotiations de la Paix générale, que son Mariage devoit donner à toute l'Europe.

Je dirai donc ici, que le Grand Duc de Toscane, étant naturellement obligé de travailler à maintenir la Reine Marie de Medicis dans le crédit qu'elle avoit eu d'abord auprès du Roi, lequel quoique devenu Majeur vouloit bien partager son Autorité avec elle; & ayant grand intérêt au repos de la France, qui ne pouvoit être alteré, que l'Italie & l'Espagne ne fussent troublées; le Marquis Borri, son Ambassadeur, fut le premier qui dans les Conférences qu'il avoit à Madrid avec les Ministres Espagnols, jetta les premières paroles d'un double Mariage entre les deux Princes & les deux Princesses de France & d'Espagne.

Ces Alliances étoient si convenables, que

*à l'Histoire d'Anne d'Autriche.* 7

que ses paroles ne tombèrent pas à terre : les propositions , qui en furent faites aussi-tot , furent bien reçues de côté & d'autre : & en France particulièrement avec tant de joie , qu'on songea à faire un Carrousel à la Place Roiale , pour la rémouoier ; & on y travailla avec tant d'empressement , qu'il sembloit qu'on eut peur qu'il ne fut pas assez tôt prêt pour ces deux Mariages. Ce Carrousel dura trois jours ; ce qui fut cause que plusieurs Rues de Paris , par lesquelles il falloit faire entrer & sortir le grand nombre d'Acteurs & de Machines , qui étoient nécessaires à ce spectacle , eurent part aux plaisirs d'en voir la beauté & la magnificence. Et , ce qui est remarquable , est que ces trois jours dans la Relation qui en a été imprimé en 1612 , sont dans le mois d'Avril de cette année. Cependant , il est certain que les Epousailles ne se firent qu'en 1615. Elles pensèrent même ne se pas faire , à cause que les Huguenots , prenant ombrage de la grande liaison que l'on proposoit de faire entre la France & l'Espagne , demanderent qu'elles fussent surcises jusques à ce que les Etats Généraux fussent assemblez , dans les quels ils esperoient qu'il se trouveroit tant de

**8**      *Memoires pour servir*

difficultez qu'il seroit aisé de rompre ces deux mariages. Cependant, les Etats s'étant separez plutôt qu'on ne pensoit, & sans qu'on en eut tiré aucune utilité, comme il arrive ordinairement dans de pareilles Assemblées, on songea tout de bon à les conclure.

Pour cela, le Duc du Maine s'en alla en Espagne, & le Duc de Pastrana vint en France. Les Epousailles de Philippe IV, fils du Roy d'Espagne Philippe III, avec Madame Elisabeth de France, furent solemnisées à Burgos; & celles du Roi Louis XIII, avec Anne d'Autriche, Infante d'Espagne, à Bordeaux. Le Duc de Guise, qui avoit mené Madame Elisabeth jusques au milieu de la petite Riviere de Bidassoa, qui sépare les deux Roiaumes, prit congé d'elle, pour la laisser aller à Fontarabie, & conduisit l'Infante d'Espagne à St. Jean de Luz, où le Duc de Luines lui donna une Lettre de la part du Roi, duquel on dit qu'il lui rapporta Réponse écrite de sa main. On s'étoit imaginé que l'Armée des Huguenots s'opposeroit au voiage. Il est vrai qu'elle étoit si proche de celle du Roi, qu'elle sembloit cotoier celle qui l'accompagnoit; mais elle ne servit qu'à leur faire voir  
sa



sa Puissance, & à rendre l'Entrée de l'Infante en France plus belle.

Comme le Roy étoit né le 27 Septembre 1601, & la Reine le 22 du même mois, elle étoit âgée de quatorze ans, quand elle se maria, & de quinze ans, quand elle fut amenée au Roi son mari, n'ayant que cinq jours plus que lui. Je sçai de la vieille & illustre Marquise de Morny, qui eut l'honneur de l'approcher familièrement en ce tems là, & d'en être estimée, qu'elle étoit extrêmement belle. La première fois qu'elle la vit, elle m'a dit qu'elle étoit assise sur des carreaux, à la mode d'Espagne, au milieu d'un grand nombre de Dames, habillée à l'Espagnole d'un Satin vert en broderie d'or & d'argent, ses manches pendantes & renouées sur les bras avec de gros Diamants qui lui servoient de boutons. Elle avoit une fraize fermée, avec un petit bonnet sur la tête, de même couleur que la robe, où il y avoit une plume de Héron, qui augmentoit par sa noirceur la beauté de ses cheveux, qui étoient fort blonds & frisez à grosses boucles. Le jeune Roi étant bien fait, & sa beauté brune ne déplaisant pas à cette jeune Reine, je lui ai oui dire qu'elle l'avoit trouvé aimable & qu'elle  
l'au-

l'auroit aimé, si le malheur de l'un & de l'autre, si cette fatalité presque inévitable à tous les Princes, n'en eut disposé autrement. On lui ôta peu après toutes les Dames Espagnoles qui étoient venues avec elle, dont elle eût beaucoup de douleur; & il ne lui resta qu'une nommée Dona Estefania, qu'elle aimoit tendrement, à cause qu'elle l'avoit éleyée, & qui étoit auprès d'elle comme on dit en France sa première Femme de Chambre. Feu ma Mere, qui avoit été plusieurs années en Espagne, où la seconde Femme du Sieur de Saldagne son Aieule maternelle, dont il n'avoit point d'Enfans l'avoit menée à l'âge de six ans, pour recueillir une succession dont elle lui avoit promis la meilleure part, lui fut d'un grand secours dans les premières années de son arrivée en France, dans lesquelles elles ne prenoit plaisir qu'à tout ce qui lui representoit l'Espagne. Car aiant fait d'abord une grande Amitié avec cette Dame, qui commençant à être infirme avoit besoin de se décharger sur quelque Personne fidelle, qui sçût non seulement parler Espagnol, mais le lire & l'ecrire, & connoître la Cour de Madrid, la Reine, qui trouvoit en ma Mere toutes ces choses avec beaucoup  
d'Es-



d'Esprit & d'Agrement n'eut pas de peine à prendre confiance en elle, non seulement par le commerce innocent, mais néanmoins secret, qu'elle entretenoit avec le Roi son Frere, qui faisoit toute sa Joie, & fit aussi tout son Crime; mais encore pour se consoler avec elle des chagrins qu'elle ne pouvoit diffimuler que lui donnoit la grande faveur du Duc de Luines, qu'on a dit avoir eu l'audace de proposer au Roi de la répudier, pour lui faire épouser une parente de sa Femme, qui a été depuis la Princesse de Guimené, que nous avons vûe la plus belle femme de la Cour. Mais, s'il est vrai que cette pensée lui soit venue dans l'esprit, il faut qu'elle n'y soit demeurée qu'un moment, & comme une vision ridicule; car la Duchesse de Luines, qui étoit fort bien avec son Mari, ne fut pas longtems sans être Favorite de la Reine, qui véritablement eut de la peine à souffrir d'abord son Amitié à cause de l'averfion qu'elle avoit pour le Duc; & ne s'accoutuma que par la complaisance qu'elle étoit bien aise d'avoir pour le Roi, qui ne la haïsoit pas, & pour être de toutes les parties de Promenades & de Chasses. C'est ce qui fit qu'elle gouta quelque tems du

plaisir sans autre amertume que celle d'être devenue grosse , comme elle le crut quelque tems , & de s'être blessée pour avoir trop couru après la Connétable. D'où l'on peut juger, que si cette Cour manquoit de prudence , elle ne manquoit pas de joie , puisque la jeunesse & la beauté y avoient une autorité souveraine. Le Connétable de Luines étant mort en 1621 , ce petit Empire finit avec lui ; car la Reine Marie de Medicis s'étant accommodée avec le Roi , la Paix entre la Mere & le Fils brouilla le Mari & la Femme ; & la Reine Mere étant persuadée que pour être absolue sur ce jeune Prince , il falloit que cette jeune Princesse ne fut pas bien avec lui , elle travailla avec tant d'application & de succès à entretenir leur intelligence , que la Reine sa belle-fille n'eut aucun crédit ni aucune douceur depuis ce tems-là. Toute sa consolation étoit la part que la Duchesse de Luines , qui étoit remariée avec le Duc de Chevreuse , Prince de la Maison de Lorraine , prenoit à ses chagrins , qu'elle tâchoit d'adoucir par tous les divertissemens qu'elle proposoit , lui communiquant autant qu'elle pouvoit son humeur galante & enjouée , pour faire servir les choses les plus

plus

plus serieuses, & de la plus grande consequence, de matiere à leur gayeté & à leur plaifanterie. *A giovine cuor tutto e giuoco.*

Quelques années se passèrent sans qu'on puisse expliquer à quoi elles s'étoient passées quand on y auroit été présent, n'en sachant rien que ce que la Reine m'a dit elle même depuis, se divertissant quelque fois à me les conter. Je puis dire néanmoins, qu'elle a été aimée, & que malgré le respect que sa Majesté inspire, sa beauté n'a pas manqué de toucher des gens qui ont fait paroître leur Passion. Le Duc de Mommorency, Frere de Madame la Princesse, recommandable par sa valeur, sa bonne mine, & sa magnificence, a été mis de ce nombre. Son cœur avoit été occupé d'une forte inclination pour la Marquise de Sablé, qui étoit une de celles dont la beauté faisoit le plus de bruit quand la Reine vint en France; mais si elle étoit aimable, elle desiroit encore plus de le paroître: l'amour que cette Dame avoit pour elle même la rendit un peu trop sensible à celui que les hommes lui témoignent. Il y avoit encore en France quelque reste de la Politesse que Caterine de Medicis y avoit apporté d'Italie

lie; & on trouvoit une si grande délicatesse dans les Comédies nouvelles, & tous les autres Ouvrages en Vers & en Prose qui venoient de Madrid, qu'elle avoit conçu une haute idée de la Galanterie que les Espagnols avoient apprise des Mores. Elle étoit persuadée que les hommes pouvoient sans crime avoir des sentimens tendres pour les femmes, que le desir de leur plaire les portoit aux plus grandes & plus belles actions, leur donnoit de l'esprit, & leur inspiroit de la libéralité & toutes sortes de vertus; mais que d'un autre côté les femmes, qui étoient l'ornement du monde & étoient faites pour être servies & adorées des hommes, ne devoient souffrir que leurs respects. Cette Dame, aiant soutenu ses sentimens avec beaucoup d'esprit & une grande beauté, leur avoit donné de l'autorité dans son tems; & le nombre & la considération de ceux qui ont continué à la voir ont fait subsister dans le nôtre ce que les Espagnoles appellent *fucezas*: jusqu'à ce qu'à force de vouloir rendre l'Amitié des hommes & des femmes parfaites, elle a trouvé qu'on ne pouvoit réparer leurs défauts, que par la connoissance qu'elle  
a eu

à eu de ce qu'en qualité de Chrétienne elle devoit estimer & croire. Je lui ai oui dire lors que je l'ai connue, que sa fierté fut telle à l'égard du Duc de Mommorency, qu'aux premières démonstrations qu'il lui donna de son changement, elle ne voulut plus le voir; ne pouvant recevoir agreablement des respects qu'elle avoit eu à partager avec la plus grande Princesse du Monde. La Reine m'a fait l'honneur de me dire, se moquant alors de sa vanité passée, qu'elle n'avoit jamais fait de reflexions sur les sentimens que le Duc de Mommorency pouvoit avoir pour elle, & qu'elle n'avoit remarqué & pris tout ce que disoit la voix publique de lui, que comme un tribut qu'elle croioit être dû par tout le monde à sa beauté; étant persuadée que cette passion avoit été mediocre à son égard.

Le Duc de Bellegarde, quoi que vieux, fut aussi un de ceux qui aimèrent cette Princesse. Celui-là avoit été Favori de deux Rois. La renommée en faisoit encore tant de bruit, que la Reine ne refusa point d'en recevoir de l'encens dont la fumée ne pouvoit noircir sa réputation, & souffrit qu'il en usât avec elle à la mode du siècle où il avoit vé-



cu, qui avoit été le regne de la Galanterie, & celui des Dames. On a dit depuis, que la Princesse de Conti, & les autres Favorites de la Reine, avoient conseillé cette folie à cet antique Galand, & que la Reine, quand il eut la hardiesse de lui en parler, en fut en colere; mais, enfin, la chose se tourna en plaisanterie, de sorte que le Roi même, quoi que d'humeur jalouse, y entra sans peine.

Le Duc de Bokingham fut le seul qui eut l'audace d'attaquer son cœur. Il vint de la part du Roi d'Angleterre son Maître, pour épouser Madame Sœur du Roi. Il étoit bien fait, beau de visage, il avoit l'ame grande; il étoit magnifique, liberal, & Favori d'un grand Roi. Il avoit tous ses Trésors à dépenser, & toutes les Pierreries de la Couronne d'Angleterre pour se payer. Il ne faut pas s'étonner si avec tant d'amiables qualitez il eut de si hautes pensées; de si nobles, mais si dangereux & blamables desirs: & s'il eût le bonheur de persuader à ceux qui en ont été les témoins que ses respects ne furent point importuns; mais, il est à présumer que ces vœux furent reçus comme on feint que les Dieux souffroient les  
offran-

offrandes des hommes, c'est-à-dire, sans pouvoir deviner par leurs Oracles, si leur destinée étoit bonne ou mauvaise. La Reine, n'en faisant point un secret, n'a pas fait de difficulté de me conter depuis (fort détrompée de ces dangereuses illusions) qu'étant jeune, elle ne comprenoit pas que la belle conversation, qui s'appelle ordinairement l'honnête Galanterie, où on ne prend aucun engagement particulier, pût jamais être blamable, non plus que celle que les Dames Espagnoles pratiquent dans le Palais, où vivant comme des Religieuses, & ne parlant aux hommes que devant le Roi & la Reine d'Espagne, elles ne laissent pas de se vanter de leurs Conquêtes, & d'en parler comme d'une chose qui bien loin de leur ôter leur réputation leur en donne beaucoup. Elle avoit, en la personne de la Duchesse de Chevreuse, une Favorite qui se laissoit entièrement occuper de ces vains amusemens; & la Reine, par les conseils, n'avoit pu éviter, malgré la pureté de son ame, de se plaire aux agrémens de cette Passion dont elle recevoit en elle même quelque legere complaisance, qui flattoit plus sa gloire, qu'elle ne choquoit sa vertu. On a fort parlé d'u-



ne Promenade qu'elle fit dans un Jardin du Logis où elle logea , lors qu'elle alla conduire la Reine d'Angleterre à Amiens. Elle se fit en presence de toute la suite qui d'ordinaire accompagnoit cette Princesse. Et j'ai vû des personnes qui s'y trouverent , qui m'ont instruite de la vérité. Le Duc de Bokingham , qui y fut , la voulant entretenir , Putange , Ecuier de la Reine , la quitta pour quelques momens , croiant que le respect l'obligeoit de ne pas écouter ce que ce Seigneur Anglois lui vouloit dire. Le hazard alors les aiant menez dans un detour d'allée , où une Pallisade les pouvoit cacher au public , la Reine dans cet instant surprise de se voir seule , & apparemment importunée par quelque sentiment trop passionné du Duc de Bokingham , elle s'écria , & appellant son Ecuier le blâma de l'avoir quittée. Par ce cri , elle fit voir sa Sagesse & sa Vertu ; préférant la conservation de son Innocence interieure à la crainte qu'elle devoit avoir d'être blâmée , & que ce cri allant aux oreilles du Roi ne lui coutât beaucoup d'embarras. Si en cette occasion elle montra que son cœur pouvoit être susceptible de quelque impression de tendresse , qui la convia d'écouter

écouter les discours fabuleux d'un homme qui l'aimoit; il faut avoïer auffi en même tems, que l'amour de la pureté & les sentimens honnêtes l'emportèrent sur tout le reste, & qu'elle préféra à une Réputation apparament soupçonnée de peu de chose, une Gloire réelle & véritable, sans mélange d'aucun sentiment indigne d'elle. Lors que ce Duc prit congé de la Reine Mere, qui étoit venue conduire la Reine d'Angleterre sa Fille hors de la ville d'Amiens, la Reine m'a fait l'honneur de me dire, que quand il vint lui baiser la Robe, elle étant au devant du Carosse, & la Princesse de Conti auprès d'elle, il se cacha du rideau, comme pour lui dire quelques mots, & beaucoup plus pour essuier les larmes qui lui tomberent des yeux dans cet instant. La Princesse de Conti, qui railloit de bonne grace, & qui à ce que j'ai ouï dire avoit beaucoup d'Esprit, dit sur ce sujet en parlant de la Reine, qu'elle pouvoit répondre au Roi de sa vertu, mais qu'elle n'en feroit pas autant de sa cruauté, par ce que sans doute les larmes de cet Amant qu'en cette occasion elle avoit apperçues, pour être assise auprès d'elle, avoient dû attendre son cœur, & qu'elle avoit soupçonnée  
ses

ses yeux de l'avoir du moins regardé avec quelque pitié.

La Passion du Duc de Bokingham lui fit faire encore une action bien hardie, que la Reine m'a apprise, & que la Reine d'Angleterre m'a depuis confirmée, qui le sçavoit de lui même. Ce celebre Etranger étant parti d'Amiens, pour retourner en Angleterre mener Madame Henriette de France à son Roi régner sur les Anglois; occupé de sa Passion, & forcé par la douleur de l'absence, voulût revoir la Reine, quand même ce ne seroit que pour un moment. Quoi qu'il fut prêt d'arriver à Calais, il fit dessein de se satisfaire en feignant d'avoir reçu des Nouvelles du Roi son Maître, qui l'obligeroient d'aller à la Cour. Il laissa la future Reine à Boulogne, & revint trouver la Reine Mere, pour traiter de cette Affaire simulée, qui n'étoit que le prétexte de son retour à la Cour. Après avoir parlé de sa chimérique Negociation, il alla chez la Reine, qu'il trouva au lit assez seule. Cette Princesse savoit par des Lettres de la Duchesse de Chevreuse, qui accompagnoit la Reine d'Angleterre, qu'il étoit arrivé. Elle en parla devant Nogent en riant, & ne s'étonna point, quand elle le vit; mais elle  
elle

elle fut surprise de ce que tout librement il vint se mettre à genoux devant son lit, baissant son drap avec des transports si extraordinaires qu'il étoit aisé de voir que la Passion étoit violente, & de celles qui ne laissent aucun usage de raison à ceux qui en sont touchés. La Reine m'a fait l'honneur de me dire qu'elle en fut embarrassée; & cet embarras, mêlé de quelque dépit, fut cause qu'elle demeura long-tems sans lui parler. La Comtesse de Lannoi, alors sa Dame d'Honneur, sage, vertueuse, & âgée, qui étoit au chevet de son lit, ne voulant point souffrir que ce Duc demeurât en cet état, lui dit avec beaucoup de sévérité, que ce n'étoit point la coutume en France, & voulut le faire lever. Mais lui, sans s'étonner, combattit contre la vieille Dame, disant qu'il n'étoit pas François, & qu'il n'étoit pas obligé d'observer toutes les Loix de l'Etat. Puis s'adressant à la Reine, lui dit tout haut les choses du monde les plus tendres; mais elle ne lui répondit, que par des plaintes de sa hardiesse, & sans peut-être être trop en colère lui ordonna sévèrement de se lever & de sortir. Il le fit; &, après l'avoir vue encore le lendemain en présence de toute la Cour,

il

il partit , bien résolu de revenir en France le plutôt qu'il lui seroit possible.

Après que les Ambassadeurs Anglois eurent repassé la Mer , les deux Reines revinrent trouver le Roi , qui les attendoit à Fontainebleau.

Toutes les choses qui regardoient Bokingham lui furent dites , au desavantage de la Reine ; si bien que quelques Domestiques. en furent chassés , Putange , son Ecuier , fut exilé : Datal , que Madame de Vernel , Dame d'Atour de la Reine , & Belle - Sœur de Madame de Chevreuse , avoit envoyé en Angleterre ; la Porte , & le Médecin de la Reine ; furent traitez de la même manière.

Le Pere Seguirent , Confesseur du Roi , venant trouver la Reine un jour de grand matin , pour lui dire de la part du Roi , qu'il avoit éloigné de son service certaines personnes qui ne lui plaisoient pas , qui sont les mêmes dont je viens de parler , Dona Estefania , Espagnole , la première Femme de Chambre de la Reine , qui avoit eu l'honneur de la servir dès son enfance , dit , en regardant le Pere Jesuite : *Teatino , tan de mañana à visitar esta Señora , non es buena señal , ny por bien.*

La Reine d'Angleterre m'a conté depuis,



puis , que dans le commencement de son Mariage elle eut quelque dégoût du Roi son Mari ; & que Bokingham les fomentoit , en lui disant à elle même librement , qu'il les mettroit mal ensemble s'il pouvoit. Il y réussit en effet ; & par un sentiment de chagrin , elle souhaita de revenir en France voir la Reine sa Mere : & comme elle savoit le desir passionné qu'avoit ce Duc Anglois de revoir la Reine , elle lui parla de son dessein. Il y entra avec ardeur ; & la servit puissamment , pour lui en faire obtenir la permission du Roi son mari. Cette Princesse l'ayant su , elle en écrivit à la Reine sa Mere , la suppliant de trouver bon qu'elle pût mener avec elle le Duc de Bokingham , sans qui elle ne pourroit faire ce voyage. Elle fut refusée de la part de la Reine sa Mere , de la part du Roi son Frere : & son Projet , à cause de celui de ce Favori , ne put avoir son effet. Il ne faut pas s'en étonner ; le bruit de ses sentimens en devoit être un obstacle invincible. Cet homme , qui selon les descriptions qui m'en ont été faites , avoit autant de vanité que d'ambition , brouilla les deux Couronnes , pour revenir en France , par la nécessité d'un **Traité de Paix** , lors que selon ses intentions

tions il auroit fait éclater sa reputation par les Victoires qu'il prétendoit remporter sur notre nation. Il vint sur ce fondement amener une puissante Armée navale au secours des Rochelois assiégés par le Roi Louis XIII; montrant publiquement la passion qu'il avoit pour la Reine, & dont il faisoit Gloire; mais cette ostentation fut enfin punie par un malheureux succès, & par la honte d'avoir mal reussi dans tous ses desseins. Madame de Chevreuse, qui suivoit aprement ses inclinations, & qui aimoit le Duc d'Holant ami du Duc de Bokingham, étant alors revenue d'Angleterre, vit avec quelque complaisance la Flotte de Bokingham, & son retour en France, qui d'abord parut accompagné d'une haute Réputation. Elle ne cessoit d'en parler à la Reine. La Maîtresse, & la Favorite, haïssient le Cardinal de Richelieu, à cause qu'il étoit Créature de la Reine Mere & du Roi, & qu'elle l'avoit mis dans le Ministère. Elles ne trouvoient rien de plus agréable, que de lui faire depit, d'autant plus que la Reine étoit persuadée qu'il lui rendoit de mauvais offices auprès du Roi: si bien qu'elle ne faisoit pas de difficulté d'écouter avec plaisir les souhaits que la Favorite faisoit pour la prospérité des

An.



Anglois. Elle me la conté souvent elle même s'étonnant de l'erreur où engageoit alors la gaieté & la folie d'une Jeunesse innocente, qui ne connoissoit point encore dans toute son étendue à quoi l'obligeoient la Vertu, la Raison, & la Justice. La Duchesse de Chevreuse étoit sans doute la cause de cet aveuglement, qui n'étoit pas en effet si blamable qu'il paroissoit, puisque l'intention & les sentimens de l'Âme font en nous le bien ou le mal. Mais, dans un tems où la Reine a pu être plus éclairée, elle en a senti de la peine. Madame de Chevreuse m'a dit depuis elle même, me contant les égaremens de sa jeunesse, qu'elle forçoit la Reine au Bokingham; lui parlant toujours de lui, & lui ôtant le scrupule qu'elle en avoit, par la raison du dépit qu'elle faisoit au Cardinal de Richelieu. Je lui ai encore ouï dire, & avec exclamation sur ce sujet, qu'il étoit vrai que la Reine avoit l'ame belle, & le cœur bien pur; & que malgré le climat où elle avoit pris naissance, où comme je l'ai dit le nom de Galant est à la mode, elle avoit eu toute les peines du monde à lui faire prendre quelque gout à la gloire d'être aimée. La Marquise de Sablé, en qui j'ai toujours reconnu beaucoup de lumière & de sincérité, m'a confirmé la même

me chose ; m'ayant dit que la Reine, dans cette premiere jeunesse, étoit rude pour les Dames Galante, & qu'elles la craignoient beaucoup. Toutes celles qui en ce tems-là étoient de sa confidence y ont toujours parlé de la même sorte. La Marquise de Senecé, qui a eu l'honneur de la servir presque toute sa vie, & de plus a passé des tems auprès d'elle où elle n'a pas toujours cru en être aimée, a été en tout tems témoin irréprochable de la Vertu de cette Princesse. Quand elle en parloit, aimant à dire la vérité, & quelquefois même la blamant sur le malheur qu'elle avoit eu de se laisser trop gouverner, elle exageroit la pureté de sa vie & de ses sentimens en des termes si forts & si éloquens, qu'il est impossible de ne pas donner à la Reine toute l'estime qui est due à la solidité de sa Vertu, en excusant les foiblesses que l'Amour-propre fait commettre aux plus sages, qui veulent presque toujours que leur beauté leur apporte de la gloire. La Reine parloit elle même de ces choses avec une simplicité si libre & si honnête, qu'il étoit aisé de voir qu'elles ne pouvoient avoir été en elle que de legeres imperfections : aussi ont elles servi à lui faire connoître en d'autres tems ce qu'elle devoit à Dieu, qui l'avoit

l'avoit maintenüe dans une si véritable pureté, lors même que cet Amour-propre la faisoit écarter des Maximes qu'une si sage Princesse vouloit & devoit observer. Son malheur fut de n'avoir point été assez aimée du Roi son Mari, & d'avoir été comme forcée d'amuser son cœur ailleurs, en le donnant à des Dames, qui en avoient fait un mauvais usage, & qui dans ses premières années, au lieu de la convier à rechercher de lui plaire, & à desirer d'en être considérée, l'en éloignerent autant qu'il leur fut possible, afin de la posséder d'avantage.

Outre ces petites Avantures, il en arriva une fort facheuse à la Reine au voyage de Nantes, qui lui fut suscitée par la Reine Mere, & par le Cardinal de Richelieu, pour avoir sujet de la renvoyer en Espagne. Elle fut soupçonnée d'avoir eu quelque connoissance de l'affaire de Chalais, Grand-Maitre de la Garde-Robe, qui fut accusé, à ce que beaucoup croient, injustement, d'avoir voulu conspirer contre l'Etat. Ceux de ce tems-là m'ont dit que ce fut tout au plus une Intrigue formée contre la fortune du Cardinal de Richelieu, dont étoit Monsieur Frere du Roi. Beringhen, qui de tout tems avoit été confident du feu Roi &

de la Reine, qui les avoit vus marier, & qui n'étoit pas accoutumé de mentir, m'a dit que Louvigni, amoureux de Madame de Chevreuse, plein de jalousie & de ces sortes de Passions que l'Ambition & la Galanterie produisent, accusa fausement Chalais d'avoir eu le dessein d'attenter à la vie du Roi : & me parlant de toutes ces choses qu'il avoit veuës, il m'a assurée qu'il n'étoit point criminel, & que la seule faute étoit d'avoir voulu empêcher le Mariage de Monsieur avec M<sup>lle</sup>. de Monpensier, de même que les autres Serviteurs de ce Prince, qui, par des raisons chimériques, croioient qu'il leur étoit plus utile qu'il épousât une Princesse Etrangere ; que Chalais, aimant folement la Favorite de la Reine, ce grand attachement fit croire qu'il étoit de cette Intrigue, puisque celle qu'il aimoit y avoit part ; & que le Cardinal de Richelieu, qui se sentoit haï des Favoris de Monsieur, pour mettre le Roi dans ses interêts, lui avoit persuadé que cette Caballe, sous le nom de ce Prince, avoit voulu former un parti dans le Roiaume. La Reine même m'a fait l'honneur de me dire, qu'il étoit vrai qu'elle avoit fait alors tout ce qu'elle avoit pu pour empêcher le Mariage de Monsieur  
avec

à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 29  
avec cette Princesse , qu'il épousa peu  
après ; & qu'elle employa à ce dessein le  
Maréchal d'Ornano , qui étoit son Ser-  
viteur ; qu'elle le fit , parce qu'elle croioit  
que ce Mariage , que la Reine Mere  
vouloit , étoit tout-à-fait contre ses in-  
terêts , étant certain que cette Princesse  
venant à avoir des Enfans , elle qui n'en  
avoit point ne seroit plus considérée : &  
ce fut par ce seul endroit , que l'on la  
soupçonna d'avoir part à cette Intrigue.  
D'autres m'ont dit , que certains Astrolo-  
gues , aiant publié que le Roi ne vivroit  
pas long-tems , pour embellir l'Histoire ,  
on accusa la Reine d'avoir eu la pensée  
qu'elle pourroit épouser Monsieur après  
la mort du Roi son Mari , si par mal-  
heur les Etoilles eussent rendu cette Pro-  
phétie véritable. Le Cardinal de Riche-  
lieu , pour la perdre entierement , & don-  
ner sujet au Roi de la croire coupable de  
quelque crime , fit esperer à Chalais  
dans sa Prison , qu'on lui sauveroit la vie ,  
pouvû qu'il voulut dire que la Reine  
étoit de concert avec lui sur toutes ces  
chimeres. Il le fit , non comme on vou-  
loit , mais comme il s'imagina le pou-  
voir faire selon la vérité ; & le Roi ,  
trompé par les artifices du Ministre , qui  
amplifia les parolles du Prisonnier , crut



quelques jours qu'il avoit épousé, au lieu d'une Chrétienne, une Personne infidelle. Des soupçons de cette nature le trouble-  
rent avec raison. Il la fit venir au Con-  
seil, où il lui reprocha qu'elle avoit  
conspiré contre sa vie, pour avoir un au-  
tre Mari. La Reine, à qui l'innocence  
donna des forces, outrée de douleur  
de cette accusation, lui parla avec fermeté  
& une hardiesse généreuse, & lui dit, à  
ce que j'ai sçu par elle-même, qu'elle  
auroit trop peu gagné au change, pour  
vouloir se noircir d'un crime pour un si  
petit intérêt. Elle reprocha à la Reine sa  
belle Mere toutes les persecutions qu'elle  
& le Cardinal de Richelieu lui faisoient,  
avec la hauteur d'une Princesse de sa nais-  
sance, qui étoit fausement accusée.  
Mais, comme son ressentiment ne l'avoit  
pas entièrement justifiée à l'égard du Roi  
& du Public, Dieu permit que Chalais  
se voiant sur l'échafaut, & trompé par le  
Ministre, se repentit d'avoir laissé entendre  
des choses qui de soi n'étant point blama-  
ble pouvoient néanmoins étant mal expli-  
quées devenir dangereuses. Il pria son  
Confesseur d'aller trouver le Roi, pour  
lui en dire la vérité, & d'aller de sa part  
demander pardon à la Reine; s'excusant  
de ce que le desir de la vie & la crainte  
de

de la mort l'avoient persuadé avec raison qu'il pouvoit dire ce qu'il sçavoit, puisqu'il ne sçavoit rien d'elle qui pût déplaire au Roi. Outre ces grandes parolles, sorties d'un homme qui alloit mourir, & qui deshonorioient sa memoire par sa foiblesse, la Mere de Chalais vint trouver la Reine, pour lui en faire satisfaction. Cette vérité m'a été dite par des personnes qui étoient présentes quand elle fit cette declaration si autentique, & si nécessaire à la gloire de cette Princesse. Elle-même, me faisant l'honneur de me confirmer long-tems après tant de douloureuses Avantures, me dit aussi de quelle maniere elle s'étoit servie du Maréchal d'Ornano pour empêcher le Mariage de Monsieur: elle me protesta qu'elle lui en avoit fait parler par une tierce personne, sans qu'il parût que ce fût de sa part, seulement pour lui montrer qu'il lui feroit plaisir d'y mettre de l'obstacle; & que c'étoit la seule intelligence qu'elle eut eu avec les gens de Monsieur. Chalais étoit aimé de Madame de Chevreuse: il pouvoit sçavoir par elle, que la Reine n'avoit pas d'envie de voir à ses côtez Madame, qui l'auroit précédée dans la faveur; & il ne crut pas peut-être lui faire un grand mal, en voulant se sauver de la mort par un si



petit secret , que la Reine , pour peu qu'on l'eut voulu scavoir , n'auroit pas desavoué. Ce sentiment en elle étoit borné par la Raison & la Justice ; par cette Justice du moins que l'Amour-propre forme en nous tous : mais , j'ose assurer qu'elle n'auroit pas voulu empêcher le Mariage , si en s'y opposant elle eut cru manquer à ce que l'équité demandoit d'elle. Il y parut peu après ; car Monsieur aiant enfin épousé Mademoiselle de Monpensier , la Reine l'estima ; & je lui ai ouï dire depuis , que sa mort précipitée lui avoit fait pitié. Le Cardinal de Richelieu , qui se sentoit alors haï par cette Princesse & par sa Favorite , voulut perdre Chalais , qui avoit une belle Charge chez le Roi , qui se trouvoit lié aux Favoris de Monsieur , & à tout ce qui lui étoit opposé. Il joignit beaucoup de petites choses ensemble , pour en faire une fort grande , qui donna de la peine à la Reine , & beaucoup de mauvaises heures au Roi. Les Courtisans de ce tems-là disoient que les Serviteurs de Monsieur vouloient en faire un Chef de Parti , autant par la folle haine qu'ils avoient contre la faveur du Ministre , que pour faire leurs Affaires par cette voie. Pour satisfaire leur fausse Politique , ils le portoit à se marier hors  
du

du Roiaume , afin d'avoir une retraite assurée chez les Etrangers. Ils auroient mieux fait de lui donner les conseils qui seuls pouvoient le rendre heureux , en se tenant uni au Roi , en lui obéissant , & vivant bien avec le Cardinal de Richelieu , sans bassesse , ni lâcheté. Ce Prince y auroit rencontré ce qu'il ne pouvoit trouver ailleurs , & eux auroient eu l'avantage d'avoir satisfait à leur devoir , en recevant peut-être les récompenses qu'ils en auroient mérité.

Toutes ces choses firent qu'on ôta à la Reine Madame de Chevreuse , qu'elle aimoit toujours infiniment & qui dans le vrai étoit la seule cause de ses malheurs. Elle le sentit , par l'interêt de son plaisir , & par l'amitié qu'elle avoit pour elle. Cette Princesse ne connoissoit pas alors les dangers qui se rencontrent dans la société des personnes remplies de passions & de vanité ; cette ignorance eut le pouvoir de lui cacher combien l'absence de sa Favorite lui étoit avantageuse. Elle augmenta aussi dans son cœur la juste aversion qu'elle a toujours eue contre le Cardinal de Richelieu , dont la faveur dès son commencement avoit ce lui sembloit interrompu le repos de sa vie. Mais , comme sa conduite , malgré ces inno-

centes intentions, ne se put pas entièrement justifier, & qu'elle avoit donné quelque pretexte à ses ennemis de la persecuter, il faut demeurer d'accord qu'elle n'avoit pas pris assez de soin de faire connoître au Roi la droiture de ses sentimens; ce qu'elle auroit fait, sans doute, avec succès. Ce grand Roi avoit de la vertu, & les raisons de la Reine étant fondées sur la vérité, elles auroient eu vraisemblablement leur effet ordinaire, qui est de persuader ceux qui n'ont pas renoncé au bon-sens & à l'équité. La jeunesse, qui fait manquer de prudence aux plus vertueuses, rendoit le procédé du Roi excusable envers elle; & la Reine, qui se jugeoit elle-même, & qui se connoissoit sans tache, ne trouvoit pas qu'elle fut traitée comme elle méritoit de l'être. L'Orgueil humain, qui regne toujours trop fortement dans l'ame des Grands, la rendoit en sa propre cause un juge trop favorable; & sentant les disgraces de Madame de Chevreuse comme un outrage qu'elle avoit de la peine à supporter, elle faisoit voir qu'elle ne comprenoit pas assez qu'il faut que les volontez d'un Mari, quand elles sont accompagnées de la raison, soient à une honnête Femme des Loix qu'elle doit observer & recevoir avec sou-

soumission. La véritable science pour nous rendre heureux, c'est d'aimer son devoir, & d'y chercher son plaisir ; mais la Reine ignorant cette Maxime, & se laissant conduire par son propre dépit, se priva de bonheur pour plusieurs années de sa vie.

On veut aussi que le Cardinal de Richelieu ait eu pour la Reine plus d'Amour que de Haine ; & quo ne la voyant pas portée à lui vouloir du bien, soit par vengeance, ou par la nécessité à s'en servir, il lui rendit de mauvais offices auprès du Roi. Les premières marques de son Affection furent les persécutions qu'il lui fit. Elles éclaterent aux yeux de tous ; & nous verrons durer cette nouvelle manière d'aimer, jusqu'à la fin de la vie du Cardinal. Il n'y a pas d'apparence de croire que cette Passion tant vantée par les Poëtes causât de si étranges effets dans son ame : mais, la Reine m'a conté qu'un jour il lui parla d'un air trop galand pour un ennemi, & qu'il lui fit un discours fort passionné ; mais, qu'ayant voulu lui répondre avec colere & mépris, le Roi dans ce moment étoit entré dans le Cabinet où elle étoit, qui par sa présence interrompit sa réponse ; que depuis cet instant, elle n'avoit jamais ôlé recom-

mencer cette Harangue, craignant de lui faire trop de grace, en lui témoignant qu'elle s'en souvenoit. Mais elle lui répondit tacitement par la haine qu'elle eut toujours pour lui, & par le refus continu qu'elle fit de son amitié, & de ses assistances auprès du Roi. Ceux qui avoient du crédit auprès d'elle, & qui n'aimoient point le Cardinal, pour l'attirer dans leur parti, ne manquèrent pas de la fortifier dans cette aversion. Elle lui acquit beaucoup de Serviteurs; car le Cardinal de Richelieu étoit haï: mais par cette conduite, dont le fondement étoit juste, elle se mit beaucoup plus mal avec le Roi. On peut juger par les sentimens de cette Princesse, & par ceux de ce Ministre, si c'étoit avec raison.

La Reine, & quelques particuliers qui avoient senti les rudes effets des cruelles maximes de ce Ministre, avoient sujet d'avoir de la haine pour lui; mais, outre qu'il étoit aimé de ses amis, parce qu'il les consideroit beaucoup, l'envie certainement étoit la seule qui pût avoir part à la haine publique, puis-qu'en effect il ne la méritoit pas; &, malgré ses deffauts, & la raisonnable aversion de la Reine, on doit dire de lui qu'il a été le premier homme de son tems, & que les siecles  
 passez



paslez n'ont rien pour le surpasser. Il avoit la maxime des illustres Tirans : il régloit ses desseins, ses pensées, & ses résolutions sur la Raison d'Etat, & sur le Bien public, qu'il ne considéroit qu'autant que ce même Bien public augmentoit l'Autorité du Roi, & ses Trésors. Il vouloit le faire régner sur ses Peuples & lui-même régner sur son Roi. La vie & la mort des hommes ne le touchoit que selon les interêts de ses Grandeurs, & de sa Fortune, dont il croioit que celle de l'Etat dépendoit entierement. Sous ce prétexte de conserver l'un par l'autre, il ne faisoit pas difficulté de sacrifier toutes choses pour sa conservation particulière; & quoi qu'il ait écrit la Vie du Chretien, il étoit néanmoins bien éloigné des Maximes Evangeliques. Ses ennemis se sont mal trouvez de ce qu'il ne les a pas suivies; & la France en a beaucoup profité; pareille en cela à ces Enfans heureux, qui jouissent ici bas d'une bonne Fortune où leur Peres ont travaillé en se procurant peut-être à eux mêmes un malheur éternel. Ce n'est pas que je veuille faire un mauvais jugement de ce grand homme : il faut avouer qu'il a augmenté les bornes de la France, & par la prise de la Rochelle diminué les forces de l'Hérésie, qui ne



laissoient pas d'être encore considérables dans toutes les Provinces, où les restes des guerres passées les faisoient subsister. Sa grande attention à découvrir les caballes qui se faisoient dans la Cour, & sa diligence à les étouffer dans le commencement, lui a fait maintenir le Roiaume. C'est enfin le premier Favori qui a eu le courage d'abaisser la Puissance des Princes, & des Grands, si dommageable à celle de nos Rois, & qui peut-être dans le desir de gouverner seul à toujours détruit ce qui pouvoit être contraire à l'Autorité Roiale, & perdu ceux qui pouvoient l'éloigner de la faveur par leurs mauvais offices.

La Reine étoit aimable, le Roi étoit porté à la Piété; & si la Politique du Ministre n'eut point mis d'obstacle à leur union, il est vrai-semblable que ce Prince se seroit attaché à l'Amitié de la personne du monde qui en étoit la plus capable par la douceur de son naturel, & la plus digne par son mérite & sa beauté. Quelques uns ont voulu dire que le Roi n'avoit jamais eu d'inclination pour cette Princesse; & la Reine même l'a cru, qui en jugeoit par l'indifference qu'il avoit eu pour elle: mais, je sçai d'un des Favoris de ce Prince inférieur en puissance au Cardinal

dinal de Richelieu, mais qui néanmoins a eu assez de part dans l'inclination du Roi pour sçavoir ces petites particularitez, que le Roi la trouvoit belle, & qu'un jour lui faisant quelque confidence à l'avantage de sa beauté, il lui dit qu'il n'osoit lui montrer de la tendresse, de peur de déplaire à la Reine sa Mere, & au Cardinal, dont les Conseils & les Services lui étoient plus nécessaires que de se plaire avec sa femme.

Les ennemis de la Reine, pour réussir encore mieux dans le dessein qu'ils avoient de la faire haïr du Roi son Mari, se servirent fortement contre elle des Intel ligences qu'elle avoit en Espagne. Ils lui faisoient des crimes envers le Roi des moindres marques qu'elle donnoit d'aimer le Roi son Frere : elle eut quelque sujet de craindre d'être répudiée; & pour toute consolation, elle espéroit qu'après la mort de sa Tante l'Infante Isabelle Clara Eugenia, elle iroit gouverner les Pais-Bas, où feu ma Mere, qui passoit toujours pour Espagnole, à cause du nom de Louise de Saldagne, qu'elle avoit porté en Espagne, étoit résoluë de me mener. La succession de la Dame Du-Fai, & celle de feu mon Oncle Evêque de Seez ne s'étant pas trouvée si bonne qu'on s'étoit ima-

imaginé ; la Pension de 600. l. qu'elle me donnoit depuis 1622 , n'ayant que sept ans ; & le Brévet qu'elle m'avoit donné en 1627, qui m'obligeoient indispensablement de suivre sa fortune, donnerent lieu au Cardinal de Richelieu, qui sçavoit que la Reine avoit une grande confiance en feu ma Mere, & qui voioit qu'elle commençoit à prendre plaisir à m'entretenir & me parler Espagnol, me fit donner ordre de la part du Roi de me retirer d'auprès d'elle. On en avoit donné un pareil à Me. Du Fargis la Dame d'Atour, qui ne l'avoit pas tant surprise : mais elle ne put pas s'empêcher de se plaindre de ce qu'on lui ôtoit jusques à une Enfant ; car je ne pouvois avoir alors que neuf à dix ans. Feu ma Mere, voyant bien que cela regardoit autant ou plus que moi, me mena en Normandie d'où je ne laissai pas de venir un jour avec une Dame de mes parentes, avec laquelle je m'en retournai, après y avoir passé quelques jours, pendant lesquels ma Mere ayant trouvé le moien de me faire voir à la Reine en particulier, elle me témoigna qu'elle étoit bien-aïse de me revoir, & fit paier à ma Mere, quand elle le put, la Pension qu'elle m'avoit donnée.

Depuis que je fus retournée en Normandie,

die, la Guerre aiant été déclarée contre l'Espagne en 1635, la Reine souffrit une seconde persecution, qui obligea feu ma Mere à paroître encore moins qu'elle n'avoit fait, & qui me donna beaucoup de douleur pendant mon exil, que je ne puis m'empêcher de placer dans ces Mémoires ; mais je ne le puis faire, sans remonter à la source par l'établissement de l'Abbaïe du Val de Grace, qui se fit le 7. Mai 1621. La Reine, quoi que fort jeune alors, desirant de penser à son salut préférablement à toutes choses, voulut choisir dans ce Monastère un lieu de retraite, où elle put aller goûter la paix qui se trouve toujours aux pieds de Dieu. Elle fit acheter la place où ce Monastere a été bati, & en fit paier trente six mil livres. Elle en fut la Fondatrice : elle y mit la premiere pierre le 1. de Juillet 1624. La Mere d'Arbouze, que la Reine estimoit, & qui est morte en odeur de Sainteté, en fut Abbessè, & y mit la Réforme. Cette Abbaïe fut tirée de la Campagne, pour être établie à Paris, & s'appelloit le Val profond. La Mere d'Arbouze fut peu après appelée par ses Directeurs pour aller mettre la Réforme à la Charité ; & la Mere de St. Etienne, Louise de Milli, fut éluë Abbessè du Val de  
Grace

de Grace à la place de la Mere d'Arbouze.

Le Cardinal de Richelieu, toujours fort disposé à rendre de mauvais offices à la Reine, fondé sur l'attachement & l'amitié qu'elle avoit pour le Roi d'Espagne son Frere, à qui elle écrivoit le plus souvent qu'il lui étoit possible, & persuadé par ses soupçons, conseilla le Roi d'envoier fouiller dans le Val de Grace, où il crut qu'il se trouveroit des marques criminelles des Intelligences de la Reine avec l'Espagne. L'Archevêque de Paris y fut par ordre du Roi, avec le Chancelier Seguier. En entrant dans cette Maison, ils deffendirent aux Religieuses de se parler les unes aux autres, sur peine d'être excommuniées. Ils demanderent toutes les clefs, & fouillerent dans toutes les Cellules & les lieux où ils crurent pouvoir trouver quelques papiers ; & n'oublièrent pas celle de la Reine, où elle couchoit : mais ils ne trouvèrent en tout, que des Disciplines, des Ceintures avec des pointes de fer, & des Haires ; ce qui fit dire au Chancelier avec une exclamation, accompagnée de respect & de vénération, *Helas ! nous avons trouvé tout le contraire de ce que nous cherchions.* Une Fille de la Reine fut accusée d'avoir raporté au Cardinal de Richelieu, qu'elle  
avoit



avoit rapporté une cassette fermée dans la Cellule de la Reine. Elle s'y trouva en effect, remplie de Gans d'Angletere, que la Reine d'Angletere avoit envoiés à la Reine. Cette grande Princesse ne pouvoit entendre parler de cette étrange visite, sans en être encore sensiblement touchée long-tems après. Et je n'aurois pas crû que ces choses eussent pu s'être passées de cette maniere, si je ne les avois trouvées ensuite dans la Vie de la Mere d'Arbouze, que les Filles du Val de Grace ont écrite.

En l'Année 1639, aiant épousé Mr. de Motteville, premier Président en la Chambre des Comptes de Normandie, qui n'avoit point d'Enfans, & avoit beaucoup de biens, j'y trouvai de la douceur, avec une abondance de toutes choses; & si j'avois voulu profiter de l'amitié qu'il avoit pour moi, & recevoir tous les avantages qu'il pouvoit & vouloit me faire, je me serois trouvée riche après sa mort: mais n'étant occupée que de l'esperance que tout le monde avoit en ce tems-là de la mort prochaine du Cardinal de Richelieu, qui me donneroit lieu de m'en retourner à la Cour, je fus bien aise de faire un Voiage de mon chef en la même année 1639; croiant bien qu'étant mariée  
&



& établie en Normandie, ma présence ne pouvoit plus donner de l'inquietude au Cardinal de Richelieu. Je fus donc sans aucun scrupule faire la révérence à la Reine, qui me reçut fort bien; & me donna des Lettres d'une de ses Dames, avec un Brevet de 2000. l. de Pension: & feu Mr. de Motteville, aussi bien que feu mon Pere & ma Mere, étant morts peu après en même tems que le Cardinal de Richelieu, je me préparai à venir avec ma Sœur m'établir à Paris, où mon Frere achevoit ses études. L'ordre, qu'elle m'en fit donner, me fut bien plus agréable que celui que j'avois eu de la quitter. Elle nous reçut avec beaucoup de bonté; & dit le même jour à un des Amis de feu ma Mere, que les Enfans de son Amie étoient revenus, & qu'elle avoit été bien-aise de les voir.

Etant donc revenue à la Cour, d'où j'étois sortie fort jeune, je voulus rappeler à mon souvenir l'état où elle étoit quand je l'avois quittée, pour la comparer à celui où je la trouvois; & je ne sçai si la Régence donnoit un air plus grand & plus majestueux à la Reine que celui qu'elle avoit étant malheureuse; mais elle me parut plus aimable qu'elle n'étoit autrefois, & aussi belle qu'aucune de celles  
qui

qui composoient son Cercle. Dans le tems que je fus chassée, elle se coiffoit selon la mode d'une coiffure ronde frisée clair, & beaucoup de poudre; & ensuite elle prit celle des boucles. Ses cheveux étoient devenus de couleur un peu plus brune, & elle en avoit une grande quantité. Elle n'avoit pas le teint délicat, aiant même le deffaut d'avoir le nez gros, & de mettre à la mode d'Espagne trop de rouge; mais elle étoit blanche, & jamais il n'y a eu une si belle peau que la sienne. Ses yeux étoient parfaitement beaux: la douceur & la Majesté s'y rencontroient ensemble. Leur couleur mêlée de vert rendoit leurs regards plus vifs, & remplis de tous les agrements que la nature leur avoit pû donner. Sa bouche étoit petite & vermeille, les souris en étoient admirables, & ses levres n'avoient de la Maison d'Autriche que ce qu'il en falloit pour la rendre plus belle que plusieurs autres qui prétendoient être les plus parfaites. Elle avoit le tour du visage beau & le front bien fait. Ses mains & ses bras avoient une beauté surprenante, & toute l'Europe en a ouï publier les loüanges: leur blancheur, sans exageration, égaloit celle de la neige; & les Poëtes ne pouvoient en trop dire, quand ils vouloient  
les

les louer. Elle avoit la gorge fort belle, sans être toute parfaite. Elle étoit grande, & sa mine haute, sans être fiere. Elle avoit dans l'air de son visage de grands charmes, & sa beauté imprimoit dans le cœur de ceux qui la voioient une tendresse qui ne manquoit jamais d'être accompagnée de vénération & de respect. Outre ces perfections, elle avoit la Piété de la Reine Marguerite d'Autriche sa Mere, morte en odeur de Sainteté, qui, aiant eu soin de son education, avoit imprimé en son cœur des sentimens conformes aux siens; & c'est ce qui avoit produit en elle cette grande inclination à la Vertu qui lui a attiré la grace, que Dieu lui a faite toute sa vie de le préférer à toutes choses.

La Cour alors étoit remplie d'un grand nombre de belles Dames. Parmi les Princesses, celle qui en étoit la première, avoit aussi le plus de beauté; & sans jeunesse elle causoit encore de l'admiration à ceux qui la voioient. Elle avoit partagé le don de la beauté avec Mlle. de Bourbon sa Fille, qui commençoit, quoi que fort jeune, à faire voir les premiers charmes de cet angelique visage, qui depuis a eu tant d'éclat, & dont l'éclat a été suivi de tant d'événemens facheux,  
&

& de souffrances salutaires. Je laisse au Cardinal Bentivoglio, qui a publié par ses Ecrits les loüanges de Madame la Princesse, ses Avantures & la Passion que le Roi Henri IV a eu pour elle : je veux seulement servir de témoin, que sa beauté étoit encore grande quand dans mon enfance j'étois à la Cour, & qu'elle a duré jusqu'à la fin de sa vie. Nous lui avons donné des loüanges, pendant la Régence de la Reine, a cinquante ans passés; & des loüanges sans flatterie. Elle étoit blonde, & blanche. Elle avoit les yeux bleux & parfaitement beaux. Sa mine étoit haute & pleine de majesté; & toute sa personne, dont les manieres étoient agréables, plaisoit toujours, excepté quand elle s'y oppoïoit elle même, par une fierté rude & pleine d'aigreur contre ceux qui osoient lui déplaire. Alors, elle se changeoit entièrement, & devenoit l'aversion de ceux pour qui elle en avoit. Nous n'aimons naturellement que ce qui nous flatte; jamais qui nous méprise, ou qui nous offense, ne nous peut être agréable.

*Et ristrofa Delta ristrofo Cuor non prende.*

Après Madame la Princesse, telle que  
je

je la représente, la Cour étoit pleine de plusieurs autres belles Personnes. Madame de Montbazon étoit une de celles qui faisoient le plus de bruit. Elle avoit l'extreme beauté, avec l'envie de plaire. Elle étoit grande, & dans toute sa personne on voioit un air libre, de la gaieté, & de la hauteur; mais son esprit n'étoit pas si beau que son corps: ses lumieres étoient bornées par ses yeux, qui commandoient imperieusement qu'on l'aimât. Son front étoit si bien taillé & si parfait, qu'elle le portoit toujours à découvert, & sans y donner aucun agrément par ses cheveux; & le tour de son visage assez beau pour l'obliger, afin de le laisser voir, de ne composer sa coiffure que de peu de boucles. Ses levres n'étoient pas assez grosses, & sa bouche par cette raison paroissoit un peu moins relevée qu'il ne convenoit pour rendre sa beauté toute parfaite. Elle avoit de belles dents, & sa gorge étoit faite comme celles que les plus habiles Sculpteurs nous veulent représenter des anciennes Beutez Romaines & Grecques. Elle prétendoit à l'admiration universelle: & les hommes lui rendoient ce tribut toujours vain & défectueux dans sa suite, & souvent criminel dans sa suite & ses effects. Je veux néanmoins douter  
sur



sur le chapitre de la Galanterie, de ce qu'on ne doit jamais croire, & de ce qui n'a point paru avec évidence; mais, pour montrer le caractère de son ame, sur cette matière, elle m'a dit depuis, lors que je l'ai vuë pendant la Régence, un jour que je loüai devant elle une de mes Amies d'être vertueuse, que toutes les Femmes l'étoient également; & se mocquant de moi, elle me fit entendre qu'elle n'estimoit gueres cette qualité.

Madame de Guimené, sa belle-fille étoit aussi une des plus belles personnes du monde, & ne lui cédoit gueres en la quantité d'Amans, & en l'estime de ces fortes de biens que les Dames s'imaginent être de grands triomphes. Elle avoit le visage fort beau: les traits en étoient tous également parfaits. J'ai ouï dire à la Reine long-tems après, que les jours de Bal, que les unes & les autres travailloient avec soin pour être les plus belles, elle & Madame de Chevreuse la craignant, faisoient ce qu'elles pouvoient par mille inventions pour empêcher qu'elle ne vint effacer leur beauté, & que souvent, quand elle arrivoit en état de donnër de la jalousie aux plus parfaits, elles alloient de concert lui dire qu'elle avoit mauvais visage. Sur quoi, sans



consulter son miroir, elle s'en alloit toute effraïée d'elle même, se cacher; & que par cet artifice souvent elles avoient évité la honte de n'être pas les plus belles.

Du rang de celles qui alors paroissent plus jeunes que Madame de Chevreuse, Madame de Montbazon, & Madame de Guimené, étoit Madame la Princesse Marie, dont Monsieur, Frere unique du Roi avoit été amoureux, & que la Reine sa Mere Marie de Medicis, de crainte qu'il ne l'épousât, avoit fait mettre quelque tems au Bois de Vincennes. Elle a été depuis mariée au Roi de Pologne. Il y avoit aussi Mademoiselle de Rohan, qui étoit fort belle. Elle paroissoit vouloir faire profession d'une extrême vertu, & d'une grande fierté. Elle a maintenu l'un & l'autre jusqu'au tems de la Régence, que nous avons vû sa fierté changée en Passion; & sa Vertu, ainsi que je le dirai ailleurs, la força d'épouser un Gentilhomme de qualité, mais fort inferieur à ceux qu'elle auroit pû choisir.

Il y avoit encore d'autres belles personnes, & particulièrement Mademoiselle de Guise, estimable en tout, & dont la beauté étoit grande & toute parfaite

faite. Mademoiselle de Vendôme étoit aussi une belle personne. Elles meritoient, avec beaucoup d'autres, chacune un Panegirique en leur faveur; mais je m'arrêterai seulement à Mademoiselle d'Hautefort, qui fit, aussi-tôt qu'elle fut à la Cour, de plus grands effets que tous les beautez dont je viens de parler. Ses yeux étoient bleus, grands, & pleins de feu: ses dents blanches, & égales; & son teint avoit le blanc & l'incarnat nécessaire à une beauté blonde. Le nombre de ceux qui l'aimèrent fut grand, mais leurs chaînes furent dures à porter. Car, quoi qu'elle fut bonne, elle n'étoit pas tendre; & plutôt severe que dure, & naturellement railleuse. Dès que le Roi la vit, il eut de l'inclination pour elle. La Reine, à qui elle fut donnée d'abord pour Fille d'honneur, voyant naitre dans l'ame de ce Prince si farouche pour les Dames, cette Princesse tâcha de l'allumer plutôt que de l'éteindre, pour gagner ses bonnes graces par cette complaisance; mais la dévotion du Roi fit qu'il s'y attachoit si peu, que j'ai ouï dire depuis à la même Dame de Hautefort, qu'il ne lui parloit que de Chiens, d'Oiseaux, & de Chasse. Et je l'ai vûe avec toute sa Sageffe, en me contant son Histoire, se moquer de lui,

de ce qu'il n'osoit s'approcher d'elle , quand il l'entretenoit. Cette passion n'étoit pas bien forte , pour le porter à être aussi souvent dans l'appartement de la Reine , comme il l'auroit fait , s'il avoit été véritablement amoureux d'une de ses Filles ; & au lieu de rendre sa Cour plus belle ni plus galante , il augmenta plutôt le crédit de la Reine Mere du Roi que de le diminuer. Elle étoit maitresse absolüe de la France , & son bonheur paroissoit être sans amertume ; mais voici un changement de Theatre , qui doit faire voir à tout le monde , que nulle créature n'est exempte des coups de la Fortune , & que les têtes Couronnées , pour être au-dessus des autres hommes , y sont les plus exposez.

La Reine Mere aiant élevé à la Dignité de premier Ministre le Cardinal de Richelieu , son Favori ensuite du Maréchal d'Ancre , elle le regarda comme sa Créature , & crut qu'elle regneroit toujours par lui ; mais , elle se trompa , & fit une experience cruelle du peu de fidelité qui se rencontre en ceux qui ont une ambition démesurée. Je ne sçai quels sujets elle eut de se plaindre de lui , & peu de personnes les ont sçus. J'ai ouï dire seulement que n'en étant

pas satisfaite, elle voulut le perdre, & crut que ce lui seroit une chose aisée; & que personne ne trouveroit à redire qu'étant maitresse de son ouvrage, elle le detruiroit quand elle le voudroit: mais, tout ce qui nous paroît juste quand nous le voulons, bien souvent ne doit pas être suivant l'ordre impénétrable de Dieu, qui ne veut pas que la Prudence humaine soit suivie d'Evenemens, qui puissent l'autoriser. J'ai sçû de la Reine, laquelle n'aimant pas le Cardinal de Richelieu étoit bien aise de sçavoir tout ce qui se faisoit contre lui, quand je l'ai mise sur ce chapitre, que dans le Voyage de Lion où le Roi fut si malade qu'il pensa mourir, & que ce Cardinal crût être perdu, la Reine Mere, qui commençoit à ne le plus soutenir contre ceux qui lui rendoient de mauvais offices auprès d'elle afin de se mettre à sa place, pria le Roi de l'éloigner; & que ce Prince, après lui avoir promis de le chasser, & offert de le faire quand elle le voudroit, la pria de lui laisser encore quelque tems, à cause des desseins qu'il avoit pour l'Italie; que la Reine Marie de Medicis, se satisfaisant de cette bonne volonté, ne voulut point presser le Roi son Fils de s'en

défaire, de peur de l'incommoder en ses affaires, & se contenta de la promesse qu'il lui avoit faite de le chasser quand il lui plairoit. Par cette bonté, qui la priva de bonheur pour le reste de sa vie, elle lui donna lieu de l'éloigner elle même; quoi que sa Mere, & belle Mere des plus grands Rois de l'Europe. Marie de Medicis avoit donné une Reine à l'Espagne, une Souveraine à la Savoye, une Reine à l'Angleterre, & un Roi à la France; mais toutes les grandeurs dont elle étoit environnée ne la purent garantir de son malheur. La Cour étant de retour à Paris, elle voulut presser le Roi d'exécuter sa promesse; & comme elle croioit cette affaire sans difficulté, elle fut étonnée de voir que le Roi y résista. Il lui demanda, non seulement du tems, mais il la pria instamment de pardonner au Cardinal de Richelieu. La Reine Mere surprise & fâchée de cette proposition, eclata contre le Roi son Fils, répandit des larmes, & lui fit des reproches, & n'oublia rien pour obtenir la victoire en ce combat; mais, bien loin de réussir en son dessein, elle trouva que son Fils, & son Juge, étoit en Confiance contr'elle avec son ennemi, & qu'il étoit quasi sa Partie.

Elle



Elle vit entrer le Cardinal de Richelieu dans le lieu où ils étoient ensemble, qui de concert avec le Roi étoit venu lui-même plaider sa cause. Il leur dit froidement, adressant ses paroles à tous les deux, qu'il étoit entré parcequ'il croioit qu'ils n'étoient pas là sans parler de ses affaires. La Reine Mere, toute en larmes, & piquée de ce qu'il étoit venu dans ce Cabinet contre son gré, l'appella Traître, & lui dit qu'il étoit vrai qu'elle se plaignoit de lui au Roi, & s'emporta contre lui avec la grande sensibilité qui accompagne les grandes offenses & les grandes haines. Elle fit encore d'avantage à sa Niece la Duchesse d'Aiguillon, qui entra sur la fin de la conversation, & qu'elle traitta avec grand mepris; mais lui, sans s'étonner, se jetta à ses piez, & lui demanda pardon à genoux, & fit à ce qu'on dit tout son possible pour l'obtenir. La Reine Mere, outrée contre le Roi son Fils de ce qu'il l'avoit refusée, & pleine de colere contre ce Serviteur qu'elle croioit infidèle, ne voulut jamais lui pardonner. Elle n'accorda pas ce pardon au Roi même, qui se mit aussi à genoux devant elle pour l'obtenir, & qui parut en sentir de la peine. Le Roi se



voiant refusé , sans dessein de ce qui arriva depuis , mais par un sentiment de chagrin de brouillerie , s'en alla à Versailles penser à ce qu'il avoit à faire. Le Cardinal de Richelieu tout interdit , ne sachant s'il devoit tout quitter , par le conseil du Cardinal de la Valette , le suivit , & se servit si adroitement en cette occasion des avantages que la presence donne , qu'il se rendit en peu de tems , ou plutôt en peu d'heures , maître de l'Esprit du Roi. Il fut resolu d'arrêter le Gârde des Sceaux de Marillac , & sans doute que le Cardinal de Richelieu commença dès ce jour à premediter ce qui s'exécuta depuis à Compiègne contre la Reine Mere sa bienfaitrice. Cette journée si terrible en ses effets & en ses changemens a été fort renommée , parce que beaucoup de gens , qui étoient d'accord avec cette Princesse pour chasser le Cardinal de Richelieu , furent pris pour Duppes , & traitez comme tels \*. La Reine Marie de Medicis étant demeurée à Paris , en sa Maison de Luxembourg , & ne suivant point le Roi , gâta ses affaires entierement. Elle les abandonna par

cet-  
\* Pour cette raison ce jour est appelée la Journée des Duppes.

cette voie aux artifices de son ennemi, & perdit en même tems les plus grands du Royaume, qui haïssant le Ministre s'étoient joints à ses intérêts. On a dit que toute la Cabale avoit tenu certains Conseils contre le Cardinal de Richelieu, où chacun avoit dit son avis ; & qu'il traita depuis ces mêmes personnes de la manière qu'ils avoient été d'avis qu'il fût traité : que le Maréchal de Marillac, qu'il fit mourir depuis, & fort injustement, à ce que j'ai ouï dire, avoit dit qu'on le tuât aussi-tôt que le Roi l'auroit abandonné : que le Maréchal de Bassompierre n'avoit proposé que la Prison, & qu'il y fut mis aussi, où il demeura douze ans : & ainsi des autres : ce que ce même Maréchal, que j'ai vu pendant la Régence de la Reine, m'a depuis lui-même confirmé. Voilà la première cause de tant de persécutions & de pros crits, & ce qui a fait dans ce siècle-là tant d'illustres malheureux. Monsieur Frere du Roi, Gaston de France, qui étoit toujours à la tête de toutes les Cabales, fut avec raison de celle-là, par l'intérêt de la Reine sa mere.

Quelque tems après cette journée des Duppes, la Cour s'en alla à Compiègne, les deux Reines dans la meilleure

intelligence du monde , à cause de la haine qu'elles se rencontrerent avoir alors contre le Cardinal de Richelieu , & parce que leur destinée commençoit d'être égale. Le Roi , dans le dessein d'arrêter la Reine sa Mere étoit fort inquieté ; & quoi que déjà il eut fait une fois la même chose , l'impression de la nature qu'il falloit vaincre dans un tems où il connoissoit mieux son devoir , affoiblissoit quelque fois sa résolution , & la rendoit plus incertaine. D'autre côté le Ministre , dans l'impatience de se venger , se satisfaire , & se maintenir , rouloit beaucoup de desseins dans sa tête ; & la Reine Mere maltraitée de son Fils , & mal assurée de pouvoir parvenir à ses desseins , n'avoit pas l'ame tranquille. Enfin , peu de jours après leur arrivée , celui auquel la destinée de tant d'illustres Personnes se devoit accomplir , on vint de grand matin heurter à la porte de la Chambre de la Reine\*. Elle , qui entendit ce bruit , s'éveilla avec étonnement , & appella ses Femmes pour savoir si peut-être ce ne seroit point le Roi , qui par hazard vint à sa porte. Il étoit le seul qui eut droit d'en user avec cette familiarité. Et dans cet instant ,  
aiant

\* A Compiègne en l'année 1631. en Février.

aiant elle même ouvert son rideau , & vu qu'à peine il faisoit un peu de jour , elle se troubla par mille pensées qui lui passèrent dans l'esprit. Comme elle devoit toujours , & avec raison , des bonnes graces du Roi , elle crut assurément qu'on venoit lui apporter quelque funeste nouvelle , qui tout au moins la devoit éloigner de France ; & regardant ce moment comme celui qui alloit décider de toute sa vie , elle tâcha de ramasser ses forces , pour soutenir ce coup avec le plus de courage qu'il lui seroit possible. Elle avoit naturellement l'ame ferme & l'esprit assez résolu , & je ne doute point de ce qu'elle m'a fait l'honneur de me dire depuis en me contant toutes ces particularitez , que le premier moment étant passé elle se résolut sans beaucoup de peine à recevoir avec soumission ce que le Ciel ordonneroit d'elle. Elle fit donc ouvrir la porte , & sa première Femme de Chambre , lui venant dire que c'étoit le Garde des Sceaux qui demandoit à parler à Sa Majesté de la part du Roi , elle fut alors confirmée dans sa première créance. Cette apprehension fut néanmoins bien-tôt dissipée par la Harangue de l'Ambassadeur. Il lui dit seulement que le Roi lui mandoit que pour

certaines raisons, qui regardoient le bien de son Etat, il étoit obligé de laisser sa Mere en ce lieu, à la garde du Maréchal d'Etrée; qu'il la prioit de ne la point voir, de se lever, & de le venir trouver aux Capucins, où il étoit allé devant avec intention de l'attendre. A cette nouvelle, la Reine demeura surprise, comme le devoit être toute personne qui aime la justice & la droite raison; mais, elle fut consolée en quelque façon, de voir que cette aventure ne la touchoit que par la compassion qu'elle devoit au malheur de la Reine sa belle-mere. Elle ne répondit au commandement du Roi que par une prompte obéissance, & se leva le plus diligemment qu'elle put pour l'aller trouver. Ce ne fut pas sans aller trouver la Reine disgraciée. Elle crut que le Roi lui pardonneroit cette petite désobéissance, que la pitié seule l'obligeoit de commettre; mais, par le conseil de la Marquise de Senecé, sa Dame d'Honneur, elle envoya dire à cette Princesse malheureuse le desir qu'elle avoit de l'aller voir, pour lui parler d'une affaire de conséquence; & que, pour certaines raisons, elle n'osoit entrer chez elle que premièrement elle n'envoia prier d'y aller. La Reine  
mere,



mere, qui ne sçavoit rien de cette résolution, mais qui dans l'état qu'elle se sentoit craignoit le retour de tous les maux qu'elle avoit déjà éprouvée, envoya promptement Mademoiselle Catherine sa première Femme de Chambre faire ce que la Reine avoit désiré d'elle : & cette finesse fut faite seulement, afin de satisfaire le Roi. La Reine prit seulement une robe de Chambre, & toute en chemise passa chez la Reine sa belle-mere, qu'elle trouva dans son lit assise sur son séant. Elle tenoit ses genoux embrasés ; & ne sachant que deviner de ce mystère, elle s'écria en voyant la Reine, & lui dit, *ha ! ma fille, je suis morte, ou prisonnière. Le Roi me laisse-t'il ici : & que veut-il faire de moi ?* La Reine, touchée de compassion, se jeta entre ses bras, & quoi que du tems de sa faveur elle en eut été quelquefois maltraitée, l'état present où elle étoit effaçant le souvenir, elle pleura sa disgrâce, la ressentit, & lui témoigna un regret sensible de la résolution du Roi, qu'elle lui apprit avec l'ordre de sa détention. Ces deux Princesses se séparèrent satisfaites l'une de l'autre, mais toutes deux bien touchées de se voir les victimes du Cardinal de Richelieu leur Ennemi com-



mun. Ce fut la dernière fois qu'elles se virent; car la Reine Mere, effraïée de la prison de Compiègne, se sauva de nuit, & s'en alla en Flandre, où l'Infante l'illustre Clara Eugenia, petite Fille de Charles-Quint, & Tante de la Reine, la reçût & la traita parfaitement bien. Elle reçût de la même manière Monsieur, Frere unique du Roi, Gaston de France, qui, après avoir menacé le Cardinal de Richelieu s'en alla aussi partager avec la Reine sa Mere les douceurs de cette grande Princesse. Elle gouvernoit les Pais-Bas avec tant de prudence & de gloire, qu'elle pouvoit égaler celle que Marguerite de Parme & son admirable Fils ont meritée tous deux ensemble. Et si Alexandre Farneze par sa valeur a pris plus de Villes, elle a aussi obtenu plus de victoires sur elle-même. Elle vivoit comme une sainte; & sa bonne conduite & sa justice la faisoient régner dans le cœur des Flamans; mais enfin sa mort obligea la Reine Marie de Medicis de passer en Angleterre. Elle n'y trouva pas la Paix qu'elle y étoit allé chercher. Elle fut d'abord bien reçüe du Roi d'Angleterre, & cordialement traitée de la Reine sa Fille; mais la Religion & les premiers troubles de ce Peuple

re-

rebelle l'en chasserent. Puis elle alla en Hollande, & enfin à Cologne, où elle mourut à la honte du Cardinal de Richelieu, accablée de miseres & de douleurs.

La Reine, ayant satisfait par sa pitoyable visite à ce qu'elle devoit à celle qui peu auparavant paroissoit avoir une entière puissance, vint trouver le Roi aux Capucins qui l'attendoit pour la ramener avec lui à Paris. Là il lui fit present de Mademoiselle de Hautefort, dont j'ai déjà parlé, qu'il avoit ôtée à la Reine sa mere, & de Madame de la Flotte sa grande mere pour Dame d'Atour. Quelque tems après, il donna à cette belle personne la survivance de cette Charge, afin qu'elle pût avoir le titre de Dame. Le Roi, la presentant à la Reine, lui dit qu'il la prioit de l'aimer & de la bien traiter pour l'amour de lui. Elle étoit sous-Dame d'Atour, depuis la disgrâce de Madame du Fargis qu'elle aimoit, & n'avoit point voulu, par vengeance & par dépit, recevoir personne à sa place; mais elle fut contrainte alors d'accepter tout ce que le Roi lui voulut donner: il n'étoit pas tems de dire, *je ne veux pas*. Elle les reçût toutes deux faisant la meilleure mine du

monde; & quoi que telles présens ne plaisent d'ordinaire pas beaucoup aux Femmes, il est pourtant vrai que la Reine aima Madame de Hautefort pour l'amour d'elle-même, & que cette belle & sage fille estimant les belles qualitez de la Reine; & assez dégoutée de l'humeur du Roi, se donna entièrement à elle, & lui fut fidelle dans tous ses malheurs. Le Roi, quelques années après, fâché de ce changement, lui en voulut du mal: il cessa de l'aimer beaucoup, quand elle commença d'aimer la Reine; & quand il vit qu'elle étoit entièrement à elle, il ne l'aima plus du tout. Son ressentiment enfin alla jusqu'à la disgracier & la renvoyer dans sa Province où elle étoit quand il mourut.

Le Roi, depuis ce grand coup de Compiègne, pour adoucir en quelque façon l'aigreur que ses Peuples pouvoient avoir contre lui par la prison de la Reine sa Mere, & de toutes les rigueurs qui furent ensuite executées contre plusieurs particuliers, traitta un peu mieux la Reine sa Femme; & la voioit plus souvent; ce qui plaisoit à tout le monde; car elle étoit fort aimée. Le Cardinal de Richelieu, pour la gagner, fit revenir Madame de Chevreuse de Lorraine où elle  
avoit

avoit été passer son exil : sans doute elle lui promit tout ce qu'il désireroit d'elle. Ce Ministre , malgré la rigueur qu'il avoit eüe contr'elle , ne l'avoit jamais haïe. Sa beauté avoit eu des charmes pour lui , & comme elle se trouva liée avec la Reine , & qu'elle étoit une personne de contrebande à l'égard de la Reine Mere , l'ambition , qui l'emporte presque toujours sur l'amitié , l'avoit éloignée par force des bonnes graces du Ministre ; mais , après qu'il fut lui-même brouillé avec cette Princesse sa bienfaitrice , pour tâcher de se raccommo-der avec la Reine , & prendre liaison avec elle par sa Favorite , il la remit auprès d'elle. Il fit revenir aussi le Chevalier de Jars d'Angleterre , où il avoit passé le tems de sa disgrâce agréablement , que le même Cardinal avoit aussi éloigné d'auprès de la Reine ; mais toutes ces douceurs ne servirent qu'à lui faire perdre son Ami le Garde des Sceaux de Châteauneuf ; & il fut contraint d'éloigner Madame de Chevreuse , & de faire aller le Chevalier de Jars sur l'Echaffaut , dont il se sauva avec beaucoup de gloire & d'honneur. Madame de Chevreuse à son retour parut avoir de grandes confidences avec le Cardinal de Richelieu.

Elle ne laissa pas de demeurer toujours liée à la Reine; & même elle lui attira par son intrigue le Garde des Sceaux de Châteauneuf, qui étoit amoureux d'elle.

La Caballe de la Reine, composée de toutes ces personnes que je viens de nommer devint donc une seconde fois odieuse au Ministre. Il chassa tout de nouveau ceux qui en étoient, & les traita de la manière qu'il traitoit ceux qu'il ne croioit pas être de ses amis. Madame de Chevreuse s'en alla alors en Espagne, ou à cause de la Reine, ou à cause de sa qualité. Elle fut bien reçue: on lui fit une Entrée solennelle dans Madrid; on lui fit des grands presents. Le Roi d'Espagne parut un peu attendri pour elle; & quoi qu'elle m'ait dit dans le tems de la Regence, ou je l'ai vüe, que ce Prince ne lui avoit jamais dit de douceurs qu'une seule fois, & encore en passant, la Renommée parle différemment de cette histoire; & toutes ces aventures se passerent à l'avantage de sa beauté qui en tant de pais lui acqueroit des amis. Le Garde des Sceaux de Chateau - Neuf fut envoié dans Angoulesme, où il passa son tems desagrablement, & où il souffrit, pendant quelques années, les amertumes que



que la fortune fait sentir à ceux qui pour recevoir quelques graces de sa liberalité veulent se soumettre à la tyrannie. Le Chevalier de Jars fut le plus mal traité, & comme il a été depuis tout à fait de mes Amis, & que dans la persecution il y a quelques choses qui sont dignes de l'estime des honnêtes gens, je veux en marquer les principaux endroits, qui pourront faire voir de quelle trempe étoit son ame, quelle étoit sa probité, la vigueur de son esprit, & la grandeur de son courage. Il fut onze mois à la Bastille, enfermé dans un Cachot. Il fut pris en hiver, & l'habit de velours noir qu'il y porta demeura toujours sur son corps, tant qu'il habita cette effroyable demeure. \* On l'interrogea quatre vingt fois, avec toute la sévérité possible, & il repondit toujours avec bon sens & fermeté, sans se laisser entamer sur aucun chapitre, sans se couper en ses réponses, ni sans embarrasser personne. On l'en fit sortir pour le mener à Troies, avec toutes les rudes apparences d'un homme qu'on alloit mener à la mort. En sortant de la Bastille, comme il passa dans la Cour, il vit sur un peron le Maréchal de Bassompierre, le Marquis

\* Le Chevalier de Jars, de la Maison de Rochecouart.

quis de la Ville, Parens du Garde des Sceaux de Châteauneuf, Vautier premier Médecin de la Reine Mere, & quelques autres qui étoient prisonniers, mais qui avoient été traité plus humainement que lui; car il ne sçavoit où il alloit, ni ce qu'il alloit devenir. Il se tourna devers eux, & s'écria, *A Dieu, je ne sçai où je vais; mais assurez vous, quoi qu'il m'arrive, que je suis homme d'honneur, & que je ne manquerai jamais à mes Amis, ni à moi-même.* A Troye, on lui donna pour Juge Laffemas celui qui l'avoit déjà tourmenté à la Bastille, qu'on appelloit *le Bourreau du Cardinal.* On accompagna celui-là d'un nombre suffisant de Juges pour lui faire son Procès, qui ne furent pas plus honnêtes gens que lui. Il y travailla par toutes les voies que ces sortes de gens savent pratiquer; & il fut fortement secondé des autres. Ils voulurent lui acheter de faux témoins; mais le Prévôt de l'Île, qui avoit accompagné le Chevalier de Jurs de Paris à Troyes, & qu'on voulut obliger de dire que sur les chemins ce Gentilhomme avoit fait quelques discours contre l'Etat, ne voulut point entrer dans cette malice, & nia absolument de le vouloir faire. Laffemas savoit le secret du Cardinal de Richelieu, qui

qui étoit de ne pas faire mourir le Chevalier, étant certain de son innocence, & qu'il n'y avoit nul sujet de le condamner; mais il vouloit en tirer par la peur, par les tourmens, & par l'apparente certitude de sa mort, les secrets de l'Intrigue de la Reine, de Madame de Chevreuse, & du Garde des Sceaux de Châteauneuf. Laffemas avoit promis au Ministre qu'il le tourmenteroit si bien, qu'il en tireroit à peu près ce qu'il en desiroit sçavoir, & que sur peu de mal il trouveroit les moiens de lui faire son procès selon les manières mêmes du Cardinal: qui, à ce que j'ai ouï conter à ses amis, avoit accoutumé de dire, qu'avec deux lignes de l'écriture d'un homme, on pouvoit faire le Procès au plus innocent; parcequ'on pouvoit sur cette matière ajuster si bien ses Affaires, que facilement on y pouvoit faire trouver ce qu'on voudroit. Sur ce fondement, Laffemas travaille au jugement du Chevalier de Jars: il le menace, il l'interroge, & fait tout ce qu'une ame pleine de lâcheté est capable de faire. Un jour qu'il étoit la Fête de tous les Saints, ce méchant Juge voulant montrer à cet innocent criminel, qu'il avoit quelque douceur pour lui, lui permit d'entendre la Messe. Il le fit mener avec une bande d'Archers, & une bonne garde, aux Jacobins

cobins de cette Ville. Le Chevalier de Jars, qui de soi étoit violent dans ses passions & hardi à parler, vit Laffemas avec sa Femme qui vinrent communier au grand Autel. Il étoit Intendant de la Province & craint de tous; mais le Chevalier qui ne craignoit personne, attentif & occupé de son affaire, voyant que cet homme venoit de recevoir le Saint Sacrement, tout d'un coup s'échape de ses Gardes, & comme il se trouva proche de Laffemas, il saute sur lui, le prend à la gorge, & lui dit, *qu'ayant sur les levres son Dieu & son Créateur vivant, il étoit tems de dire la vérité, & de le justifier devant Dieu & devant les hommes, & d'avouër son innocence & son injustice à le persecuter: ajoutant, que puisqu'il faisoit mine d'être Chrétien, il falloit dans cet instant se rendre à la vérité qu'il étoit un Scelerat; & qu'il le renonçoit pour son Juge, & prenoit à témoins tous les assistans qu'il le recusoit pour tel.* Le Peuple à ce cri s'assemble autour d'eux, chacun hausse les épaules, & tous commencerent à murmurer contre ce Juge inique. Le Prévôt de l'Isle, qui se trouva du nombre des Spectateurs, les voulut séparer; mais le Chevalier de Jars ne quitta point cet homme, & le pressant à répondre, il le fit

fit en ces termes, avec une froideur toute entière. *Monsieur*, lui dit-il, *ne vous plaignez point. Je vous assure que Monsieur le Cardinal vous aime*. Il ajouta sur ce que le Chevalier le presse de répondre sur son innocence, qu'il en seroit quitte pour aller en Italie; mais que cependant il vouloit bien qu'on lui montrât de petites Lettres écrites de sa main, qui lui feroient voir qu'il étoit plus coupable qu'il ne s'imaginait. Le Chevalier ne comprenant rien dans ce galimatias, & voiant qu'on le poursuivoit vivement, se crut mort. Il résolut du moins de paier de courage, & de faire tout ce qu'il convenoit à un homme d'honneur tel qu'il étoit. En effet, il fut mené sur la selette, où fort constamment il recusa pour Juge Laffemas, lui reprocha toutes ses lâchetés, l'appella une seconde fois Scélérat, & avertit les autres Juges de ce que Laffemas avoit promis au Cardinal contre lui. Il fut interrogé tout de nouveau, & demeura trois heures en cet état. Il se deffendit si courageusement, qu'il confondit ceux qui le vouloient perdre, & qui avoient du moins le dessein de lui faire trahir ses Amis. Sortant de là, le Prévôt de l'Île s'approcha de lui & lui dit, *Monsieur, bon courage: j'espere bien pour vous; car on m'a*  
dit



dit de vous remener dans la prison, ou vous êtes : & c'est l'ordinaire de mener ceux qu'on va comdamner à mort dans un autre lieu. Le Chevalier lui dit du même ton dont il avoit accoutumé de censurer les choses qu'il n'approuvoit pas, *Mon Ami, ces Pendars me vont comdamner : je le vois bien à leur mine. Il faut avoir patience, & le Cardinal enragera de voir que je me moque de lui & de ses tortures.* Aussi-tôt qu'il fut parti, Laffemas montra aux Juges une Lettre du Cardinal, ou plutôt du Roi, parlant ainsi de ce Chevalier : *S'il est comdamné à la Genne, qu'on lui montre, & qu'on ne lui donne pas. S'il est comdamné à mort, qu'on surseoie l'exécution.* Ayant été comdamné, on le mena sur l'échaffaut. Il y parut plein de courage & d'honneur. Il se mocqua de les Juges & de ses Ennemis, montrant de recevoir la mort avec une grande fermeté. Il m'a dit depuis, qu'il y avoit souffert; mais que Dieu lui avoit fait de grandes graces, & qu'il avoit reconnu par experience qu'il avoit soin de ses Créatures. Etant prêt d'avoir la tête tranchée, on lui vint apporter sa grace † &

† J'ai ouï dire à d'autres qu'à lui, qu'après avoir reçu sa grace, il fut long-tems sans pouvoir parler, & privé de sentiment; tant la Nature à de peine à souffrir la destruction.

& après la mort du Cardinal de Richelieu, lors que sa haine pour lui étoit assoupie, je lui ai ouï donner des loüanges à son équité, disant enfin qu'il lui devoit la vie, & que s'il eut voulu, les Juges entre les mains desquels il étoit l'auroient sans doute fait mourir. Après cette Avanture, il s'en alla en Italie, où il fut aimé & considéré des Cardinaux neveux, & où il passa son tems agréablement. Madame de Chevreuse passa d'Espagne en Angleterre, où elle fut bien reçue & bien traitée de la Reine d'Angleterre : puis de là elle repassa en Flandre, où elle demeura jusqu'à la Régence de la Reine, où d'autres Avantures l'attendoient plus facheuses que les premières.

Après toutes les Persecutions qui furent faites à plusieurs particuliers, le Roi, suivant son naturel, s'abandonna tout entier au pouvoir de son Favori. Il se vit réduit à la vie la plus mélancolique & la plus misérable du monde, sans Suite, sans Cour, sans Pouvoir, & par conséquent sans plaisir & sans honneur. Ainsi se sont passées quelques années de sa vie à Saint Germain, où il vivoit comme un particulier ; & pendant que ses Armées prenoient des Villes & gagnoient des Batailles, il s'amusoit à prendre des Oiseaux.

Ce Prince étoit malheureux de toute maniere ; car il n'aimoit point la Reine & avoit pour elle de la froideur ; & il étoit le Martir de Madame de Hautefort, qu'il aimoit malgré lui, & qu'il ne pouvoit se résoudre de chasser de la Cour, l'accusant de se mocquer de lui avec la Reine. Il avoit quelque scrupule de l'attachement qu'il avoit pour elle ; & il ne s'aimoit pas lui même. Jaloux de la grandeur de son Ministre, quoi que ce ne fut que la part qu'il lui donnoit de la sienne, il commença de le haïr dès qu'il vit l'extreme Autorité qu'il avoit dans son Royaume : & ne pouvant vivre heureux sans lui, ni avec lui, il ne le put jamais être. La Reine s'accoutuma à cette solitude du mieux qu'elle put, menant une vie dévote & particuliere, & ne vivant que de quelques Nouvelles que ses créatures & ses amies lui faisoient sçavoir. Elle faisoit aussi quelques petites Intrigues contre le Cardinal ; ou tout au moins desiroit d'en faire qui eussent réussi à sa ruine. Il s'en mocquoit, & sa Puissance augmentoit toujours par la nécessité que le Roi avoit de ses Conseils. Il se faisoit adorer de toute la France, & obeïr de son Roi même, faisant de son Maitre son Esclave, & de cet illustre Esclave un des plus

plus grands Monarques du Monde. Parmi tant de sombres vapeurs & de facheuses fantaisies, il sembloit qu'une belle Passion ne pouvoit pas avoir de place dans le cœur du Roi. Elle n'y étoit pas aussi à la mode des autres hommes, qui en font leur plaisir ; car cette ame, accoutumée à l'amertume, n'avoit de la tendresse que pour sentir d'avantage ses douleurs & ses peines. Mais enfin ; lassé de tant souffrir, il chassa comme je l'ai déjà dit Madlle. de Hautefort & son inclination se tourna vers un objet nouveau, dont la Beauté brune n'étoit pas si éclatante, mais qui avec de beaux traits de visage & beaucoup d'agrémens, avoit aussi de la douceur & de la fermeté dans l'Esprit. La Fayette, Fille d'honneur de la Reine, aimable & fiere tout ensemble, fut celle qu'il aima ; & ce fut elle aussi à qui il se découvrit d'avantage sur le sujet du Cardinal de Richelieu, & sur les chagrins que sa Puissance lui donnoit. Comme cette Fille avoit le cœur bien fait, ( quoi qu'elle vit en cette confiance la perte de sa fortune toute assurée, ) elle ne laissa pas de garder le secret qu'elle devoit à ce Prince. Elle le fortifia dans cette aversion, par l'Amitié qu'elle avoit pour lui, voyant qu'il en étoit deshonoré, pour

se laisser trop baslement gouverner à ce Ministre. Le Cardinal fit son possible pour la gagner , comme toutes les Personnes qui aprochoient du Roi ; mais elle eut plus de courage que tous les hommes de la Cour, qui avoient la lacheté de lui aller rendre compte de tout ce que le Roi disoit contre lui. Ils eussent eu peur s'ils eussent été fideles de manquer de bienfaits , & leur interêt leur paroissoit quelque chose de meilleur que la probité : ils craignoient aussi que le Roi, par timidité, ne les trahit , & ils aimoient mieux le trahir les premiers ; mais une fille eut l'ame plus ferme & plus belle qu'eux : elle eut le courage de se moquer de la mauvaise fortune, par une resolution secrette qu'elle fit dans son cœur de se faire Religieuse. Le Roi trouvant en elle autant de seureté & de vertu que de beauté, l'estima & l'aima ; & je scai qu'il eut des pensées pour elle fort au-dessus des communes affections des hommes. Le même sentiment, qui obligea cette fille généreuse à refuser tout commerce avec le Cardinal de Richelieu, la fit vivre avec assez de retenüe avec la Reine. Comme la Sagesse du Roi, qui égaloit quasi celle des Dames les plus modestes, l'obligeoit à beaucoup de reconnoissance, elle croi-

oit



oit devoir paier cette Amitié vertueuse par une grande fidélité pour ses secrets. Un Attachement si grand & si parfait ne pouvoit qu'il ne plût à ce Prince, mais ne pouvoit qu'il ne déplût à la Reine, quoiqu'elle fut accoutumée au malheur de n'être pas aimée du Roi son Mari. Cette privation d'un bonheur qu'elle desiroit & qu'elle croioit lui être dû, de quelque maniere qu'elle fût assaisonnée, ne laissoit pas de lui être fort desagréable & fort dure. La Fayette avoüant tout haut qu'elle l'aimoit, & de la maniere qu'il sembloit vouloir l'être, devoit faire le bonheur de sa vie; mais ce Prince n'étoit point destiné pour être heureux. Il ne garda guere ce Trésor. On a dit que le Cardinal s'étoit servi de sa dévotion pour l'en priver; & que ne pouvant avoir la Fayette à ses gages, il se servit en même tems de son Confesseur pour lui donner des scrupules de la complaisance qu'elle avoit pour le Roi: ce qui fut conduit si finement par leurs Directeurs, que l'Amour de Dieu triompha de l'humain. La Fayette se retira dans un Couvent, & le Roi se résolut de le souffrir. La vérité est que Dieu la destinoit à ce bonheur; car, malgré la malice & les faux raisonnemens des gens de la Cour, le Pere Cauf-

Un Confesseur du Roi, comme lui-même l'a écrit dans des Mémoires qu'il a faits, & que le Comte de Maure, à qui il les avoit confiés, m'a fait voir ; au lieu d'adhérer au Cardinal de Richelieu, comme il en fut soupçonné, la conseilla, vu les intentions innocentes qu'il lui croioit, de ne se point faire Religieuse ; dans la pensée qu'il avoit de se servir d'elle pour inspirer au Roi de faire revenir la Reine sa Mere, & de gouverner lui-même son Roïaume : mais elle, qui étoit pressée par celui qui donne le vouloir & le parfaire, ne balança pas long-tems entre Dieu & les Créatures. Peut-être aussi qu'elle vit avec quelque dépit l'Intrigue qui se forma contre elle, & que la fierté mêlée avec la vertu eut quelque part à sa retraite. On a même soupçonné Madame de Senecé, sa parente, de l'avoir voulu confier au Cardinal de Richelieu. J'ignore le fond & le détail de cette accusation : je sçai seulement qu'elle pria le Pere Confesseur du Roi d'aller lui demander la permission de quitter la Cour, pour se mettre dans un Couvent. Ce Pere décrit dans ses Mémoires les peines qu'il eut à examiner la Vocation de la Fayette, & à donner au Roi le conseil qu'il lui demandoit en cette occasion. Il rapporte  
que

que ce Prince parut sensiblement affligé de la résolution de cette vertueuse Fille; qu'il retomba sur le lit dont il ne faisoit que de sortir quand il avoit commencé à lui en parler; qu'il pleura, & qu'il se plaignoit de ce qu'elle le vouloit quitter; mais qu'enfin aiant surmonté par sa pieté les tourmens de sa douleur, il lui fit cette Réponse : *Il est vrai qu'elle m'est bien chere ; mais si Dieu l'appelle en Religion , je n'y mettrai point d'empêchement.* Sa Permission étant obtenüe, on la vit tout d'un coup sortir de la Cour, malgré les larmes du Roi, & la joie de ses ennemis; qui fut, à ce qu'elle m'a dit depuis, la seule chose à vaincre. Il falloit en effet une grande force d'esprit, pour se mettre au dessus de cette foiblesse; car, encore que le Roi ne fut pas galant, les Dames ne laissoient pas d'être bien aise de lui plaire. Entr'autres, Madame de Hautefort ne fut pas fâchée de sa retraite: elle n'avoit pas de honte qu'on la crut sa Rivale; & il n'y avoit point de prude qui n'aspirât à la gloire d'être aimée du Roi comme l'étoit la Fayette: tout le monde étant persuadé que la Passion qu'elle avoit pour lui n'étoit point incompatible avec sa vertu. Quand elle se sépara de lui, elle lui parla long-tems devant tout le monde, chez

la Reine, où elle monta aussi tôt après avoir eu son congé. Il ne parut aucune altération sur son visage; elle eut la force de ne pas donner une de ses larmes à celles que ce Prince répandit publiquement. Après l'avoir quitté, elle prit congé de la Reine, qui ne la pouvoit aimer; ce qu'elle fit avec cette douceur & cette satisfaction que doit avoir une Chrétienne qui cherche Dieu, & qui ne veut plus aimer que lui sur la terre, & désirer que l'Eternité. Elle ne fit pas néanmoins toutes ces choses sans beaucoup souffrir. J'ai sçu depuis de la Comtesse de Flex, Fille de la Marquise de Senecé, & par conséquent Parente de la Fayette, qu'au sortir de la chambre du Roi, où elle avoit dit adieu à ce Prince, elle descendit dans son appartement, dont les fenêtres donnoient sur la Cour du Château, & que cette aimable & vertueuse Fille aiant entendu le carosse du Roi, qu'il avoit fait venir pour dissiper le chagrin où il étoit; pressée de la tendresse qu'elle avoit pour lui, elle courut le voir au travers des vitres. Quand il fut entré, & qu'elle l'eut vu partir, elle se tourna vers la Comtesse de Flex qui étoit encore Fille, & lui dit touchée de douleur, *Malus!* *je ne le verrai plus.* Le Roi ne fut pas long-

long-tems sans l'aller voir dans le Couvent des Filles de Ste. Marie de la Ruë Saint Antoine, qu'elle avoit choisi pendant toute sa vie pour le lieu de son repos & le port où elle devoit trouver son salut. Les premières fois qu'il y fut, il demeura si long-tems attaché à sa grille, que le Cardinal de Richelieu, tombant en de nouvelles fraieurs, recommença ses intrigues pour l'en arracher tout-à-fait. Elles lui réussirent enfin, & il trouva moien d'ôter à son Maître la consolation qu'il avoit de faire part des chagrins qu'il avoit contre lui à la seule Personne qu'il avoit trouvée assez secrette & assez fidelle pour les lui confier, & d'un esprit assez doux & assez agréable pour le soulager. Je ne puis cependant, au sujet de cette Amitié si belle & si pure, qui a été entre un Prince si pieux & une Fille si sage, m'empêcher de rapporter une preuve bien forte de la corruption qui se rencontre toujours dans les attachemens sensibles qui se peuvent compter pour honnêtes. Je la tiens de La Fayette même, qui étant à Chaillot, & mon Amie, m'en a parlé depuis avec confiance. Elle m'a dit que dans les derniers jours, qu'elle fut à la Cour, avant qu'elle fut tout-à-fait resoluë de se mettre en Religion, ce grand Roi, si sage &



si constant dans la vertu, avoit eu néanmoins des momens de foiblesse, dans lesquels cessant d'être modeste, il l'avoit pressée de consentir qu'il l'a mit à Versailles, pour y vivre sous ses ordres, & être toute à lui; & que cette proposition si contraire à ses sentimens ordinaires l'ayant effraïée, fut cause qu'elle se détermina plus promptement à sortir de la Cour, pour prendre des engagements qui pussent lui ôter des sentimens de cette nature. La vertu des plus parfaits n'est pas toujours également forte, les Justes tombent quelques fois, & trop souvent, pour se fier aux résolutions qu'ils croient les plus fermes. Ce grand Prince, qui avoit eu le Nom de Juste, pour avoir paru fidele à Dieu toute sa vie, ne le fut pas dans ces occasions. Il eut des instans où il lui fut infidele; mais cette infidelité, qui ne dura pas, ne fit que l'avertir de se tenir sur ses gardes, en lui faisant remarquer le péril qu'il avoit couru. Dès qu'il s'en fut apperçu, il résolut de l'éviter. Le refus de la Fayette lui fit ouvrir les yeux. La honte qu'ils eurent de ce petit déréglement rappella leur vertu, & leur piété; & la peur qu'ils eurent tous-deux, elle de lui, & lui d'elle; leur fit prendre la résolution de se quitter. La Nature combatit quelque tems contre  
la

*à l'Histoire d'Anne d'Autriche.* Et

la Grace ; mais enfin la Grace fut victorieuse. Sans cela, il n'auroit pas consenti si aisément qu'elle se mît dans un Couvent ; & dès qu'elle y fut ; comme ils étoient dans les mêmes sentimens , le Roi n'eut point de peine à lui voir l'habit de Religieuse , & elle n'en eut point de le voir à la grille ; l'un & l'autre étoient bien éloignés du desir d'entretenir un commerce dont ils pussent avoir du scrupule. Il approuvoit si fort la retraite de cette vertueuse Fille , que sa devotion étant fortifiée par la peine qu'il avoit naturellement à s'appliquer aux Affaires ; comme il y avoit eu des momens où elle avoit été cause qu'il n'avoit pas été tout-à-fait sage ; il y en eut aussi à son exemple où il voulut pousser sa dévotion , & le mepris du monde trop loin : & s'il l'alloit voir quelque fois , c'étoit pour lui parler de ses desseins , qu'il n'y avoit qu'elle qui seut , & qui auroient étonnez toute l'Europe , s'il les avoit exécutez : mais Dieu se contenta de son intention ; & , pour le recompenser du Sacrifice qu'il vouloit lui faire , exauça les Prieres de ses Sujets , lui otant ses pensées mélancholiques , qui l'empêchoient de bien vivre avec la Reine , qui devint enfin grosse. On crut même que ce fut un jour qu'é-

tant demeuré tard à ce Couvent, il fit un si mauvaistem, qu'il fut obligé de demeurer au Louvre, où il n'y avoit point d'autre lit que celui de la Reine. Quoi qu'il en soit, ce fut alors\* que Dieu donna à la France le Roi régnant aujourd'hui, cet auguste Prince Louis XIV, qui fut nommé du Peuple, *Dieu-donné.*

Quand la Reine reçut cette grace du Ciel, elle en avoit besoin pour la sauver de tous les maux dont apparemment elle étoit alors menacée, par une fâcheuse affaire qui lui étoit arrivée il y avoit peu de tems, dont j'ai déjà parlé. J'ajouterai seulement ici ce que j'en ai appris depuis, qu'elle avoit enfin été réduite à ce point de ne pouvoir obtenir de pardon, qu'en signant de sa propre main, qu'elle étoit coupable de toutes les choses dont elle étoit accusée; & le demanda au Roi en des termes fort humbles & fort soumis; se confessant elle-même indigne de l'obtenir ce qu'elle fit avec beaucoup de larmes, & qu'on la força de faire avec beaucoup de rudesse, qui scandaliserent toute la France. Elle étoit infiniment aimée, & chacun étoit dans cette croiance qu'elle étoit innocente. Elle l'étoit, en effet, autant qu'on le croioit à l'égard du Roi; mais elle étoit coupable, si c'étoit un crime d'avoir

\* Le 5. Sept. 1638.

d'avoir écrit au Roi d'Espagne son Frere, & à Madame de Chevreuse. La Porte, Domestique de la Reine, m'a conté lui-même toutes les particularitez de cette Histoire. Il me les a apprises dans un tems où il étoit disgracié & mal satisfait de cette Princesse; & ce qu'il m'en a dit doit être vrai. Il fut arrêté prisonnier dans le même tems que le Chancelier fut au Val-de-Grace, comme étant le porteur de toutes les Lettres de la Reine, tant pour l'Espagne, que pour Madame de Chevreuse. Il fut interrogé par trois fois dans la Bastille, par la Poterie. Il nia toutes choses constamment, & signa toutes ses Interrogations. Le Cardinal de Richelieu le voulut interroger lui-même en présence du Chancelier. Il le fit venir chez lui dans sa chambre, là où il fut questionné & pressé sur tous les Articles, sur quoi on desiroit de pouvoir confondre la Reine. Il demeura toujours ferme sans rien avouer, disant qu'il ne sçavoit point qu'elle eut écrit en Espagne, ni à Madame de Chevreuse en particulier; car elle avoit permission de lui écrire par les voies publiques. Le Cardinal lui dit qu'il l'avoit trouvé saisi d'une Lettre pour Madame de Chevreuse, & qu'il avoit dit qu'il avoit dessein de la porter à la

Poste; ce que le Cardinal sçavoit être faux, parce que la Thibaudiere, qui la devoit porter pour la faire aller par les voies secretes, sachant que la Porte étoit arrêté, s'en alla tout découvrir au Roi & au Cardinal de Richelieu. La Porte, qui sur cet Article n'avoit pas voulu nommer la Thibaudiere, de peur de lui nuire, demeura un peu embarrassé. Il s'excusa sur ce qu'il n'avoit point voulu perdre la Thibaudiere; mais il ne laissa pas sur le sujet de la Reine de demeurer ferme & constant sur le negative: refusant les biens & les recompenses qu'on lui promettoit; & acceptant plutôt la mort, que d'accuser la Reine des choses dont il disoit qu'elle étoit innocente. Le Cardinal de Richelieu admirant sa fidelité, & persuadé qu'il ne disoit pas vrai, souhaita d'être assez heureux pour avoir un homme à lui aussi fidele que celui-là. On avoit surpris aussi une Lettre en chiffre de la Reine qu'on lui montra. Elle ne put qu'elle ne l'avouât; & pour ne pas montrer de dissimulation, il falut faire avertir la Porte de ce que la Reine avoit dit, afin qu'il en fit autant. Ce fut en cette occasion que Madame de Haute fort, qui étoit encore à la Cour, voulant généreusement se sacrifier pour la Reine, se déguisa



guisa en Demoiselle suivante , pour aller à la Bastille faire donner une Lettre à la Porte ; ce qui se fit avec beaucoup de peine & de danger pour elle , par l'habileté du Commandeur de Jars , qui étoit encore Prisonnier. Comme il étoit créature de la Reine , & qu'il avoit gagné beaucoup de gens en ce lieu-là , ils la firent tomber entre les mains de la Porte. Elle lui apprenoit ce que cette Princesse avoit confessé ; si bien qu'étant tout de nouveau interrogé par Laffemas , & menacé de la question ordinaire & extraordinaire , même elle lui fut montrée , il fit semblant de s'en épouvanter , & dit que si on lui faisoit venir quelque Officier de la Reine , homme de créance , qu'il avoueroit tout ce qu'il sçavoit. Laffemas , croiant l'avoir gagné , lui demande qu'il nomme celui qu'il voudra , & que sans doute on lui fera venir. Il lui demanda un certain nommé la Riviere , Officier de la Reine , qu'il sçavoit être des amis de Laffemas , & dont il n'avoit pas bonne opinion ; ce que cet homme accepta avec grande joie. Le Roi & le Cardinal firent venir ce la Riviere. On lui commanda d'aller voir la Porte , sans voir la Reine , & gagné par les promesses qu'on lui fit , il s'engagea de faire tout ce qu'on voudroit

droit. Il lui fut mené & il lui commanda de la part de la Reine, de dire tout ce qu'il sçavoit de ses affaires. La Porte fit semblant de croire que c'étoit la Reine qui l'envoioit, & lui dit après bien des façons ce que la Reine avoit déjà avancé, & protesta n'en pas sçavoir davantage. Le Cardinal de Richelieu fut alors confondu, & malgré ses artifices, le Roi demeura satisfait. La Porte, homme de bien & sincere, m'a assuré, qu'ayant vu ces Lettres dont il étoit question, & sachant ce qu'elles contenoient, il y avoit lieu de s'étonner qu'on en eut pu former des Accusations contre la Reine; qu'il y avoit seulement des Railleries contre le Cardinal de Richelieu; & qu'assurement elles ne parloient de rien qui fut contre le Roi, ni contre l'Etat. Cette tempête passée, le Roi & la Reine se raccomoderent; mais avant que la Paix se fit, le Roi commanda à la Reine d'écrire de sa main à La-Porte, pour lui commander de dire tout ce qu'il sçavoit; & comme il crut qu'elle avoit été forcée pour écrire ces Lettres, il ne changea rien en sa conduite. Il lui répondit par l'ordre du Cardinal de Richelieu, & lui manda qu'il s'étonnoit que Sa Majesté lui commandât de dire ce qu'il sçavoit, veu qu'elle avoit vu ses In-  
terro-

terrogations , & que par là elle pouvoit voir qu'il avoit dit tout ce qu'il scavoit ; que si il y alloit de son service de dire des faussetez , quand même elles devoient le faire aller sur l'Echaffaud , qu'il le feroit. Cette réponse confirma le Roi dans l'opinion qu'il commençoit d'avoir que la Reine n'étoit pas si coupable qu'il l'avoit crû , & l'habile fidelité de cet homme acheva de les remettre bien ensemble ; c'est à-dire , autant que la froideur du Roi , & les traitemens que cette Princesse avoit reçus de lui , ou plutôt de son Ministre , leur pouvoit permettre de s'aimer.

Ce fut à Chantilli que cette grande querelle se passa , & dont le souvenir faisoit toujours horreur à la Reine. On disoit que le Cardinal l'avoit voulu réduire à cette extrémité , afin de la pouvoir renvoyer en Espagne , comme il en avoit eu souvent le desir ; ou du moins la réduire dans la nécessité de s'accommoder avec lui , & quelle craignant , elle se mit de son parti. Mais enfin , comme je viens de le dire , elle devint grosse , & le Roi dans le commencement de sa grossesse lui en témoigna beaucoup de satisfaction , & même de la tendresse pour sa personne. Cette douceur ne dura gueres , & quand elle accoucha , il fallut l'exciter de s'approcher  
d'elle

d'elle pour l'embrasser. On crut qu'après avoir donné un Dauphin au Roi son Mari, elle auroit quelque crédit, & qu'elle entreroit au Conseil ; mais comme le Ministre n'étoit pas de son côté, & qu'elle étoit trop généreuse pour l'aller chercher, elle demeura dans le même état qu'elle étoit auparavant. Pour augmentation de graces, Dieu lui donna son second Fils\*, dont le Roi, à ce que j'ai ouï dire à la Reine, témoigna plus de joie que du premier, parce qu'il ne s'attendoit pas à un si grand bonheur, que de se voir Pere de deux Enfans, lui qui avoit crain de n'en point avoir du tout ; mais Monseigneur le petit Dauphin n'eut pas trois ans, qu'il sembloit que déjà il lui donnoit du chagrin & de l'ombrage. La Reine m'a fait l'honneur de me dire depuis, qu'un jour, au retour de quelque voiage de Chasse, ce petit Prince le voiant avec un bonnet de nuit, il se mit à pleurer, à cause qu'il en eut peur, & qu'il n'avoit pas accoutumé de le voir en cet état ; que le Roi s'en fâcha comme d'une chose de grande conséquence, & s'en plaignit à la Reine, lui reprochant que c'étoit elle qui nourissoit son Fils dans l'averfion de sa Personne ; & la me-

naça

\* Philippe de France, 21. Septembre. 1640.

naça avec beaucoup de rudesse de les lui ôter tous deux. Quand le feu Roi partit pour aller au voiage de Narbonne, il avoit avec lui Cinq Mars son grand Ecuier, qui étoit un homme fort bien fait, que le Cardinal de Richelieu lui avoit donné pour Favori depuis la perte de la Fayette. Soit que ce fût par son conseil, soit que ce fût de son propre mouvement, il parla à la Reine d'une autre manière : en lui disant adieu, il lui dit assez cordialement, qu'il la prioit d'avoir bien soin de ses Enfans, & de ne les point quitter; ce qu'elle observa religieusement. Outre l'intérêt qu'elle avoit en leur conservation, elle avoit attaché tous ses plaisirs à l'agréable occupation de les voir & de les caresser.

Le Grand Ecuier, qui prétendoit que son Bienfaiteur, jaloux de la bonne volonté que le Roi avoit pour lui, l'avoit voulu perdre, lui en ayant parlé comme d'un homme n'ayant point de cœur, & l'ayant empêché de le faire Duc & Pair, & de l'admettre au Conseil, crut être en droit de se revolter contre lui. Ouvrant son cœur & ses oreilles aux chagrins que son Maître avoit contre son Ministre, il anima sa jalousie jusqu'au desir de le perdre; & se joignant à ses ennemis, le fit à ce qu'on



qu'on prétend résoudre à se défaire de lui. Je n'entreprends point de justifier, ni les plaintes du Cardinal, ni le procédé du Grand Ecuier. Le premier étoit un homme, qui malgré ses défauts avoit mérité l'estime de ses ennemis, & par conséquent ses Amis ne lui devoient pas manquer. La grandeur de l'entreprise de celui qui lui avoit l'obligation de tout ce qu'il étoit ne pouvoit pas l'excuser de son ingratitude; & le consentement qu'on a prétendu que le Roi y avoit donné, ne pouvoit pas justifier une Conjuratation contre l'Etat, qui a été à cause de cela une des plus grandes, & en même tems des plus extraordinaires que nous puissions lire dans les Histoires. Car, le Roi en étoit tacitement le Chef, le Grand Ecuier en étoit l'ame, le nom dont on se servoit étoit celui du Duc d'Orleans, Frere unique du Roi, & leur Conseil étoit le Duc de Bouillon, qui s'y engagea à cause qu'ayant été dans le Parti du Comte de Soissons, il étoit fort mal à la Cour. Ils firent tous de beaux Projets sur le changement à l'avantage de leur grandeur & de leur fortune; se persuadant que le Cardinal ne pouvoit vivre que peu de jours, pendant lesquels il ne pouvoit pas se remettre bien avec le Roi. Mais leur fausse  
pru-

prudence leur fit rencontrer leur perte dans les choses mêmes qui devoient leur servir de sûreté. Le Grand Ecuier, ne se fiant pas tout à fait à l'amitié ni à la force du Roi, voulut avoir une Armée pour deffendre Sedan, que le Duc de Bouillon leur donna pour place de sûreté. Il se laissa persuader de faire un Traité avec le Roi d'Espagne, dans le dessein d'en tirer du secours au cas que le Cardinal de Richelieu, qui avoit toutes les Places fortes sous sa Domination, se portant mieux, se voulut cantonner contre eux : ou plutôt, ils firent ce Traité, pour seulement satisfaire à leur destinée, qui vouloit que leur ennemi triomphât de leur malheur & de leur faute. Monsieur Frere unique du Roi, après avoir fait la Guerre civile en France pour s'être mis du Parti de la Reine sa Mere, avoit perdu le Duc de Montmorenci, qui avoit eu la tête tranchée pour sa querelle ; & après avoir été en Flandres & après en Lorraine où contre le gré du Roi il s'étoit marié, il étoit enfin revenu en France depuis quelques années. Mais, comme le Cardinal de Richelieu le tenoit humilié, ce Prince souhaittoit la mort de ce Ministre à l'égal de sa propre vie ; si bien que ce fut pour lui une chose agréable de trouver un jeune

**Favori**

Favori dont le cœur plein de feu ne respiroit que l'honneur de faire parler de lui par quelque action éclatante, qui pût lui donner de la gloire. Le Cardinal de Richelieu étoit alors malade & négligé du Roi, & paroissoit au jugement de tous tombé de ce haut degré d'honneur où la faveur de son Maître & sa capacité l'avoient élevé ; ce que toute la France regardoit avec joie, par le desir naturel que les François ont pour le changement, & parce que ce Ministre avoit été cruel à beaucoup de particuliers qui le haïssoient. Cet habile homme, aiant découvert le secret de toute cette Négociation, & sçu par Chavigni, que le Grand Ecuier avoit fait un Traité avec le Roi d'Espagne, envoya le même Chavigni, qu'il aimoit & qu'il avoit mis dans les Affaires, trouver le Roi †, pour lui parler de cette Conjuración ; non pas pour lui persuader la conservation de sa personne : il sçavoit que cette raison ne pouvoit plus le toucher ; mais pour lui montrer les mauvais desseins des conjurez ; & que le bonheur de son Etat étoit attaché à la ruine des Auteurs de ce Traité. Comme Chavigni étoit habile, il sçut si aisement persuader le Roi, en lui représentant les dangereuses suites de

† Le Roi étoit à Narbonne.

de cette Affaire, qu'il le fit résoudre d'abandonner le Grand Ecuier, non seulement à la sévérité des Loix, mais encore à la haine du Cardinal, pour recevoir par lui le châtement de son crime contre l'Etat, & de ses infidélitez particulières envers lui. En peu d'heures, la Cour changea de face, le Cardinal de Richelieu rentra dans les bonnes grâces du Roi par l'habileté de son Ami, & le Favori les perdit avec la douleur de se voir abandonné de celui qui avoit aidé à le mettre dans le précipice, & qui en un instant favorable de sa bonne volonté l'en pouvoit tirer aisément. En quittant le Roi, qui l'avoit traité à son ordinaire, il eut quelques avis qu'il falloit penser à la retraite. Il envoya un des siens sçavoir si les portes de la Ville étoient ouvertes. Cet homme se contenta d'en demander des nouvelles aux passans, qui lui dirent par hazard que non; ce qui n'étoit pas: & par cette méprise il l'empêcha de penser d'avantage à se sauver. Il se cacha dans du foin, chez une Femme de sa connoissance, où il demeura quelque tems, dans la crainte de son malheur, & dans l'espérance que l'affection que son Maître avoit pour lui le porteroit à lui faire grace; mais on le vint arrêter de la part de ce même Maître dont il attendoit son salut.

Il fut mis en prison, où il souffrit tout ce qu'on a coutume de souffrir quand on est coupable & malheureux. Mr. de Thou, son Ami, fut aussi arrêté, pour avoir sçu le secret du Traitté d'Espagne; non pas comme participant à ce dessein: car il l'avoit même tout-à-fait desapprouvé; mais seulement pour l'avoir sçu par confiance, & pour ne l'avoir pas révélé; & pour principale raison, parce qu'il n'étoit pas des Amis du Cardinal de Richelieu.

Le Ministre, qui étoit malade à Tarascon, à quelques lieuës du Roi, qui paroïssoit le négliger, voiant qu'il triomphoit de ses Ennemis, voulut aussi triompher de son Roi, l'obligeant de Narbonne à le venir trouver là où il étoit. Ce Prince, honteux de l'avoir voulu perdre, voulant faire amande honorable, quoi que malade, se fit porter dans sa Chambre auprès de lui, où ils passerent plusieurs heures ensemble. Là se fit une reconciliation en apparence toute entière; mais dans le cœur elle fut feinte. On ne sauroit oublier de telles offenses; & celui qui les a faites doit savoir qu'elles ne sauroient s'effacer du souvenir de celui qui les a reçûës. Les marques en furent si belles & si extraordinaires, que le Roi  
aban-



abandonnant tout à ce Cardinal, non seulement lui sacrifia cet aimable criminele qu'il accabloit de caresses deux jours auparavant, & tous ceux qui étoient de la partie ; mais, pour lui témoigner une plus grande confiance, il voulut que ce Ministre eut ses propres Enfans en otage, & lui offrit d'envoier un ordre à la Reine de les remettre entre ses mains. Il le fit enfin ; & , sans que la Reine y résista, on eut vu, à la honte de la Roiauté, le Sang de France foulé aux pieds par cet audacieux Vassal, & faire servir le Pere & ses Enfans à son élévation & à sa seureté. Il fit de même servir à sa vengeance le malheur de ses ennemis, qui l'amena prisonnier du lieu où ils étoient à Lion. Il attachâ leur batteau au sien, quand il remonta le Rhône, malade & mourant ; de la même maniere, & non pas avec la même gloire, que les Consuls Romains attachoient à leur char les Rois prisonniers qu'ils avoient vaincus. Cette action, qui tenoit d'un Païen, & qu'un Païen qui auroit suivi les loix de la vertu morale n'auroit pas faite, deshonnora sa vie ; par sa cruauté ; & fit voir en lui le mépris qu'il faisoit de la Loi de Dieu, qui deffend au Chrétien, non seulement la vengeance, mais encore de goûter le plaisir

fit de se venger, quand même on se vengeroit avec justice. Après avoir fait parade de cette barbare vanité jusqu'à Lion, il les fit mourir tous-deux sur un Echafaud. Le Grand Ecuier eut la foiblesse à la vuë des tourmens de confesser que Monsieur de Thou avoit sçu le Traité; dont il fut blâmé de tout le monde; mais, à cela près, il alla à la mort sans qu'on s'aperçût d'aucune émotion. Il s'habilla le jour de son suplice comme s'il eut voulu aller chez le Roi, & sa fermeté parut à la sérénité de son visage. Il écrivit une Lettre à sa Mere, qui marquoit son bon naturel & sa pieté; & après l'avoir priée de paier ses Domestiques & ses Créanciers, & s'être recommandé à ses Prieres, il la finit en lui disant que tous les pas qu'il va faire sont autant de pas qui le conduisent à la mort. Depuis la lecture de son Arrêt, il parut encore plus tranquille qu'auparavant. Il se confessa avec une application qui fut admirée de son Confesseur. Il lui dit comme en conversation familiere, que rien ne l'avoit plus étonné que de se voir abandonné de tous ses Amis; que depuis avoit eu les bonnes graces du Roi, il avoit toujours tâché d'en faire, & s'étoit persuadé qu'il y avoit réussi; mais qu'il voyoit bien qu'il

ne

ne falloit pas s'y fier. Et plusieurs fois, en se consolant avec Dieu, & parlant au Pere Jésuite qui l'assistoit, il s'écria, *Ha! qu'est ce que le monde!* Le Roi avoit eu dessein de le sauver, & s'en étoit d'abord déclaré, disant que le Duc de Bouillon l'avoit gâté, & que lui seul méritoit la mort. Cependant, il n'en fut pas le Maître, & il abandonna son Favori à la sévérité des Juges qui ne pouvoient s'empêcher de le condamner. Il fut regretté de toute la France, qui, le trouvant digne d'une fin plus heureuse, avoit excusé son dessein, & souhaité qu'il réussit. Les Dames pleurèrent sa perte, & avec raison; car il avoit eu beaucoup de veneration pour le Sexe: & parmi celles qui le regrettèrent le plus une grande Princesse, qu'on avoit accusée de l'aimer eut besoin de prier la Duchesse d'Aiguillon, Niece du Cardinal de Richelieu, de lui faire redonner ses Lettres. Quoi que Cinq Mars ne fut qu'un simple Gentil-homme, on avoit cru qu'elle auroit été capable de l'épouser, si par la mort du Ministre il fut devenu Maître du Cœur du Roi, qui l'eut fait Connétable, & peut-être un petit Souverain; mais quand il lui parla de la pensée qu'avoit sa Mere de faire ce Mariage, il la traita de folle, & lui d'extravagant

& de ridicule, de songer à une Princesse qu'on avoit proposée à Monsieur. Il étoit Fils du Maréchal d'Effiat, élevé à cette dignité & à celle de Sur-Intendant des Finances par le Cardinal de Richelieu. Le Président de Thou mourut aussi avec beaucoup de fermeté ; mais, il ajouta la dévotion à la constance : ce qui augmenta beaucoup l'estime qu'on avoit pour lui. Il n'étoit ni jeune, ni beau ; mais j'ai oui parler de lui comme d'un homme d'un mérite extraordinaire. Il eut besoin d'écrire à une Dame de naissance illustre, dont l'Amitié lui étoit chere, une ou deux Lettres qu'on envoia à Monsieur le Chancelier. Il dit à ses Juges, qu'il pouvoit chicaner sa vie, n'étant coupable que parce qu'il avoit eu des oreilles ; car il lui étoit aisé de justifier qu'il n'avoit point eu de part au Traitté d'Espagne, qu'un homme de bien n'avoit pas pu approuver ; qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pu, pour détourner son Ami de ce malheureux Projet ; & comme sa probité l'avoit fait être d'avis contraire à ceux qui le propoisoient, cette même probité l'obligeoit à se taire, afin de ne les pas perdre ; & que quand il auroit été capable de cette perfidie, il n'y auroit pas eu de seureté pour lui d'accuser Monsieur Frere du Roi d'un crime dont

dont il n'avoit aucune preuve avant le retour de Fontrailles ; & il n'y avoit aucune nécessité d'aller découvrir le Traitté qu'il avoit rapporté, voiant qu'on ne vouloit point l'executer : c'est pourquoi il paroissoit resolu d'attendre patiemment tous les effets de la haine du Cardinal de Richelieu, qu'il n'auroit jamais pu éviter, & qui ne feroient autre chose que le faire aller plutôt jouir de Dieu.

Pendant sa prison à Pierre encise, il avoit fréquenté les Sacremens & s'étoit occupé à l'Oraison, & méditoit les Livres de l'Ecriture Sainte. Il dit à son Confesseur après sa condamnation, qu'il pénétoit bien plus en cette affliction la vanité des personnes qu'auparavant. Etant prêt d'aller à la mort, il récita tout haut le *credidi*, en le parafasant avec de grands sentimens de dévotion, & des endroits des Epitres de Saint Paul, dont il paroissoit recevoir de la consolation. Ils s'embrasferent tendrement Cinq Mars & lui ; & par un motif fort contraire à celui-là, il en fit autant à son Bourreau, comme à celui qui alloit lui ouvrir le Ciel. Ils furent executés le douzieme Decembre mil six cent quarante deux. Fontrailles étoit le plus criminel de tous : il avoit été en Espagne, faire le Traitté de la part de



Monfieur Frere du Roi, du Duc de Bouillon, & du Grand Ecuier ; mais il fe fava de la mort fort habilement. Il ſçut du Grand Ecuier la veille de ſa détention, que Chavigni avoit été enfermé avec le Roi, & qu'il ne ſçavoit point le ſujet de cette Conférence, ſic.e n'étoit ſur l'extrémité où étoit le Cardinal. Sur quoi, après lui avoir dit que cette converſation lui étoit fort ſuſpecte, & que c'étoit à lui à voir ſ'il étoit bien aſſuré du Roi, ſans ſ'amuſer plus long-tems avec lui, il lui dit, *Monſieur, vous êtes de belle taille : quand vous ſoriés plus petit de toute la tête, vous ne laifferiés pas de demeurer fort grand ; pour moi, qui ſuis déjà fort petit, on ne pourroit me rien ôter ſans m'incommoder, & ſans me faire de la plus vilaine taille du monde. Vous trouverez bon ſ'il vous plait, que je me mette à couvert des Cou-teaux.* Il monta enſuite à Cheval, & ſ'en retourna en Eſpagne, d'où il ne faifoit que de revenir. On dit même quil avoit ce Traitté dans ſa poche : & il y en avoit tant de copies, que tous ceux qui étoient de ce grand Parti avoient peu de ſoin de cacher, qu'il étoit impoſſible que celui contre lequel il étoit fait n'en pût avoir une.

Leur aveuglement à tous, & particu-  
lié-

lièrement celui de Cinq Mars fut étrange ; car il commençoit à voir que le Roi ne le traittoit pas de la maniere qu'il avoit fait par le passé : & pendant que Chavigni étoit enfermé avec lui, au lieu de s'amuser dans la Garde-Robe à lire un Roman, pour ne pas faire connoître qu'il étoit en tiers avec eux, & pour voir après qu'il feroit sorti ce que le Roi lui diroit, il devoit, ou suivre sans balancer l'exemple de Fontrailles, ou du moins ne pas attendre que le Roi donnât aucun ordre. Et sans se fier trop à lui, comme faisoit le Cardinal, qui faisoit semblant d'être encore plus malade qu'il ne l'étoit, jusqu'à ce qu'il eut pris ses seuretez, ne pas demeurer un moment à la Cour, après le départ de Chavigni, & prendre les siennes. Le Président de Thou, qui sçavoit le malheur qui étoit arrivé à tous ceux qui s'étoient embarqués avec Monsieur, & voyoit là mauvaise conduite de son Ami, devoit le laisser là, s'il vouloit demeurer, & s'en aller en Italie, où il lui avoit dit qu'il vouloit aller. Enfin, ces deux qui furent moins défiants périrent par leur mort leur manque d'habileté.

Il est à croire que le malheur qui les fit perir fut une protection de Dieu toute particuliere qui sauva la France des desor-

dres qu'un changement de cette nature y pouvoit apporter, si son ennemi le Roi d'Espagne profitant de l'infirmité du Roi conduit par un jeune Favori sans prudence, le Duc d'Orleans Frere unique du Roi, & le Duc de Bouillon, qui sans doute n'avoient pas de petits desseins, en étoient les Maitres. Peu auparavant que le Roi partit pour ce petit voiage, Monsieur avoit voulu parler de cette entreprise à la Reine, & lui avoit nommé le nom des Conjurez, desirant qu'elle eut part à ce dessein, qui alors étoit bien innocent, puisque le Roi étoit de la partie. La Reine, qui craignoit de tomber dans quelque misere, & qui avoit peur de la puissante étoile du Cardinal de Richelieu, n'y voulut point entrer. Elle conjura Monsieur, qu'elle avoit toujours cru assez de ses amis, de ne point dire aux autres qu'elle le sçut : il lui promit de le faire ; & il l'observa religieusement. Elle lui en sçut gré, & le loua de son secret, quand elle vit que la Conjurat<sup>on</sup> étoit découverte. Il avoit tout avoué au Cardinal, sans la nommer. Le Grand Ecuier de même, à ce qu'elle m'a fait l'honneur de me dire, avant que de partir, lui demanda si elle n'avoit point de nouvelles du Roi son Frere. Elle a cru depuis, qu'il

voulut alors entrer en matiere avec elle; mais, pour s'en deffaire promptement, elle lui dit qu'elle n'avoit garde d'y conserver des intelligences, puisqu'elles lui étoient si expressement deffendues; &, changeant de discours, lui parla d'autre chose.

Pendant, que toute cette Tragedie se passa à Narbonne, Monsieur étoit à Bourbon, faisant le malade, & montrait de ne penser à rien. Mais, il fut trompé par ceux qu'il croioit tromper. Aussitôt qu'on sçut à la Cour qu'il avoit part au dessein de Cinq Mars Grand Ecuier, le Roi, conseillé par le Cardinal de Richelieu, voulut l'envoyer arrêter prisonnier; & peu s'en fallut qu'il ne le fût. Il eut des avis de la prison de Mr. le Grand, qui le firent retirer en Auvergne. Il y demeura, jusqu'à ce que la Paix fut faite avec le Roi, caché dans des Montagnes, où il changeoit souvent de lieu, pour éviter le péril dont il étoit menacé. Il envoya l'Abbé de la Riviere trouver le Cardinal. C'étoit un homme capable des Affaires, & qui avoit de l'esprit. Il m'a dit depuis, qu'il avoit ignoré le Traité d'Espagne, & que Monsieur ne s'étoit pas servi de lui dans cette Négotiation, parce que Montresor & Saint-Ibal, ces person-

nes extraordinaires, qu'on appelloit alors des Esprits-forts, étoient en faveur auprès de lui, & l'avoient engagé à cette injuste & ridicule chimere. L'Abbé arriva à Tarascon, où étoit alors le Cardinal de Richelieu, dans la même heure que le Roi s'y faisoit porter, pour l'aller voir, pour lui demander pardon & se reconcilier avec lui. Le Roi étoit outré de colere contre Monsieur, à cause de ce Traitté : mais, outre ce juste ressentiment, cette Avanture l'avoit remis dans les chaînes du Cardinal de Richelieu ; & n'ayant pas le courage de s'en ôter lui-même, il falloit qu'il haïst & qu'il aimast tout ce qu'alors le Cardinal de Richelieu lui ordonnoit d'aimer ou de haïr. Après cette conversation du Roi avec son Ministre, l'Abbé fut appelé par le dernier, pour sçavoir ce que Monsieur lui vouloit dire par lui. D'abord les complimens & les protestations qui marquoient le repentir de ce Prince servirent seulement pour entrer dans des matieres plus fortes ; & sur tout il s'attacha, (à ce qu'il m'a dit depuis lui-même, ) à faire croire au Cardinal de Richelieu, que les oreilles seules de son Maître avoient péché contre lui ; & que par son cœur & ses intentions il n'avoit point eu dessein de le tuer, comme il di-

soit



soit que le projet en étoit fait. Le Ministre avoit sçu que le Grand Ecuier devoit faire ce coup en présence de Monsieur ; & cet article ne lui avoit pas été agréable ; mais l'Abbé de la Riviere lui maintint le contraire. Il prouvoit son dire par de certains rendez-vous que le Grand Ecuier avoit donné à Monsieur pour cet effet, qu'il avoit évité avec soin ; & peut être qu'il l'avoit fait aussi pour ne pouvoir contribuer à une action de sang & d'horreur que la vertu chrétienne & morale lui pouvoient faire haïr. Le Cardinal de Richelieu ne se laissa pas adoucir par toutes ces raisons ; mais après que l'Abbé de la Riviere fut parti, il dit à quelques uns de ses amis, que s'il ne l'avoit entièrement persuadé, qu'au moins il l'avoit mis en état de douter de la chose. De là, le Cardinal desira qu'il allât trouver le Roi, qui étoit à Beaucaire, de l'autre côté de l'eau, quoi qu'il n'eut pas ordre de son Maître de le voir. Le Roi lui fit plusieurs Questions sur le chapitre de Monsieur, & le pressa d'avouer qu'il étoit coupable. Quand il lui fit le compliment ordinaire de la part de Monsieur, & qu'il l'assura de sa fidélité, le Roi l'interrompit brusquement, & lui deffendit de parler de fidélité, lui disant que c'étoit

une chose trop connue qu'il n'en avoit point pour lui. Après l'avoir excusé du mieux qu'il put, le Roi lui commanda d'écrire tout ce qu'il venoit de lui dire de la part de son Maitre. Ces paroles n'alloient qu'à confesser que Monsieur avoit aimé le Grand Ecuier, & qu'il étoit vrai encore qu'il avoit écouté quelques discours contre la fortune de Monsieur le Cardinal, & non pas contre la Personne. L'Abbé, qui crut que c'étoit mauvais signe pour son Maitre, de ce qu'on lui demandoit de tels écrits quels qu'ils puissent être, refusa constamment de rien écrire, & souffrit d'être menacé de Prison, & d'y être même tenu une heure, plutôt que de faire espérer qu'il fût capable de rien écrire. Pour se deffaire de cet embarras, & embrouiller le Roi & ses Ministres, qui avoient ordre du Cardinal de Richelieu de lui faire peur, il dit au Roi tout librement & par une finesse louable, qu'il n'avoit garde d'écrire d'avoir dit quelque chose en présence de Sa Majesté, parce qu'il étoit contraint de lui avouer qu'il n'avoit point eu d'ordre pour la voir, & qu'il n'y étoit venu que parce que Mr. le Cardinal l'avoit désiré. Le Roi, qui n'avoit point eu de leçon sur cet article, fut entièrement déconcerté.

certé. Chavigni & de Noiers, qui étoient les Agens du Ministre, le furent aussi. Par cette hardiesse, il échappa habilement d'une mauvaise Avanture, & retourna trouver le Cardinal de Richelieu. Ce Ministre se plaignit à lui d'avoir dit au Roi qu'il n'avoit point eu d'ordre de le voir. L'Abbé de la Riviere lui reprocha aussi qu'ayant été sur la parole trouver le Roi, il eut été si mal traité & mis dans un tel embarras, que pour s'en tirer il avoit fallu jouer de son reste. Après les plaintes qui furent faites de part & d'autre, ils rentrèrent en conférence douce & amiable, & tout fut oublié. Le Cardinal lui demanda s'il ne sçavoit point ce que Monsieur avoit fait, il lui repondit que non, & qu'il ne connoissoit que les complaisances qu'il avoit eu pour les plaintes de Mr. le Grand. Le Cardinal lui repartit, *Et bien, pensez tout ce que vous pourrez imaginer de pis pour acertar\*, & souvenez-vous qu'il a fait une chose infame à un Fils de France, & qui mérite la mort. Comment ?* dit l'Abbé de la Riviere, *Vous m'étonnez, & je ne sçai que penser ; car Monsieur n'est pas capable d'attenter, ni à la vie du Roi, ni à celle de ses Enfans : il n'a point traité avec*

E 7

les

\* *Acertar*, pour rencontrer la verité

*les Etrangers; & par conséquent je ne sçai que deviner. Non, lui repartit le Cardinal de Richelieu, il n'a rien fait de tout cela; mais ce qu'il a fait le Roi vous le dira lui-même. Allez-le trouver, & assurez-vous sur ma parole, que présentement vous en serez bien reçu. Il y alla, & le Roi, aiant eu de son Ministre de differens conseils, l'Abbé de la Riviere fut traité de differente maniere; & le Roi enfin lui montra le Traitté d'Espagne, & lui fit voir les sujets qu'il avoit de se plaindre de Monsieur, puis le congédia pour retourner le trouver. L'Abbé de la Riviere apprit à Monsieur, que toutes choses étoient découvertes, & lui montra la copie du Traitté que le Roi lui avoit commandé de lui porter. Ce Prince fut infiniment surpris de ce que sa faute étoit sçue du Roi, vû le secret qui avoit été observé en la faisant; car il n'y avoit eu que Fontrailles qui avoit signé ce pernicieux Ecrit, & encore avoit-il pris un autre nom. Monsieur, sans faire plus de façon, avoua qu'il étoit vrai, & pressé de douleur, de dépit, ou de honte, il pleura & renvoia la même personne demander misericorde; ce qu'il fit avec le moins de desavantage qu'il put pour son Maître: & la Paix se fit entre ces deux Princes;*

Princes; ou plutôt le Cardinal la donna libéralement à Monsieur, qui se trouva trop heureux de demeurer en repos avec un espoir, que bien-tôt la mort du Roi son Frere, ou celle de son Ministre changer it sa destinée.

Le Duc de Bouillon commandoit les Armées en Italie avec beaucoup de réputation & attendoit alors de la Fortune des plus éclatantes marques de sa faveur. Le Grand Ecuier étant arrêté, un Gentilhomme qui étoit à la Cour pour apporter au Duc de Bouillon les nouvelles de la mort du Cardinal de Richelieu, qu'on disoit qu'ils avoient dessein de tuer, partit aussi-tôt pour lui aller annoncer le bouleversement de ses espérances. Cet homme, ne voulant pas aller par des chemins connus, passa par chez le Vicomte de Turenne, Frere de son Maître, pour prendre des chevaux; & sans lui parler du sujet qui le faisoit courir si vite, lui apprit comme une nouvelle publique, que le Grand Ecuier venoit d'être arrêté. Le Vicomte de Turenne, qui étoit Ami du Cardinal, & qui n'étoit pas éloigné du lieu où il étoit malade, crut lui faire plaisir de lui apprendre une nouvelle si avantageuse pour l'état present de ses affaires, & lui de-



dépêcha un Courier pour l'avertir de ce qui étoit arrivé à Narbonne, lui mandant que c'étoit un Gentilhomme de son Frere le Duc de Bouillon, qui le lui avoit appris. Le Cardinal de Richelieu, qui sçavoit le fond de cette affaire, qui avoit envoyé Châavigni au Roi pour cela, mais qui n'en sçavoit pas encore alors le succès, voiant de qui cette nouvelle venoit, ne douta point qu'elle ne fut vraie. Il fit distinction de l'innocent & du coupable : il traita le Vicomte de Turenne comme son Ami, qui, sans le sçavoir comme il faut croire, le servoit en perdant son Frere. Il envoya courir après le Gentilhomme, afin de l'empêcher d'avertir son Maître ; & en même tems il envoya un ordre au Marquis du Plessis-Praflin, depuis Maréchal de France, & à Castelan, pour se saisir de la personne du Général. Il étoit signé d'un Secretaire d'Etat, & de la propre main du Roi. Il y avoit ces deux mots, *Ceci est ma volonté de le prendre mort ou vif.* Le Comte du Plessis & Castelan furent bien embarraslez comment ils pourroient obéir au Roi, pour prendre le Duc de Bouillon au milieu de ses Troupes. Il s'avisa heureusement pour eux d'aller voir Casal, pour quelque dessein qu'il avoit en tête. En partant pour cet-

te

te promenade, il laissa le soin de son Armée au Comte du Plessis son Lieutenant Général, lui ordonnant de ne la point quitter pendant son absence, & mena Castelan avec lui. Eux, de leur côté, voiant que l'occasion étoit belle, jugerent qu'il falloit que le Comte du Plessis allât à Casal incognito, lorsque le Duc de Bouillon y feroit, ce qui se fit. Estant arrivé & rejoint à son confident, ils sûrent que Connonges qui y commandoit étoit occupé à lui montrer la Citadelle. Ils l'envoierent avertir qu'ils desiroient parler à lui, pour une chose de consequence. Connonges quitta le Duc de Bouillon le plutôt qu'il lui fut possible, & s'en alla trouver le Comte du Plessis & Castelan. Ces deux personnes lui montrèrent l'ordre du Roi, & lui dirent qu'il falloit que ce fut lui qui l'excutât, puisqu'il en avoit les moiens. Il s'en chargea, & aiant donné à souper au Duc de Bouillon, il voulut l'aller arrêter dans son Cabinet; mais ce Général, qui avoit scû que le Comte du Plessis-Praflin étoit là contre l'ordre qu'il lui avoit donné, & qu'il se cachoit de lui, se douta du péril où il étoit. Connonges le vint trouver avec quelque fuite, qui, pour le faire sortir de ce Ca-  
bi-

binet où il avoit cinq ou six Gentils-hommes des siens avec lui, lui dit qu'il y avoit des gens qui demandoient à parler à lui. Le Duc de Bouillon lui répondit qu'il voioit bien ce que c'étoit ; mais qu'il ne se tiendrait point pour arrêté qu'il ne vit l'ordre du Roi. Connonges alors sortit de ce lieu, pour l'aller querir. Aussi-tôt après, le Duc de Bouillon le suivit, & soufflant les bougies se sauva avec un des siens, & s'en alla courant, quoique boiteux alors, vers un certain endroit de la Ville qu'il avoit remarqué être plus bas que les autres : & quoi qu'il n'eut fait que jeter les yeux en se promenant de ce côté-là, il en avoit aussi-tôt apperçu le deffaut, & vu à peu près par où il y falloit aller. Il y seroit arrivé, sans qu'il prit une ruë pour l'autre ; & comme il voulut retourner sur ses pas, il entendit le grand bruit que faisoient ceux qui le cherchoient. Ce bruit l'obligea d'entrer chez un Cabaretier de cette petite ruë, où il y avoit un cul-de-fac ; & là il se mit dans du foin pour se cacher. Ce fut en cet endroit que des Suisses le trouverent, qu'ils maltraiterent fort. Quand Connonges & le Comte du Plessis furent avertis qu'il étoit trouvé, ils le furent

ti-

tirer de leur mains; & sans s'étonner, il leur dit qu'il avoit mal passé son tems en la puissance de ces gens-là. Il fut gardé dans la Citadelle, & de la mené à Lion, où, pour sauver sa vie, quand tout fut découvert, il fallut qu'il donnât au Roi sa Ville de Sedan. Mademoiselle de Bouillon sa Sœur, & le Comte de Rouffi, étoient venus à la Cour solliciter sa grace, & avoient trouvé le Roi fort aigri contre l'Auteur de tous les Partis qui avoient été formez contre lui, & le Protecteur de tous les Rebelles: mais le Cardinal de Richelieu ne put refuser au Prince d'Orange de servir le Duc de Bouillon son Neveu, après les services qu'il venoit de lui rendre à lui-même; car se voyant abandonné du Roi par le crédit de Cinq Mars, & par la Conjuraton de tant d'Ennemis, contre lesquels il ne croioit pas se pouvoir soutenir, il avoit eu recours à ce Prince, qu'il avoit prié de représenter au Roi, qui avoit une grande estime pour lui, de quelle importance il lui étoit de se défendre contre tous ses Ennemis, qu'il devoit considérer comme les Ennemis de sa Personne & de son Etat. Il ne manqua pas de le faire, & de lui rendre témoignage du zèle qu'il avoit toujours remarqué en lui pour son service, & de l'as-

surer

surer que c'étoit sa sincérité & son habileté, qui tenoit tous ses Alliez attachez à la France, & qui lui faisoit refuser les offres avantageuses que les Espagnols lui faisoient. Mais, voiant le danger où étoit le Duc de Bouillon, il ne se contenta pas d'écrire, il fit partir en diligence le Comte d'Estrades, pour aller de sa part demander sa grace au Roi, & la négocia avec le Cardinal, lequel étant content de la mort de son Ennemi fut bien aise de reconnoître les obligations qu'il avoit à son Ami, en sauvant la vie à celui pour qui il la demandoit.

Ces deux Criminels, qui paierent pour tous les autres, furent bien malheureux, de ne s'être pas dérobez pour deux à trois mois à leur mauvaise destinée : ils auroient eu leur grace comme le Duc de Bouillon, après la mort du Cardinal de Richelieu, arrivée en Décembre mil six cent quarante-deux ; ou du moins après celle du feu Roi, arrivée en mil six cent quarante-trois : comme Fontraille, & tous ses Complices, que nous avons depuis vus à la Cour. On disoit en ce tems-là, que le Roi & le Cardinal attendoient à qui mourroit le premier, & que chacun de son côté faisoit de grands desseins pour le reste de sa vie. Le Roi avoit dessein de  
gou-



gouverner lui-même son Etat ; & le Cardinal faisoit des Projets dignes de son ambition. Comme il mourut le premier, il donna au Roi une partie de ses biens, pour reconnoître à ce que l'on disoit envers le Fils, les obligations qu'il avoit à la Reine Mere. Il paroissoit si content d'avoir triomphé de ses Ennemis, que son Curé ne put s'empêcher de le presser de pardonner à ses Ennemis, à quoi il répondit qu'il n'en avoit point eu d'autres que ceux de l'Etat. Il avoit fait des Livres de l'Instruction & de la Perfection du Chrétien. C'est pourquoi il devoit sçavoir en quoi elle consistoit. Cependant, l'Evêque de Nantes Cospean, qui fut depuis Evêque de Lizieux, l'étant allé voir sur les fins de sa vie, après l'avoir entretenu, dit tout haut en sortant, que sa sévérité l'étonnoit : & on dit que le Pape Urbain VIII, qui aimoit à dire de bons-mots, dit, *Se gli e un Dio, lo pagara; ma veramente, se non ci e Dio, galantuomo.*

La Reine, après cette mort, dont elle ne fut pas fort affligée, commença de pressentir son pouvoir à venir par la foule qui l'environnoit. Ce n'étoit pas que le Roi la considérât davantage. Le Cardinal avoit travaillé avec tant de soin à la dé-

truire

truire dans son esprit, qu'elle ne put jamais y prendre une meilleure place. Ce Prince même étoit naturellement si chagrin & si accablé en ce tems-là de ses maux, qu'il n'étoit plus capable d'aucun sentiment de tendresse pour elle, qu'il n'étoit pas accoutumé de bien traiter. Mais enfin, la sérénité étant revenue sur le visage des Courtisans, & ce changement aiant donné de l'esperance & par conséquent de la joie à tous, on commençoit à regarder la Reine comme Mere de deux Princes, & Femme d'un Roi infirme. Elle approchoit d'une Régence, qui devoit être longue, & chacun en son particulier esperoit en recevoir à son tour quelque grace. Le Roi, quoi que malade, faisoit lui-même toutes ses Affaires & publioit hautement qu'il ne vouloit plus de Gouverneur. Il envoya des Abolitions aux Criminels, fit ouvrir les Prisons, permit aux Exilés leur retour, & fit tout ce qui étoit nécessaire pour persuader à ses Peuples, que les cruautéz passées n'avoient pas été faiçtes par lui, & que ses inclinations en étoient fort éloignées. Le Maréchal de Vitri & de Bassompierre, & le Comte de Cramaille, sortirent de la Bastille. Vautier, Médecin de la Reine-Mere, en sortit aussi. Le Cardinal, quand il  
l'y

l'y mit, n'avoit pas voulu le faire mourir, parce qu'il voulut, à ce que dit le même Cardinal à un de ses Amis, qu'il sentit son mal plus long-tems. Les Princes de Vendôme, le Pere & ses Enfans, revinrent de leur exil, dans lequel ils avoient toujours conservé des intelligences avec la Reine, qui les considéroit beaucoup. Le Duc d'Elbeuf, qui avoit été proscrit, revint de même que quelques autres particuliers, dont le nombre seroit trop grand si on les vouloit nommer. Toutes ces douceurs & ce calme faisoient benir le Regne présent & détester la sévérité passée; mais il ne dura gueres, parce que le Roi mourut peu après.

Le Roi appella au Ministère le Cardinal Mazarin, Italien de naissance, mais à demi Espagnol, par les années qu'il avoit passées en Espagne, & Ami du Cardinal de Richelieu. Il est à croire qu'il auroit eu du pouvoir auprès du Roi, s'il eut vécu e'avantage; car on fait assez qu'il sçavoit plaire quand il le vouloit. La Cour étoit en cet état, lors que la France perdit le feu Roi. Il étoit si cassé de ses fatigues, de ses chagrins, de ses remedes, & de ses chasses, que ne pouvant plus vivre il se résolut à bien mourir pour vivre éternellement. Il le fit d'une manière  
tou.

toute extraordinaire. Jamais personne n'a témoigné tant de constance à souffrir, tant de fermeté dans la pensée certaine de sa fin, ni tant d'indifference pour la vie. Il avoit toujours été malheureux, parce qu'il s'étoit trop assujetti à ses Sujets; suivant plutôt les passions de ses Favoris, que ses propres sentimens. Cette soumission l'avoit porté à faire des fautes, dont il se repentoit en lui-même. On a eu lieu de croire que les passions innocentes qu'il avoit eue pour Madame d'Hautefort & la Fayette ne lui avoient causé que du chagrin, & quelques moments de foiblesse, que Dieu lui avoit fait la grace de surmonter: car, il a toujours paru craindre Dieu; & toutes deux l'ont cru fort scrupuleux: digne en cela d'une grande louange, si en toutes choses il avoit eu la même force. Ce fut dans ces derniers tems, à la vuë des jugemens de Dieu, qu'il se repentit vivement d'avoir manqué à l'observation d'un de ses premiers Commandemens. Il n'avoit plus le Cardinal de Richelieu pour lui maintenir l'exil de la Reine Mere nécessaire à l'Etat, & s'examinant lui-même sincèrement sur cet article, ce qu'il avoit fait contr'elle lui parut aussi terrible qu'il l'étoit en effet. Il en demanda pardon

don a Dieu publiquement avec de grands témoignages d'un véritable repentir , & fit apparemment tout ce qu'un bon Chrétien est obligé de faire , avec des sentimens de pieté & des marques d'une foi parfaite. Le Roi avoit dit à Chavigni , au commencement de sa maladie , qu'il avoit un cruel déplaisir de deux choses : la première , d'avoir maltraité sa Mere , qui étoit morte depuis peu ; & la seconde , de n'avoir point fait la Paix. Il voulut l'envoyer en Espagne la traiter. Chavigni accepta cette Commission , comme honorable pour lui , & avantageuse au Public ; mais sa Femme ambitieuse & politique l'en détourna , lui représentant l'état de la Cour , & qu'il perdrait la Place qu'il y tenoit , s'il l'abandonnoit dans le tems de la mort de ce Prince. Suivant ce conseil , il y demeura , avec dessein de se procurer une grande puissance , qu'il n'obtint , ni de la fortune , ni de ses soins. Dieu seul , qui la donne , l'avoit condamné pour le reste de sa vie au martire des ambitieux , qui est de desirer toujours la faveur sans l'avoir. Le Roi en mourant déclara la Reine Régente ; & Chavigni , qui eut plus de part à cette déclaration que le Cardinal Mazarin , prétendit l'avoir utilement servie , & crut pouvoir espérer quel-



quelque part à sa confiance. Il se trompa : elle ne l'aimoit pas ; & ceux, qui étoient bien auprès d'elle, avoient déjà résolu sa perte. Aussi-tôt après, la Reine entra au Conseil, & le Roi fit lire la Déclaration faite par le Chancelier, dont le plan avoit été écrit par Chavigni, & arrêté par le Roi. Elle fut luë en présence du Parlement, & de tous les Grands du Roiaume. Le Roi fit jurer la Reine qu'elle l'observeroit inviolablement : Elle fut obligé de le faire ; mais ce fut avec un dessein contraire aux volontez de ce Prince, & ce qui regardoit certaines personnes, dont les uns avoient part à sa haine, & les autres à son amitié ; le Roi avoit voulu y mettre que le Garde des Sceaux de Châteauneuf, & Madame de Chevreuse, demeureroient toujours éloignez de la Cour, comme des personnes dangereuses, & dont l'esprit étoit à craindre. Il en fut détourné par ceux qui voulurent plaire à celle qui alloit être Régente, & qui n'osoient plus agir que de concert avec elle. Quand ce Prince voioit le Duc de Beaufort auprès de lui, & quelques autres, il disoit à ses Confidens, *Ces gens viennent voir si je mourrai bientôt* : & ce sentiment, à ce que j'ai ouï dire à la Reine même, lui faisant oublier l'en-

l'envie qu'il avoit d'aller chercher un meilleur País que celui qu'il laissoit, il lui arriva de dire avec emportement, *Ha! si j'en puis revenir, je leur vendrai bien cher le desir qu'ils ont que je meure.* Il recommanda ses Enfans à la Reine, & demeura six semaines & d'avantage mourant tous les jours sans pouvoir achever de mourir. Il parla toujours de la certitude de sa mort, comme d'une chose indifferente, & de l'Eternité comme d'un voiage plaisant & agréable, qu'il devoit faire bien-tôt. Il y eut des personnes à qui leur dureté & l'envifagement de leurs espérances firent dire, qu'il étoit trop long à mourir, & qu'il ennuiroit les spectateurs. Un jour, il fit ouvrir les fenêtres de sa Chambre du côté de St. Denis, & tournant sa tête vers ce lieu, il dit d'un visage tranquille, *Voilà où je demeurerai long-tems. Mon Corps sera bien baloté; car les chemins sont mauvais.* Seguin, premier Médecin de la Reine, m'a dit que deux heures avant sa mort, comme il passoit devant son lit, il lui fit signe de la tête & des yeux de s'approcher de lui, & lui tendant la main lui dit d'une voix ferme, *Seguin, tâtez mon pouls, & dites-moi, je vous prie, combien j'ai encore*

*d'heures à vivre; mais, tâtez bien, car je serai bien aise de le sçavoir au vrai.* Le Médecin, voyant sa fermeté, & ne voulant pas déguiser une vérité qu'il voioit ne lui point faire de peur, lui dit tout froidement, *Sire, Votre Majesté peut avoir encore deux ou trois heures tout au plus.* Alors, ce Prince joignit les mains, & tenant les yeux tourneés vers le Ciel, répondit doucement, & sans montrer nulle altération, *He bien, mon Dieu, j'y consens, & de bon cœur:* & peu après il les ferma pour jamais, le 14. Mai 1643., âgé de 42. ans. La Reine parut sensiblement affligée. On la fit retirer de la ruelle du lit du Roi, où elle avoit toujours été à prier Dieu. Elle souffrit dans le moment de la mort de ce Prince, à ce qu'elle m'a fait l'honneur de me conter, une véritable douleur: & m'en aiant parlé souvent, elle m'a toujours dit qu'il lui sembla quand elle le vit expirer, qu'on lui arracha le cœur; ce que sa sincérité ne lui auroit point permis de dire, si elle ne l'avoit senti de cette manière. La tendresse fut donc pour lui plus forte & plus grande qu'elle ne l'auroit pû imaginer; mais, je ne m'en étonne pas, vu l'honnêteté de ses sentimens & de ses obligations,

tions. Dès cet instant, elle alla trouver le petit Dauphin, ou plutôt le Roi, qu'elle salua & qu'elle embrassa les larmes aux yeux, comme son Roi & son Enfant tout ensemble. On peut croire qu'elle & toute la France devoient pleurer ce Roi, & que selon ses sentimens & ses lumières, il auroit alors gouverné son Roiaume glorieusement. Il avoit des deffauts, qui l'ont effacé des cœurs de ses sujets, & de toute sa Famille; mais il avoit aussi de grandes vertus, qui pour son malheur n'ont point été assez connues: & l'assujettissement de ses volontez à celle de son Ministre avoit étouffé toutes ces belles qualitez. Il étoit plein de piété & de zèle pour le service de Dieu, & pour la grandeur de l'Eglise; & sa plus sensible joie en prenant la Rochelle, & les autres Places qu'il prit, fut de penser qu'il chassoit de son Roiaume les Hérétiques, & qu'il le purgeroit par cette voie des différentes Religions qui gâtent & infectent l'Eglise de Dieu. Il étoit, à ce que j'ai ouï dire à un de ses plus intimes Favoris, un des meilleurs Capitaines de son Roiaume. Il sçavoit la Guerre, & il étoit vaillant. Je le sçai de ceux qui dans leur jeunesse ont été avec ce Prince dans le péril sans montrer de le craindre. Il aimoit les

gens de service, & c'étoit la seule chose qu'il n'avoit pas abandonnée à son Ministre. Lui-même connoissoit les gens de cœur, ceux qui avoient fait de belles actions, & il prénoit un fort grand soin de les en récompenser. Ses plus sensibles chagrins contre le Cardinal étoient de ce qu'il vouloit aller souvent commander son Armée, & que le Cardinal, pour ne se pas commettre dans une si grande foule d'Ennemis, s'y opposoit toujours, & par mille inventions l'en empêchoit. Il avoit beaucoup d'esprit, & de connoissance; & le Cardinal de Richelieu lui-même a dit plusieurs fois de lui, que dans son Conseil il étoit toujours du meilleur avis, & trouvoit souvent des expédiens sur les choses les plus embarrassantes. J'ai ouï dire au Duc de Saint-Simon, qui étoit auprès de lui, quand il se brouilla avec la Reine sa Mere, qu'il ne voulut point lui abandonner le Cardinal de Richelieu, par principes d'équité, parcequ'il étoit persuadé qu'il ne lui avoit point manqué de fidélité; que c'étoit le Maréchal de Marillac, & le Maréchal de Bassompierre, & plusieurs autres, qui aiant fait une Cabale avec la Princesse de Conti contre le Cardinal de Richelieu, vouloient pour leur intérêt particulier se servir de la Reine



ne sa Mere comme de bouclier contre lui, & que connoissant les services qu'il venoit de lui rendre, il avoit cru être obligé de le maintenir; qu'il n'avoit eu aucune pensée de perdre la Reine sa Mere, pour sauver le Cardinal; mais, qu'il avoit eu dessein de conserver l'un sans manquer au respect qu'il devoit avoir pour celle dont il avoit reçu la vie; que la première chose, qui commença de l'aliéner de cette Princesse, fut quand elle le pressa de chasser le Cardinal, & que s'étant mis à genoux devant elle pour la fléchir, elle n'eut aucun égard, ni à cette soumission, ni à ses prières; qu'il est vrai que cela lui fit un peu de dépit, ce qui fut cause qu'il s'en alla à Versailles, où le Cardinal le suivit par le conseil de ses Amis; car d'abord il voulut se retirer: mais ce Prince lui dit, *Non, Monsieur le Cardinal, je ne le veux pas: vous n'avez point manqué à la Reine ma Mere, car si vous l'aviez fait, je ne vous verrois jamais: mais, voiant que toutes ces choses se font par Cabale, & vous m'ayant bien servi, je ne serois pas juste, si je vous abandonnois.* D'autres gens de ce tems m'ont encore assuré qu'il n'eut point de dessein de ce qui arriva depuis à Compiègne; mais, peu après ce Cardinal lui fit

comprendre qu'il falloit détruire toute cette Cabale qui portoit la Reine sa Mere à brouiller l'Etat; & que pour ce fait, il falloit l'arrêter quelque tems, après lequel tous ceux de son Parti étant morts ou prisonniers, on la feroit revenir; mais cette Princesse aiant passé en Flandre, ce qui fut à ce qu'on dit pratiqué par lui-même, il lui fut aisé de déguiser la vérité au Roi son Fils, & lui persuader que l'absence de la Reine sa Mere étoit nécessaire au repos de son Roiaume. Voilà ce qui se peut dire pour excuser la plus grande faute qu'il ait faite; car pour la mort du Maréchal d'Ancre, il n'y a pas d'apparence qu'il l'ait ordonné, non plus que toutes les indignitez dont elle fut accompagnée, qu'il faut attribuer au peu de circonspection de ceux qui eurent l'ordre de l'arrêter, à la résistance de ceux de la suite de ce Maréchal, & à la haine que le Peuple avoit pour lui. Aussi, cela n'a pas empêché qu'on ne lui ait donné le nom de *Juste*. Personne n'a douté non plus qu'il ne fut brave, & qu'il ne sçût mettre une Armée en Bataille, aussi-bien qu'aucun de ses Généraux. Mais, outre ces grandes qualitez, si nécessaires aux grands Rois, il sçavoit mille choses auxquelles les Esprits mélancoliques ont  
ac-

accoutumé de s'adonner, comme la Musique & tous les Arts mécaniques, pour lesquels il avoit une grande adresse, & un talent particulier.



**R É G E N C E**  
 D E L A  
**R E I N E,**  
 L E Q U I N Z E M A I  
 M D C . X L I I I .

**L**E lendemain de la mort du Roi Louis XIII, le Roi Louis XIV, la Reine, Monsieur Duc d'Anjou, le Duc d'Orleans, & le Prince de Condé, partirent de Saint-Germain, pour venir à Paris; & le Corps du feu Roi demeura seul à Saint-Germain, sans autre presse que celle du Peuple, qui courut le voir par curiosité, plutôt que par tendresse. Le Duc de Vendôme y resta, pour faire les honneurs, & le Marquis de Souvrai, Gentilhomme de la Chambre en année, pour y faire sa Charge. De tant de gens de qualité, qui lui avoient fait la cour la veille, personne ne demeura, pour rendre ses devoirs à sa mémoire: tous coururent à la Régente.

Pen,

Pendant les derniers jours de la maladie du feu Roi, le Duc d'Orleans & le Prince de Condé se regardèrent avec quelque défiance l'un de l'autre. On vit beaucoup de visages nouveaux, & chacun avoit plus de suite qu'à l'ordinaire. La Reine ne manqua pas de faire doubler ses Gardes, & de prendre ses précautions contre les Princes de Sang, quoi que ses soupçons fussent mal fondez. Sa Caballe pour lors étoit celle de Messieurs de Vendôme, auxquels la disgrâce avoit donné du lustre & des amis. Le Pere avoit beaucoup d'esprit; & c'étoit tout le bien qu'on en disoit. Pour les deux Princes ses Enfans, ils n'en avoient pas tant que lui: mais ils étoient tous deux bien plus estimez par la profession qu'ils faisoient l'un & l'autre d'être fort hommes d'honneur, quoique d'une maniere fort differente, le Duc de Mercœur aiant une douceur naturelle qui faisoit croire qu'il avoit pour tout le monde quelque bonté, & le Duc de Baufort aiant une mine plus haute, ou pour mieux dire plus fière, qui faisoit imaginer qu'il avoit quelque chose de grand dans l'ame, quoi qu'au fond il y eut bien autant d'ostentation que de générosité; car il n'y eut aucune éminente qualité capable de le soutenir dans



un premier degré de faveur. L'Evêque de Beauvais, Grand Aumonier de la Reine, étoit à elle depuis long-tems ; & la place qu'il tenoit dans sa confiance le faisoit regarder comme celui qui étant ami de Mrs. de Vendome devoit gouverner pendant la Régence. Il avoit de la pieté, & la Reine paroissoit l'estimer & le considérer. Cette grande Caballe étoit composée de tous ceux qui étant mal contens du Regne précédent desiroient de se venger des maux que le Cardinal de Richelieu leur avoit faits sur ce qui restoit de ses Parens & de ses Amis ; & ne doutoient pas que la Reine, qui en avoit souffert autant & plus qu'eux, n'en eut la pensée. Mais, ils trouvèrent en elle le même changement qu'on loüa tant autrefois en Louis XII, qui étant devenu Roi ne voulut point venger les querelles du Duc d'Orleans ; & c'est ce qui a causé la plus-part des desordres qui ont troublé sa Régence.

La Reine, en arrivant à Paris, y trouva une aussi grande foule de Peuple & de gens de qualité, qu'il y en a dans les Entrées pour lesquels on fait les plus grands préparatifs. Depuis Nanterre jusqu'aux portes de cette grande Ville, toute la campagne étoit remplie de Carosles ; & ce n'étoit par tout qu'aplaudissement & bé-

né

nédiction. Elle fut saluée à l'ordinaire par les Cours souveraines, qui la regardoient comme celle qui par sa piété & sa bonté naturelle alloit rendre à la France le bonheur après lequel il y avoit longtemps qu'elle soupiroit, & dont elle avoit grand besoin. Ils voioient entre les bras de cette Princesse, qu'ils avoient vuë souffrir de grandes persécutions avec beaucoup de fermeté, leur jeune Roi enfant, comme un présent du Ciel donné à leurs vœux; ce qui augmentoit en eux l'amour & la fidélité que les François ont naturellement pour leurs Princes, & l'affection qu'ils avoient pour elle: si bien qu'on peut dire, que jamais Régence n'a eu de si heureux commencement, & que jamais Reine de France n'a eu tant d'autorité ni tant de gloire. Monsieur ne lui contesta point la Régence, plutôt par impuissance, que faute de bonne volonté. On venoit de voir une Régence sous Marie de Medicis, & l'on n'avoit point encore oublié celle de Chaterine du même Nom, auxquelles on ne l'avoit point contestée. Le feu Roi son Mari, malgré le peu d'amitié qu'il avoit eu pour elle, l'avoit déclarée Régente, & elle avoit l'amitié des peuples: Sa Naissance étoit plus illustre que celle des deux Princeses qui l'avoient précédée.

Elle avoit beaucoup de créatures que ses malheurs avoient mises dans ses intérêts. Cela fit que le Duc d'Orleans n'osa pas seulement former de souhaits contre une Puissance si légitimement établie. Le Prince de Condé, par son inclination, n'auroit pas été si docile. Il étoit jaloux de la Maison de Vendôme, qu'il n'aimoit pas, & qu'il croioit avoir mis dans l'esprit de la Reine les soupçons qui lui avoient fait doubler les Gardes lors de la mort du feu Roi, & fait empesser le Duc de Beaufort de paroître veiller à la sûreté de la Famille Roiale. Mais, l'exemple du Duc d'Orleans l'obligea d'être sage ; & comme il eut peur de n'être pas aussi considéré qu'il le desiroit, il pria une personne, qui pour lors étoit bien dans son esprit, de parler de lui à la Reine, & en l'assurant de ses bonnes intentions, & de sa fidélité, lui faire voir qu'il étoit facile & en même tems nécessaire de l'entretenir dans ses intérêts. La Reine, qui lui avoit fait bonne mine, dans son ame ne l'aimoit pas. Il avoit beaucoup d'esprit & de savoir ; mais, outre qu'il étoit fort desagréable de sa personne, on l'accusoit de n'avoir pas trop de bonté, & d'avoir une grande avarice. La Princesse sa Femme, qui le haïssoit, & qui avoit une es-

pece

pece d'ascendant sur la Reine qui l'aimoit fort, l'avoit entretenue dans l'averfion de fon Mari, jufques au point de travailler auprès d'elle à lui faire perdre fon eftime.

La première action de Régente que fit la Reine fut de mander la Dame de Senecy, la Dame d'Honneur, qui avoit été exilée par le feu Roi pour des raifons que je n'ai point fçeues. Elle traitta de même Madame de Hautefort, que le Roi avoit chaffée pour avoir donné à la Reine une préférence dans fon cœur qu'il croioit lui feul pouvoir pofféder. Cette Princesse, pour lui faire goûter fon retour avec plus de plaifir, en lui envoyant fa litiere du Corps, voulut lui écrire de fa propre main; & le fit en des termes fi obligeans & fi tendres, qu'il étoit impoffible de pouvoir rien ajouter de plus agréable à la maniere dont elle étoit traitée. Elle devoit feulement fouhaiter la durée de ces fentimens dans le cœur de fa Maitrefse, qui n'ayant point encore choifi de Miniftre fuyoit librement fes inclinations & les confeils de ceux qui paroiffoient avoir plus de crédit auprès d'elle.

Outre les Princes de Vendôme, & l'Evêque de Beauvais, le Prince de Marillac, Fils du Duc de la Rochefoucault, avoit quelque part à fes bonnes grâces.

Les

Les assistances qu'il avoit données à la Duchesse de Chevreuse dans les disgraces qu'elle avoit souffertes pour la Reine, persuadoient le Public qu'il étoit destiné à ce qui pouvoit être de plus grand & de plus éclatant. Il y avoit encore beaucoup d'autres personnes dans cette Cabale, dont la Reine avoit été jusqu'alors le Chef, qui s'attendoient à avoir part à ses bienfaits. Elle avoit des créatures dans le Parlement; & entr'autres le Président Barillon avoit été de tout tems attaché à son service. Tous furent d'avis que la Reine ne se devoit point contenter d'une Régence bornée, & qu'il falloit se servir du Parlement pour la rendre Maitresse de toutes choses. Elle goûta avec plaisir cette proposition, qui la mettoit en état de rompre ses chaînes, en éloignant les personnes que le Roi avoit établies pour avoir part à toutes les délibérations. Chavigni & son Pere étoient ceux qu'elle avoit le plus envie de chasser, comme créatures du Cardinal de Richelieu, & haïs de ceux qui alors étoient les plus puissans auprès d'elle; & toute cette Cabale avoit peur que le Fils, qui avoit eu maniment de toutes les Affaires sous un si habile Ministre, & qui avoit été fort bien auprès du feu Roi après sa mort, n'acquiescât



aussi bien-tôt quelque crédit auprès de la Reine. Il fut donc servi à la mode de la Cour, & ses Ennemis ne songèrent qu'à l'en faire sortir.

Le Parlement desiroit de trouver une occasion qui lui pût redonner l'autorité qu'il avoit perdue du tems du feu Roi ; & les habiles gens de cette Compagnie l'estimoient heureuse que la Reine, qui trouvoit qu'il ne l'avoit pas bien traitée par son Testament, se voulut servir d'eux pour recevoir de leurs mains la Puissance Souveraine, qu'il lui sembloit qu'on lui eût ôtée, en ordonnant que dans le Conseil établi pour la Régence, les Affaires passeroient à la pluralité des voix. Elle avoit peine à souffrir cette contrainte ; & ceux qui espéroient avoir part à la confiance vouloient qu'elle fut en pouvoir de chasser ceux qui y avoient été établis, afin de pouvoir entrer en leur place.

Les offres que Messieurs du Parlement lui faisoient de casser cette Déclaration dans la forme qu'elle étoit furent acceptées ; & j'ai depuis ouï dire au Cardinal Mazarin, qu'elle leur avoit fait trop d'honneur de les mettre au dessus des volontez du feu Roi, & de leur donner le pouvoir d'ordonner d'une chose de si grande conséquence. Elle alla donc au Parlement,

ment, où, du consentement de Monsieur Duc d'Orleans, & du Prince de Condé, on la déclara Régente, sans lui prescrire aucun Conseil. La Reine y fut en grand deuil, & y mena le Roi, qui étoit à la bavette, porté par le Duc de Chevreuse son grand Chambellan, accompagné du Duc d'Orleans son Oncle, & du Prince de Condé premier Prince du Sang, des Ducs & Pairs, des Maréchaux de France, & de tout le Conseil. Le Chancelier Seguier fit une Harangue digne de l'estime qu'il avoit acquise; & après avoir exalté les vertus de la Reine, il rendit graces au Ciel d'avoir donné à la France une Régente de qui on devoit espérer la Paix générale, & le repos de l'Etat. Il demanda ensuite les voix sur l'article de la Régence. Monsieur, Oncle du Roi, tout d'un coup & sans hésiter, donna la sienne en sa faveur; déclarant de sa propre volonté, qu'il remettoit à la Reine tout le pouvoir que comme Frere unique du feu Roi, il avoit pu prétendre dans le Roiaume; pour rendre sa Régence plus absolue, & ses volontez sans bornes. Le Prince de Condé dit à son tour, que puisqu'on le desiroit de cette manière, il y consentoit aussi. J'ai oüi dire à la Reine sur ce consentement, qu'il n'avoit pas  
été

été si franc que celui de Monsieur; qu'elle avoit remarqué sur son visage, qu'il avoit eu de la répugnance à le donner: & la difficulté qu'il parut avoir à se résoudre lui fit avoir plus d'obligations à Monsieur, dont la puissance auroit été beaucoup plus grande, si celle de la Reine avoit été bornée, comme elle l'auroit été, s'il avoit voulu, comme le Prince de Condé le vouloit. Beaucoup de gens attribuèrent cette facilité du Duc d'Orléans aux intérêts de l'Abbé de la Rivière son Favori, qu'on accusoit de l'avoir détourné des sentimens ambitieux qu'il avoit eus tant de fois, bien plus mal à propos que dans cette conjoncture, où il avoit raison de faire ses conditions meilleures qu'il ne les fit; car il se contenta de la qualité de Généralissime des Armées de France, qui ne laissa pas de lui donner une grande puissance dans le Roiaume. Enfin, soit que cette facilité fut un effet de la considération qu'il avoit eue pour elle dans les tems où il avoit pu lui nuire plutôt que la servir, dans lesquels il ne lui avoit jamais manqué; soit qu'elle lui fut inspirée par ceux qui étoient près de lui, & dont il pouvoit prendre conseil, qui lui avoient dit sans doute qu'il lui auroit été difficile, quand il l'auroit voulu, dans  
la

la disposition où étoient les esprits dans le Parlement, d'empêcher que la Régence de la Reine n'y fut confirmée & enregistrée, sans aucunes bornes ; il se déclara pour cela de la meilleure grace du monde.

Si-tôt que la Reine se vit indépendante & Maitresse absolue, elle chassa Chavigni du Conseil, & ôta les Finances à Boutiller son Pere, pour les donner au Président de Bailleul, en qui elle connoissoit beaucoup de probité, sans sçavoir s'il avoit du talent pour cette Charge. En même tems, elle envoya à Rome demander le Chapeau de Cardinal pour l'Evêque de Beauvais, rappella la Duchesse de Chevreuse de son exil, & fit des grâces à plusieurs particuliers, sans y observer la juste mesure que les Grands sont obligez d'examiner, & qu'elle ne garda pas trop exactement ; parcequ'elle ne connoissoit pas encore le prix de ses libéralitez, que chacun se pressoit de lui demander trop hardiment, & qu'elle avoit trop de peine à refuser. Le Duc de Vendôme, & toute sa Famille, avoit jusques là gagné plus que personne à la mort du feu Roi, & particulièrement le Duc de Beaufort son Cadet ; car la Reine dans les derniers jours de la maladie du Roi, lui  
avoit

avoit confié la garde de ses Enfans. L'éclat de cette confiance attira tant de gens à sa suite , qu'il parut quelque tems le Maître de la Cour.

La Reine eut intention en ce tems - là d'ôter le Gouvernement du Havre à la Duchesse d'Aiguillon , & de le donner au Prince de Marsillac , ami de Madame de Chevreuse & de la Dame de Hautefort , qui étoit fort bien fait , avoit beaucoup d'esprit & de lumières , & dont le mérite extraordinaire le destinoit à faire une grande figure dans le monde. Cette Duchesse, Niece du Cardinal de Richelieu , qui en avoit fait une si belle pendant le Ministère de son Oncle , commandoit dans cette Place , & ce Gouvernement lui avoit été laissé par lui , du consentement du feu Roi , pour le garder à ses Neveux. Cette Dame , qui par ses belles qualitez surpassoit en beaucoup de choses les Femmes ordinaires , sçût si bien défendre sa Cause , qu'elle persuada quasi à la Reine qu'il étoit nécessaire pour son service qu'elle lui laissât cette importante Place ; lui disant que n'ayant plus en France que des Ennemis, elle ne pouvoit trouver de sûreté ni de refuge , que dans la protection de Sa Majesté , qui en seroit toujours la Maîtresse ; & qu'au contraire , celui auquel elle



elle vouloit donner ce Gouvernement à  
 voit trop d'esprit, qu'il étoit capable de  
 desseins ambitieux, & pourroit sur le  
 moindre dégoût se mettre de quelque Par-  
 ti; & qu'ainsi il étoit important pour le  
 bien de son service qu'elle garda cette  
 Place pour le Roi. Les larmes d'une  
 Femme, qui avoit été autrefois si fière,  
 arrêterent d'abord la Reine, qui, après  
 avoir fait réflexion sur ses raisons, trou-  
 va à propos de laisser les choses en l'état  
 où elles étoient.

Les plaintes du Prince de Marillac fu-  
 rent grandes : il murmura publiquement  
 contre la Reine; &, à la première occasion  
 qui s'en présenta, il lui fit voir qu'il avoit  
 senti son changement, qu'il étoit résolu  
 d'abandonner ses intérêts, & d'en pren-  
 dre d'autres pour s'en venger; ce qui fut  
 en partie cause de tous nos maux.

L'Evêque de Beauvais ne soutenoit pas  
 les Affaires avec la force & la capacité  
 qu'un premier Ministre doit avoir; & la  
 Reine, qui sortoit d'une grande oisiveté,  
 & qui de son naturel étoit paresseuse, se  
 trouva tout-à-fait accablée d'un si grand  
 fardeau. Elle ne fut pas long-tems sans  
 connoître qu'elle manquoit de secours,  
 & qu'il lui étoit impossible de gouverner  
 un Etat aussi grand que la France, ni dé-  
 mêler

mêler toute seule les intérêts des particuliers , ni des Grands du Roiaume , qui sont fort differents : & il est certain qu'il faut un grand tems pour examiner ce détail , qui fait de la peine aux plus beaux Esprits , qui ne sont point accoutumez au travail , & qui n'ont aucune connoissance des Affaires. Ce qui donnoit un plus grand chagrin à la Reine , étoit l'envie qu'elle avoit de satisfaire autant qu'elle le pourroit ceux qui lui demandoient Justice sur les pertes qu'ils prétendoient avoir faites sous le Ministère du Cardinal de Richelieu ; qui étoient en grand nombre , & qui étoient difficiles à contenter. Dans cette intervalle de dégout & d'embarras , le Cardinal Mazarin , nommé par le feu Roi pour un de ceux de son Conseil , fut assez heureux pour être destiné & ensuite choisi par elle pour remplir cette Place. La Reine ne l'avoit point éloigné , parce qu'elle n'avoit point de haine contre lui ; & comme il étoit habile , il sçut gagner Monsieur le Prince , qui n'aimoit point les Vendômes , & mettre dans ses intérêts le Favori du Duc d'Orleans qui n'étoit pas de leur Parti. En même tems , il acquit pour ami ceux qui étoient Serviteurs de la Reine , sans être de la Caballe de Mrs. de Vendôme , qui faisoient tant de  
bruit

bruit ; car il y en avoit qui n'en faisoient point , & qui n'étoient pas moins considérez , comme le Marquis de Liancourt , le Marquis de Mortemar , Beringhen , & Milord Montaigu , un Anglois que la Reine connoissoit depuis long-tems : gens sages , auxquels elle étoit accoutumée & qui avoient toujours été attachés à son service. Les deux prémiets étoient recommandables par l'estime que le feu Roi avoit eue pour eux ; & les deux derniers par la confiance que la Reine avoit en eux , les considérans comme des anciens Courtisans , qui estimoient le Cardinal Mazarin , & l'avoient ( il y avoit long-tems ) vû en France chez le Cardinal de Richelieu , avec Chavigni , qui employoient tout leurs soins à persuader la Reine de son habileté , & ils n'eurent pas beaucoup de peine à réussir dans ce dessein ; car cette Princesse n'étant pas satisfaite de l'Evêque de Beauvais , & aiant apperçu du vivant du feu Roi que le Cardinal Mazarin avoit de la capacité , elle se trouva toute disposée à se servir de lui. Son esprit & sa docilité lui plurent dès les premières conversations quelle eut avec lui : & assez souvent parlant à ceux en qui elle se confioit , elle avoit temoigné n'être pas fâchée de le voir , pour s'instruire avec lui  
des

des Affaires Etrangères, dont il avoit une parfaite connoissance, & dans lesquelles le feu Roi l'employoit. Suivant donc son sentiment particulier, les conseils de quelques uns de ses meilleurs Serviteurs, & le desir de Mr. le Duc d'Orléans & de Mr. le Prince qui témoigna l'estimer, elle lui donna part à sa confiance, elle lui céda son Autorité; & il se vit en faveur, lors que ceux qui croioient la posséder toute entière ne s'imaginoient pas qu'il osât seulement y penser. Cette insinuation se fit facilement dans l'ame de la Reine: il devint en peu de tems le maître de ce Conseil; & l'Evêque de Beauvais diminuant de puissance à mesure que celle de son Competiteur augmenta, ce nouveau Ministre commença dès lors à venir les soirs chez la Reine, & d'avoir avec elle de grandes conférences. Sa maniere douce & humble, sous laquelle il cachoit son ambition & ses desseins, faisoit que la cabale contraire n'en avoit quasi pas de peur, & qu'ils le regarderent d'abord avec la presumption que la faveur inspire. Mais, cette volage, à qui les Païens sous le nom de la Fortune ont donné de l'encens, voulant à son ordinaire se moquer de ceux qui la suivent, les abandonna pour se donner toute entière à un Etranger, & l'éle-

ver tout d'un coup du premier échelon au plus haut où un particulier puisse monter, le mettant audessus des Princes & des Grands du Roiaume.

Pendant que ces Intrigues se démêloient dans le Cabinet, Dieu se méloit de nos affaires dans la Campagne. Mr. le Prince avoit un Fils, Duc d'Enguien. Il avoit épousé malgré lui une Niece du Cardinal de Richelieu, & commandoit l'Armée du Roi quand il mourut. Dans ce commencement de Régence il gagna une Bataille devant Rocroi, qui fut l'affermissement du bonheur de la Reine, & la première des belles Actions de ce jeune Prince âgé de vingt-deux ans, si brave & & d'un si grand génie pour la Guerre, qu'a peine les plus grands Capitaines de l'Antiquité lui peuvent être comparez. Le feu Roi, peu de jours avant de mourir, songea qu'il le voioit donner un Combat & deffaire les ennemis en ce même lieu. C'est une chose digne d'admiration, & qui doit donner quelque respect pour la mémoire de ce Prince, qui mourant dans les souffrances, & quittant ce monde avec joie, parut avoir quelques lumieres de l'avenir.

Cette Victoire remportée dans le commencement de la Régence de la Reine fut



un bon augure du bonheur qu'elle devoit avoir dans la suite ; & la faisant craindre au dehors la mettoit en état de disposer au dedans de toutes choses. La disgrâce de Chavigni fut celle dont elle reçut le plus de plaisir , car outre qu'elle y étoit poussée par toute la Caballe contraire au Cardinal de Richelieu , je lui ai ouï dire qu'elle l'avoit cru auteur du Testament du feu Roi , afin de se donner par là une part toute entiere à la Régence , en se faisant nommer dans la Déclaration. Chavigni , voulant se justifier de ce reproche , m'a dit depuis , ( & je doute qu'il m'ait dit la vérité , ) qu'il avoit voulu servir la Reine auprès du Roi , & faire quelle demeurât plus absolüe ; & qu'il s'étoit même opposé à l'honneur que le Roi lui avoit voulu faire en son particulier ; mais que le Roi lui avoit toujours dit qu'il vouloit brider la Reine : & d'autre côté , j'ai vu la Reine se mocquer de Chavigni , qui , pendant qu'il traittoit cette Affaire , lui venoit dire avec empressement , qu'elle prit garde à ce qu'elle promettoit d'observer , puisque cette Déclaration devoit être irrevocable & aussi difficile à détruire que la Loi Salique ; car elle espéroit dès lors qu'elle rendroit quand il lui plairoit toutes ses peines inutiles , & qu'elle la feroit cas-

ser aussitôt qu'elle témoigneroit le desirer.  
Le Cardinal Mazarin, dont la Puissance commençoit à s'établir, devoit travailler à sauver Chavigni, comme il l'avoit promis à ses Amis, à cause des obligations qu'il lui avoit; mais le Cardinal Mazarin leur disoit qu'il n'étoit pas en état de s'opposer à l'aversion que la Reine avoit pour lui, qui pourroit diminuer, quand la Caballe de ses ennemis n'auroit plus de force; qu'il avoit encore à craindre pour lui même, & qu'il falloit attendre que sa faveur, qu'il n'étoit pas fâché de leur cacher, fut solidement affermie. Cependant, comme les habiles gens sont toujours à craindre, & que les rivaux, autant dans la faveur que dans la galanterie, déplaisent naturellement, on le soupçonna d'avoir vu la disgrâce de Chavigni sans beaucoup de chagrin. C'est pourquoi, encore qu'il eut servi pendant le Regne précédent auprès du Cardinal de Richelieu pour le faire Cardinal, & auprès du feu Roi pour le faire mettre à la place du feu Cardinal, il le connoissoit trop bien pour ne pas savoir qu'il n'étoit pas d'humeur à desirer seulement d'avoir part au Gouvernement; mais que s'il ne vouloit pas être le seul, du moins il vouloit être le premier comme il l'avoit été. Il n'avoit pas

pas moins d'audace & moins de génie, que lors qu'il avoit su se faire aimer du feu Cardinal & du feu Roi, & avoit de plus beaucoup d'Amis puissans, qui desiroient sa grandeur. C'est ce qui fit dire à bien des gens de ce tems-là, que ce Cardinal n'avoit pas d'envie que cet ancien Ministre fut rétabli, à cause qu'il avoit pris liaison avec l'Abbé de la Riviere, Favori du Duc d'Orleans, qui voulant le chasser d'auprès de son Maître lui fit perdre une Charge de Chancelier qu'il avoit eu du tems du Cardinal de Richelieu, pour avoir été le Pédagogue de ce Prince. Le Cardinal Mazarin allant à ses fins, lui faisant néanmoins de si grandes promesses, affectoit de lui montrer tant d'affection, que ses Amis quoi qu'anciens Courtisans & fort habiles, qui à sa considération le portoient à la première place, furent pris pour duppes. Les Princes de Vendôme, & l'Evêque de Beauvais, commencerent enfin à s'inquiéter. Ils voulurent, comme les Maîtres, s'opposer au nouveau venu & le chasser comme un importun; ne trouvant pas à propos que personne vint partager avec eux le crédit qu'ils avoient auprès de la Reine. Mais ils ne purent y réussir; & ce qu'ils firent ne servit qu'à les perdre. J'ai oui dire au Maréchal

d'Etrées \* , Oncle du Duc de Vendôme & Frere de la Duchesse de Beaufort que le Roi Henri IV avoit pensé épouser , que le Cardinal Mazarin , dans les premiers jours de la Régence , ne sachant de quel côté se tourner , voulut d'abord s'approcher de cette Caballe , comme celle qu'il voioit la mieux établie dans l'esprit de la Reine ; qu'il le pria d'en être le Négociateur , & que comme il s'intéressoit au bonheur de ces Princes , comme leur proche parent , il fit tout son possible pour les attirer au Parti du Cardinal Mazarin , qu'il avoit connu à Rome , où il avoit été Ambassadeur. Ce Seigneur étoit grand Politique & grand Courtisan. Il l'aimoit alors doublement ; car il croioit que son habileté & l'adresse de son esprit le porteroient infailliblement à la faveur. Il ne tint donc qu'à eux qu'il ne se joignit à leur fortune ; mais ces Princes refuserent son amitié , par la haine qu'ils avoient pour tout ce qui avoit quelque rapport au Cardinal de Richelieu ; mais ils ne pouvoient pas s'empêcher de voir que c'étoit un homme à craindre , non seulement par son habileté , mais par ses manieres si agréables qui pourroient le faire aimer par la Reine. Ils ne furent pas assez persuadez de

\* Le Maréchal d'Etrées étoit alors fort âgé.

de cette vérité, pour rien faire de toutes les choses qui auroient pu les maintenir dans le crédit où ils étoient ; & eurent une trop grande opinion de leurs forces, pour croire avoir besoin de se lier, ni avec le Cardinal, ni avec Chavigni, dont les amis servirent à soutenir le Cardinal Mazarin, & qui étoit moins à craindre pour eux parce qu'il avoit moins de Dignitez, & qu'il étoit haï de la Reine. Les Princes de Vendôme aiant manqué ce coup, & refusé cette liaison avec le Cardinal Mazarin, la fortune de ce Ministre prit un autre tour ; & ce fut seulement pour aller plus vîte, & pour faire voir l'inconstance des choses de ce monde. Je sai de la Reine, qu'un soir des premiers jours de sa Puissance, elle avoit demandé à Milord Montaigu, qui lui parloit souvent du Cardinal Mazarin, si elle pouvoit se fier à lui, & de quelle humeur il étoit ; & que lui aiant dit pour le bien louer, qu'il étoit en tout l'opposé du Cardinal de Richelieu, cette réponse lui parut une si grande loüange, par la haine qu'elle avoit pour la mémoire du mort, qu'elle aida fort à la déterminer à se servir de lui. Et quand elle eut pris cette résolution, elle s'y confirma tous les jours tellement, qu'elle s'y rendit inébranlable ; & comme premier



Ministre ; il prit la coutume , ainsi que je l'ai dit , de venir les soirs chez la Reine l'entretenir : & cette conférence commença dès lors à s'appeller *Le petit Conseil*. Il demouroit long - tems avec elle ; & lui rendoit compte des Affaires étrangères , dont il étoit le Maitre du vivant du feu Roi.

On ne devoit pas s'étonner qu'elle suivit ses Conseils. La grande réputation qu'il s'étoit acquise en Italie , où d'un coup de chapeau il avoit eu le crédit d'arrêter des Armées prêtes à combattre n'étant encore qu'il *Signor Giulio* , lui avoit fait donner celui de Cardinal ; & les grandes Affaires, qu'il avoit traitées avec le Cardinal de Richelieu , lui avoient fait concevoir depuis une si grande estime pour lui , que dans la pensée qu'il avoit de l'établir son Successeur , il lui avoit donné toutes les instructions nécessaires pour servir la France , à laquelle il l'avoit obligé de se donner tout entier , afin de suivre ses maximes & de s'y perfectionner. Tout le monde sçavoit qu'il avoit été nommé dans la Déclaration du feu Roi comme premier Ministre , parce que ce grand homme avoit assuré le Roi avant que de mourir, qu'il ne connoissoit personne plus capable que lui pour remplir cette place :  
&

& cette Nomination fut une raison dont la Reine se servit pour faire approuver le choix qu'elle en avoit fait. Je sçai sur cela, que cet heureux Ministre, étant persuadé de son bonheur par celui qu'il avoit eu déjà dans toutes les rencontres de sa vie, dit à une de ses amies \* dans le tems de la décision de son établissement, qu'il n'étoit pas en peine de sa fortune, mais seulement qu'il ne voioit pas bien encore de quelle maniere il pourroit *spiegar le velle piu large* †. Voilà donc le Cardinal Mazarin, qui fait déjà éclatter sa faveur par la foule qui commence à l'environner. Il remit Chavigni dans le Conseil du Roi en qualité de Ministre ; ne pouvant plus long tems differer à tenir sa parole, & le refuser à ses obligations & à ceux qui l'avoient servi, auprès de la Reine : mais, il le retint éloigné de sa confiance. Il confirma cette Princesse dans l'inclination qu'elle avoit de conserver le Havre à la Duchesse d'Aiguillon, & l'empêcha de ruiner les parens du Cardinal de Richelieu, lui disant que ceux-là, qui alors n'avoient nulle protection que laienne, seroient sans doute ceux dont elle seroit la mieux servie. Il faisoit son de-

G 5

voir ;

\* La Maréchalle d'Estrées.

† Voguer à pleines voiles.

voir, en soutenant ceux qui restoient d'un homme à qui il devoit toute sa grandeur; mais, outre cette raison, il étoit d'un habile Politique, voyant qu'il alloit avoir sur les bras toute la troupe favorite, de se faire des amis puissans, qui étoient saisis de toutes les Places, & qui se trouvoient avoir les plus grandes Dignitez du Roiaume. Il y réussit si bien, que malgré les opppositions des anciennes créatures de la Reine, elle se relâcha du dessein qu'elle avoit eu de les perdre, & de cette aversion qu'elle avoit paru avoir contre eux dans les premiers jours de sa Régence. Elle passa aisément pour eux à la plus grande douceur du monde; & sous son Autorité, ils ont été presque tous les plus confidens & les mieux traités. Ce changement, qui fut d'abord un conseil reçu & donné par des Maximes Politiques, devint aisément dans l'ame de la Reine une Maxime Chrétienne, que sa vertu & sa clemence lui firent estimer: & comme elle étoit capable d'être trompée sous l'apparence du bien, il est à croire que le Cardinal Mazarin, sans être généreux, lui conseilla d'en user généreusement, afin de pouvoir affoiblir les mouvemens de son cœur, sur la haine comme sur l'amitié; & qu'étant plus indiffe-

rente

rente à la vengeance, elle fût plus susceptible des impressions qu'il vouloit lui donner pour ses propres interêts. La Reine, qui crut que ses conseils étoient bons & sinceres, les suivit sans peine, & même avec quelque satisfaction, croiant y rencontrer le bien de l'Etat, & le plaisir de se vaincre elle-même dans son ressentiment.

Le Chancelier Seguier se sentit de cette benignité. Les premiers jours lui furent dangereux, & il s'en fallut si peu qu'il ne perdit la place où il étoit, qu'il se crut long-tems disgracié, se souvenant de tout ce qu'il avoit fait au Val-de-Grace\*. Et l'on disoit tout haut, que Chateaucuf, autrefois Garde des Sceaux, & qui sous le Regne précédent avoit été chassé de la Cour, & mis en prison pour avoir eu part à sa confiance, y reviendroit, & feroit bien-tôt rétabli. Mais, Made. la Princesse, qui le haïssoit, à cause qu'il avoit été le Juge du Duc de Mommorency son frere, s'y opposa vigoureusement, & fit que Mrs. le Prince, & le Duc d'Enguïen son Fils, entrèrent dans ses interêts. Cette résistance fit retarder l'exécution de la

\* La Reine avoit senti les rudesses que ce Chancelier avoit eues, lors qu'il avoit été fouiller le Val-de-Grace.

disgrace du Chancelier jusques à cet instant favorable , où tous les Parens & Amis du Cardinal de Richelieu furent regardez plus favorablement ; & la tempête étant cessée pour tous , elle cessa aussi pour lui. Le Cardinal Mazarin avoit un grand interêt de lui sauver ce coup , parce que Chateaneuf étoit lié avec les Princes de Vendôme & Madame de Chevreuse , comme aiant été autrefois de la Caballe de la Reine ; que c'étoit un habile homme , d'une grande expérience , le Chef d'un grand Parti ; & qui , selon les apparences , n'approcheroit point de la Reine , sans reprendre son ancien crédit auprès d'elle. Sa présence auroit fortifié les ennemis du Cardinal Mazarin , & les auroit indubitablement mis en état de le chasser du poste où il commençoit d'être. Il fut donc si bien ménager cette Affaire auprès de la Reine , qu'un matin à son lever , le même Chancelier venant lui parler de quelque Affaire qui regardoit sa Charge , elle le confirma dans ce bel établissement qu'il possédoit depuis long-tems. Milord Montaigu fit aussi ce qu'il put pour le servir : il étoit son Ami ; & d'une Sœur qu'il avoit qui étoit Carmelite\* , que la

Reine

\* La Mere Jeanne , Carmelite , Superieure au Couvent de Pontoise.



Reine aimoit : si bien que toutes ces choses ensemble l'empêchèrent de périr. Le Chancelier en reçut beaucoup de joie : il aimoit la faveur ; & s'il l'avoit moins révéree , il auroit été plus digne de la posséder , vû sa science , la capacité pour les Affaires du Conseil , & ses bonnes intentions. Les Amis de Chateaufort , déçus de leur espérance , ne purent obtenir de la Reine que la fin de son exil ; mais , il ne revint point à Paris : il demeura à Montrouge chez lui , où malgré cette sur-seance de bonheur , que ses Amis supporteroient avec impatience , il eut toujours une grande Cour de ses parens & de ceux qui prenoient part à sa destinée , dont le nombre n'étoit pas petit. Le Marquis de Villeroy , le Marechal d'Entrées , le Marquis de Souvré , de Senneville , & plusieurs autres , portoient les intérêts avec ardeur. Ils le servirent tous si puissamment auprès du Cardinal , qu'encore que ce Ministre eut sujet de l'appréhender , il le laissa long-tems vivre de cette maniere : peut-être aussi , afin de montrer qu'il ne craignoit rien , & qu'il vivoit dans une sùreté entiere de sa faveur. Chateaufort ne perdit pas de tems : il fit en ce lieu de nouvelles Intrigues contre lui ; & le Cardinal n'osant choquer tant

de personnes qui le protégoient, ou dédaignant de le pousser, il lui en arriva de grands maux, & le crédit de cet ennemi déclaré contribua sans doute beaucoup aux mauvaises Aventures qui dans la suite de ce tems lui arriverent.

La faveur du Cardinal s'établissoit toujours de plus en plus dans l'esprit de la Reine, & les Vendômes en eurent une véritable peur. Ils firent alors tous leurs efforts, pour s'y opposer, & pour faire revenir en la Reine ses premiers sentimens. Mais l'opposition a cela de propre, qu'elle excite le desir & la volonté à la résistance, & au combat. La Reine voulut deffendre & maintenir son nouveau Ministre par la force de la raison. Elle déclara ouvertement qu'elle vouloit s'en servir, & dit à tous ceux qui lui en parlèrent, que sa Politique lui avoit paru bonne, de lui conseiller de ne pas entrer dans des desseins de vengeance indignes d'une Ame Chrétienne & Roiale. Elle témoigna librement à quelques uns de ses Serviteurs, qu'elle seroit bien aise qu'on s'accommodât à ses volontez; & sans trop écouter l'Evêque de Beauvais, elle montra par toutes ses actions, qu'elle vouloit donner son entiere confiance au Cardinal Mazarin. Il étoit capable de plaire par son

son esprit adroit , fin , & habile à l'Intrigue , & par une manière d'agir pleine de douceur , fort éloignée de la rigueur du Règne précédent , & fort accommodante à la bonté naturelle de la Reine. On a crû qu'il n'étoit point digne de l'estime de cette Princesse ; mais , il est vrai néanmoins qu'il avoit de louables qualitez qui ont eu le pouvoir de réparer fortement les deffauts qui étoient en lui , & qui joints à l'envie l'ont fait haïr & mépriser des Peuples & de beaucoup d'honnêtes gens.

La Reine eut donc raison d'estimer la beauté de son esprit , sa capacité , & les marques qu'il lui donna de sa modération. Elle crut facilement qu'il étoit vertueux en toutes choses , parcequ'il n'avoit point de vice apparent , ni de mauvaises qualitez qu'elle pût connoître alors ; & quoi qu'elle en jugeât un peu trop favorablement , la différence infinie , qu'il y avoit de lui à l'Evêque de Beauvais , fait que la Reine doit être louée d'en avoir sçu faire le discernement.

La Cour en cet état , la faveur étoit encore dispersée ; car , aux yeux du Public , elle ne paroïssoit pas aussi fixée qu'elle l'étoit en effet : à cause du grand bruit que les Princes de Vendôme faisoient encore ; mais cet éclat n'avoit plus de force qu'en

qu'en l'audace démesurée du Duc de Beaufort, qui jeune, bien-fait, & de beaucoup d'Amis, avec une mine altiere, paroïsoit vivre à la mode des Favoris. On ne pouvoit pas non plus s'imaginer que la Reine pût abandonner si-tôt ceux qu'elle avoit aimez & considérez jusques alors, avec tant de marques d'une véritable amitié. Le Cardinal Mazarin ne faisoit que de naître dans sa bonne volonté, & elle ne lui faisoit pas en apparence un si favorable traitement qu'au Duc de Beaufort; mais la nécessité d'être servie; & l'application que ce Ministre avoit à lui faire paroître qu'il étoit sincere & plein de bonté, lui facilitoit à tous momens l'entière conquête de sa confiance. Ce Prince, son Competiteur, mêloit à ce qu'il avoit de bon & de loüable beaucoup de deffauts; sa jeunesse le privoit d'expérience, ses lumières naturelles étoient fort bornées, il parloit haut, & parloit mal: il ne faut pas s'étonner si tant de mauvaises choses ne purent produire rien d'avantageux pour lui. Cette incertitude extérieure, qui tenoit en suspens les affaires & les esprits, étoit cause que la foule étoit grande auprès de la Reine, & les prétendans en grand nombre. Elle en étoit si embarrassée, que souvent elle gardoit la Chambre,

bre, pour en éviter l'importunité. Comme elle n'étoit pas accoutumée à régner, elle ne sçavoit refuser les importuns, ni donner à ceux qui étoient sages & moderez. Ce discernement est difficile à faire, & meritoit toute l'occupation d'une Reine moins paresseuse que la nôtre. Dans cette confusion, chacun lui demandoit des graces, & chacun se faisoit un merite auprès d'elle des choses passées. Ses Créatures ne croyoient pas qu'elle pût leur faire assez de bien, pour payer leurs services; & les nouveaux enrollez, à la moindre protestation de services & de fidélité, prétendoient aussi-tôt de grandes recompenses. Le Cardinal Mazarin se servit utilement pour lui des importunitéz qu'elle recevoit de l'avidité impetueuse des François; car, étant étranger, il haïssoit la foule, & ne pouvoit souffrir ce désordre. Il étoit avare, & l'injuste hardiesse des hommes (à lui qui vouloit gouverner) lui faisant de la peine, il augmenta le dégoût que la Reine lui témoignoit avoir de cet accablement, avec tous les soins imaginables. Comme il en avoit une ample matière, ses complaisances ne lui furent pas inutiles & la conseillant selon son humeur, il la fit aisément résoudre à se décharger sur lui de tous ses  
soins



soins. Ce fut un assez précieux dépôt au Cardinal Mazarin , pour croire qu'il le reçût volontiers; & , je m'assure de l'humeur dont nous l'avons connu , qu'il fit ce qu'il put pour lui persuader que c'étoit pour lui plaire qu'il se chargeoit d'un fardeau aussi pesant que celui-là.

La France eut évité bien des maux, si la Cour se fut trouvée remplie de gens assez sages, pour scavoir qu'il est impossible de trouver un homme parfait, & si, préférant la Paix à leur Ambition, ils eussent doucement suivi les volontez de la Reine, puisqu'ils étoient destinez à être gouvernez par un Ministre. Celui-là, qui, étant étranger, n'avoit nul attachement ancien au Prince; qui étoit habile, & qui n'étoit point Tiran, étoit digne d'être préféré à beaucoup d'autres; mais pour notre malheur, la Reine lui abandonna trop absolument son autorité, & cet excès de puissance déplût à tous, & fit que les choses en quoi il pouvoit manquer par ses sentimens & la conduite furent senties & blâmées avec trop de sensibilité & d'emportement.

Les Courtisans, qui se dégoûtèrent bien-tôt après de ce Ministre, l'accusèrent de ne pas faire assez de cas des gens de bien, & disoient que l'honneur, la  
pro.

probité, & le mérite, n'avoient point de prix dans son estime. En effet, le règne de la Régence a été stérile en bienfaits, particulièrement pour les personnes fidèles & attachées au Roi & à cette Princesse. Le Cardinal Mazarin en avoit reçu toute sa grandeur, & ne lui en voulut laisser aucune part, pas même en apparence. Le désir & l'espérance des grâces, & des bienfaits, donne de grandes forces pour endurer les fourberies des ennemis, les bassesses des flatteurs, & les inquiétudes qu'on trouve dans les Cabinets des Rois. On a donc raison de se plaindre d'un Siècle où souvent les maux ont été soufferts sans aucun soulagement; mais, comme la vie n'est qu'un mélange continuel de bien & de mal, ce Ministre mérite des louanges de ce qu'il a su par son habileté & la force de son génie, porter sa fortune jusqu'au dernier période de la grandeur, & de ce qu'il n'a pas été cruel, que le sang des Courtisans a été épargné, & que jamais homme avec tant d'autorité & parmi tant d'Ennemis n'a eu plus de facilité à pardonner, & n'a moins que lui rempli les prisons & les cachots.

Dans ces jours où l'intrigue occupoit toute la Cour, le Service du feu Roi se fit avec toutes les cérémonies accoutumées

mées \*. Peu après, Madame de Senecey, que la Reine avoit rappelée de son exil, revint à Paris; elle fut bien reçüe de sa Maitresse, & par conséquent regardée & recherchée de tout le beau monde. Madame de Brassac, qui avoit été mise dans sa Charge de Dame d'Honneur par le feu Cardinal de Richelieu, en fut éloignée; mais, ce fut quasi malgré la Reine, qui avoit de l'estime pour elle, & à qui son procédé avoit infiniment plu. C'étoit une Dame de grand mérite, sçavante, modeste, & vertueuse. Avec ces qualitez, elle étoit la plus humble des Femmes. La Reine, qui vouloit chasser Madame de Lansac, Gouvernante du Roi, l'antipode de Madame de Brassac, & qui destinoit sa Place à Madame de Senecé, eut bien desiré qu'elle se fut contentée de cet illustre emploi; mais elle, qui croioit que la Reine ne pouvoit jamais lui faire autant de bien qu'elle le méritoit, qui étoit depuis long-tems à la Cour, & qui esperoit tenir une grande Place, voulut ravoir celle de Dame d'Honneur. Elle répondit à la Reine, qui lui fit faire la proposition de se contenter de celle de Gouvernante du Roi, qu'elle desiroit

ren-

\* Le Service du feu Roi, au bout de quarante jours.

rentrer dans sa Charge, & que pour celle de Madame de Lansac, qu'elle l'accepteroit volontiers, si la Reine vouloit lui faire cet honneur. Elle remplit toutes les deux, parcequ'elle ne voulut pas se contenter de n'en avoir qu'une, ni même de la partager; ce que la Reine auroit souhaité de pouvoir faire avec son agrément. Madame de Lansac fut donc chassée, comme une personne qui avoit vécu avec la Reine d'une manière qui lui avoit déplu; & Madame de Brassac en fut éloignée de sa part avec douceur, parce qu'elle avoit été un exemple de vertu, & qu'elle en avoit été fidelement servie. La Reine lui témoigna fort obligement le déplaisir qu'elle avoit de la perdre, & lui a toujours conservé beaucoup de part dans son estime. Quelques jours après, étant à son lever en l'absence de Madame de Senecey, & la première Femme de Chambre lui aiant présenté la Chemise, pour la donner à la Reine, elle la refusa honnêtement, comme n'étant plus en droit d'avoir cet honneur; & la Reine, voiant son humilité, la prit des mains de la première Femme de Chambre, & la présenta elle-même à Madame de Brassac, & la convia fort obligement à la lui donner. Cette illustre & vertueuse Dame en fut

tous

touchée; & l'ayant prise, elle la donna à la Reine les larmes aux yeux; non pas qu'elle regrettât la Cour: elle avoit une vertu trop solide pour avoir cette foiblesse; mais parce qu'en effet la manière dont la Reine l'avoit traitée en cette occasion l'avoit obligée à quelque sentiment de tendresse pour elle.

La Marquise de Senecey avoit beaucoup d'esprit, de vertu, & de pieté, un cœur fort noble joint à une amitié sincère, & de la chaleur pour les interêts de ses Amis, mais elle étoit ambitieuse & trop sensible à la grandeur de ses proches: le nom de la Rochefoucault seulement à prononcer lui donnoit une joie extreme son esprit alloit toujours à l'extrémité de toutes choses: il étoit plein d'emportement & d'impetueuse varieté; de sorte que la moderation n'y avoit pas beaucoup de place: & ses deffauts se mêlant à ses bonnes qualitez, on peut dire qu'elle n'étoit pas toute parfaite. Elle étoit très-bien dans l'esprit de la Reine, qu'elle avoit long-tems servie. Je sçai que le Cardinal de Richelieu crût avoir sujet de se plaindre d'elle en son particulier, & quoique que ce ne fût point pour les interêts de sa Maitresse, qui n'eurent point de part à sa disgrâce, elle en fût assez bien traitée.

par



par le don qu'elle lui fit de deux Charges aussi considérables qu'étoient celles qu'elle venoit de recevoir. On crût qu'elle avoit beaucoup de credit auprès d'elle. Les premiers jours de son retour, tant de gens la furent visiter, que je lui ai oui dire à elle-même, qu'ayant gardé le lit elle avoit été si long-tems appuyée sur ses coudes, occupée à saluer ceux qui l'étoient venus voir, qu'ils en avoient été écorchés. On en fit autant & plus à Madame de Chevreuse, comme à celle qui avoit regné dans le cœur de la Reine, & qui dans toutes ses disgraces avoit toujours conservé ses intelligences avec elle, & avoit paru posséder entierement son amitié. On y pouvoit ajouter les obligations de ses souffrances, qui l'avoient mené promener par toute l'Europe; & quoique ses voïages eussent servi à sa gloire & à lui donner le moïen de triompher de mille cœurs, ils étoient toutes faits à l'égard de la Reine des Chaines qui la devoient lier à elle plus étroitement que par le passé: mais, les choses de ce monde ne peuvent pas toujours demeurer en même état. Cette vicissitude naturelle à l'homme fit que la Duchesse de Chevreuse, qui étoit appréhendée & mal servie par ceux qui prétendoient au Ministère,

ne

ne trouva plus en la Reine ce qu'elle y avoit laissée; & ce changement fit aussi que la Reine de son côté ne trouva plus en elle les mêmes agrémens qui l'avoient autrefois charmée. La Souveraine étoit devenue plus sérieuse & plus devote; & la Favorite étoit demeurée dans les mêmes sentimens de galanterie & de vanité, qui sont de mauvais accompagnemens pour un âge avancé. Ses rivaux & ses rivales dans la faveur avoient dit à la Reine qu'elle vouloit la gouverner; & la Reine étoit tellement prévenue de cette crainte, qu'elle eut quelque peine à se résoudre à la faire revenir si vite, vû les défenses que le Roi lui en avoit faites: ce qui en effet étoit louable en la Reine, & qui lui devoit être d'une grande considération. Madame la Princesse, qui haïssoit Madame de Chevreuse, & qui étoit alors d'humeur approchante de celle de la Reine, avoit travaillé de tout son pouvoir à la dégouter de cette Princesse. L'absence en quelque façon avoit servi à détruire l'ancienne Favorite dans l'esprit de la Reine, & la présence avoit beaucoup contribué à l'amitié, ou plutôt à l'habitude, qu'elle avoit prise avec Madame la Princesse. Quand cette importante exilée arriva, la Reine néanmoins parut  
avoir

avoir beaucoup de joie de la revoir, & la traita assez bien. J'étois revenuë à la Cour depuis peu de jours. Aussitôt que j'eus l'honneur d'approcher de la Reine, j'en vis les sentimens sur Made. de Chevreuse; & je connus que le nouveau Ministre avoit travaillé autant qu'il lui avoit été possible à lui faire voir ses deffauts, & à la lui faire hair. La facilité, qu'elle eut à la chasser tout de nouveau, pour avoir voulu s'opposer comme tout les autres à l'établissement du Cardinal Mazarin, en furent des marques infailibles.

Il semble qu'on pouvoit accuser Made. de Chevreuse d'imprudence, puisqu'elle devoit suivre les inclinations de la Reine, qui l'avoit tant aimée, & à qui elle devoit un attachement indispensable; mais, qui connoit la Cour ne s'en étonnera pas, vû qu'il est difficile de manquer aux liaisons anciennes, & aux amis à qui on a promis fidelité & services. Elle revenoit alors de Flandre, où elle avoit été bien reçue à cause de la Reine, & de la haine que les Etrangers avoient pour le Cardinal de Richelieu. Cette Princesse, qui avoit laissé la Reine dans de grands sentimens de tendresse pour le Roi d'Espagne son Frere, crut que portant les in-

térêts de cette Cour , où la Reine avoit pris sa naissance , elle lui seroit mille fois plus agréable ; mais elle se trompa : elle la trouva Mere de deux Princes , & Régente. Par conséquent , elle n'étoit plus si bonne Sœur : son cœur suivant son devoir , elle n'avoit plus tant de desirs que pour les prosperités de la France ; si bien que l'amour , que Made. de Chevreuse rapportoit pour le Roi d'Espagne , n'avoit plus gueres de charmes pour Anne d'Autriche : parce que les intérêts du Roi son Fils occupoient alors son ame.

Madame de Hautefort étoit aussi revenue , à qui la Reine avoit , comme j'ai déjà dit , écrit de sa propre main qu'elle la prioit de revenir promptement ; qu'elle ne pouvoit goûter de plaisir parfait si elle ne le goutoit avec elle ; & ces mêmes mots , *Venez , ma chere Amie : je meurs d'impatience de vous embrasser*. Elle vient donc , la Lettre de la Reine à la main , c'est-à-dire la montrant à ses Amis avec joie. Elle crut que la Fortune s'étoit renduë constante en sa faveur , & que jamais elle ne pourroit perdre les bonnes graces de la Reine , qu'elle avoit acquises par la perte de celles du feu Roi , & par une grande fidélité à son service ; mais , pour son malheur , elle revint dans le même esprit,

esprit ; qui n'étoit plus celui de la Maîtresse : & , comme parmi ses bonnes qualitez , dont j'ai déjà parlé ailleurs , sa fermeté qui en étoit une n'étoit point accompagnée de douceur , ne pouvant s'acomoder de la faveur naissante du Cardinal Mazarin , elle blama le choix de la Reine avec une liberté qui tenoit de la rudesse. Le Comandeur de Jars revint aussi de Rome , le lieu de son dernier Exil. Celui-là avoit connu à Rome le Cardinal Mazarin ; & , par conséquent , il se rangea facilement aux inclinations de la Reine sur ce sujet , & devint son Ami , ou tout au moins en fit le semblant : mais jamais il ne put l'être tout-à-fait , à cause des grandes liaisons qu'il avoit avec Chateauf. Il avoit de la probité , de l'esprit , & du courage à soutenir ses sentimens ; mais , il étoit de son naturel l'homme du monde le plus injuste dans ses jugemens , & le plus emporté. Il arriva depuis , que voyant le Cardinal Mazarin persécuter ou éloigner ses Amis de la Cour , & particulièrement celui-là \* , il vint à le haïr d'une haine mortelle , quoi qu'en effet le Cardinal Mazarin lui fit recevoir beaucoup de graces de la Reine , & qu'il les reçut de la main du Ministre ; parce

H 2

que

† Chateauf.



que la Reine voulut toujours , dans le cours de sa Régence , que ses créatures lui eussent l'obligation de ce qu'elle leur donnoit , afin de les obliger de s'attacher à lui. Par cette raison , le Commandeur le devoit considerer & servir ; car il lui fit du bien : c'est-à-dire , en gardant une entiere fidélité à ses autres Amis , & en les servant auprès du Ministre , sans lui faire en son particulier aucune injure ; mais , il n'observa pas cette exacte justice à son égard.

Voilà donc la Cour belle & grande ; mais bien embrouillée. Chacun pensoit à son dessein , à son intérêt , & à sa cabale. Le Cardinal , d'un esprit doux & adroit , alloit travaillant à se gagner les uns & les autres. Mr. le Prince le protégoit ; & le Duc d'Orleans , quoi qu'affectionné aux Vendômes , le portoit tout-à fait à la suprême Puissance : le Duc d'Orleans , comme je l'ai déjà écrit , à cause que son Favori haïssoit les Importans ( c'est ainsi qu'on appelloit le Duc de Beaufort & ses Amis ) ; le Prince de Condé , parce que directement il leur étoit opposé. Ce fut ce qui sauva ce Ministre , au milieu de tant de perils , & qui fit faire naufrage à ceux qui paroïssent devoir être les Maitres , & qui enflés de présomption refusèrent  
son

son Amitié & la méprisèrent. Il fit tout son possible pour acquérir celle de Made. de Hautefort, comme la plus utile à son établissement ; car, elle paroissoit posséder fortement l'inclination de la Reine : mais, il ne put réussir dans son dessein. La Reine même en parla à cette Dame, & lui dit les raisons qu'elle avoit de le vouloir élever au premier rang du Ministère, qui étoient l'opinion de sa capacité, son desintéressement étant Etranger, & la croiance qu'elle avoit que n'ayant nulle cabale en France, ni d'autres intérêts que ceux de l'Etat, elle en seroit mieux servie. Elle lui dit encore, qu'elle croioit qu'il soutiendrait mieux les siens entre Monsieur & Mr. le Prince, que ceux qui par leur liaisons avoient eu de l'affection ou de l'opposition pour l'un ou pour l'autre de ces deux Princes. Ces bonnes raisons ne purent rien gagner sur un esprit aussi attaché à son sens qu'étoit le sien : elle ne se contentoit pas de desapprouver dans son ame le choix que la Reine avoit fait & de la contredire à tous momens en particulier sur ce sujet ; mais, elle la blamoit publiquement, en des termes de mépris qui devoient l'offenser, & l'offensèrent en effet. Car, comme elle commençoit à s'attacher à ce Ministre, & à se détacher

des autres , elle ne pouvoit souffrir que ceux qu'elle considéroit eussent des sentimens differens des siens : & Made. de Hautefort, par cette raison, commençoit à lui déplaire. Cette Princesse étant donc au Louvre, dans son grand Cabinet, les fenestres ouvertes à cause du grand chaud, & ce lieu sans lumiere, elle appella Beringhen & Madlle. de Beaumont Cette Fille avoit été à la Reine d'Angletere, & depuis son retour en France elle avoit trouvé le moien d'entrer dans la confiance de la Reine, pour avoir eu part à l'amitié de Made. de Hautefort. La Reine leur fit de grandes plaintes de leur amie; car Beringhen l'aimoit aussi. Elle blama son procédé, & l'aversion qu'elle monroit à lui obéir: elle leur dit qu'elle ne pouvoit plus souffrir son emportement à censurer les actions & le choix qu'elle avoit fait du Cardinal Mazarin, & leur ordonna de lui en dire quelque chose, afin qu'elle se corrigeât & devint plus raisonnable. Ces deux personnes, qui étoient fachées de ce desordre, & qui ne vouloient pas se brouiller à la Cour, blamèrent Made. de Hautefort, & louèrent la bonté & la patience de la Reine. Nous pouvons dire nos avis à nos Maistres & à nos Amis; mais, quand ils se déterminent à ne les pas

pas suivre, nous devons plutôt entrer dans leurs inclinations, que suivre les nôtres, quand nous n'y connoissons point de mal essentiel & que les choses par elles-mêmes sont indifferentes. Il est difficile de sçavoir en de telles occasions ce qui a plus de raison, ou ce qui sera le meilleur, & la volonté de celui qui agit dans son propre fait en doit être la regle nécessaire. Dans le tems de cette conversation qui fut longue, & où apparemment toutes ces choses furent décidées, Made. de Hautefort se trouva dans le petit Cabinet proche de celui où étoit la Reine. Comme elle avoit accoutumé d'être de tous ses secrets, elle s'impacienta tout-à-fait de celui-là, & témoigna le souffrir avec peine. J'étois seule avec elle; mais, si nouvellement revenue à la Cour, que je n'y connoissois presque personne: & la Reine étoit celle avec qui j'avois plus de familiarité. Je ne souffris donc pas comme elle de cet entretien: je me lassai d'en attendre la fin; & la quittai pour aller me coucher. Je n'avois pas de part dans ces premiers jours à aucune Affaire, & j'étois résolue de suivre doucement les résolutions de la Reine. Ainsi, je ne songeois pour lors qu'à me divertir de tout ce que je voiois, comme d'une belle Comédie

qui se jouïoit devant mes yeux, où je n'avois nul intérêt. Made. de Hautefort n'étoit pas si indifférente que moi ; & pénétrant peut-être qu'elle avoit part à cet entretien , quand elle se vit seule , l'occasion & son impatience lui donnèrent envie de s'approcher & d'écouter ce que la Reine disoit aux deux personnes que j'ai nommées. A la faveur de la nuit, elle se glisse le long des fenestres , & aiant ouï une partie des plaintes de la Reine, & le blâme que lui donnoient ses Amis , elle endure le plus long-tems qu'elle pût ; mais, enfin, ne pouvant plus souffrir d'être accusée & mal deffendue, elle se montra à la Reine , & fit connoitre qu'elle avoit entendu tout ce qui avoit été dit contre elle. Elle s'en plaignit sensiblement, disant que cela étoit bien étrange, que sa fidélité fut mal expliquée. Elle n'oublia rien pour sa justification , & s'emporta même ( à ce que j'ai ouï dire à ces mêmes témoins ) à des reproches qui pouvoient déplaire à sa Maitresse, & qui ne furent pas approuvez de ses Amis. La Reine fut surprise de la voir inopinément en ce lieu ; mais , sans en témoigner de la peine, elle lui dit qu'elle étoit bien aise de la supercherie qu'elle leur avoit faite, & qu'elle eut appris par elle même ce qu'elle



qu'elle venoit de commander à Beringhen de lui dire. Les larmes furent grandes du côté de l'accusée & les sentimens de même ; mais enfin , aiant témoigné un grand desir de ne plus déplaire à celle à qui elle devoit toutes choses , elle lui dit tout ce qu'elle put pour justifier ses intentions & l'empotement qu'elle avoit eu d'abord : elle promit de suivre entièrement les volontez de la Reine , en se faisant Amie du Cardinal. La Reine , qui étoit bonne & naturellement amiable , lui pardonna de bonne grace , & lui donnant sa main à baiser , lui dit en riant , pour appaiser son amertume , *Il faut donc aussi , Madame , baiser le petit doigt , car c'est le doigt du cœur , afin que la paix soit parfaite entre nous.* Ce procédé si doux & si obligeant devoit produire un attachement entier en Made. de Hautefort , pour toutes les volontés de la Reine ; car elle étoit infiniment louïable de l'avoir traitée si cordialement : mais sa bonté ne fut point récompensée ; & le tempéramment qui se change difficilement portant Made. de Hautefort à desapprouver ce qui n'étoit pas dans son sens , il lui fut impossible de montrer le contraire de ce qu'elle pensoit. Cette sincérité peu de tems après lui causa la perte entière des bonnes graces de la Reine. H 5

Il arriva cependant une Avanture qui demêla toutes les Intrigues de la Cour, & qui fut cause que le Cardinal Mazarin se vit bientôt après parfaitement établi dans l'élevation & la puissance qu'il desiroit d'avoir. Ce fut une Providence de Dieu toute particuliere, qui fit que les mêmes choses, dont les brouillons vou-lurent se servir pour renverser la Cour, fut ce qui la régla, aux dépens néanmoins de beaucoup d'honnestes gens ; mais de tant d'événemens extraordinaires, il s'en faut rapporter à cette cause premiere, qui veut le bien & permet le mal, soit pour notre récompense, soit pour notre punition. Les Dames sont d'ordinaire les premières causes des plus grands renverse-mens des Etats, & les Guerres qui rui-nent les Roiaumes & les Empires ne pro-cedent presque jamais que des effets que produisent, ou leur beauté, ou leur ma-lice. La Duchesse de Mombazon, qui a tenu dans notre Siecle le premier rang de la beauté & de la galanterie, étant belle-Mere de la Duchesse de Chevreuse, étoit aussi bien qu'elle de la Caballe des Verr-dômes, non tant par l'intérêt de la belle-Fille, que parce que le Duc de Beaufort étoit amoureux d'elle. Par conséquent, ces Dames étoient opposées à Madame la

Prin

Princesse, qui n'aimoit ni l'une ni l'autre & qui selon ce que j'ai dit favorisoit le Cardinal Mazarin, par la haine qu'elle avoit contre le Garde des Sceaux de Chateauf. Outre ces differens intérêts, il y en avoit encore un fort grand entre Made. de Longueville, Fille de Made. la Princesse, & la Duchesse de Mombazon. Cette belle Madlle. de Bourbon, forcée par M. le Prince son Pere, avoit épousé le Duc de Longueville, qui étoit le plus grand Seigneur qu'elle pût épouser, à cause de ses grands biens, & qui suivoit immédiatement les Princes du Sang & ne pouvoit se considérer comme tout-à-fait digne d'elle, soit à cause de la naissance, soit à cause de son âge; outre qu'il étoit amoureux de Made. de Mombazon. Ces deux personnes, parmi tant de raisons de ne se pouvoir aimer, avoient de grandes dispositions à se nuire; & la parfaite beauté de Made. de Longueville, sa jeunesse & sa propre grandeur, la convioient souvent à regarder sa Rivale avec mépris. Il arriva donc qu'un jour Made. de Mombazon étant chez elle dans un grand Cercle, une de ses Damoselles trouva une Lettre dans sa Chambre, & l'ayant ramassée la porta à sa Maitresse. Cette Lettre se trouva d'une écriture de fem-

me, qui écrivoit tendrement à quelqu'un qu'elle ne haïssoit pas. Comme pour l'ordinaire de telles matieres sont toujours l'entretien de toutes les compagnies, & qu'on prefere celles-là à toutes autres choses, on ne negligea pas le sujet de risée que cette Lettre donna à ceux qui composoient celle de Made. de Mombazon. De la gaieté, on vint à la curiosité: de la curiosité, au soupçon; & du soupçon, on passa jusqu'à décider qu'elle étoit tombée de la poche de Colligni, qui venoit de sortir, & qui, à ce qui se disoit à l'oreille, avoit de la passion pour Made. de Longueville. Cette Princesse étoit alors dans une grande réputation de vertu & de sagesse; mais, elle ne laissoit pas d'être soupçonnée de ne pas haïr l'adoration & les louanges. Les premiers, qui, chez Made. de Mombazon, dirent après elle que cette Lettre étoit de Made. de Longueville, ne le crurent pas en effet. Ce ne fut alors qu'une Histoire plaisante, dont chacun faisoit le conte à son ami fort en secret, pour seulement divertir celui qui l'ignoroit. Il ne demeura pas longtemps sans parvenir aux oreilles de Madame la Princesse, qui, selon son naturel altier & vindicatif, le ressentit vivement; & il est presque impossible de dire jusqu'où

à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 119

qu'où elle porta sa colere & sa douleur. Made. de Longueville , qui n'étoit pas moins sensible , mais qui étoit plus retenue , fut d'avis de n'en pas faire de bruit. La jalousie qu'elle avoit contre la Duchesse de Mombazon ; étant proportionnée à l'amour qu'elle avoit pour son mari , ne l'emportoit pas si loin qu'elle ne trouvât plus à propos de dissimuler cet outrage ; car il étoit d'une nature à devoir souhaiter plutôt l'étouffer , que d'en faire une solennelle vengeance. Made. sa Mere étoit animée pour beaucoup d'autres grands intérêts : elle sçavoit profiter de l'avantage qu'elle avoit d'être entrée dans la Maison de Bourbon ; & , ne pouvant se retenir , elle fit de cette querelle une affaire d'Etat. Elle vint trouver la Reine , lui demanda justice , & se plaignit hautement de Made. de Mombazon. Voilà toute la Cour partagée. Les femmes , qui avoient du respect pour Made. la Princesse , se rangèrent de son côté , pendant que tous les hommes furent chez Made. de Mombazon ; & l'on conta jusqu'à quatorze Princes , qui la furent voir. Mais tous ces approbateurs , dont le nombre lui donnoit tant d'avantage , furent bientôt après contraints de se séparer d'elle : ils eurent peur du jeune Duc d'Enguien , qui , au



bruit de la colere de Made. la Princesse ;  
montra de vouloir porter hautement les  
intérêts de Made. de Longueville ; & ce  
redoutable Protecteur diminua l'audace de  
ceux qui avoient ôsé perdre le respect qui  
est dû au Sang Royal. La Reine , qui  
avoit toujours aimé Made. la Princesse ,  
se trouva fort disposé à la favoriser : elle  
étoit Mere du Duc d'Enguien , qui ve-  
noit de gagner une Bataille , & qui se  
faisoit déjà craindre : il falloit l'épargner  
tout-à-fait , de peur que le repos de la  
Régence n'en fut troublé. Ces considé-  
rations devoient l'emporter sur tout le reste :  
la chose de soi l'obligeoit aussi , & le droit  
des gens vouloit qu'elle deffendit la gloire  
de Made. de Longueville , qui , outre  
sa Naissance , avoit de belles qualitez , dont  
la réputation n'étoit point encore atta-  
quée , & qui étoit fort aimable de sa per-  
sonne. Cette Princesse étoit grosse : elle  
étoit allée à la Barre , Maison auprès de  
Paris , qu'elle avoit choisie pour aller pas-  
ser les premiers chagrins de son Aventure ,  
& pour s'y reposer. La Reine la fut voir ,  
pour la consoler , & lui promettre sa Pro-  
tection. Après les premiers discours de  
civilité , Made. la Princesse la mena dans  
un Cabinet , où la Mere & la Fille se  
jettèrent à ses pieds , & lui demandèrent  
justice

justice de l'outrage que Made. de Mombazon leur avoit fait. Ce fut avec tant de sentimens & tant de larmes, que la Reine m'ayant fait l'honneur à son retour de la Barre de me conter ces particularitez, me dit que ces Princesses lui avoient fait pitié, & qu'elle leur avoit promis qu'elles seroient entièrement satisfaites. Cela se fit en effet, avec toute la cérémonie requise, & de maniere qu'elles en furent contentes. Le Duc de Beaufort, le grand soutien de Made. de Mombazon, commençoit à déchoir de cette première faveur, qui avoit d'abord ébloui tout le monde. Malgré l'amour qu'il a pour Made. de Mombazon, la Reine favorise Made. la Princesse & Made. de Longueville. Il demande l'Amirauté : on la lui refuse, parce que déjà le Cardinal Mazarin avoit fait résoudre la Reine de la laisser au Duc de Brezé, Neveu du Cardinal de Richelieu. Il en étoit saisi, & avoit du mérite ; mais on la lui auroit ôtée sans la protection du Cardinal. Ce changement dans l'esprit de la Reine déplut infiniment à toute la Caballe contraire ; mais, il toucha vivement le Duc de Beaufort en son particulier. Il s'étonna de se voir refusé d'une grace qu'il avoit espérée, & qu'il disoit tout haut que la Reine lui avoit

avoit promise. Son ressentiment le fit résoudre de se deffaire de ce Ministre qui commençoit à le braver en toutes occasions : & le nouveau venu , qui voioit combien ces gens-là le devoient , se voulut servir de la colere de Made la Princesse pour les pousser , & pour les perdre , s'il le pouvoit. Ce qui proceda de la malice de Made. de Mombazon , tant pour satisfaire sa passion particuliere , que pour faire du mal à ceux qui soutenoient le Parti du Cardinal Mazarin , servit utilement au même Gardinal pour se deffaire de ses ennemis , & pour anéantir les Cabales qui lui étoient opposées. Comme il avoit de l'esprit , & de cet esprit de Cabinet qui fait jouer tant de grandes machines , il lui fut aisé de se bien servir de ces petits événemens , pour parvenir à ses grands desseins. Il étoit insinuant , il sçavoit se servir de sa bonté apparente à son avantage , il avoit l'art d'enchanter les hommes , & de se faire aimer par ceux à qui la Fortune le soumettoit. J'ai ouï dire à la Maréchalle d'Etrées qui l'avoit vu à Rome , & qui le connoissoit à fond , qu'il n'étoit capable de juger bien des choses , que dans la médiocre fortune. C'étoit l'homme du monde le plus agréable. Il ne faut donc pas s'étonner s'il a  
sçû

scû se faire estimer par une grande Reine, & pour quelque tems des Princes du Sang, dont il a eu plusieurs fois l'Amitié.

La Reine, pour remédier par la Paix à ces petits desordres de la Cour, qu'elle regardoit comme des bagatelles, ordonna que la Duchesse de Mombazon iroit chez Madame la Princesse, lui faire, non seulement des excuses, mais une réparation publique sur ce qui avoit été dit, ou par elle, ou par ceux qui étoient chez elle. Ce qu'elle devoit dire pour cet effet, & les paroles qu'on lui devoit répondre, furent écrites dans le petit Cabinet du Louvre, sur les Tablettes du Cardinal, qui travailloit en apparence pour appaiser toutes ces querelles au contentement des deux parties. J'y étois le soir que toutes ces importantes façons furent examinées; & je me souviens que j'admirai dans mon ame quelles sont les folies & les vaines occupations de ce monde. La Reine étoit dans son grand Cabinet, & Madame la Princesse étoit avec elle, qui, toute emuë & toute terrible, faisoit de cette affaire un crime de leze Majesté. Madame de Chevreuse, engagée par mille raisons dans la querelle de sa belle mere étoit avec le Cardinal Mazarin, pour composer la Harangue qu'elle

le

le devoit faire. Sur chaque mot, il y avoit un pour-parler d'une heure. Le Cardinal, faisant l'affairé alloit d'un côté à l'autre, pour accommoder leur différent; comme si cette Paix eût été nécessaire au bonheur de la France, & au sien en son particulier. Je ne vis jamais, selon mon avis, une momerie si complete; car enfin, la chose de soi n'étoit rien: & chaque jour il arrive de ces Aventures & de pires, non seulement aux particuliers, aux Princes & Princesses, mais aux Rois & aux Reines. Les têtes couronnées sont de toutes façons les plus exposées à l'injustice de la médifance; les plus raisonnables ne s'avisent pas seulement de les sentir, ni de les vouloir punir; ils savent & doivent connoître que c'est un mal irremédiable. Il fut donc arrêté que la Criminelle iroit chez Madame la Princesse, le lendemain, où elle devoit dire, *que le discours qui s'étoit fait de la Lettre\* étoit une chose fausse, inventée par de méchants esprits; & qu'en son particulier elle n'y avoit jamais pensé: connoissant trop bien la vertu de Madame de Longueville,*

\* Je suis obligé de dire ici qu'on a scû certainement que cette Lettre trouvée chez Madame de Mombazon étoit écrite à Maulevrier par une Dame fort indigne d'être comparée à Madame de Longueville.



à l'Histoire d'Anne d'Autriche. 185

ville, & le respect qu'elle lui devoit. Cette Harangue fut écrite dans un petit Billet, qui fut attaché à son éventail, pour la dire mot à mot à Madame la Princesse. Elle le fit de la manière du monde la plus fiere & la plus haute; faisant une mine qui sembloit dire, *Je me moque de ce que je dis.*

Madame la Princesse, après cette satisfaction, supplia la Reine de lui permettre de ne se point trouver en lieu où seroit la Duchesse de Mombazon; ce que la Reine lui accorda facilement. Elle voulut lui faire ce plaisir, & crut que la chose n'étoit pas de grande conséquence, quoique difficile à exécuter. Il arriva quelques jours après, que Madame de Chevreuse l'engagea de donner une Collation à la Reine, dans le Jardin de Regnard au bout des Thuilleries. La Reine y voulut mener Madame la Princesse: elle l'assura que Madame de Mombazon n'y seroit pas, parcequ'elle sçavoit qu'elle avoit pris médecine ce jour-là. Sur cette certitude, elle se hazarda de la suivre; mais, quand la Reine arriva dans ce Jardin, on lui dit que la Duchesse de Mombazon y étoit, & qu'elle prétendoit faire l'honneur de la Collation, comme belle mere de celle qui la donnoit. La Reine  
en

en demeura surprise; car elle avoit promis à Madame la Princesse sûreté là-dessus, & fut embarrassée de cette mauvaise rencontre. Madame la Princesse fit semblant de vouloir s'en aller, & de ne pas vouloir troubler la Fête; mais la Reine la rerint, & lui dit, qu'elle étoit obligée d'y remedier, puisque c'étoit sur sa parole qu'elle s'étoit résoluë d'y venir. Pour le faire sans bruit, elle envoya prier Madame de Mombazon, de faire semblant de se trouver mal, & de s'en aller; afin de la tirer par là de la peine où elle étoit. Cette Dame, sachant la cause de ce petit banissement, ne put consentir à fuir devant son ennemie; & fut si peu habile, qu'elle refusa cette complaisance à celle à qui elle en devoit de plus grands. La Reine se sentit offensée de cette résistance: elle ne voulut pas laisser aller Madame la Princesse; &, refusant la Collation & la Promenade, revint au Louvre, fort irritée contre le peu de respect que Madame de Mombazon avoit eu pour elle. Comme les Rois sont pour l'ordinaire fort au-dessus de ceux qui les offensent, il leur est facile de s'en venger. Le lendemain, la Reine lui envoya commander de s'absenter de la Cour, & de s'en aller à l'une de ses maisons. Elle le fit

fit aussi-tôt, au grand regret de ses Amis, & même du Duc d'Orléans, qui l'ayant aimée autrefois s'en souvenoit encore. Il ne put néanmoins y apporter aucun remède, parce que la Reine étoit en colere. Elle en avoit sujet, & son Ministre trouvoit à propos qu'elle le fut plus encore pour ses intérêts, que pour avoir manqué d'obéissance.

Cette disgrâce fut aussi-tôt suivie de celle du Duc de Beaufort, & de toute la troupe des Importans. L'engagement qu'il avoit avec cette Dame exilée, la douleur qu'il avoit de voir qu'une autre lui venoit d'enlever sa faveur, la haine que Monsieur le Prince, Madame la Princesse, & Madame de Longueville, avoient contre cette Cabale, & sur tout la nécessité où se trouvoit le Cardinal Mazarin de le perdre, firent enfin sa disgrâce, & composèrent le malheur de sa vie.

Le Duc de Beaufort fut accusé d'avoir voulu faire assassiner le Cardinal Mazarin, & la Reine fut persuadée que par deux fois il pensa l'exécuter; mais, d'autres m'ont assuré qu'il vouloit seulement lui faire peur. J'ai ouï dire aussi, qu'il y avoit quelque vérité dans cette Accusation. Des gens dignes de foi, & peu affectionnez au Cardinal, m'ont avoué qu'un jour

com.

comme il voulut aller diner à Maisons ; il y avoit eu des Soldats affidez , qui devoient s'en deffaire sur le chemin ; que le Duc d'Orleans , étant arrivé par hazard comme il alloit monter en carrosse , voulut se mettre de la partie ; & que la présence avoit empêché ce dessein. Une autre fois , l'histoire assure que le Cardinal allant de sa maison au Louvre , qui étoit tout contre , on devoit encore le tuer par une fenêtré ; que ce soir , il fut averti de n'y pas aller ; & que dans les coins des rues voisines il y avoit eu beaucoup de troupes de gens à cheval. Il est vrai aussi que le lendemain de ce même jour le bruit fut grand à la Cour qu'on avoit voulu tuer le Cardinal Mazarin. Sur ce bruit , il y eut beaucoup de monde au Louvre ; & la Reine me parut mal satisfaite du Duc de Beaufort , & de toute la Caballe des Importans. Elle me fit l'honneur de me dire , comme je m'approchai d'elle , & que je lui demandai raison de ce tumulte : *Vous verrez devant vingt-quatre heures comme je me vengerai des tours que ces méchans Amis me font.* Je gardai secrettement dans mon cœur ce que la Reine m'avoit fait l'honneur de me dire , & demurai fort attentive à voir le succès des deux jours dont la Reine m'avoit

voit averti. Jamais le souvenir de ce peu de mots ne s'effacera de mon esprit. Je vis en ce moment par le feu qui brilloit dans les yeux de la Reine, & par les choses qui en effet arrivèrent le lendemain & le soir même, ce que c'est qu'une personne souveraine, quand elle est en colère, & qu'elle peut tout ce qu'elle veut.

Ce même soir, le Duc de Beaufort revenant de la Chasse, qui fut peu de jours après l'exil de Madame de Mombazon, rencontra en entrant au Louvre Madame de Guise & Madame de Vendôme, sa mere, avec la Duchesse de Vendôme, sa Sœur, qui avoient accompagné la Reine tout ce jour. Elles avoient appris le bruit de cet assassinat, & vu l'émotion qui avoit paru dans le visage de la Reine. Elles firent ce qu'elles purent pour empêcher ce Prince de monter en haut, & lui dirent que ses Amis étoient d'avis qu'il s'absentât pour quelques jours, afin de voir ce qu'il devoit faire; mais lui, sans s'étonner, continua son chemin, & leur répondit ce que le Duc de Guise avoit répondu à un Billet qui l'avertissoit qu'on devoit le tuer; *On n'oseroit.* Il étoit encore enivré de l'opinion de sa faveur: il avoit vu la Reine le matin ou le soir du jour précédent, qui lui  
avoit



avoit parlé avec la même douceur & familiarité ordinaire ; & il ne s'imagina pas que sa destinée pût changer si facilement. Il entra donc chez la Reine dans cette sécurité. Il la trouva dans son grand Cabinet du Louvre , qui le reçut amiablement , & qui lui fit des questions sur sa Chasse , comme si elle n'eut eu que cette pensée dans son esprit. Elle avoit appris à bien dissimuler du feu Roi son Mari , qui avoit pratiqué cette laide , mais nécessaire vertu , plus parfaitement qu'aucun Prince du monde , après avoir satisfait par un beausembiant à tout ce que la Politique l'obligeoit de faire.

Le Cardinal étant arrivé sur cette douce conversation , la Reine se leva , & lui dit de la suivre. Il parut qu'elle vouloit aller tenir Conseil dans sa Chambre. Elle y passa , suivie seulement de son Ministre. En même tems , le Duc de Beaufort , voulant sortir par le petit Cabinet , trouva Guitaut , Capitaine des Gardes de la Reine , qui l'arrêta & lui fit commandement de le suivre de la part du Roi & de la Reine. Ce Prince , sans s'étonner , après , l'avoir regardé fixement , lui dit *Oui je le veux ; mais cela , je l'avouë , est assez étrange*. Puis , se tournant de côté de Messes. de Chevreuse & de Hautefort ,  
qui

qui étoient dans le petit Cabinet, & qui causoient ensemble, il leur dit, *Mes Dames, vous voiez, la Reine me fait arrêter.* Sans doute qu'elles furent surprises de cette aventure, & qu'elles en eurent de la douleur; car elles étoient de ses Amies: & pour lui, je crois que le dépit & la colere occupèrent entièrement son ame. Il ne s'imaginait pas qu'après avoir été Serviteur de la Reine pendant ses malheurs, elle pût jamais se résoudre à le traiter de la sorte. Ce n'étoit pas un homme détrompé des vanitez du monde, ni qui sçut en faire les solides jugemens qu'un esprit du commun eut pû faire. Il étoit homme d'esprit en beaucoup de choses, mais fort attaché à la fausse gloire qui suit la faveur, & par conséquent il fut mal content de se voir trompé & déchu de ses belles espérances: mais, comme il avoit du cœur, il fit bonne mine dans son malheur.

Quand le Duc de Beaufort fut entré dans la Chambre de Guitaut, où d'abord on le mena, il demanda à souper. Il mangea de grand appetit, & dormit de même! Aussitôt qu'il fut arrêté, le bruit de sa détention fit venir Made. la Mere, & Made. de Nemours sa Sœur au Louvre, pour se jeter aux pieds de la Reine, pour  
I lui

lui demander sa grace ; mais elle étoit enfermée , & leurs larmes ne furent point veues , & leurs cris ne furent point entendus , que de peu de personnes qui furent les consoler. Je fus de ce nombre , & nous leur dimes qu'elles ne la pouvoient pas voir ; que ses résolutions ne pouvoient se changer , & qu'elles feroient mieux pour le présent de se soumettre à la volonté de Dieu. La Duchesse de Vendôme , qui étoit une Sainte , & la Mere des pauvres , ne manqua pas de prendre ce parti. Barriere , Serviteur de la Reine , devoit être arrêté ce même jour. Cette Princesse s'étoit autrefois servi de lui , pour des Commissions où il falloit du secret & de la résolution ; & quand elle avoit appréhendé qu'on lui ôtât ses Enfans , c'étoit lui qu'elle avoit envoyé trouver le Grand Ecuier , pour le prier de travailler à détourner le Roi de cette pensée : mais Barriere aiant trouvé ce Favori peu assuré de la bonne volonté de son Maître , il n'avoit pas été en état de lui rendre ce service ; & craignant de s'embarasser dans le malheur qui lui arriva peu de tems après , il n'avoit songé qu'à se sauver. Elle étoit prête de le récompenser , lorsque le Cardinal Mazarin , craignant la liaison que ceux qui étoient attachée à elle

avoient

avoient avec le Duc de Beaufort, eut dessein de l'enveloper dans sa disgrâce. Il en fut averti par la Marquise de Hautefort; & au lieu d'en aller parler le lendemain à la Reine, il alla d'abord, suivant son conseil, trouver son Ministre, qui le reçût si bien, qu'il lui dit, que le croiant homme d'honneur, il vouloit bien se fier à sa parole; & l'on scût en effet qu'il avoit envoyé prier la Reine de ne rien faire contre Barriere qu'il ne l'eut vuë. Il eut donc la bonté de le sauver de la prison; mais, comme il scavoit bien que ce Gentilhomme avoit offert à la Reine de tuer le Cardinal de Richelieu, il ne trouva pas à propos de lui laisser donner par elle la Lieutenance de ses Gendarmes, qu'elle lui avoit promise: il crut qu'un homme intrépide & capable de tout entreprendre, étant Ami de ses Ennemis, ne lui étoit pas propre en cette Charge, qui fut donné à Mesgrin. Quand Barriere en fit ses plaintes à la Reine, elle tourna la conversation sur les offres qu'il lui avoit faites, & lui dit en parlant du Cardinal de Richelieu, *Vous scavez, Barriere, que je vous dis & vous le repetai, Il est Prêtre, je n'y puis consentir.* Tous ses Amis lui dirent, quand il leur en parla, que n'ayant pas accepté ses offres,

il ne devoit pas s'étonner si elles lui avoient été nuisibles en cette occasion ; & je lui ai depuis ouï dire , que cela avoit été pour lui une grande leçon , qui lui avoit appris que Dieu seul méritoit d'être aimé & servi , & qu'on ne devoit jamais le quitter pour des créatures.

Le Prisonnier fut mené au Bois de Vincennes. On lui donna un Valet de Chambre pour le servir , & un Cuisinier de la bouche. Ses Amis se plaignirent de ce qu'on ne lui avoit pas donné quelqu'un de ses Domestiques ; mais la Reine , à qui j'en parlai à leur priere , me répondit que ce n'étoit pas l'usage. On envoya ordre à Monsieur & à Madame de Vendôme , & à Monsieur de Mercœur , de sortir incessamment de Paris. Le Duc de Vendôme s'en excusa d'abord , sur ce qu'il étoit malade ; mais pour le presser d'en partir , & lui faire faire son voiage plus commodément , la Reine lui envoya sa litiere. Quelques personnes , affectionnées à cette Maison disgraciée , trouverent que la Reine avoit fait une trop grande affaire d'une bagatelle ; mais ses ennemis qui étoient les amis de Madame la Princesse , & de toute la Cabale de l'Hôtel de Condé , envenimant les moindres choses , le Cardinal ne fut pas fâché de  
pro-



profiter de la colere de la Reine pour éloigner de la Cour tous ceux qui s'opposoient à son établissement , en lui faisant comprendre que les Princes de Vendôme n'avoient une si grosse Cour , qu'à cause qu'ils souffroient qu'on dît qu'ils la gouvernoient absolument ; ce qui faisoit croire qu'elle ne feroit du bien à personne , qu'à leur recommandation. Le grand nombre de gens de cette Cabale , qui l'importunoient tous les jours de leur prétentions , fit qu'elle se laissa aisément persuader, qu'elle n'étoit point obligée de les récompenser des pertes dont elle n'étoit point cause ; & qu'il falloit arrêter la présomption de ce jeune Prince , qui marquoit assez par son peu de conduite, qu'il étoit plus propre à brouiller l'état , qu'à le servir. Elle trouva elle-même , qu'étant Régente , & par conséquent chargée du soin de gouverner un grand Roiaume , elle étoit obligée de se dépouiller de ses inclinations particulières , pour ne songer qu'au bien public , & de n'avoir plus d'autres intérêts que ceux de l'État , qui étoient tout-à-fait opposez à ceux qu'elle avoit eu quand elle n'avoit point d'Enfans , & qu'on la menaçoit à tous momens de la renvoyer en Espagne : car, en ce tems-là , elle n'avoit que fort

peu d'Amis & de Serviteurs , à qui elle devoit avoir de la reconnoissance ; mais , que depuis ce tems-là , outre le souvenir de leur services qu'elle ne devoit pas perdre , elle devoit rendre la justice à tous les sujets du Roi son Fils. Le prétendu assassinat , dont on accusoit en général ceux de cette Cabale , ne lui paroissoit pas même trop incroyable , à elle , qui sçavoit à n'en pouvoir douter , qu'il avoit effectivement eu dessein de tuer le Cardinal de Richelieu : ceux , qu'on s'imagine pouvoir avoir eu dessein d'assassiner le Cardinal Mazarin, étant du nombre des Importans , qui n'en faisoient point de scrupule dans le Regne du feu Roi. Le lendemain de la détention du Duc de Beaufort , pendant qu'on peignoit la Reine , elle nous fit l'honneur de nous dire à deux de ses femmes & à moi , ce que ce Prince avoit dit à Guitault , quand il fut arrêté. Elle estima la grandeur de son courage , d'avoir marqué tant d'indifference pour son malheur , & nous dit qu'elle l'avoit plusieurs fois averti de changer de conduite , & que s'il avoit crû ses conseils , il auroit évité sa disgrâce ; & nous assura , qu'elle s'étoit résolue de le faire arrêter avec une douleur incroyable , le plaignant de tout ce qu'il alloit souffrir ,  
lui

lui & toute sa Famille : & que dans le moment qu'elle sçût qu'on exécutoit l'ordre qu'elle en avoit donné , elle sentit un grand battement de cœur. Elle nous conta ensuite , que deux ou trois jours auparavant , étant allée se promener au Bois de Vincennes , où Chavigni lui donna une magnifique collation , elle avoit vu ce Prince fort enjouié , & qu'alors il lui vint dans l'esprit de le plaindre , disant en elle-même , *Helas ! ce pauvre garçon dans trois jours sera peut-être ici , où il ne vira pas.* Et la Demoiselle Filandre , première Femme de Chambre , me jura que la Reine pleura ce jour-là en se couchant ; qu'elle lui avoit dit fort bonnement , que comme elle les avoit tant aimé du tems du feu Roi , & que cette amitié avoit duré fort long-tems , elle avoit eu de la peine à s'en détacher , & à les perdre. Voilà des marques estimables de sa bonté. Aussi , je croi pouvoir dire sans flatterie de la Reine , qu'il n'y a jamais eu une si véritable douceur , ni jamais une personne si droite dans ses intentions que la Reine , quand elle agissoit par elle-même. Elle étoit éclairée sur tout ce qu'on appelle la raison ; mais , malgré ses belles lumières naturelles , il étoit facile à ceux qui avoient du pouvoir

auprès d'elle, de la rendre un peu trop préoccupée. Ses oreilles n'étoient pas toujours également susceptibles d'écouter le pour & le contre; & outre son Ministre principal, il y a eu encore d'autres personnes, qui ont pû en de certaines occasions lui cacher la vérité: mais il étoit rare de la voir en cet état.

La disgrâce du Duc de Beaufort fut suivie de celle de l'Evêque de Beauvais, qui ne put pas tenir contre un Competiteur aussi puissant que l'étoit le Cardinal Mazarin. Le Chapeau, qu'on avoit demandé pour lui, fut contremandé; & il parut quitter la Cour sans regret, pour aller dans son Evêché de Beauvais la faire à un meilleur maitre que les plus grands & les meilleurs Rois du Monde ne le peuvent être, où il a vécu saintement le reste de sa vie.

Ce Prélat étoit si peu habile, qu'il fut aisé à ses Ennemis de lui faire perdre l'estime de la Reine. Le Cardinal Mazarin se servit d'une chose dite par lui trop légèrement, pour la persuader qu'il étoit incapable d'aucun secret. Après la prison du Duc de Beaufort, cet Evêque dit à Monsieur le Prince, qu'il s'étonnoit qu'il eût consenti à cette détention. Monsieur le Prince, qui n'en étoit point affligé,  
lui





que de Beauvais , elle choisit le Cardinal Mazarin , qui lui parut avoir toutes les qualitez qui sont nécessaires à un grand Ministre.

Madame de Chevreuse , dégoutée de voir tous ses Amis exilés & maltraités , & son crédit diminuer tous les jours , se plaignit à la Reine du peu de considération qu'elle avoit pour ses anciens Serveurs. La Reine la pria de ne se mêler de rien , de la laisser gouverner l'Etat , & disposer de ses Affaires à son gré. Elle lui conseilla , à ce qu'elle m'a fait l'honneur de me dire , de vivre agréablement en France , de ne se mêler d'aucune Intrigue , & de jouir sous sa Régence du repos qu'elle n'avoit pas pu avoir du tems du feu Roi. Elle lui représenta qu'il étoit tems de se plaire dans la retraite , & de régler sa vie sur les pensées de l'autre monde. Elle lui dit qu'elle lui promettoit son amitié à cette condition ; mais que si elle vouloit troubler la Cour , qu'elle la forceroit de l'éloigner , & qu'elle ne pouvoit lui promettre de grace plus grande , que celle d'être au moins chassée la dernière. Madame de Chevreuse ne reçut pas ces remontrances & ces conseils avec la soumission d'esprit pratiquée dans les Couvents : elle ne crut pas que la  
cha-

charité & le soin de son salut & fussent la principale cause. Ce n'est pas dans la Cour, où se débite cette marchandise de bonne foi : ce n'est pas aussi dans ce lieu où elle est reçue avec humilité. Les pensées saintes n'entrent point dans les cœurs par des motifs humains : au contraire, rien ne révolte tant les esprits, que les Prédications à contre-tems. Celle-là eut son effet de cette manière ; & comme la Reine n'eut pas de satisfaction de sa réponse ni de sa conduite, le dégoût s'augmenta de son côté ; & Madame de Chevreuse connoissant que la bonté de la Reine diminuoit pour elle, ne s'étonna point, quand enfin elle reçut commandement d'aller à Tours, ou à l'une de ses maisons. Elle partit de la Cour, & fut quelques jours chez elle : mais, ne pouvant se tenir en repos, elle en partit déguisée, elle & Mademoiselle sa Fille ; & voulant gagner l'Angleterre, elle demeura malade dans les Isles de Guernézé, où elle souffrit beaucoup de miseres. De là, elle revint en Flandres, où le Duc de Lorraine, tout banni qu'il étoit, la reçut & l'assista beaucoup. Le Cardinal Mazarin disoit, pour se disculper de sa disgrâce, qu'elle avoit trop d'amour pour l'Espagne, qu'elle vouloit absolument

faire faire la Paix à l'avantage des Espagnols, & qu'il n'avoit jamais pû acquérir son amitié. J'ai oüi dire à ceux qui l'ont connue particulièrement, qu'il n'y a jamais eu personne qui y ait si bien connu les intérêts de tous les Princes, & qui en parlât si bien : & même je l'ai entendu louer de sa capacité ; mais, il ne m'a pas paru par sa conduite, que ces lumières aient été aussi grandes que sa réputation. Comme elle avoit de l'esprit, & qu'elle avoit pratiqué les Etrangers, il est à croire que sans lui faire de grace, on pouvoit lui donner cette louange ; & peut être qu'elle étoit assez capable de donner son avis sur la Paix : mais, on peut dire d'elle avec justice, que ceux qui ont examiné ce qui paroissoit de bon en elle, lui ont trouvé beaucoup de deffauts. Elle étoit distraite en ses discours, & très occupée des chimeres, que son inclination à l'intrigue lui donnoit. Il est à présumer aussi, que ses jugemens n'ont pas toujours été réglez par la raison, & que ses passions ont beaucoup contribué à les former en elle. La Reine & son Ministre pouvoient donc la craindre avec quelque sujet. Je lui ai oüi dire à elle-même, sur ce que je la louai un jour d'avoir eu part à toutes les grandes Affaires.

res.

res qui étoient arrivées dans l'Europe, que jamais l'ambition ne lui avoit touché le cœur; mais que son plaisir l'avoit mené : c'est-à-dire, qu'elle s'étoit interressée dans les Affaires du Monde, seulement par rapport à ceux qu'elle avoit aimé.

Dans le même tems, ou peu après, on fit commandement à tous les Evêques de s'en aller à leurs Diocèses. Cet ordre fut donné, afin que l'Evêque de Lizieux\* se retirât dans le sien. Il étoit devot; grand Prédicateur, & libre à dire la vérité. Il étoit le Saint de la Cour : il avoit toujours appelé la Reine sa bonne Fille; & la Reine avoit toute sa vie marqué l'estimer infiniment. Le feu Cardinal, quoi qu'il ne l'aimât pas, à cause qu'il étoit bon ami de la Reine, ne l'avoit voulu jamais chasser, & avoit toujours quelque vénération pour sa vertu & pour sa barbe grise; mais enfin, il fallut qu'il s'en allât bientôt, aussi-bien que les autres. Il devina aisément que le commandement général n'étoit donné que pour lui, & que la fortune du Ministre, plutôt que la piété de la Reine, l'envoioit satisfaire à ses obligations. Il étoit intime ami des Princes de Vendôme : il logeoit dans

\* L'Evêque de Lizieux avoit été Evêque de Nantes.

dans leur maison, & parloit librement à la Reine; si bien que le Cardinal, le craignant avec sujet, fut bien aise de s'en deffaire. Il vint trouver la Reine un matin, pour prendre congé d'elle. Elle étoit à sa toilette, qui s'habilloit; & ne sçachant que lui dire (dans l'embarras que la présence de ce bon homme lui causoit) elle le pria fort succinctement de se souvenir d'elle dans ses bonnes prieres. Pour lui, il ne lui parla point: il lui voulut montrer sans doute par son silence, qu'il obéïssoit sans estimer le commandement. J'y étois, & je le remarquai avec peine, pour la Reine, & pour celui qu'elle chassoit si doucement. La Reine ensuite étant au Val-de-Grace, dit à la Marquise de Maignelai, Dame de grande qualité & de grande vertu, amie de cet Evêque, qu'elle avoit été obligée par beaucoup de considérations à l'éloigner; mais qu'elle lui juroit par le Dieu qu'elle venoit de recevoir (car elle sortoit de la Sainte Communion) qu'elle en avoit été très fâchée, & qu'elle avoit eu autant de peine à se résoudre à le perdre, que s'il eut été son véritable Pere.

Environ ce même - tems, se fit un Combat à la Place Roiale, entre le Duc de Guise, un des principaux soutenus  
de



de Madame de Mombazon , & le Comte de Coligni. C'étoit une suite de la Lettre qui fut trouvée chez cette Duchesse, qu'on avoit faussement attribuée à Coligni , & qu'on avoit voulu dedier à Madame de Longueville. Le Duc de Guise, brave comme ses aieux, eût de l'avantage sur le martir de Madame de Longueville : il lui donna un grand coup d'épée dans le bras. Il mourut de sa blessure quelque tems après, affligé de son malheur, qui lui fut sensible. L'Estrade lui servit de second. Il étoit son Parent ; & desirant sa conservation, il lui dit, quand il le pria d'aller appeller le Duc de Guise, que si ce Prince, qui n'avoit nulle part à la raillerie de chez Madame de Mombazon, l'en assuroit encore, qu'il croioit qu'il devoit en demeurer satisfait ; mais Coligni, sur ce conseil, lui répondit, Il n'est pas question de cela : je me suis engagé à Madame de Longueville de me battre contre lui à la Place Royale ; je n'y puis manquer. Bridieu servoit le Duc de Guise, & l'Estrade eut de l'avantage sur lui ; &, après l'avoir blessé, & mis hors de combat, il alla pour secourir son Ami, qu'il trouva en mauvais état. Ce Seigneur, à qui il offrit de recommencer le combat, quoi qu'il fut blessé, lui demanda

manda son amitié; & voiant qu'il perdoit beaucoup de sang, ne voulut point par grandeur d'ame accepter la proposition. Madame de Longueville, à ce qu'on a crû, étoit chez la vieille Duchesse de Rohan, qui les vit battre, cachée à une fenêtre; mais elle eut peu de satisfaction de sa curiosité. On fit cette Chançon sur ce Combat:

*Essuiez vos beaux yeux,  
Madame de Longueville,  
Essuiez vos beaux yeux.  
Coligni se porte mieux.  
S'il a demandé la vie,  
Ne l'en blâmez nullement;  
Car c'est pour être votre Amant,  
Qu'il veut vivre éternellement.*

Ce Combat donna beaucoup de gloire au Duc de Guise, qui en méritoit par sa valeur & par son esprit; mais, il avoit une légèreté, qui le rendoit méprisable: car, outre qu'il ne s'appliquoit point au soin de sa grandeur, & qu'en toute sa conduite on voioit manquer la prudence, il a donné de si grandes marques de sa légèreté, soit dans la Galanterie, soit dans l'Amour légitime, qu'une Femme ne sçauroit jamais le louer sans manquer à

ce qu'elle doit à son sexe. Il avoit été dans ses premières années amoureux de la Princesse Anne de Gonzague. Il lui avoit promis qu'il seroit son Mari, & sur ses promesses elle crut qu'il l'épouserait; mais, il la laissa bien-tôt après dans la liberté d'en prendre un autre. Cette Princesse avoit de la beauté & de grandes charmes dans l'esprit; si bien qu'il ne lui fut pas difficile de prendre un autre parti: peu d'années après, elle épousa le Prince Palatin, Fils du Roi de Bohême; & nous la verrons pendant cette Régence, sous le nom de la Princesse Palatine, faire de grandes choses, & avoir part dans beaucoup d'événemens à la Cour. Le Duc de Guise, après avoir manqué à cette Princesse, s'en alla en Flandres, où il épousa publiquement la Comtesse de Bossu. Le mariage fut célébré par un Evêque parent de la Dame: il lui mangea cinquante mille écus pendant son exil; & ensuite, il s'en dégouta. Il étoit alors revenu en France, où il ne songeoit plus à elle, que pour lui faire des outrages.

Voions à accomplir en la personne de Madame de Hautefort la destinée de toute la troupe des Importans. La Reine avoit quitté le Louvre, à cause que son appartement ne lui plaisoit pas, & avoit  
pris

pris pour sa demeure le Palais Roial , que le Cardinal de Richelieu en mourant avoit laissé au feu Roi. Dans le commencement qu'elle occupa ce logis , elle fut fort malade d'une jaunisse effroiable , qui fut jugée par les Médecins ne provenir que de chagrins & de tristesse. Les chagrins qu'elle avoit reçus de tant de plaintes qui se faisoient contre son Gouvernement lui avoient donné de la peine. L'occupation des affaires lui causa beaucoup d'embarras ; & la douleur qu'elle sentit , se voyant forcée de faire des malheureux , lui fit une si grande impression , que son corps participant aux souffrances en eut une trop grande part. Sa tristesse s'étant dissipée , & sa maladie aussi , elle se résolut de ne plus penser qu'à jouir du repos qu'elle se donnoit , en se déchargeant sur son Ministre des soins & des affaires de l'Etat , & crut alors pouvoir être toujours aussi heureuse qu'elle étoit puissante. Madame de Hautefort , qui n'avoit pu se vaincre sur la haine qu'elle portoit au Cardinal Mazarin , étoit la seule qui lui causoit encore de l'inquiétude , non seulement parcequ'elle ne pouvoit souffrir ce Ministre , mais parceque son esprit , qui commençoit à prendre par beaucoup de devotion des sentimens  
qui

qui la rendoient severe , un peu contrariante , & trop critique , tout ce que la Reine faisoit lui étoit à dégoût ; & l'ancienne familiarité qu'elle avoit eue avec elle lui donnoit la liberté de lui dire quelque fois des choses qui marquoient qu'elle n'approuvoit nullement sa conduite. La Reine ne pouvoit souffrir cette manière d'agir ; & le Cardinal , qui souhaitoit la perte de cette Dame , ne manquoit pas d'aigrir l'esprit de la Reine contre elle. Ses sermons sur sa générosité passoient pour des reproches tacites ; & sa conduite enfin manquant de prudence fut cause qu'elle perdit les bonnes graces de celle qui auparavant l'avoit traitée de Chere Amie.

Un jour donc avant dans l'année mil six cent quarante-quatre , qu'à notre ordinaire nous avions eu l'honneur de passer le soir jusques à minuit auprès de la Reine ; nous laissâmes Madame de Hautefort causer avec cette Princesse en toute liberté , & avec le plaisir que sa présence , & la grace qu'elle nous faisoit de nous souffrir , nous donnoit. La Reine étoit prête de se mettre au lit : elle n'avoit plus que sa dernière Priere à faire , quand nous la quittâmes , & que Mademoiselle de Beaumont , le Commandant de Jars , ma  
Sœur,



Sœur, & moi, sortîmes, pour nous retirer. Dans ce moment, il arriva que Madame d'Hautefort, toujours occupée à bien faire, en déchaussant la Reine, appua la recommandation d'une de ses Femmes, qui parloit en faveur d'un vieux Gentilhomme servant, qui depuis long-tems étoit son domestique, & qui lui demandoit quelque grace : & Madame de Hautefort, ne trouvant pas en la Reine trop bonne volonté pour lui, elle lui dit & lui fit entendre par des souris de daigneux, qu'il ne falloit pas oublier ses anciens domestiques. La Reine, qui n'attendoit qu'une occasion pour se defaire d'elle, contre sa douceur ordinaire, ne manqua pas de prendre feu là dessus, & lui dit avec chagrin, qu'enfin elle étoit lasse de ses reprimandes, & qu'elle étoit fort mal satisfaite de la maniere dont elle vivoit avec elle. En prononçant ces importantes paroles, elle se jetta dans son lit, lui commanda de fermer son rideau, & de ne lui plus parler de rien. Madame de Hautefort, étonnée de ce coup de foudre, se jette à genoux, & joignant les mains, appella Dieu à témoin de son innocence & de la sincérité de ses intentions, protestant à la Reine qu'elle croioit n'avoir jamais manqué à son service, ni à

ce

ce qu'elle lui devoit. Elle s'en alla ensuite dans sa Chambre, sensiblement touchée de cette aventure, & je puis dire fort affligée. Le lendemain, la Reine lui envoie dire de sortir d'auprès d'elle, & d'emmener avec elle Mademoiselle d'Escars sa Sœur, qui avoit toujours été avec elle.

Je ne fus jamais plus étonnée que le matin, quand je fus à mon reveil ce qui étoit arrivé à Made. de Hautefort en ce peu de tems que nous l'avions laissée auprès de la Reine, & qui avoit causé de si grands effets contre elle. On doit dire par justice & pour sa deffense, que ses bonnes intentions la rendoient excusable ; mais les meilleurs choses sont presque égales aux pires, quand elles ne sont pas bien conduites ; & la vertu prise de travers peut quelquefois causer autant de mal que son contraire. Comme j'estimois la sienne, quoi que j'en visse l'imprudence, je l'allai voir dans sa Chambre, où elle me parut allez forte dans ce moment sur son malheur ; ( si ce peut être un malheur que de quitter la Cour. ) Après une conversation d'une demie-heure, où elle se justifia à moi du mieux qu'elle put, je fus trouver la Reine, à qui je dis la visite que je venois de faire, en excusant cette Dame avec le plus de soin qu'il me fut possible.

La

La Reine me fit l'honneur de me dire que j'avois tort de ne pas entrer dans les justes raisons qu'elle avoit de se plaindre d'elle; que je ne la connoissois presque pas, & que déjà ma bonté alloit à l'excuser, quoi que je dusse bien voir qu'elle n'avoit point de raison. Outre les plaintes qu'elle me fit alors, elle dit encore à Beringhen, qu'elle avoit senti de la peine, de me voir si légèrement engagée dans l'amitié de Made. de Hautefort, moi, qui n'étois de retour à la Cour que depuis peu, & qui n'y devois pas avoir de meilleure amie qu'elle. Cette plainte étoit obligeante, venant d'une grande Reine, qui certainement étoit la personne du monde à qui je devois le plus, & que j'aimois aussi le plus véritablement; mais, le cœur ne se voiant pas, la Reine fut quelque tems un peu froide pour moi. Ma conduite me fit beaucoup de tort auprès du Ministre: il crut que j'étois contre ses intérêts, puisque je paroissais prendre part à la disgrâce d'une personne qui lui étoit si opposée. Je n'entrois néanmoins dans nulle Cabale: mes intentions étoient droites; & la pitié seule me faisoit agir. Je ne laissai pas le soir de retourner voir Made. de Hautefort, qui, pour avoir voulu paroître forte, avoit tellement renfermé en elle toute sa dou-

douleur & sa foiblesse, qu'elle l'avoit pensé faire mourir. Son mal fut si violent, qu'elle n'avoit pû sortir de sa Chambre, selon le commandement qu'elle en avoit reçu. Nous la trouvames, le Commandeur de Jars, Mademoiselle de Beaumont, ma Sœur, & moi, dans un état pitoiable. Son cœur, qui n'avoit pas seulement soupité tout le jour, renonçant par force à la fierté dont il avoit voulu paroître rempli, étoit par sa douleur si étouffé, si saisi, & si abandonné à son ressentiment, que je puis dire avec vérité, n'avoit jamais rien vû de pareil. Elle sanglottoit d'une maniere si sensible, qu'il étoit aisé de juger qu'elle avoit beaucoup aimé la Reine, que sa disgrâce étoit dure, & qu'elle ne l'avoit pas prévuë. Nous la consolames le mieux que nous pûmes. Nous aurions fort souhaitté que la Reine eut été capable de s'adoucir, & de lui pardonner; mais le lendemain étant un peu remise, & même soulagée par deux saignées qu'il lui fallut faire la nuit, elle sortit du Palais Roial, regrettée de tout le monde. Car, comme la disgrâce sans crime a cela de propre qu'elle détruit l'envie dans l'ame des Ennemis, & les fait passer aisément de la haine à la pitié, elle augmente l'amitié dans celle des Amis, qui  
sont

font assez honnêtes gens pour aimer la générosité, & excuser les fautes que fait faire une vertu si extraordinaire. Cette illustre malheureuse alla s'enfermer dans une Religion, où elle demeura quelque tems : puis, elle en sortit & vécut fort retirée, ne voyant que ses Amis particuliers. Je n'osai plus l'aller voir, parcequ'en parlant d'elle à la Reine, & lui demandant en grace qu'elle ne trouvât pas mauvais que je l'alasse voir, cette Princesse m'avoit répondu froidement que j'étois libre, & que j'en pouvois user comme je voudrois. Je lui dis, en lui baissant la main, que je ne la voulois pas être, pour faire jamais aucune chose, qui put lui déplaire, & lui devant tout & rien à Madame de Hautefort que de la civilité & de l'estime. Je m'engageai à la Reine de ne la plus voir. Le Commandeur de Jars, beaucoup plus son Ami que moi, qui ne manquoit pas de fidélité pour ses Amis, en fit autant que moi, & ne la vit plus que quand elle se maria. Voilà donc la Reine sans trouble, & la Reine sans Importans. Tout le reste se rangea du côté du Ministre, & chercha son établissement par sa protection. Il ne restoit plus auprès de la Reine que la Marquise de Senecy, qui, n'étant pas



pas mise de sa main, ne pouvoit pas l'aimer, d'autant plus qu'elle la vouloit gouverner à sa mode, & qu'elle avoit voulu placer l'Evêque de Limoge son Parent, au premier degré de la faveur. Elle prétendit qu'on la fit Duchesse, & qu'on déclarât ses petits enfans Princes, à cause du nom de Foix qu'ils portent; de sorte qu'elle avoit de la peine à se voir contrainte sous une autorité qui resseroit son ambition dans les seules prérogatives de sa Charge: mais, comme elle étoit fort inégale, elle avoit de ces contrarietez que les Espagnols appellent *Altibaxos*; car tantôt elle pestoit comme les autres, tantôt elle le recherchoit avec de grandes soumissions, & se louoit de la moindre douceur qu'il lui disoit; & comme ces mouvemens d'amitié & de haine pour & contre lui étoient alternatifs, les bonnes ou les mauvaises paroles qu'elle tiroit de lui étoit différentes, & l'on ne pouvoit dire si elle étoit bien ou mal à la Cour, où elle demouroit sans aucun crédit.

Au commencement de la Régence, la Reine avoit établi un Conseil de Conscience, où se jugeoient toutes les Affaires qui concernoient les Bénéfices qu'elle vouloit donner à des gens de biens. Ce Conseil subsista tant que le Ministre voiant

son autorité traversée demeura dans quelque retenuë ; mais aussitôt qu'elle fut tout-à-fait affermie , il voulut disposer à son gré & sans aucune contradiction des Benefices , comme de tout le reste , ou que ceux à qui la Reine les donneroit fussent de ses Amis sans se trop soucier qu'ils fussent bons Serviteurs de Dieu, disant qu'il croioit qu'ils l'étoient tous. Ce Conseil ne servit donc qu'à exclure ceux qu'elle ne vouloit pas favoriser ; & quelques années après , il fut entierement aboli , à cause que le Pere Vincent , qui en étoit le Chef , étant un homme tout d'une piece , qui n'avoit jamais songé à gagner les bonnes graces des gens de la Cour dont il ne connoissoit pas les manieres , il fut aisément tourné en ridicule ; & qu'il étoit presque impossible que l'humilité , la penitence , & la simplicité évangélique s'accordât avec l'ambition , la vanité , & l'intérêt qui y regnent. Celle qui l'avoit établi auroit fort souhaité de l'y maintenir : c'est pourquoi elle avoit encore quelques longues conversations avec lui , sur les scrupules qui lui en étoient toujours demeurez ; mais elle manqua de fermeté en cette occasion , & laissa souvent les choses selon qu'il plut à son Ministre , ne se croiant pas si habile que lui,

&

& ne croiant pas l'être autant qu'elle l'étoit en beaucoup de choses : ce qui fut cause qu'il lui étoit aisé de la persuader de tout ce qu'il vouloit, & de la faire revenir après quelque résistance aux choses qu'il avoit résolues. Je sai néanmoins que dans le choix des Evêques particulièrement elle a eu une très grande peine à se rendre ; & qu'elle en a eu bien d'avantage, quand elle eut reconnu qu'elle avoit suivi ses avis trop facilement sur cet important Chapitre ; ce qu'elle ne faisoit pas toujours, & jamais sans consulter en particulier, ou le Pere Vincent tant qu'il a vécu, ou d'autres qu'elle a crû gens de bien : mais, elle a été quelquefois trompée par la fausse vertu de ceux qui prétendoient à la Prélature, & dont les personnes de piété sur qui elle se reposoit de cet examen lui repondoient peut-être un peu trop légèrement. Cependant, malgré l'indifférence que son Ministre a paru avoir sur ce sujet, Dieu a fait la grace à cette Princesse de voir la plupart de ceux qui pendant sa Régence ont été élevez à cette Dignité satisfaire à leur devoir, & faire leur fonctions avec une sainteté exemplaire. La Reine avoit mis dans les Finances le Président de Bailleul, homme de bien, & Juge fort integre, mais trop

familiarisé & trop doux pour cette Charge, où la Justice n'est pas la principale qualité qui soit nécessaire. Il étoit important au Cardinal Mazarin de le changer pour un moins régulier & plus dur que lui. Il ne voulut pas d'abord le chasser, & mit d'abord sous lui d'Hemeri pour Controleur général, avec tout le pouvoir dont cette Charge le rendoit capable, pour l'installer peu à peu & en faire un Sur-Intendant des Finances tout-à-fait à sa dévotion; ce qui arriva bientôt après. En même tems, la Reine, qui vouloit ôter Chavigni du Conseil, où le Cardinal n'étoit pas bien aise de le voir exercer la Charge de Secretaire d'Etat des Affaires Etrangères, dont il étoit fort capable, & qu'il avoit eue de Boutilier son Pere, & par laquelle aiant le maniment des plus grandes Affaires qui s'y examinent il avoit nécessairement quelque part au Ministère, lui ordonna de s'en deffaire & de la vendre au Comte de Brienne, qui vendroit celle qu'il avoit la Maison du Roi à Duplessis Guenegand; & comme elle le considéroit, non seulement par sa probité & par l'amitié qu'elle avoit pour la Comtesse de Brienne, elle lui fit donner deux cent mille livres, pour aider à paier celle qu'on lui vendoit cinq cent mille livres. Le Cardinal Ma-  
zarin

zarine n'ayant plus personne dans le Conseil qui pût lui donner quelque jalousie, le Comte de Brienne ne faisoit aucune difficulté de signer toutes les dépêches comme on les lui envoioit. Il ne restoit plus que la Charge de Secrétaire d'Etat de la Guerre, que Des Noiers, qui avoit été disgracié par le feu Roi avoit, & dont il fit donner la commission à le Tellier qu'il avoit connu en Italie, & qui en eut bientôt le titre par la mort de Des Noiers: & par ce moyen, il eut le plaisir de faire tout seul les quatre Charges de Secrétaire d'Etat, & les Titulaires ne furent que ses Commis.

Après avoir parlé de l'état où étoit la Cour, je croi qu'il est juste de dire quelque chose de particulier de la Reine. Elle s'éveilloit pour l'ordinaire à dix ou onze heures, & les jours de dévotion à neuf, qu'elle faisoit une longue Prière, avant que d'appeler celle qui couchoit auprès d'elle. Quand on avoit annoncé son réveil, ses principaux Officiers lui venoient faire leur Cour, & souvent d'autres personnes y entroient, & particulièrement certaines Dames, qui lui venoient parler ces aumônes de charité qui étoient à faire à Paris, dans toute la France, & même au dehors; car ses libéralitez en tout tems



étoient grandes , & s'étenoient générale-  
ment sur tout ce qui regardoit la piété ;  
son application étant sans relâche à tous  
les besoins qu'on avoit de sa protection  
& de sa justice. Les hommes n'étoient  
pas exclus de ses Audiences. Dans ces  
premieres heures , elle en donnoit sou-  
vent à plusieurs , & entroit dans toutes  
les Affaires dont ils lui parloient , selon  
qu'elle le jugeoit necessaire. Le Roi ne  
manquoit jamais , non plus que Monsieur,  
de la venir voir dès le matin , pour ne  
la quitter qu'à l'heure de leur retraite,  
excepté dans les heures de leur repas &  
de leur jeux ; l'enfance ne leur permet-  
tant pas encore de manger avec elle, com-  
me ils firent depuis. Quand ceux qui avoi-  
ent eu à parler à elle avoient eu leur Au-  
dience, elle se levoit , prenoit une Robe  
de Chambre, & après avoir fait uue se-  
conde Priere, elle déjeunoit de grand ap-  
petit. Elle prenoit ensuite sa chemise,  
que le Roi lui donnoit , en la baisant  
tendrement ; & cette coutume lui a duré  
long-tems. Après avoir mis son corps de  
jupe , avec un Peignoir , elle entendoit  
la Messe fort dévotement ; & cette sainte  
action finie, elle venoit à sa toilette. Il  
y avoit alors un plaisir non pareil à la voir  
coiffer & habiller. Elle étoit adroite ,  
&

& ses belles mains en cet emploi faisoient admettre toute leur perfection. Elle avoit les plus beaux cheveux du monde : ils étoient fort longs, & en grande quantité, qui se sont conservé long-tems, sans que les années aient eu le pouvoir de détruire leur beauté. Elle s'habilloit avec le soin & la curiosité permise aux personnes qui veulent être bien sans luxe, sans or ni argent, sans fard, & sans façon extraordinaire. Il étoit néanmoins aisé de voir au travers la modestie de ses habits, qu'elle pouvoit être sensible à un peu d'amour-propre. Après la mort du feu Roi, elle cessa de mettre du rouge ; ce qui augmenta la blancheur & la netteté de son teint. Au lieu de rien diminuer de son éclat, on l'en estima d'avantage, & l'approbation publique obligea les Dames à suivre son exemple. Elle prit alors la coutume de garder la Chambre un jour ou deux, pour se reposer de tems en tems, & ne voir que les personnes qui lui étoient plus familières, & la pouvoient moins importuner. Dans les autres jours, elle donnoit facilement audience à tous ceux qui la lui demandoient, tant sur les Affaires générales, que sur les particulières. Comme elle avoit du bon sens, & beaucoup de raison, elle les satisfaisoit tous par des

réponses accompagnées de bonté ; & ceux qui l'aimoient auroient toujours voulu qu'elle eut agi par ses propres lumieres, comme d'abord elle en avoit eu l'intention, pour éviter le blâme qu'elle avoit vû donner au feu Roi, qui avoit trop abandonné son autorité au Cardinal de Richelieu ; disant souvent à ses Serviteurs qu'elle n'en vouloit pas faire autant : mais, par malheur pour ceux qui étoient à elle, ses résolutions furent affoiblies par le desir du repos & par la peine qu'elle trouva dans la multiplicité des Affaires qui sont inséparables du Gouvernement d'un grand Roiaume. Dans la suite des tems, elle devint plus paresseuse, & apprit par son expérience, que Dieu n'a pas placé des Rois sur des Trônes, pour ne point agir, mais pour souffrir quelques unes des miseres qui sont attachées à toutes fortes d'état.

La Reine ne dinoit pas souvent en public, servie par ses Officiers ; mais presque toujours dans son petit Cabinet, servie par ses Femmes. Après son diner, elle alloit tenir le Cercle, ou bien elle sortoit & alloit voir des Religieuses, ou faire quelques devotions, d'où étant revenue, elle se donnoit encore quelque tems aux Princesses & aux Dames de qua-  
 lité

lité qui venoient faire leur Cour. Mr. le Duc d'Orleans, Mr. le Prince, & le Duc d'Anguien, la venoient voir : & le Cardinal Mazarin n'y manquoit jamais à la belle heure du soir, que la conversation se faisoit publiquement entre la Reine, les Princes, & le Ministre ; ce qui faisoit qu'en ce tems la Cour étoit fort grosse. La Reine se retiroit ensuite en son particulier : Le Duc d'Orleans, après un entretien secret, s'en alloit à Luxembourg & laissoit le Cardinal Mazarin avec la Reine. Ce Ministre y demouroit quelquefois une heure, quelque fois plus. Les portes du Cabinet demouroient ouvertes. Après la sortie du Duc d'Orleans, les gens de la Cour, soit par leur Dignité, soit par leur faveur, pouvoient entrer dans la petite Chambre du Palais Roial joignant le Cabinet, & y demeurer attendant la fin du Conseil. Quand il étoit fini, la Reine peu de tems après donnoit le bon soir à tout ce qui s'appelle le grand Monde. La foule des grands Seigneurs & des Courtisans demouroit dans le grand Cabinet, & c'étoit là que se pratiquoit sans doute tout ce que la Galanterie & les folles Intrigues pouvoient produire. Peu d'hommes avec quatre

ou cinq personnes de notre Sexe avoient

l'honneur de rester avec la Reine à toutes les heures où elle étoit en son particulier. Ces hommes étoient le Commandeur de Jars, Beringhen, Chandenier Capitaine des Gardes du Roi, Guitaut Capitaine des Gardes de la Reine, & Comminges son Neveu & son Lieutenant. Quelques fois, d'autres s'y fourtoient, & la Reine se plaignoit en riant de ce qu'ils y prenoient racine. Outre ceux que j'ai nommez, il y en avoit d'autres, qui lui étoient agréables quand ils y vouloient demeurer, comme le Maréchal de Grammont, Crequi, Mortemar; ceux enfin dont les grands Noms ou leurs Charges portent leur Privilege avec eux. Pour des Femmes, il n'y avoit que Madlle. de Beaumont, Made. de Bregis, ma Sœur, & moi, & Made. Hebert Mere de Made. de Bregis quelquefois, mais rarement, qui n'étoit ni muette ni philosophe, & qui n'étoit guere écoutée. Car Made. de Senecey Dame d'Honneur étoit auprès du Roi; & la place de Made. de Hautefort n'étant pas remplie, nous avions seules cet avantage de passer plusieurs heures en particulier avec la plus grande Reine du Monde, & qui avoit beaucoup de bonté pour nous. Quand elle avoit donné le bon soir, & que le Cardinal Mazarin l'a-

voit



voit quittée , elle entroit dans son Oraisonnaire , où elle demouroit en priere plus d'une heure ; puis après elle en sortoit pour souper à onze heures. Son souper fini , nous en mangions les restes , sans ordre ni mesure , nous servant pour tout apareil de sa serviette à laver , & du reste de son pain ; & quoi que ce repas fut mal ordonné , il n'étoit point desagréable , par l'avantage de ce qui s'appelle Privauté pour la qualité & le mérite des personnes qui s'y rencontroient quelquefois. Ensuite de ce festin , nous allions la trouver dans son Cabinet , où recommençoit une conversation gaie & libre , qui nous conduisoit jusqu'à minuit ou une heure ; & quand elle étoit deshabillée , & souvent couchée & prête à s'endormir , nous la quitions pour en aller faire autant. Nous avons fait cette vie ponctuellement pendant plusieurs années , la suivant dans les petits voïages de Fontainebeïeau , jusqu'à ce que la Guerre civile , & le Siège de Paris , & les Troubles furent assez grands pour interrompre souvent cet ordre : je veux dire à l'égard de nôtre assiduité , mais non à l'égard de la Reine ; car c'étoit la personne du monde la plus égale dans toute la conduite de sa vie. Elle tenoit conseil les Lundis & les Jeudis ,

& ces jours là , elle étoit obsédée d'une foule de monde. Elle jeunoit tous les jours commandez ; & , malgré son appetit , elle jeunoit tout le Carême entier. Etant à Paris , elle alloit tous les Samedis à la Messe à Notre Dame ; & pour l'ordinaire elle demouroit le reste de ce jour là à son repos , prenant le plus grand plaisir du monde à se dérober à la presse qui l'environtoit ordinairement , mais qui s'étoit à la fin accoutumée à ne la pas tant importuner que les autres jours. Elle communioit réglément les Dimanches & les Fêtes. Les veilles des bonnes Fêtes , elle alloit coucher au Val-de-Grace , où elle avoit résolu de faire bâtir un nouveau Monastere , plus beau que celui qui y étoit quand elle en avoit été la Fondatrice , & d'y joindre une Eglise digne d'une Reine , Mere d'un si grand Roi : elle en avoit donné le soin à Tubeuf. Elle demouroit là quelques jours , retirée de tout le monde , & elle prenoit plaisir d'y faire des conversations avec des Religieuses. Elle cherchoit les plus saintes & s'acomodoit de celles qui n'avoient qu'un mérite médiocre ; mais quand elles avoient pu toucher son estime , elle les honoroit de son amitié. Les bons Sermons , & les plus sévères Prédicateurs , étoient ceux  
qui

qui lui plaisoient le plus. Elle a été quelquefois , mais rarement , visiter les Prisons , déguisée en suivante ; & de ma connoissance , je sçai qu'elle suivit un jour Made. la Princesse à cette intention. Elle avoit une Femme deChambre, Dame pieuse & dévote , qui , dans les premières années de sa Régence , s'enfermoit les soirs avec elle dans son Oratoire. Toute l'occupation de cette Dame étoit d'instruire la Reine des nécessitez journalieres , publiques & particulieres , de tous les pauvres & de lui demander de l'argent pour y remédier.

La Reine alors n'avoit pas renoncé à tous les plaisirs qui lui avoient plu autrefois , & qu'elle croioit innocens. Elle avoit aimé le bal. Elle en avoit perdu le goût , avec la jeunesse ; mais , elle alloit à la Comédie , à demie cachée par une de nous , qu'elle faisoit asseoir auprès d'elle dans une Tribune où elle se mettoit , ne voulant pas pendant son deuil paroître publiquement à la place qu'elle devoit occuper dans un autre tems. Ce divertissement ne lui étoit pas desagréable. Corneille cet illustre Poete de notre Siecle , avoit enrichi le Theatre de belles Pieces , dont la Morale pouvoit servir de leçon à corriger le dérèglement des passions hu-

maines ; & , parmi les occupations vaines & dangereuses de la Cour , celle-là du moins pouvoit n'être pas des pires. La Reine étoit grave & discrète en toutes ses manieres d'agir & de parler : elle étoit judicieuse & fort secreete pour toutes les confiances que ses familiers ôsoient lui faire. Elle étoit libérale par ses propres sentimens ; car ce qu'elle donnoit , elle le donnoit de bonne grace : mais , elle manquoit de le faire souvent , faute de s'en aviser : il falloit trop s'aider auprès d'elle , pour obtenir ses bienfaits. Ce défaut , qui n'étoit ni dans son cœur , ni dans sa volonté , procédoit de ce qu'elle laissoit insensiblement régler ses résolutions sur les volontez de ceux dont elle estimoit les conseils ; & ses créatures en souffroient beaucoup. Elle a même donné avec profusion à certaines personnes , qui ont eu le pouvoir de la persuader en leur faveur , & qui par de grandes applications à leur fortune ont sçu trouver le moyen de la faire. Cette Princesse avoit l'esprit aisé , commode , & agréable. Sa conversation étoit sérieuse & libre tout ensemble ; & ceux pour qui elle avoit de l'estime trouvoient en elle un bonheur qui se rencontrent rarement avec les Grands. Elle entroit dans les intérêts & les sentimens  
de

de ceux qui lui ouvroient leur cœur ; & ce bon traitement faisoit une grande impression dans l'ame de ceux qui l'aimoient. J'ai parlé ailleurs de sa beauté : je dirai seulement qu'étant aimable de sa personne , douce & honnête dans son procédé , & familière avec ceux qui avoient l'honneur de l'approcher , elle n'avoit qu'à suivre ses inclinations naturelles , & à se montrer telle qu'elle étoit , pour obliger & pour plaire. Malgré ses vertueuses dispositions , il étoit aisé au Cardinal Mazarin , en se servant de la Raison d'État , de changer ses sentimens , & de la rendre capable de sévérité envers ceux qu'elle avoit accoutumé de bien traiter. Dans le commencement de sa Régence , sa bonté a été fort louée ; mais , quand on la vit disgracier aisément ceux qu'elle avoit confiderez autrefois , on pesta hautement contre elle. Plusieurs Ecrits se firent , pour décrier cette bonté dont chacun étoit persuadé avec tant de raison ; & cette vérité fut mise pour quelque tems au rang des choses douteuses par ceux qui alors n'étoient plus assez heureux pour être contents.

On fit le bout de l'an du Roi avec les cérémonies ordinaires \*. La Reine quitta son

\* May 1644.



son grand deuil, qui l'avoit fait paroître belle : l'âge de quarante ans, si affreux à notre sexe, ne l'empêchoit point d'être fort aimable. Elle avoit une fraicheur & un embonpoint qui lui pouvoit permettre de se compter au rang des plus belles Dames de son Roiaume ; & nous l'avons vue depuis augmenter en âge, sans perdre ces avantages.

Dans le commencement de cette année, on se prépara à la Guerre. Le Duc d'Orleans alla commander l'Armée de Flandres, & le Duc d'Anguien celle d'Allemagne. Nous verrons le premier conquérir quelques Places, & le second battre les Ennemis avec beaucoup de gloire & de réputation.

Le Président Barrillon, & quelques autres principales têtes du Parlement, qui avoient servi la Reine, n'étoient pas satisfaits de ce qu'ils n'étoient pas considerez comme ils l'avoient espéré. La première occasion qui se présenta de mutiner, ils le firent : ils commencèrent à se plaindre de ce que le Chancelier au Conseil cassoit tous les Arrests du Parlement ; & crièrent contre leur premier Président, qui sembloit y consentir avec trop de complaisance. Ils s'assemblèrent & parlèrent contre l'Autorité Roiale, censurèrent  
toutes

toutes choses , & firent apprehender à la Cour quelque commencement de desordre & de brouillerie.

Le lendemain de cette Assemblée \* , on envoya commander au Président Barillon & au Président Gayen , & à quelques autres de même Caballe , de se retirer. Le Président Barillon étoit honnête homme , & fort estimé : il avoit servi la Reine dans le Parlement , où il avoit beaucoup de crédit & de réputation. Les Importans étoient de ses Amis : lui & eux avoient été Serviteurs de la Reine , & ne l'étoient plus. On l'envoya à Pignerol , au grand déplaisir de beaucoup d'honnêtes gens , où il mourut un an après , regretté de tout le monde. Il étoit homme d'honneur , mais de ces gens chagrins , qui haïssent toujours ceux qui sont en Place , & croient qu'il est d'un grand cœur de n'aimer que les misérables. J'ai ouï dire à la Reine , que pendant la vie du feu Roi , elle n'avoit pas eu de Serviteur plus fidele que ce Président ; & qu'aussi-tôt qu'elle avoit été Régente , il l'avoit abandonnée , & desaprouvé toutes ses actions. Quelque tems après cette disgrâce , ceux du Parlement , mutinez de la rigueur qu'ils prétendoient avoir  
été

\* Le 22 . Mai 1644.

été fait à leur Compagnie, firent plusieurs Assemblées. Ils arrêterent de venir trouver la Reine, pour se plaindre du mal qu'elle leur avoit fait ; & résolurent d'y venir sans demander Audiance. Monsieur n'étoit point encore parti pour l'Armée. Il étoit à une de ses Maisons ; & le Cardinal Mazarin étoit allé faire une petite course, pour voir le Cardinal de Valencey, qui venoit de Rome, & à qui on avoit deffendu d'approcher de Paris.

La Reine étoit au lit, seule dans le Palais Royal. J'avois l'honneur d'être alors auprès d'elle. On lui vint dire que le Parlement venoit en Corps à pied pour lui faire des Remontrances sur l'Affaire du Président Barillon. Il étoit assez aisé de voir que le dessein de cette Compagnie étoit d'émouvoir le Peuple ; & les premières personnes qui en donnèrent avis m'en parurent effraïées. La Reine, qui avoit l'ame ferme, & qui ne s'étonnoit pas aisément, n'en témoigna nulle inquiétude : elle envoya quérir le Président de Bailleul, Sur-Intendant des Finances, assez aimé dans son Corps ; & sans vouloir qu'on leur fermât la porte, comme quelques-unes lui conseillèrent, elle les envoya recevoir sous l'arcade qui separe les deux voutes. Elle leur manda par son

Ca-

Capitaine des Gardes \* , & par le Sous-Intendant , qu'elle ne trouvoit pas bon qu'ils fussent venus sans sa permission , & sans demander Audiance : qu'ils devoient retourner au lieu d'où ils étoient partis ; & qu'ayant pris médecine , elle ne les pouvoit voir. Il fallut qu'à leur honte ils fissent ce qu'elle leur commanda ; & la Reine se moqua de moi , de ce que ces barbons m'avoient fait une grande peur , & de ce que je fus d'avis qu'on envoiât chercher le Maréchal de Gramont , Mestre de Camp du Régiment des Gardes , afin d'avoir de quoi se deffendre , si le Peuple eut voulu se mettre de la partie. On leur donna quelques jours après l'Audiance qu'ils demandoient ; & leur Harangueurs , qui demandoient le President de Barillon , ne furent point écoulez à son égard ; mais on leur donna les autres points , qui n'étoient pas d'un si grand poids. Le Parlement , ensuite de cette première émotion , demeura pour quelque tems assez paisible , ruminant les desseins qui parurent quelques années après d'empiéter sur l'Autorité Roiale.

Quand la belle Saison eut convié les Princes de quitter les plaisirs de la Cour , pour les fatigues de la Guerre , la Reine

trou-

\* Guittaut.

trouva à propos d'aller chercher du frais hors de Paris. Elle voulut passer les grandes chaleurs à Ruel, chez la Duchesse d'Aiguillon. Cette Maison est commode par le voisinage de Paris, & fort agréable par la beauté des Jardins, & par la quantité des sources qui sont fort naturelles. La Reine se plût dans ce lieu, où son Ennemi le Cardinal de Richelieu avoit si long-tems reçu les adorations de toute la France. Ce ne fut pas néanmoins par ce motif qu'elle le choisit : elle avoit l'ame trop belle, pour vouloir troubler le repos des morts par un si petit triomphe. Ce fut, au contraire, pour obliger la Duchesse d'Aiguillon sa Niece, & lui donner quelques marques de sa Protection Royale; contre Monsieur le Prince, avec qui elle avoit de grands differens à démêler; & il est à présumer, que la Reine agissant par générosité eut néanmoins quelque joie de se voir en état de faire du bien par sa seule présence à ceux qu'elle croioit lui avoir fait tant de maux. Elle se divertissoit à se promener les soirs; & pendant le tems qu'elle fut dans ce lieu délicieux, elle faisoit chanter souvent *la Signora Leonor, una virtuosa*, que le Cardinal avoit fait venir d'Italie, & qui avoit la voix belle. Elle  
pre-



prenoit tous les plaisirs innocens que la beauté & la commodité de ce lieu lui pouvoit permettre ; mais il plut au Peuple de Paris de s'émouvoir sur certaines impôts qu'on avoit voulu mettre sur les maisons. Le Roi & elle en partirent au bout de six semaines , avec beaucoup de précipitation , pour les aller appaiser ; & toute la Cour les suivit volontiers pour retourner à Paris.

Pendant le séjour de la Reine à Ruel , un jour qu'elle se promenoit dans les Allées du Jardin en calleche , elle remarqua que Voiture révoit en se promenant. Cet homme avoit de l'esprit , & par l'agrément de sa conversation il étoit le divertissement des belles ruelles des Dames qui font profession de recevoir bonne Compagnie. La Reine , pour faire plaisir à Madame la Princesse , qui l'aimoit , & qui étoit assise auprès d'elle , lui demanda à quoi il pensoit ? Alors Voiture , sans beaucoup songer , fit des vers burlesques pour répondre à la Reine , qui étoient plaisans & hardis. Elle ne s'offensa point de cette raillerie : elle les a trouvez si jolis , qu'elle les a tenus long-tems dans son Cabinet. Elle m'a fait l'honneur de me les donner depuis ; & par les choses que j'ai déjà dites de sa vie , il est aisé de  
les

236 *Memoires pour servir*  
les entendre. Ils étoient tels.

*Je pensois que la destinée,  
Après tant d'injustes malheurs,  
Vous a justement couronnée  
De gloire, d'éclat, & d'honneurs  
Mais, que vous étiez plus heureuse,  
Lorsque vous étiez autrefois,  
Je ne veux pas dire, amoureuse;  
La Rime le veut toutefois.*

*Je pensois que ce pauvre Amour,  
Qui toujours vous prêta ses armes,  
Est banni loin de votre Cour,  
Sans ses traits, son arc, & ses charmes:  
Et ce que je puis profiter,  
Et passant près de vous ma vie,  
Si vous pouvez si mal traiter  
Ceux qui vous ont si bien servie.*

*Il pensois, car nous autres Poëtes  
Nous pensons extravagamment,  
Ce que dans l'humeur où vous êtes,  
Vous feriez si dans ce moment  
Vous avisiés en cette place  
Venir le Duc de Bokingham?  
Et lequel seroit en disgrâce  
De lui ou du Pere Vincent?*

Il faut finir la Promenade de Ruel, par  
cette bagetelle, & reprendre avec Paris  
le

le sérieux & la gravité requise par cette grande Ville. Un de nos Rois \* a dit que cette tête du Roiaume étoit trop grosse; qu'elle étoit pleine de beaucoup d'humours nuisibles au repos de ses membres; & que la saignée de tems en tems lui étoit nécessaire. Pour cette fois, la présence du Roi & de la Reine appaisa toute chose; & ce ne fut qu'un petit feu de paille, qui n'empêcha nullement toute la Cour de jouir paisiblement des commoditez & des plaisirs qui se trouvent dans cet agréable séjour.

Le Pape Urbain VIII. mourut en Juillet 1644. Il avoit tenu le Siege long-tems avec réputation d'habile homme & de grand Politique. Les Cardinaux Barberins ses Neveux, qui étoient les Protecteurs de la France, demeurèrent les Maitres de l'élection de leur Successeur. On s'opposa à quelques Partisans d'Espagne, qui prétendoient être elevez à cette Dignité, particulièrement le Cardinal Pamphile, qui paroissoit y avoir plus de part qu'aucun autre; mais enfin, le Roi ne fut pas le plus fort, & les Barberins servirent fort mal la France en cette occasion.

En ce même mois, la Reine d'Angleterre, que ses Peuples révoltez avoient ré-

\* Henri III.

réduite dans un petit coin de son Royaume, pour y faire ses dernières couches; après dix-sept jours seulement, fut contrainte de se sauver en France, pour éviter le malheur qu'elle avoit sujet d'aprehender de la haine de ses Sujets, qui étoient en Guerre ouverte avec leur Roi, & vouloient la prendre prisonnière, pour commencer peut être par elle à perdre le respect qu'ils devoient avoir pour la Roiauté. Cette Princesse, après avoir été la plus heureuse des Femmes, & la plus opulente de toutes les Reines de l'Europe, avec trois couronnes qu'elle avoit sur la tête, fut réduite en tel état, que pour faire ses couches, il fallut que la Reine lui envoiât Madame Peronne sa Sage-Femme, & jusques aux moindres choses qui lui étoient nécessaires. Elle avoit été conduite à Oxford par le Roi son Mari, qui l'y avoit laissée; mais, aiant sujet de craindre que ses Ennemis ne l'y vinssent assiéger, elle en partit avec précipitation, pour aller à Exeter, où elle accoucha dans cette nécessité que je viens de représenter. Elle étoit malade d'une grande maladie qui avoit précédé sa grossesse & peu en état de secourir le Roi son Mari. En cette extrémité, elle fut contrainte de se mettre à couvert des maux dont sa  
père

personne & sa santé étoient menacées. Elle voulut venir en son País natal, boire des eaux de Bourbon, & chercher quelque sûreté pour sa vie. Elle fut reçue en France avec joie. Les Peuples, qui la regardoient comme Sœur Fille & Tante de leur Roi, la respectèrent; & la Reine fut ravie de la pouvoir secourir dans ses malheurs, & de contribuer à les adoucir en tout ce qui étoit en son pouvoir; quoi qu'elle n'en eut pas été bien traitée, & en eut reçu de grands chagrins, quand elle étoit encore en France: car cette Princesse étant soutenue de la Reine sa Mere\*, qui n'aimoit point la Reine, elle lui faisoit de ces petites malices qui sont de grands maux à ceux qui les recoivent dans les tems presens, mais qui ne sont pas capables d'alterer l'amitié quand ils sont passez. Le Roi d'Angleterre avoit contribué à l'adoucisement de ces dégouts; car depuis son Mariage, il avoit pris plaisir en toutes rencontres d'obliger la Reine, particulièrement en la personne de Made. de Chevreuse pendant son exil; si bien que la Reine d'Angleterre venant ici, la Reine eut une belle occasion de rendre en la personne de cette Princesse affligée ce qu'elle devoit au Roi d'Angleterre:

**L**

**&**

\* Marie de Medicis.



& ces deux Princesses aiant changé de sentimens, l'une fut bien-aise d'obliger l'autre; & celle qui fut bien reçüe & bien traitée, en témoigna une grande reconnaissance. La Reine d'Angleterre demeura à Bourbon environ trois mois, pour tâcher de rétablir sa santé; & la Reine lui offrit tout ce qui dépendoit du Roi & d'elle. J'ai eu l'honneur d'approcher familièrement de cette Reine malheureuse. J'ai sù par elle-même le commencement & la suite de ses disgraces; & comme elle m'a fait l'honneur de me les conter exactement dans un lieu solitaire où la paix & le repos régnoient sans aucun trouble, j'en ai écrit les plus remarquables évènements, que j'ai cru devoir mettre ici. La Digression en sera un peu longue; mais les Aventures d'un si grand Roi, & d'une Princesse du Sang de France, nous touchent de si près, qu'on ne peut pas dire qu'elles soient mises hors de leur place dans des Mémoires, où je ne peux pas m'empêcher d'en dire quelque chose; & je ne puis en rien dire de plus particulier & de plus considérable, que ce que cette grande Princesse m'en a appris\*. Je la laisserai à Bourbon, où la  
Rei-

\* C'est elle-même qui m'a conté ce que je vais inferer dans les Remarques que je fais.

Reine, ne se contentant pas des offres qu'elle lui avoit faites & qui n'étoient que des complimens, lui envoya tout l'argent qui étoit nécessaire pour sa subsistance, avec de grandes sommes qu'elle fit tenir au Roi son Mari. Mais, comme ce malheureux Prince, qui n'avoit que trop de bonté étoit destiné à servir d'un exemple formidable à tous les Rois de la foiblesse de leur Puissance, & du plaisir que la Fortune prend quelquefois à se jouer des Couronnes, & renverser les Trônes les mieux établis, pour les en ôter, & les y remettre suivant son caprice, tout cela lui fut inutile.

Voici, selon ce que j'ai appris de cette Princesse, qu'elle a été le sujet de sa venue en France, & de tous ses déplaisirs. Quoi que plusieurs personnes aient voulu dire qu'elle en étoit la cause, on verra dans cette Relation des preuves de sa générosité & du zèle qu'elle a eu pour tâcher de remédier aux maux qui ont affligé ce grand Roiaume, qui étoit lors qu'elle y a été reçue le plus florissant de l'Europe; & le soin qu'elle a pris d'appaiser les différens mouvemens qu'on y suscités: & je ne voi pas que ceux qui prétendent qu'elle a fait de si grandes fautes en citent aucune considérable, excepté une qu'elle m'a

avouée ingenuement ; & quand elle en auroit fait un plus grand nombre , il n'y en pouvoit pas avoir qu'on pût penser devoir attirer , ni sur elle , ni sur le Roi son Mari , ni sur tous les Peuples , une si grande punition que de violer le caractere que Dieu imprime sur les personnes des Rois & le bouleversement d'un si grand Roiaume. Pour sa conduite particuliere , je n'en puis rien sçavoir : mais s'il est vrai qu'elle en ait manqué , pour l'ordinaire il n'y a rien qui nous soit plus inconnu que nos propres deffauts ; & quand nous les voions , nous n'avons pas assez de sincérité pour en convenir , & nous ne sommes pas obligés de les apprendre à ceux qui les ignorent , puisque nous sommes obligés de cacher ceux des autres. Mais , je suis persuadée à l'égard de la Reine d'Angleterre , qu'elle m'a fait l'honneur de me dire les choses qui lui sont arrivées de la maniere qu'elle les a vuës & comme elle les a comprises : & quand à ce qu'elle a bien voulu y joindre par tradition pour l'avoir appris dans sa Cour, elle me l'a voulu dire, à cause qu'elle a cru être obligée de me le faire sçavoir , pour rappeler en sa mémoire les grands périls qu'elle a évitez , ce qui fait du plaisir à raconter , & pour satisfaire ma curiosité

osité. Pour cela, elle s'est occupée quelques jours à se donner la peine de me faire le Récit de ses malheurs avec assez d'ordre, & de netteté, pour les pouvoir retenir; & j'ai écrit tous les soirs fort exactement ce qu'elle m'a conté, sans rien changer au fond de cette Histoire.

## A B R É G É

### DES REVOLUTIONS D'ANGLETERRE. \*

Henri VIII, Roi d'Angleterre avoit été Deffenseur de la Religion Catholique tout le tems qu'il avoit bien vécu avec la Reine Catherine d'Autriche, Fille de Ferdinand, sa première Femme; mais, comme ce Mariage avoit été fait par considération d'Etat, il n'avoit été heureux qu'en cela. Il en avoit été bientôt dégouté, & n'étoit pas content de n'en avoir qu'une Fille, qui étoit Madame Marie. D'ailleurs, le Cardinal Volsei, qui avoit gagné ses bonnes graces, en le déchar-

L 3

geant

Récit fait par la Reine d'Angleterre Henriette Marie, Fille de Henri IV & de Marie de Médicis, dans le Monastere des Filles de Sainte Marie de Chaillot dont elle étoit Fondatrice; écrit par Madame de Motteville, qui y étoit Bien-faïctrice, à mesure que cette Princesse le lui dictoit à plusieurs reprises.

geant du soin des Affaires d'Etat , & le laissant abandonner à toutes ses passions, lui faisoit entendre qu'on pouvoit disputer la Couronne à Marie , qu'on pourroit considérer comme batarde, à cause que Catherine étoit Veuve d'Artus son Frere ; & qu'encore qu'il l'eut épousée avec dispense, il lui étoit fort aisé de faire déclarer ce Mariage nul. Ce Prince, qui auroit bien voulu épouser Anne de Boullen , dont il étoit fort amoureux , trouvant par les consultations faites en France & en Angleterre, qu'il étoit fait contre les Canons, fit demander cette grace au Pape, qui y trouva si peu de difficulté, qu'il envoya la Bulle qui portoit la dissolution de son Mariage par son Légat, mais avec défense de la délivrer qu'à certaines conditions & en certaines manieres. La Reine Catherine, à laquelle on la proposa , en étant fort offensée, & l'Empereur y formant de grands obstacles ; Henri, impatient de satisfaire sa passion, se résolut de demeurer feme dans sa Religion, & se soustraire seulement de l'Obéissance due au Pape ; auquel il y en a qui ont cru qu'il s'étoit soumis à la mort, & qu'il en avoit demandé pardon avec soumission, & des marques d'un véritable repentir. Son Fils Edouard, qui mourut jeune, fut dissuadé



suadé par ceux qui avoient autorité auprès de lui de suivre les derniers sentimens du Roi son Pere, & se rendit le Chef de la Religion d'Angleterre. Il fit donc une Liturgie, c'est-à-dire une Regle de Religion, qui approchoit de la nôtre, ordonnant l'Invocation des Saints, la Priere pour les morts, les Autels, les cierges ardens, les Prêtres, les Surplis, les Evêques: ce qui faisoit un corps de Religion comme la nôtre, ôté l'Obéissance au Saint Siege, & la croiance de la Transsubstantiation du Saint Sacrement. Après sa mort, régna Marie, Fille ainée de Henri VIII & de Catherine d'Autriche sa premiere Femme, qui bonne Catholique renversa la Liturgie, & rétablit la vraie Religion. Elle mit en Prison Elizabeth sa seconde Sœur, Fille de Henri VIII & d'Anne de Boullen, disant qu'elle étoit batarde, qu'elle ne pouvoit succéder, & balança même si elle la feroit mourir. Philippe second, Roi d'Espagne, Mari de Marie, aiant eu la curiosité de voir cette illustre Prisonniere, demanda permission à sa Femme de l'aller voir. Il en devint amoureux, à ce qu'on dit; & l'inclination qu'il eut pour elle fut cause qu'il favorisa cette Princesse autant qu'il le put; empêchant la Reine sa Femme de la faire mourir:

& même, après la mort de la Reine, qui vécut peu, il l'assista de ses forces & de ses conseils pour la faire parvenir au Roiaume. Elisabeth, étant déclarée Reine d'Angleterre après la mort de sa Sœur, eut quelque dessein de rentrer dans la Religion de ses Peres, qu'elle trouva rétablie dans le Roiaume; mais ceux qui étoient demeurez affectionnez au Libertinage & à la fausse Doctrine, l'en détournèrent. Ils lui remontrèrent que le Pape aiant déclaré le Mariage du feu Roi son Pere & d'Anne de Boullen sa Mere invalide, il ne pouvoit la reconnoitre pour légitime; & qu'il valloit mieux qu'elle se fit Maitresse & de l'Etat & de la Religion. Ce Conseil lui plut; & l'aiant suivi, elle retrancha beaucoup de choses de la Liturgie, & fit approcher sa Religion de celle de l'Ecosse, qui est environ comme celle de nos Huguenots de France, qu'ils appellent Puritains.

Le Roi Jacques, Fils de Marie Reine d'Ecosse, héritier du Roiaume d'Angleterre, régna après Elisabeth. Ce fut un bon Prince, & fort sçavant. Il composa deux Livres en deffense de la fausse Religion d'Angleterre, & fit réponse à ceux que le Cardinal du Perron écrivit contre lui. En deffendant le mensonge, il con-

çut

cut de l'amour pour la vérité, & souhaita de se retirer de l'erreur. Ce fut en voulant accorder les deux Religions, la notre & la sienne ; mais, il mourut avant que d'exécuter ce louable dessein.

Le Roi Charles Stuard son Fils, quand il vint à la Couronne, se trouva presque dans les mêmes sentimens. Il avoit auprès de lui l'Archevêque de Cantorberi, qui, dans son cœur étant très bon Catholique, inspira au Roi son Maître un grand desir de rétablir la Liturgie, croiant que s'il pouvoit arriver à ce point, il y auroit si peu de difference de la Foi Orthodoxe à la leur, qu'il seroit aisé peu à peu d'y conduire le Roi. Pour travailler à ce grand Ouvrage, qui ne paroissoit au Roi d'Angleterre que le rétablissement parfait de la Liturgie, & qui est le seul dessein qui ait été dans le cœur de ce Prince, l'Archevêque de Cantorberi lui conseilla de commencer par l'Ecosse, comme plus éloignée du cœur du Roiaume; lui disant, que leur remuement seroient moins à craindre. Le Roi, avant que de partir, voulant envoyer cette Liturgie en Ecosse, l'apporta un soir dans la Chambre de la Reine, & la pria de lire ce Livre; lui disant, qu'il seroit bien aise qu'elle le vit, afin qu'elle sçût combien ils approchoient de

créance. Ce Livre fatal étant arrivé, ne manqua pas de faire aussi-tôt beaucoup de bruit. Déjà les Ecoffois étoient mutinez contre le Roi, de ce qu'il leur avoit envoyé des Evêques. Il ne vouloit point qu'ils fussent simplement gouvernez par leurs Ministres par Paroisses, comme ils ont ici en chaque canton leur Prêche. La première révolte qu'ils font, voiant les ordres du Roi, qu'ils appellent une violence faite à leur Conscience, fut de chasser les Evêques qu'il avoit voulu leur donner; & ils se déclarèrent contre lui, par une grande Armée qu'ils mirent en Campagne. Le Roi, à cette nouvelle, ne s'étonna point: il en leva une plus grande à ses dépens, pour aller contre eux. Ses Sujets, qui n'étoient pas encore corrompus, l'assistèrent volontiers: tous ne respirèrent que la Guerre; & le Roi se mettant à la tête de cette Armée, alla travailler au châ-timent des Rebelles.

Le Cardinal de Richelieu, qui gouvernoit en France, haïssoit le Roi d'Angleterre, parce qu'il avoit le cœur Espagnol. Il sçavoit aussi que la Reine s'étoit toujourns servie de ce Roiaume pour toutes ses affaires; que c'étoit par  
cette

cette voie qu'elle écrivoit au Roi d'Espagne son Frere ; & que Madame de Chevreuse , qui avoit passé dans cette Cour à son retour d'Espagne quelques années de sa disgrace , avoit fait leur liaison. Le Cardinal de Richelieu avoit de grandes fraieurs d'un Roi voisin , qui étoit puissant & paisible dans ses Etats ; & , suivant les maximes d'une Politique qui consulte plutôt l'interêt que la justice & la charité pour le prochain , il crut qu'il étoit tout-à-fait nécessaire pour le bien de la France , que ce Prince fût troublé dans son Pais. Ce desir lui fit envoyer le Marquis de Senneterre Ambassadeur du Roi auprès de lui , pour tâcher de lui gâter les esprits des Grands & du Peuple , & qu'il répandît beaucoup d'argent à Londres , pour tâcher d'y jeter rebellion & revolte ; à quoi il réussit. Ces pratiques , & les mécontentemens du Roiaume , obligèrent quelques-uns des plus considérables de cette Cour , de favoriser sous mains les Ecoissois : ils furent conseillés par eux de faire la Paix avec leur Roi ; & ils leur firent sçavoir qu'avec le tems ils avoient dessein d'embrouiller si bien les affaires , qu'ils auroient après toute la satisfaction



qu'ils pouvoient désirer ; mais qu'il falloit faire rompre cette belle Armée du Roi leur Maître , & laisser refroidir la chaleur de ceux de son Parti , avant que de pouvoir rien faire à leur avantage. La Reine d'Angleterre n'étoit point d'avis de cette Paix : l'Archevêque de Cantorberi n'en étoit point aussi. Le Vice-Roi d'Irlande , un de ceux qui avoit le plus de crédit auprès du Roi , y fut de même fort contraire ; mais les belles apparences de la Paix eurent tant de pouvoir sur beaucoup de ceux qui étoient bien intentionnez , qu'il ne faut pas s'étonner si ceux qui avoient eu de mauvais desseins dans le cœur les purent cacher sous le masque de la fidélité ; & si le conseil de cette Paix approuvé de la multitude , fut reçu du Roi comme une chose avantageuse. Après qu'elle fut faite , chacun en parut content , & quelque tems s'écoula que ce Roiaume paroissoit en bon état. Ce fut en l'an 1639 , que cette Guerre s'éleva dans l'Ecosse & l'Angleterre , & qu'elle s'appaîsa aussi-tôt par des conseils malicieux , qui ont depuis causé de grands maux à cet Etat.

L'année suivante , les esprits factieux  
d'An-

d'Angleterre aiant pris leur mesures avec les Ecoſſois, ces deux Partis ſi puiffans ſe joignirent à un troiſième, qui eſt une autre Secte qu'on appelle Anabatistes, autrement les Indifferens, qui ſouffrent toutes les Religions, & qui ne ſavent quelle eſt la leur. Quand la contagion du Libertinage ſe gliffe parmi les Peuples, comme ils ont les premiers abandonné la vérité, il eſt juſte auſſi que Dieu les abandonne. La véritable Religion n'é- tant plus dans l'Angleterre, pluſieurs fortes d'Héréſies y ont été introduites; & chacun y eſt hérétique à ſa mode. Toutes ces Factions enſemble en firent une puiffante, qui ſoutenue par les Intrigues de la France, prit de fortes raci- nes, & produiſit de grands effets. Le premier qui parut fut une nouvelle Ar- mée en Ecoſſe, que ces Peuples remi- rent ſur pied, par les conſeils des mu- tins & des mécontents. Le Roi d'An- gleterre connut alors qu'il auroit bien fait de châtier ces Peuples, quand il auroit eu les armes à la main, & qu'il étoit maître d'une puiffante Armée. Cela ne guerifſoit pas le mal preſent. Il fallut faire de ſecon- des levées, & mettre ſur pied une Armée capable d'achever ce qu'il avoit manqué

de faire l'année précédente. L'argent lui étoit nécessaire pour ce grand dessein : il fallut en chercher les moiens , & les demander à ses Peuples. Pour cet effet, il convoqua le Parlement, & lui témoigna desirer qu'il imposât quelques subsides pour subvenir aux frais de la Guerre. Le Parlement témoigna peu de dessein de lui complaire. Il trouva que les demandes du Roi étoient trop fortes, & que le Peuple en feroit surchargé. Par là les Parlementaires commencerent à le mettre en mauvaise odeur parmi les Peuples, qui tous, & en tous Pais, n'aiment point à donner de l'argent. Dans cette conjoncture, il arriva qu'un Secrétaire d'Etat, en qui le Roi avoit de la confiance, & que la Reine même le croiant fidele lui avoit donné, fit à ce Prince, en haine de Strafford, Vice-Roi d'Irlande, & premier Ministre, une infigne Trâhison ; car, aiant pris liaison avec ces Ennemis du Roi, & reçu ordre de lui d'aller au Parlement de sa part porter ses volontez, il leur fit voir que le sentiment de ce Prince étoit fort contraire à leur desir. L'intention du Roi avoit été de se contenter à bien moins qu'il n'avoit demandé, pourvû  
que

que ce moins lui fût accordé sûrement , & qu'il en pût faire état ; & comme le Roi se mettoit entièrement à la raison , il commanda à ce Secrétaire d'Etat , si ce Parlement ne s'y mettoit pas aussi , il le congédiât de sa part , & qu'ainsi le Parlement fut fini. Cet homme mal intentionné leur dit tout le contraire : il demeura ferme dans la première résolution du Roi ; & comme le Parlement y résiste , il leur fit commandement de se séparer. Ce procédé si dur , mais qui ne venoit point du Roi , aigrit tout-à-fait les esprits contre lui , & lui fit perdre beaucoup de Serviteurs du Parlement , qui étoient affectionnez à son service. Les affaires du Roi d'Angleterre étant en cet état , il résolut d'emprunter de l'argent , & de faire des levées par lui-même. Il donna le commandement de son Armée au Vice-Roi d'Irlande , qui étoit un grand homme , & le Serviteur le plus habile & le plus fidele qu'il eut. Comme le Roi le connoissoit pour tel , il se confioit en lui plus qu'en nul autre. Par cette même raison , les mal-intentionnez lui portoient envie , & ne le pouvoient souffrir.

Cette Armée commandée par un bon Chef , & pleine de méchans Capitaines , s'en va droit contre celle des Ecoissois , qui sou-

soutenus par les Trahisons de ceux qui les favorisoient emportèrent la victoire sans combat. Presque toute l'Armée du Roi prit la fuite, & ceux qui la composoient montrèrent clairement à celui qui les commandoit, qu'ils ne vouloient pas combattre. Cette déroute volontaire fit connoître au Roi d'Angleterre la mauvaise intention de ses Sujets, & lui fit chercher un remede pire que le mal même. Il assembla les Pairs du Roiaume, pour aviser aux remedes de ce desordre, & au moyen de s'opposer aux revoltez qui étoient entrez en Angleterre en armes. Parmi ces Pairs, qui étoient mécontents, ou Ecoissois, ou Indépendans, ceux là conseillèrent au Roi de convoquer le Parlement, afin d'aviser aux moyens de finir la Guerre & de faire des levées sur le Peuple. Le Roi d'Angleterre, qui ne connoissoit pas la malice de ce conseil, se résolut à le suivre, & cette résolution fut sa perte : car, ce Parlement fut si long-tems assemblé, que ceux qui le composoient eurent le pouvoir de faire périr leur Roi. La première chose qui y fut résolüe fut de faire une Treve entre les Ecoissois & le Roi; & cependant on ordonna que les deux Armées seroient païées; parce qu'ils voulurent prendre du tems pour  
tra-



travailler à brouiller les affaires du Roi , & trouver les moiens de perdre son Ministre , dont la ruine rendroit celle de leur Roi plus aisée.

Ce Secrétaire d'Etat , dont j'ai déjà parlé , seconda les desseins du Parlement par les intérêts de sa haine , & de la jalousie qu'il avoit contre Straford son rival. Il porta au Parlement des Papiers , qui leur découvrirent un grand dessein que le Vice-Roi avoit conçu pour leur abaissement , & pour le service du Roi son Maître. Voilà le Parlement qui se mutine , qui crie , & qui veut la mort de ce fidele Serviteur. Les Parlementaires viennent la demander au Roi , disant qu'il est criminel , qu'il trouble le repos de l'Etat , qu'il met des defiances dans l'esprit de son Maître contre ses bons Sujets , & desirent qu'il soit puni. Le Roi d'abord leur résiste , & ne veut point entendre leur demande : il tient bon quelque tems ; mais comme il résiste sans puissance , & qu'il n'a pas de quoi donner de la terreur à ses Ennemis , son opposition ne fit qu'augmenter leur fureur. Ce desordre enfin en produisit tant d'autres , que le même Vice-Roi d'Irlande conseilla le Roi de l'abandonner à ces mutins ; disant qu'il ne craignoit rien , qu'il étoit impos-

sible

sible qu'on le pût convaincre d'aucune faute, & qu'il prenoit sur lui le soin de sa justification. Le Roi trop foiblement fait ce que ce généreux Ministre lui conseille, & le laisse mettre en prison dans la Tour de Londres. Dès qu'il y fut, ses Ennemis le chargerent de calomnies & de crimes. On fut long-tems qu'on l'amenoit tous les jours au Parlement, pour être interrogé. Il répondit sur tous les articles de ses Accusations avec tant de liberté d'esprit, tant de vigueur & de fermeté, que ses propres Ennemis en demeuroient confondus ; & , pour peu que ceux qui l'écoutaient fussent indifférens, ils devenoient aussi-tôt ses partisans. Il étoit laid, mais assez agréable de sa personne ; & la Reine me contant toutes ces choses s'arrêta pour me dire qu'il avoit les plus belles mains du monde. Le Roi & la Reine faisoient tout leur possible pour le tirer de l'état où il étoit : ils emploioient toutes leurs créatures : ils offroient toutes les Charges du Roiaume aux plus mutins ; mais toute leur application ny servit de rien. Ces esprits factieux étoient touchez du desir de la Liberté : ils vouloient abaisser l'Autorité Roiale ; & voioient clairement qu'ils n'y pourroient jamais réussir, tant que leur  
Roi

Roi seroit servi par un habile & fidele Ministre. La Reine , pendant cette intervalle , travailloit à le sauver: elle ne passoit point de jours sans avoir des rendez-vous avec les plus méchants , qu'elle faisoit venir par des petits escaliers dérobés dans l'appartement d'une de ses Dames, qui étoit proche du sien , & qui étoit à la Campagne. Elle seule , avec un flambeau à sa main, sans se vouloir confier à personne, les alloit trouver les soirs, & leur offroit toutes choses ; mais ce fut inutilement.

Leurs Majestez alloient entendre interroger leur fidele Sujet par une petite tribune qui donnoit sur la Salle où se tenoit le Parlement, afin que leur présence donnoit du courage à leur Serviteur de bien faire ; & jamais ils n'en revenoient que le cœur saisi de douleur & leurs yeux pleins de larmes. La Reine avoit gagné Milord Dembi , l'un des plus passionnez des Parlementaires & de ceux qui s'étoient déclaré le plus contre Strafort. Aussi-tôt qu'il se fut engagé au service du Roi son Maître, il passa d'une extrémité à l'autre, & fit en faveur du Prisonnier une Harangue si belle , qu'elle auroit été capable de le justifier tout-à-fait , si les oreilles qui l'écoutoient eussent pu entendre

dre la raison , & que leurs cœurs eussent pu aimer la justice. Dans ce même tems, le Parlement conseilla au Roi de faire la Paix avec les Ecoissois ; & comme l'argent qu'il avoit ordonné pour paier l'Armée du Roi qui favorisoit le Parlement ne se trouvoit pas assez vite , les Soldats se plainquirent & crierent même contre le Parlement , quoi qu'ils parrussent lui être plus attachez qu'au Roi. Il y avoit alors dans l'Armée deux Serviteurs de ce Prince, Gorrein & Hailmot , qui prirent cette conjoncture pour l'engager à son service, & lui amener les Troupes sujettes à ses volontez. Ces deux hommes aiant vu Strafort en prison , & croiant qu'il n'échaperoit point des mains des Parlementaires , s'étoient tous deux mis dans la tête le desir de commander l'Armée en Chef. Chacun avoit eu ce dessein sans en faire part à son Compagnon , & l'un & l'autre avoient gagné quelques principaux Officiers, sans qu'ils eussent apperçu l'un par l'autre qu'ils avoient chacun un competeur en leur personne. Hailmot alla parler au Roi de cette affaire en même tems que Gorrein en parla à la Reine pour le faire savoir au Roi ; & leurs Majestez se trouverent en même tems par leur confiance commune dans la joie  
&

& dans l'inquiétude tout ensemble. La Reine aiant dit au Roi le dessein de Gorrein, le Roi lui aiant confié celui de Hailmot, ils jugèrent aussitôt que l'ambition égale de ces deux hommes rendroit un d'eux leur ennemi par la préférence de l'autre ; & qu'ainsi leur Avanture seroit sçue des Parlementaires, avant qu'ils se pussent servir des bonnes volontez de l'Armée. Pour remédier à ce malheur, ils conclurent qu'il falloit travailler à les accorder, donnant à quelqu'un d'eux le commandement des Troupes, & à l'autre quelque chose de si grand qu'il pût être content. Le Roi proposa à la Reine d'envoier Milord Germain son premier Ecuier négocier cet accomodement avec eux, comme étant Ami commun de tous les deux, d'un esprit doux & capable par ses avis de mettre la paix où elle ne pouvoit plus être lors qu'ils seroient advertis de l'état où ils étoient. La Reine aiant repensé au péril que courroit Milord Germain de se mêler de cet accomodement, l'appella dans son Cabinet, & après lui avoir appris le dessein du Roi, elle lui dit aussi son inquiétude & la peur qu'elle avoit que le Parlement venant à sçavoir cette Intrigue, ne chassât, & lui & les plus confidens ; & que le Roi & elle ne  
de-



demeurassent sans avoir personne à qui pouvoir se confier. La conclusion de cet entretien fut de lui deffendre de s'en mêler, & qu'elle le feroit trouver bon au Roi. Le Roi entrant en ce même tems en son Cabinet, qui entendit qu'elle lui deffendit quelque chose, répéta les mots de la Reine, & lui dit en riant, *Si fait, il le fera*; & la Reine du même ton lui répondit, aussi en riant, *Non fait, il ne le fera pas*; & quand je vous aurai dit ce que c'est, je suis sûre que vous serez de mon avis. Dites donc, Madame, lui dit le Roi, afin que je sache ce que vous deffendez & ce que j'ordonne. La Reine lui fit part de son raisonnement, & lui dit que s'ils emploioient à leur négociation ceux qui étoient nécessaires à leur service pour le secours de Strafort, qu'ils vouloient sauver, ce secret venant à se sçavoir, qu'infailliblement le Parlement les chasseroit, & que leur exil augmenteroit le mauvais état de leurs Affaires. Le Roi trouva toutes ces raisons fort bonnes. Après avoir balancé ensemble l'importance de la chose avec la crainte du mauvais succès, ils conclurent néanmoins à la fin qu'il falloit hazarder tout pour un si grand bien, & que Germain iroit travailler à cet accomodement. Il y fit en effet tout son

son possible : Il parla à tous deux , il leur représenta l'importance de se démettre l'un ou l'autre du desir d'être Général , fait espérer à celui qui ne le fera pas la plus belle Charge du Roiaume , & n'oublie rien pour bien servir son Maitre & ses Amis. Mais , la mauvaie destinée de cette Maison Roiale & du Roi en son particulier firent que ces deux Lords ne purent jamais se consoler d'être deux. Ils firent bonne mine , & Gorrein le soir même emporté par l'ardeur de son ambition , qui lui fit manquer à l'honneur & à la fidélité , alla découvrir ce dessein au Parlement. Il rendit par conséquent toutes ses peines inutiles & nuisibles au service de son Roi , & empira par cette lache action les Affaires de ce Prince ; au lieu que ses premiers desseins en devoient être le remede. Aussitôt , le Parlement envoya vers le Roi pour le supplier très humblement de commander que personne de sa Cour ne sortit de Whithall \* , & lui dirent qu'ils avoient découvert une grande trahison , où ils croioient que Sa Majesté n'avoit point de part , & qu'elle seroit bien aise sans doute que les coupables en fussent punis. Hailmot , étant averti que tout étoit découvert , prit aussitôt la fuite.

Mi-

\* Palais du Roi à Londres.

Milord Percy étoit chez le Roi , & Milord Germain étoit dans Londres , qui se divertissoit & ne songeoit à rien. La Reine écrivit aussitôt de sa main par Milord Percy , & lui manda de ne point revenir au Palais , & d'aller à son Gouvernement qui est une Place forte , & un Port de Mer , par où elle crut que lui & Milord Percy pourroient se sauver en France. Elle lui donna aussi un Passeport de la main du Roi , afin de les faire échapper ensemble de la persécution Parlementaire. Le Roi & elle les envoioient à Portmore, ne croiant pas que Gorrein eût rien découvert de leur entreprise ; car ils s'imaginoient que la négociation de Germain étoit en bon état , & que par quelques autres biais ils avoient été découverts. Milord Percy apprenant de quelqu'un qu'il rencontra au sortir de la Maison Roiale , que c'étoit Gorrein qui avoit trahi le Roi , ne s'amusa point à chercher Milord Germain : il lui envoya le Billet de la Reine , & se servant du Passeport du Roi il s'échappa & passa en France. Milord Germain , avec l'ordre de la Reine sans Passeport , part aussitôt & s'en va à Portmore trouver Gorrein qui étoit son ami, bien éloigné de penser qu'il avoit manqué de fidélité à son Maître &

à

à eux , il arriva dans la Place presque aussitôt que lui , quoi qu'il eut parti pour s'y rendre dans le moment qu'il eut découvert son secret au Parlement. Gorrein fut surpris , quand il vit son ami dans la Place : il lui demanda avec étonnement où il alloit ? Milord Germain lui montra le Billet de la Reine , & lui dit qu'ils étoient découverts ; que lui même devoit craindre aussi , & qu'il n'avoit pas revû leurs Majestez , mais qu'il étoit parti aussitôt qu'il en avoit eu l'ordre , pour se rendre auprès de lui , selon leur commandement. Cet infidele le regardant avec douleur , lui dit , *Vous n'avez rien à craindre pour moi , ni pour vous aussi ; car j'ai assez de crédit pour vous sauver. Je suis mari d'avoir fait une faute ; mais je la réparerai à votre égard , & je périrai plutôt que de vous manquer de fidélité.* Bientôt après , il reçut un ordre du Parlement d'arrêter Germain : il le mit dans sa poche , & n'en parla point. Les Parlementaires lui députerent un homme exprès pour le presser de l'arrêter. Il nia d'avoir reçu leur ordre , & fit aussitôt embarquer son ami , disant à l'Envoié du Parlement , qu'il étoit parti , & qu'il n'étoit plus tems de demander de lui qu'il l'arrêtât. Il se déclara ensuite hautement

M

contre

contre le Roi, avouant ce qu'il avoit fait, & prenant pour son excuse envers le Roi, qu'il n'avoit pu souffrir de Compagnon dans le mérite ni dans la récompense du service qu'il avoit voulu lui rendre.

Voilà Leurs Majestez sans Serviteurs, ni sans conseil. Elles continuerent leur assistance pour leur Prisonnier Strafort; mais elles étoient plus foibles. Mais Strafort, sachant qu'il avoit perdu ses deux Amis Germain & Perci, eut alors fort mauvaise opinion de sa destinée, & dit lui-même qu'il étoit mort. Tous deux avoient de grands desseins de le sauver; & avoient résolu de le faire échaper par finesse, si la Protection Roiale n'en pouvoit venir à bout. Ce n'est pas que le Vice-Roi d'Irlande se souciât de sa vie: il avoit pu se sauver plus d'une fois, qu'il ne l'avoit pas voulu faire, & toute son ambition étoit de confondre la malice de ses ennemis par les marques véritables de son innocence; mais ses Amis l'auroient peut-être forcé de prendre la voie la plus sûre. Il avoit été brouillé avec la Reine: mais, depuis quelque tems il étoit lié à ses intérêts; & après ce changement, elle l'avoit beaucoup considéré, & lui l'avoit bien servie. La reconnoissance qu'elle en eut, jointe à sa considération propre & à  
celle



celle du Roi son Mari, fit qu'elle n'oublia rien pour le secourir, & pour lui donner la force de se retirer des mains de ses iniques Accusateurs ; mais il ne lui en resta que la satisfaction qui se rencontre toujours à faire des actions de bonté & de justice.

Leurs Majestez étant demeurées sans Serviteurs, & le Vice-Roi sans Amis auprès de son Maître, ces cruels ennemis commencèrent à presser le Roi plus hardiment de leur abandonner ce Ministre. Ils lui envoièrent les Evêques en corps, qui lui vinrent dire qu'il étoit obligé en conscience de perdre un homme seul pour sauver tout le Roiaume, sa Personne, & ses Enfans. Il y résista : puis il douta s'il le devoit faire ; mais enfin il s'y résolut, & trois jours après la trahison de Gortein, le Roi leur abandonna cet illustre Prisonnier. Il avoit envoié lui-même supplier le Roi de le faire, afin de les contenter ; espérant qu'en lui donnant sa grace, aussitôt après sa condamnation, ils n'auroient peut-être pas la hardiesse de le faire mourir. Il prit néanmoins la résolution de s'exposer à tous les événemens que pouvoit produire la rage de ses méchans Juges ; & se résolut à la mort, comme un homme sage & courageux, qui sçavoit

connoitre l'état où il étoit. Le Roi donc pressé de tant de malheurs se laissa vaincre à sa mauvaise fortune, qui le forçoit à travailler lui-même à sa ruine, puis qu'en signant l'Arrest de son Ministre, il signa aussi celui qui peu de tems après fut prononcé contre lui.

Aussitôt que ces barbares Revoltez eurent le consentement du Roi d'Angleterre, sans écouter ni grace, ni commandement contraire, ils le firent mourir dans la Place de la Tour de Londres; & l'exposant au Public, ils firent voir la beauté de son esprit, & son admirable fermeté. Il parla fortement à ses Ennemis; &, malgré leur barbarie, il les força de le regretter, & d'avoüer sans doute, mais tacitement, qu'ils faisoient une injustice. Le Roi souffrit beaucoup de douleur: la Reine jetta beaucoup de larmes; & ils sentirent tous deux que cette mort leur feroit perdre quelque jour à l'un la vie, à l'autre le repos.

Après cette résolution, le Roi résolut d'aller tenir les Etats, parce qu'eux mêmes les souhaittoient, & crut avec raison que sa présence remettrait les esprits de ce Roiaume dans une meilleure disposition. Il partit au mois de Mai ou de Juin, & laissa la Reine à Londres, qui partit aussitôt

fitôt pour aller à Otland une de leurs Maisons , & mena ses enfans avec elle. Les Parlementaires , quelque tems après voulurent les lui ôter. Ils lui mandèrent qu'il seroit bon qu'elle les mit entre leurs mains pendant l'absence du Roi , parce qu'ils n'aprenoient rien auprès d'elle , & qu'ils craignoient qu'elle ne les fit Papistes. La Reine répondit qu'ils se trompoient ; que le Prince avoit ses Maitres & Gouverneurs , & qu'elle ne le feroit point Papiste , puis qu'elle sçavoit bien que ce n'étoit point la volonté du Roi qu'ils le fussent : mais , pour éviter leur insolence , elle fut contrainte de les envoyer à une autre Maison voisine de celle-là , pour leur montrer qu'elle ne les tenoit pas toujours avec elle , d'où ils la venoient voir quelquefois. Les ennemis de cette Princesse voulurent ensuite l'obliger à s'en aller hors du Roiaume , en lui faisant croire qu'ils avoient dessein de l'enlever. Ils envoierent ordre à un Gentilhomme , qui commandoit le Village où étoit sa Maison , qui lui ordonnoit de la part du Parlement de se tenir prêt avec une certaine quantité de ses Païsans armez , & en état de servir le Roi à leur commandement. Ce même ordre portoit de les attendre jusques à minuit au Parc d'Otland , où il

trouveroit de la Cavallerie & des Officiers qui lui devoient prescrire ce qu'il avoit à faire. Ce Gentilhomme vint trouver la Reine, lui montra son ordre, & lui témoigna vouloir lui être fidele. Elle lui dit de ne point obéir à ce que le Parlement desiroit de lui, & de se tenir en repos. Cependant, sans s'étonner, elle envoya avertir ses principaux Officiers qui étoient à Londres, pour leur propres Affaires, & leur manda de se rendre auprès d'elle avant minuit, avec le plus de monde qu'il leur seroit possible; puis, fit armer tous les petits Officiers, jusqu'à ses Marmitons de Cuisine. Elle alla ensuite se promener dans le Parc, sans montrer aucune inquiétude; & la nuit se passa sans qu'on vit aucune marque du dessein du Parlement. Il y eut seulement vingt hommes à cheval ou environ, fort mal montez, qui parurent roder autour du Parc. Elle avoit déjà regagné Gorrein; & croiant avoir besoin de lui elle lui manda de se tenir prêt à Portmore, & que peut-être il la verroit bientôt dans sa Place. Elle ordonna aussi des relais sur les chemins, en cas qu'elle fût forcée de fuir; mais ne le voulant faire qu'à l'extremité, elle ne se hâta point, & crut qu'il suffisoit de se tenir en état de n'être pas surprise.

prise. Elle envoya querir Milord Dembi, & lui dit d'envoyer chez ses Amis, pour cent Gentilshommes pour se tenir auprès d'elle; ce qui fut fait aussi-tôt. Afin que cette précaution ne parut point, la Reine vint à Hamptoncourt, pour s'approcher d'un Gentilhomme voisin de cette Maison, qui avoit toujours une grande quantité de beaux chevaux chez lui. On y mit ceux de la Reine, afin de les tenir prêts; & , après avoir donné les ordres nécessaires à sa sûreté, elle se tint en repos, & on l'y laissa sans la troubler. Au contraire, on lui fit de grandes excuses de ce commandement extraordinaire qui avoit été envoyé dans son Village, & chaque Membre du Parlement nia d'en savoir quelque chose.

Pendant cet intervalle, la Reine tâcha à gagner des créatures au Roi son Mari: il y en avoit plusieurs, qui témoignent vouloir rentrer en leur devoir. Elle ramena à son service le Maire de la Ville de Londres; & celui-ci avec les autres, firent que le Roi à son retour d'Ecosse, d'où il revint sans beaucoup de fruit, fut bien reçu dans sa Ville capitale. Le Peuple lui témoigna son affection par des cris de *Vive le Roi*, par un grand concours de monde, & par tant de mar-



ques de joie , qu'il ne douta nullement que les cœurs de ses Sujets ne fussent pas en bon état. La Reine , qui avoit été au devant de lui pour lui apprendre la disposition suivante de ses créatures , le suivit dans ce triomphe. Elle avoit ses Enfans avec elle , & le Prince entra dans Londres à cheval avec le Roi son Pere : & toute la Famille Roiale eut part à toutes ces bénédictions publiques , qui eurent toutes les marques de bonne volonté qu'on pouvoit souhaiter. Le Roi étant arrivé voulut profiter de ces belles apparences , pour tâcher par un coup hardi de se rendre le Maître de trois ou quatre personnes qui étoient les Chefs de toutes les Factions qui se faisoient contre lui ; voiant bien qu'il ne pouvoit être paisible dans son Roiaume , sans les arrêter ; & se résolut d'exécuter lui-même son dessein dans le Parlement , croiant qu'en traitant bien les autres , tous se rendroient à lui.

Le jour fut choisi pour faire cette grande action , qui apparamment devoit produire beaucoup de bien ou beaucoup de mal. Cette pensée étoit un important secret entre le Roi & la Reine ; & très peu de personnes étoient dans leur Confiance. Ce Prince partit d'auprès d'elle,  
bien

bien résolu de changer sa destinée par la perte de ses Ennemis , & la laissa dans son Cabinet, faisant des vœux pour cette entreprise. Le Roi, allant au Parlement, rencontra quelques misérables, qui lui présentèrent des Requêtes & des Supplications de peu de conséquence. Pour ne point faire l'empresé, il les écouta, & parla assez long-tems aux uns & aux autres. En quittant la Reine, il lui avoit dit en l'embrassant, qu'il alloit être le Maître, & qu'il espéroit dans une heure la venir trouver avec plus de puissance qu'il n'en avoit à leur séparation. Elle étoit demeurée avec l'émotion & l'impatience qu'elle devoit avoir. Elle avoit souvent regardé à sa montre, pour voir si l'heure étoit passée, & écouta si les survenans ne lui apporteroient point quelque nouve'le. Quand elle crut enfin que l'Affaire étoit faite ou faillie, elle dit à Madame de Carlile, une de ses Favorites, qu'elle vit entrer dans son Cabinet, *Réjouissez-vous; car à l'heure qu'il est le Roi est à ce que j'espere le Maître dans son Etat; & tels & tels sont sans doute arrêtés.* Cette Dame fut surprise du discours de la Reine. Elle avoit quelque Parent, ou quelque intime Ami, dans le nombre de ceux qu'on vouloit opprimer.

Sans montrer aucune inquiétude de cette nouvelle, elle sortit, & alla vite ment écrire un Billet à un de ceux qu'on vouloit prendre, pour l'avertir du dessein du Roi. Ce Prince ne faisoit que d'entrer au Parlement. Aussi-tôt, ils éclatterent contre lui par mille plaintes, & dirent hautement que cet avis regardoit toute la Compagnie. De cette sorte, le Parlement se sépara, en état qu'on peut juger. Tous parurent fort mal contents. Ils voioient qu'ils avoient offensé leur Roi, & qu'il vouloit les châtier; & jugèrent par conséquent qu'il n'y avoit point de remede pour eux que celui de pousser leur Révolte à l'extrémité. La Reine, qui en cet endroit avoit fait une faute notable, en me contant sa légéreté se condamna elle-même; mais ce qui est admirable, quoi qu'elle l'eut avoué au Roi, je n'ai point remarqué qu'il l'en eut moins bien traitée. Elle en a fait pénitence par son repentir, & point du tout par aucun reproche que ce Prince lui en ait fait.

Aussi-tôt après cette malheureuse indiscretion, ce même Peuple, qui venoit de combler le Roi de souhaits pour sa prospérité, ne manqua pas de se tourner contre lui, & de se laisser gagner à ses

En-

Ennemis. Les Peuples se mutinerent dans Londres, & le Roi fut contraint d'en sortir, lui & toute la Famille Roiale. Le lendemain de sa sortie de Whitehall, on vit six mille hommes, chacun un bâton à la main, où ils avoient attaché au bout un Papier avec ce mot *Liberté*.

Le Roi & la Reine n'allèrent pas plus loin que Hamptoncourt. Ils vouloient voir ce que deviendroient ces desordres, & croioient être toujours en état d'en sortir quand il leur plairoit : mais ils se trompèrent ; car le Parlement envoya un ordre à toute la Noblesse de se mettre sous les Armes, & empêcher le Roi de s'en aller plus loin. Dans cette extrémité, ils firent semblant de ne point vouloir quitter leur maison, & montrèrent ne penser rien qu'à se divertir. Le Roi cependant fit dessein de s'échaper & de s'en aller à Hull en Yorkshire, qui est une Place forte, où il y avoit un Magasin d'armes qui lui étoit nécessaire. Elle lui étoit encore commode, parceque c'étoit un Port de Mer, & que cette Province voisine de l'Ecosse lui étoit affectionnée ; mais, ne voulant pas laisser sa Famille au pouvoir du Parlement, il fit courir le bruit que la Reine vouloit aller conduire la Princesse Roiale en Hollande.

C'étoit une chose nécessaire de la mener à son Mari le jeune Prince d'Orange, qu'elle avoit épousé depuis peu. Ils la tenoient séparée de lui, à cause de leur jeunesse. Les Ennemis du Roi ne furent pas fâchez de cette absence : ils crurent peut être qu'ils disposeroient du Roi plus aisément, quand la Reine n'y seroit pas ; & ils favorisèrent ce dessein autant qu'il leur fut possible. Elle de son côté vouloit aller en Hollande, pour pouvoir envoyer du secours au Roi son Mari, & faire toutes les généreuses actions qu'elle a faites depuis.

Le Roi fit semblant de conduire la Reine jusqu'à Douvres, parceque c'est le chemin de Hull, & montra n'avoir autre dessein, que celui de la chasse & du plaisir. Il fit partir tous ses équipages de chasse : il se divertit plus en apparence qu'en effet ; il étoit touché d'une vive douleur de se voir en l'état où il étoit, gourmandé par ses propres Sujets, & contraint de se séparer de sa Femme qu'il aimoit chèrement, sans sçavoir ce qui arriveroit de leur destinée. La Reine s'embarqua à Douvre, & le Roi, pour la voir plus long-tems, cottoia plus de quatre lieues. Pendant qu'il chasse & qu'il s'amuse avec la Reine, il envoya le Duc d'York



d'York devant à Hull , pour en prendre possession. Le Duc d'York y fut reçu par le Gouverneur, quoi qu'il y eut été mis à la priere du Parlement, depuis que le Roi n'agissoit plus de lui-même. Ce Prince suivit le Duc d'York de fort près ; & néanmoins son malheur fut tel, qu'entre le Pere & le Fils il arriva au Gouverneur une Lettre, par la qu'elle on l'avertissoit que le Roi avoit dessein d'aller à Hull , pour le faire arrêter & prendre sa Place ; & qu'il se donnât de garde de lui ouvrir les portes. Cet homme effrayé de cet avis ferma la porte au Roi à son arrivée , & retint le Duc d'York en son pouvoir. La faute de ce Prince fut grande , de n'avoir pas prévenu les mauvaises intentions de ses rebeles Sujets, qu'il falloit toujours gagner par la vigilance, plutôt que d'attendre de recevoir les premiers coups de leurs mains. Il n'étoit pas tems alors de s'amuser à la Reine sa femme : voilà peut-être comme on peut dire qu'elle étoit cause du malheur du Roi son Mari.

La Reine fut bien reçue en Hollande par Henri Prince d'Orange ; & comme il étoit aimé & respecté des Etats , cette Princesse y reçut à sa considération toutes sortes de bons traitemens , & de respects,

pectés, & de service de la part de son Fils; car, pour les Bourguemaîtres, ils ne reverent pas beaucoup la Roiauté. Ces hommes, peu accoutumez à la soumission & à l'obéissance due aux Têtes Couronnées, se venoient asseoir auprès d'elle dans des chaises, & se mettoient en conversation avec elle de la même manière qu'ils en usoient avec leurs égaux à la Haie. Ils entroient où elle étoit le chapeau sur leur tête; & après l'avoir regardée, ils s'en retournoient sans la saluer. La petite Princesse, qui n'avoit que dix ans, demeura comme une Enfant auprès de la Reine sa Mere; & le Prince de même, qui n'en avoit que quatorze, ne songeoit qu'à bien employer cet âge sous la conduite de ses Maitres, qui étoient en grand nombre, le Prince son Pere le voulant rendre digne Successeur de ses Ancêtres. La Reine demeura une année toute entière, en ce País; & toute son occupation fut d'envoier au Roi son Mari de l'argent & des armes. Elle y mit ses pierreries en gage, & avec ce qu'elle put avoir des Etats & du Prince d'Orange, elle envoya au Roi son Mari de quoi armer quarante mil hommes. Ce qui lui servit beaucoup pour lever des Troupes dans les Provinces voisines de

l'E.

l'Ecosse, où il étoit demeuré depuis qu'il eut manqué le dessein d'Hull & que le Duc d'York en fut sorti. Avec un si grand secours, la Reine voulut aller partager tout de nouveau les peines du Roi son Mari. Elle se mit en Mer avec onze Vaisseaux remplis d'armes & de munitions, & laissa la Princesse sa Fille auprès de la Princesse d'Orange sa belle-Mere. La fortune, qui ne lui étoit pas favorable, ou pour mieux dire la volonté de Dieu qui régne sur les hommes permit que son dessein fut traversé par une tempête de neuf jours, la plus forte & la plus grande qu'on ait jamais vuë. Cette Princesse souffrit pendant ces jours-là les fraieurs d'une mort continuelle & presque assurée, liée dans un petit lit, & ses Femmes auprès d'elle, liées de même. Quelques-uns de ses Officiers, quelques Prêtres, & quelques Capucins, y étoient aussi. Elle & les Catholiques se confessoient, & l'horreur de la mort leur faisoit oublier la honte des offenses qu'ils avoient commises contre Dieu : ils s'accusoient tout haut, recevant les bénédictions à tous les effroiables moments qu'ils croioient être les derniers de leur vie. Elle s'accoutuma à la mort, & les premiers jours passez, quoi qu'elle & les  
siens

siens fussent quasi sans espérance, de se pouvoir sauver, ils ne laissoient pas de rire quand quelque occasion s'en presentoit; & ils reprîrent le manger & le boire, qui se mêloit aux cris, aux fraieurs, & à toutes les autres miseres naturelles. La tempête aiant enfin ramenée la Reine à un petit Port qui est près de la Haie, elle y descendit dans un état si étrange, qu'il étoit impossible de l'approcher, par la puanteur de ses habits. Ils étoient pleins de tout ce qu'on peut s'imaginer de plus vilain, à cause que le bouleversement du Vaisseau avoit fait un mélange des personnes & de toutes les saletez possibles. Leur étourdissement étoit tel, qu'elle & ses Femmes ne peurent de longtems se tenir de bout; & le Capucin, qui avoit accoutumé de lui dire la Messe, ne la put célébrer à la premiere Fête que par l'aide de deux hommes pour le soutenir sous les deux bras.

Après que cette Princesse se fut reposée environ quinze jours, elle se mit courageusement sur la Mer avec neuf Vaisseaux qui lui étoient restez; car elle en avoit perdu deux, & pour cette fois elle aborda surement en Angleterre à un petit Village sur le bord de la Mer. Elle demeura quelques jours en ce lieu, attendant

dant des Troupes du Roi, qui la devoient venir escorter & recevoir. L'Armée Parlementaire, qui la suivoit de près, & qui l'avoit suivie sur la Mer pour la prendre, vint border le rivage du lieu où elle étoit? Dormant la nuit dans son lit, elle fut reveillée par les coups de canon de ses Ennemis, qui percerent la maisonnette où elle étoit logée. Milord Germain, son premier Ecuier & son Ministre, la vint trouver & lui dit qu'il falloit se sauver, & qu'elle étoit dans un péril extrême. Elle quitta ce lieu, après avoir mis une robe sur elle, & alla se cacher dans des cavernes qui étoient hors du Village. Elle avoit une laide chienne nommée Mitte, qu'elle aimoit fort, & qu'elle avoit laissée endormir dans son lit. Du milieu du Village, se souvenant de Mitte, elle retourna sur ses pas; &, malgré ceux qui la suivoient, elle alla reprendre cette bête, puis se sauva des coups de canon qui la menaçoient. Après que les Parlementaires se furent lassés de canonner, & que les Troupes du Roi furent arrivées, la Reine se mit en chemin pour l'aller trouver. Elle augmenta ses Troupes de quelques levées qu'elle fit dans cette Province, & les arma des armes qu'elle avoit apportées. Aiant fait une belle Armée, elle se mit à  
la



la tête de ses gens, & marcha droit vers le Roi son Mari, toujours à cheval sans nulle délicatesse de femme, vivant avec ses Soldats à peu près comme on pourroit s'imaginer qu'Alexandre vivoit avec les siens. Elle mangeoit avec eux à découvert au Soleil, sans nulle ceremonies : elle les traitoit comme ses freres ; & ils l'aimoient tous uniquement. Ces victoires furent médiocres : & le vainqueur de toute l'Asie courut plus de hazards, donna plus de Batailles, & fit plus de Conquêtes, que cette Princesse. La sienne fut de prendre une Ville en chemin, qui véritablement ne fut pas si bien deffendue que la Ville d'Anvers quand le Duc de Parme l'assiegea, mais qui étoit assez considérable & utile à son parti. Le Roi son Mari la reçut avec joie, en admirant son courage & son affection : & quand ils se virent avec de si belles Armées, ils espérèrent qu'ils pourroient surmonter leurs rebeles & infideles Sujets ; mais toutes ces forces se dissipèrent peu de tems après & leur furent inutiles.

Leurs Majestez Britanniques demeurèrent environ une année à travailler unanimement à vaincre le malheur de ne réussir à rien de tout ce qu'ils jugèrent devoir entreprendre : puis, étant forcés de se sé-

pa-

parer, parce que la Reine devint grosse, elle quitta le Roi, & ce fut pour jamais qu'ils se séparèrent. Elle vint à Oxford, & de là à Exceter, où elle accoucha de sa dernière Fille la Princesse d'Angleterre \* ; & dans ses couches étant continuellement menacée de ses ennemis, elle se résolut de venir en France demander du secours à notre Reine Régente, qui déjà, comme je l'ai dit, lui avoit envoyé, avec Made. Peronne sa Sage-femme, vingt-mille pistolles pour la secourir dans l'état pitoiable où elle étoit. Cette généreuse Princesse, se contentant du peu d'argent qu'elle avoit apporté, envoya le présent de la Reine au Roi son Mari, qui en avoit besoin pour entretenir & payer ses Troupes. Quand elle partit, comme je l'ai remarqué, elle avoit été depuis peu de jours fort malade & en très mauvais état. Passant d'Angleterre en France, elle fut poursuivie des Parlementaires; & dans la créance qu'elle alloit être prise par eux, étant à fond de calle pour se garantir des coups de canon, elle fit venir le Pilote, & lui commanda de ne point tirer, mais d'avancer toujours chemin, & de mettre le feu aux poudres, s'il voioit qu'el-

\* Anne Heriette.

qu'elle ne pût s'échapper. Elle ne l'auroit peut-être pas souffert : mais sur cette résolution ses femmes & ses domestiques jettèrent des cris horribles : elle seule demeura dans un silence courageux, montrant braver la mort & ses ennemis, par le mépris qu'elle faisoit de l'une & des autres. Elle ne sentit en cette rencontre rien de violent dans son ame, que le desir de fuir la honte de se voir soumise à la volonté des Parlementaires ; & la seule pensée, de voir qu'en ordonnant sa mort elle ne faisoit pas ce qu'une chrétienne devoit faire, la fit repentir de sa résolution. N'ayant pas le courage de vaincre sur elle-même son orgueil, elle demeura indécise sur la gloire éternelle & la mondaine ; mais Dieu la sauva, la faisant heureusement échapper de ce péril, & aborder à un des Ports de Bretagne. Lors qu'elle pût appercevoir les côtes de France, elle se mit dans une chaloupe, & descendit dans un Village au travers des roches où elle eut de la peine à passer, où des Païsans la logèrent dans une petite maison couverte de chaume ; mais quelques Gentilshommes du Païs aiant appris que c'étoit cette Princesse, qui paroissoit plutôt une misérable Héroïne de Roman qu'une Reine véritable, ils lui ammenèrent

rent des carrosses , qui servirent à faire son voiage de Bourbon où je l'ai laissée en commençant cette Narration. Comme la mémoire du Roi Henri IV est chere aux François , elle fut toujours suivie d'une fort grande foule de Peuple , qui couroit après pour la voir. Elle étoit fort malade & fort changée ; ses infortunes lui aiant donné une si grande tristesse, & son esprit étant si pénétré de ses malheurs, qu'elle pleuroit presque toujours : ce qui fait voir ce que fait la douleur sur l'ame & sur le corps ; car naturellement cette Princesse étoit gaie, & parloit agréablement : si bien que dans le facheux état où elle se trouvoit, disant un jour à ce grand Médecin Mayerne, qui étoit auprès d'elle, qu'elle sentoit sa Raison s'affoiblir, & qu'elle craignoit d'en devenir folle, à ce qu'elle m'a conté, il lui répondit brusquement, *Vous n'avez que faire de le craindre, Madame ; vous l'êtes déjà.* Elle trouva véritablement quelque remede à ses maux corporels en France, son País natal, dont l'air & les eaux lui furent salutaires ; mais il fallut bien du tems pour adoucir les autres. Je dirai ailleurs comme elle nous parut, quand nous la vîmes à la Cour ; mais, avant que de reprendre la suite de mes Mémoires, de  
l'an-

l'année mil six cens quarante quatre ; je suis bien aise de joindre ce que j'ai sçu de ce qui a pu contribuer encore aux malheurs du Roi & de la Reine d'Angleterre, depuis le Récit qu'elle m'en a fait, & qui s'y rapporte assez.

QUELQUES PARTICULARITEZ

DE LA NÉGOCIATION

DU COMTE DESTRADE

EN ANGLETERRE,

EN L'ANNEE M. DC. XXXVII.

Le Comte d'Estrade fut envoyé vers le Roi & la Reine d'Angleterre en 1637, de la part du feu Roi & du Cardinal de Richelieu. Il m'a dit, depuis que j'ai écrit le Récit que cette Reine affligée m'a fait, que le sujet de son voiage étoit pour obliger ce Prince à demeurer neutre, au cas que le Roi & le Prince d'Orange voulussent attaquer quelques Places sur cette côte de Flandre. Il m'a fait voir son Instruction & les Lettres de ce grand Ministre, ses Réponses, & le détail de cette Négociation. Ce sont des choses qui  
font



font voir la source des malheurs de ce Roiaume, que la Reine d'Angleterre n'a pas connues, quoi qu'elle y ait contribué, & combien on doit examiner une proposition importante, avant que de l'accepter, ou de la refuser. Le Cardinal de Richelieu avoit ordonné à Estrade de voir la Reine d'Angleterre, avant que de présenter au Roi son Mari la Lettre que le Roi lui écrivoit, & de travailler à guerir l'esprit de cette Princesse des mauvais offices que la Duchesse de Chevreuse lui avoit rendus, & des dégoûts qu'elle y avoit fait naitre contre lui; nommant cette Dame *mechante & artificieuse*, dans ces Mémoires. Il lui donna une Lettre pour la présenter à la Reine d'Angleterre, par laquelle il l'assuroit de ses services & de sa fidélité particuliere envers elle, & des sinceres intentions qu'il avoit de la servir utilement; mais il deffendit à Estrade de la lui donner, s'il ne trouvoit en elle des dispositions favorables pour la bien recevoir; & il n'oublioit pas de l'assurer de la Protection du Roi pour defendre Leurs Majestez des maux que leurs Sujets déjà révoltez monstroient leur vouloit procurer.

L'Ambassade du Marquis de Senneterre avoit persuadé le Roi & la Reine que le  
Car-

Cardinal de Richelieu leur étoit contraire ; & quand Estrade lui parla , elle répondit aux offres & aux promesses de fidélité qu'il lui fit de sa part , qu'elle étoit mieux informée de ses intentions pour ce qui la regardoit , qu'elle savoit qu'il n'étoit pas de ses Amis , qu'elle ne desiroit rien de lui , & qu'elle ne vouloit nul éclaircissement là-dessus ; sachant , à n'en pouvoir douter , qu'il n'étoit pas de ses Amis. Estrade étonné de cette réponse , & judicieux & obéissant , ne lui donna point sa Lettre ; mais lui représenta autant qu'il lui fut possible , qu'elle se trompoit dans le jugement qu'elle faisoit de lui , & se contenta de lui presenter celle du Roi. Elle lui répondit sur ce qu'il demandoit au Roi son Mari , après l'avoir lue , qu'elle ne se mêloit point des Affaires de cette nature , mais ajoûta qu'elle lui en parleroit ; & dit au Comte d'Estrade , qu'elle avoit eue une bonne reprimande sur la proposition que lui faisoit le Roi son Frere , de demeurer neutre , en laissant attaquer les côtes de Flandres , & qu'il allât le trouver. Il y fut ; & ce Prince sur les offres qu'il lui fit de la part du Roi & de son Ministre , & qui furent grandes , lui répondit , qu'il feroit tout ce qu'il pourroit pour témoigner

gner son amitié, pourvu qu'il ne fut pas préjudiciable à son honneur, à son intérêt, & à celui de son Roiaume; & qu'il arriveroit, si le Roi & ses Etats attaquoient les Places maritimes de Flandres, qu'afin de les pouvoir secourir, il tiendrait sa Flote aux Dunes en état d'agir, & quinze mille hommes pour y passer.

Sur la fin de l'Eté, la Cour alla à Fontainebleau. La Reine avoit toujours aimé cette belle & délicieuse Maison de nos Rois, plus que toutes les autres. C'est pourquoi, tous les divertissemens que la seconde année de son deuil lui put permettre de prendre y furent pris & recherchés avec soin. Le Cardinal y fut malade d'une Fievre continue, qui donna de l'inquiétude à la Reine, de la joie aux Courtisans, qui aiment la nouveauté & la souhaitent. On crut alors, que si le Cardinal fût mort, Châteauneuf eut pris sa place; & la Reine même s'étoit laissé entendre là-dessus; mais il revint en santé, & toutes choses reprirent leur train ordinaire. En Septembre 1644, on élut à Rome le Cardinal Pamphile, qui étoit le seul que la France appréhendoit qui fut Pape, Les Barbarins s'attirèrent la haine du Roi pour l'avoir élu à cette Dignité.

On leur ôta puqliquement les marques d'être les Protecteurs de la France ; & notre Ministre n'oublia rien de ce qui les pouvoit faire repentir de la faute qu'ils avoient faites. Ils furent même si maltraitez sous le Pontificat de celui qui par leurs suffrages avoit été mis dans la Chaire de Saint Pierre , qu'ils furent contraints , après avoir offensé le Roi , de venir lui demander sa Protection. Elle leur fut accordée par le Cardinal Mazarin, qui , après avoir été leur Courtisan , eut le plaisir de les voir à sa porte lui faire la Cour à leur tour. Leur Grandeur fut soummise à la sienne : rien n'est permanent sous le Ciel.

La Campagne du Duc d'Anguien augmenta sa réputation d'une gloire éclatante, & il donna un Combat à Fribourg, qui doit tenir une grande place dans l'Histoire; mais, comme le hazard voulut alors que je n'en remarquasse pas les particularitez, & que je n'en ai rien trouvé dans mes premiers brouillons, je n'en puis dire d'avantage. Monsieur, dans cette même année \*, commanda une belle Armée, qui sous ses ordres fut avantageusement employée au service du Roi. La même raison, qui me fait taire sur le Duc d'Anguien,

\* 1644.

guien, me fait taire sur ce Prince ; & je m'en rapporte à ce que les Auteurs écrivent. Tous deux, sur la fin de la Campagne, revinrent trouver la Reine à Fontainebleau, comme elle étoit prête de retourner à Paris commencer son hiver. Elle les reçut avec joie, & le tems qu'ils y demeurèrent elle prit plaisir de les divertir autant qu'il lui fut possible. Leur union paroissoit être aussi grande qu'elle le peut être parmi des Princes qui ne font pas profession de sincérité ; & l'état où étoit la Cour sembloit nous présager une paix éternelle.

Isabelle de France, Reine d'Espagne, mourut vers le commencement de l'Hiver ; digne Fille de Henri le Grand, & très digne de l'estime que l'Europe avoit pour elle. Elle fut regrettée dans toute son étendue ; & ses Peuples, qui avoient eu une grande vénération pour elle, en furent affligés. Le Roi son Mari ne l'avoit pas toujours aimée autant qu'elle méritoit, à cause qu'il étoit trop galand, pour ne pas dire pis. Mais, quand elle mourut, il commençoit à connoître ses belles qualitez & sa capacité. Il la laissoit alors gouverner son Roiaume : ce qu'elle faisoit avec beaucoup de gloire ; si bien qu'il la regretta infiniment. J'ai ouï dire



à feuë ma Mere, qui avoit eu l'honneur d'être connue d'elle à son retour d'Espagne, peu de tems avant que cette Princesse partit de France, qu'elle étoit belle, & agréable, & qu'elle s'en alla bien contente, se voiant Reine d'un si grand Roiaume. Elle y vécut quelques années agréablement. Le Prince d'Espagne étoit beau & bien fait, & ils s'aimèrent. On a même cru que le Roi son Beau-Pere \*, la trouvant belle, différa de les mettre ensemble; prétendant la prendre pour lui-même. On m'a dit depuis, que cela n'étoit véritable, qu'en ce qu'il l'aima comme sa Fille & fort tendrement. Mais le Prince son Mari, après être devenu Roi, eut tant de Maîtresses de toutes conditions, que par la jalousie qu'elle eut raison d'avoir, toute sa vie fut pour elle un tourment aussi sensible qu'il fut long & douloureux. Elle eut sujet de s'en plaindre; mais ses plaintes furent toujours inutiles: & quoi qu'elle fut aussi chaste qu'il étoit voluptueux, les coutumes d'Espagne furent d'abord rigoureuses pour elle. La Reine d'Angleterre, long-tems après la mort de cette Princesse, m'a conté que le Roi d'Angleterre son Mari étant Prince de Galles, fit un voiage en Espagne pour  
deman-

*Philippe III.*

demander l'Infante Sœur cadette de la Reine notre Maitresse , qui depuis a été Imperatrice ; qu'ayant trouvé la Reine d'Espagne à son gré, il avoit quelquefois cherché l'occasion de lui parler sans truchement ; car , quoi que Françoisé , elle n'osoit lui parler François : & que lui ayant dit quelques mots en cette Langue, elle lui repondit tout bas , *Je n'oserois vous parler en ce langage sans permission ; mais je la demanderai* ; que l'ayant obtenue , elle lui avoit seulement parlé une fois , où elle lui dit qu'elle auroit souhaité qu'il eut épousé sa Sœur , qu'il épousa en effet parce que le Mariage de l'Infante se rompit : que depuis cette conversation , & quelques marques qu'il donna peut-être d'aimer à la voir à la Comédie , on lui fit dire doucement de ne plus parler à elle ; que c'étoit la mode d'Espagne d'empoisonner les Galands des Reines. Depuis ce charitable avis, il ne lui parla plus , & ne put la voir à découvert ; car elle n'alla plus à la Comédie que dans une Loge toute fermée.

La Reine voulut rendre à la mémoire de cette illustre Reine , doublement sa belle Sœur , ce qu'on devoit à sa qualité de Fille de France. On lui fit un Service selon la coutume avec toute la magni-

cence deue à une si grande Princesse. Dans ces sortes d'occasions , il arrive souvent que les rangs qui ne sont point reglez en France produisent de grandes querelles. Mademoiselle , comme petite Fille de Roi , prétendoit qu'il y avoit beaucoup de distinction entre elle & Madame la Princesse. D'autre côté, le Duc d'Anguien, voulant soutenir son rang & la grandeur que sa naissance & sa gloire lui donnoient, demanda à la Reine, que Madame la Duchesse sa Femme pût en toutes choses suivre l'exemple de Mademoiselle ; prétendant qu'elle n'étoit que première Princesse du Sang. La Reine, dans ce moment, peu attentive aux intérêts de Mademoiselle, sans considérer qu'elle étoit en possession de quelques prérogatives qui mettoient différence entre sa Famille & celle de Condé, lui accorda ce qu'il lui demanda. Madame de Longueville, qui avoit perdu son rang en épousant le Duc de Longueville, & qui avoit pris un Brevet du Roi, par où il étoit conservé, voulut aussi se servir de cette occasion pour se rétablir dans le Droit que lui donnoit le Sang de Bourbon, & prétendit en suivant la Duchesse d'Anguien faire ce qu'elle feroit.

Mademoiselle, étant avertie des desseins contre elle, ne voulut point se trouver

au

au Service de la Reine d'Espagne sa Tante. Quand l'heure fut venuë de partir, elle dit qu'elle étoit malade, & qu'elle ne pouvoit sortir de chez elle. La Reine, d'abord qu'elle scut la difficulté qu'elle faisoit, en fut mal satisfaite : elle envoya lui ordonner de partir, & en fit ses plaintes au Duc d'Orléans. Ce Prince là condamna, & desaprouva son Procédé ; si bien que cette Princesse se trouva dans cette occasion abandonnée, non seulement de la Reine, mais encore de Monsieur son Pere, de qui elle soutenoit la Grandeur, en soutenant son rang. Mademoiselle, ne pouvant tenir ferme contre de si rudes attaques, céda malgré elle à la force, & alla à Notre Dame s'exposer aux prétentions de ceux qui pour avoir l'honneur d'être ses parents vouloient l'égaliser. Elle avoit ordonné en partant, que deux personnes de qualité porteroient sa robe ; mais, aussitôt que le Duc d'Anguien l'apperçut, il fit signe à un des siens de se joindre à celui qui déjà portoit celle de Madame sa Femme qu'il menoit lui-même par la main. Madame de Longueville, qui vit qu'en se mettant dans les Chaires de Chanoines, Mademoiselle avoit voulu mettre une place vuide entre elles, poussa Madame la Duchesse d'An-

guien sa belle Sœur, & toutes deux se mirent dans les Places suivantes. Mademoiselle fut sensiblement touchée de ce traitement: elle en pleura, & en fit beaucoup de bruit, représentant qu'elle avoit des marques de la difference qui devoit être entre elle & Madame la Princesse, qui en toutes occasions lui devoient donner de l'avantage sur elle, comme d'avoir un daiz dans la Maison du Roi, d'avoir un carosse cloué, des valets de pied à chausses retroussées, & de ne donner chez elle aux Princeses du Sang qu'une chaise à dos, elle étant dans un fauteuil. Sa colere fut abattue par celle que la Reine témoigna contre elle. On proposa de l'envoyer en Religion, faire quelque séjour de penitence; mais, au lieu de soutenir sa petite disgrâce par une noble indifférence, elle eut recours à Madame la Princesse, ou plutôt elle accepta les offres qu'elle lui fit faire de la raccommo-der avec la Reine; dont elle fut infiniment blâmée. Le Duc d'Anguien disoit pour ses raisons, qu'elle se devoit tenir aux prérogatives qu'elle avoit, sans en prétendre toujours de nouvelles, & que les avantages qu'elle avoit déjà étoient les seuls dont elle devoit jouir. Monsieur s'avisa sur le tard, que Mademoiselle sa Fille  
avoit



avoit eu raison. Il fit le fâché, s'en plaignit à la Reine, & alla gronder trois jours à Chambor. La Reine, qui avoit permis au Duc d'Anguien de faire ce qu'il avoit fait, crut être obligée pour le bien de la Paix de le décharger de cette faute, au cas qu'il y en eut, & de prendre le tort sur elle : si bien qu'avec quelques excuses de sa part, & quelques complimens du Duc d'Anguien, toutes choses s'appaisèrent aisément.

La Reine d'Angleterre vint à Paris à peu près dans ce même tems. Il y avoit trois ou quatre mois qu'elle étoit à Bourbon. La Reine la fut recevoir avec le Roi, & le Duc d'Anjou le véritable Monsieur, jusques hors de la Ville. Ces deux grandes Princesses s'embrassèrent avec tendresse & amitié, & se firent mille complimens qui ne tenoient rien du compliment. On la mena loger au Louvre, qui pour lors étoit abandonné ; & pour Maison de Campagne, on lui donna Saint Germain. Comme les Affaires du Roi étoient en bon état, & que la Guerre n'avoit point encore ruiné les Finances Royales, on lui donna aussi une Pension de dix ou douze mille écus par mois, & fut en toutes choses de manière qu'elle eut grand sujet de se louer de la Reine.

Cette Princesse étoit fort défigurée par la grandeur de sa maladie, & de ses malheurs, & n'avoit plus guère de marques de sa beauté passée. Elle avoit les yeux beaux, le teint admirable, & le nez bien fait. Il y avoit dans son visage quelque chose de si agréable, qu'elle se faisoit aimer de tout le monde; mais elle étoit maigre & petite: elle avoit même la taille gâtée; & sa bouche, qui naturellement n'étoit pas belle, par la maigreur de son visage étoit devenue grande. J'ai vu de ses Portraits, qui étoient faits du tems de sa beauté, qui montroient qu'elle avoit été fort aimable; & comme sa beauté n'avoit duré que l'espace du matin, & l'avoit quittée avant son midi, elle avoit accoutumée de maintenir que les femmes ne peuvent plus être belles passé vingt deux ans. Pour achever de la représenter telle que je l'ai vue, il faut avouer qu'elle avoit infiniment de l'esprit; de cet esprit brillant, qui plait aux Spectateurs. Elle étoit agréable dans la société; honnête, douce, & facile; vivant avec ceux qui avoient l'honneur de l'aprocher sans nulle façon. Son tempérament étoit tourné du côté de la gaieté; &, parmi ses larmes, s'il arrivoit de dire quelque chose de plaisant, elle les arrêtoit en quelque

que façon , pour divertir la Compagnie. La douleur quasi continuelle, qui lui donnoit alors beaucoup de sérieux & de mépris pour la vie , la rendoit à mon gré plus solide, plus sérieuse, & plus estimable qu'elle ne l'auroit peut-être été, si elle avoit toujours eu du bonheur. Elle étoit naturellement libérale ; & ceux qui l'avoient vue dans sa prospérité nous assuroient qu'elle avoit épuisé des trésors à faire du bien à ceux qu'elle aimoit. Son Favori, qui, selon le dire du Public avoit quelque part aux malheurs d'Angleterre, étoit assez honnête homme & d'un esprit doux, mais qui parut fort borné & plus propre aux petites choses qu'aux grandes. Il avoit pour elle cette fidélité qu'ont d'ordinaire tous les Ministres : il vouloit avoir de l'argent préféablement à tout le monde, pour subvenir à sa dépense, qui en tout tems a été grande. Cette Princesse avoit sans doute trop de confiance en lui ; mais il est vrai qu'il ne la gouvernoit pas absolument : elle avoit souvent une volonté contraire à la sienne, qu'elle deffendoit en Maitresse absolüe ; ce qu'elle faisoit avec sensibilité à l'égard de tous ; car de son naturel elle étoit un peu de pitée & elle avoit de la vivacité. Elle soutenoit ses sentimens avec de fortes raisons ; mais

elles étoient accompagnées d'une beauté, d'une raillerie, qui pouvoit plaire, & corriger tout ensemble les marques de hauteur & de courage qu'elle a donné dans les actions principales de sa vie. Elle manquoit des belles & grandes connoissances qu'on peut acquérir par la lecture : ses malheurs avoient réparé ce deffaut ; & de fâcheuses expériences lui avoient donné de la capacité. Nous la verrons en France perdre cette Couronne chancelante qu'elle portoit encore : perdre le Roi son Mari, d'une mort effroyable ; & souffrir constamment toutes les adversitez qu'il a plu à Dieu lui envoyer.

Les Cabinets des Rois sont des Theâtres, où se jouent continuellement des Pièces qui occupent tout le monde : il y en a qui sont simplement comiques : il y en a aussi de tragiques, dont les plus grands événemens sont toujours causez par des bagattelles. Après avoir parlé, des horribles effets de la Fortune, & de l'insolence avec laquelle elle se mocque des Têtes couronnées, il faut remarquer ici ceux que produit cette folle Passion qui ne se contente pas d'intrigues de plaisir, mais se mêlant dans toutes les Affaires les plus sérieuses ne manque jamais de faire de grands desordre, quand elle est maîtresse

resse du cœur des hommes. Mademoiselle de Boutteville-Mommorenci, Fille de Boutteville qui avoit eu la tête tranchée pour s'être battu en Duël contre l'expresse deffense du Roi Louis XIII, étoit aimée du Comte de Chatillon appelé Dandelot. Il étoit Frere de Colligni, qui s'étoit battu contre le Duc de Guise, ainsi que je l'ai écrit. Le Maréchal & la Maréchalle de Chatillon, ses Pere & Mere, s'opposèrent à cette inclination, tant à cause que Mademoiselle de Boutteville n'étoit pas riche, que parce qu'elle étoit Catholique; si bien qu'ils voioient par ce Mariage leur Famille dans un engagement qu'ils appréhendoient infiniment. Pour y remédier, ils desiroient que leur Fils épousât Mademoiselle de la Force, grande héritiere, & bonne Huguenote; deux qualitez qui les accomodoient d'avantage, à cause de leur ancien attachement à la Religion Prétendue Reformée. Madame de Boutteville disoit de son côté, qu'elle ne consentiroit jamais que sa Fille, qui étoit de la Maison de Mommorenci, épousât personne contre le gré de ses Parents, & qu'elle ne croioit pas (quoi qu'elle n'eut pas de bien) que ce lui fût un avantage d'entrer dans une Maison incomodée où elle ne porteroit point les ri-



chesses qu'elle pourroit espérer dans un autre, & où par conséquent elle seroit méprisée. Si les Peres étoient de même sentiment, le Comte de Chatillon & Mademoiselle de Boutteville étoient d'accord ensemble pour faire le contraire de ce que leur proches desiroient. Après avoir fait toutes les choses possibles pour vaincre les difficultez qui s'opposoient à leur bonheur, ils se résolurent d'y apporter le remede qui étoit en leur pouvoir, étant assurez d'être soutenus par le Duc d'Anguien leur Parent commun, qui étoit leur Protecteur & leur Confident. L'Amant enleva sa Maitresse, & on crut que sa Maitresse y avoit consenti; mais, comme le cœur humain a beaucoup de plis & de replis, & que dans les aventures de la vie il y a beaucoup de pensées différentes qui contribuent à leur succès, il arriva que le Duc d'Anguien, qui aimoit Mademoiselle de Vigean, scût par elle que son Pere la vouloit marier au Comte de Chatillon, & avoit offert au Maréchal de Chatillon une dote considérable, pourvu qu'il pût avoir son Fils pour Gendre. Cette nouvelle avoit donné de furieuses alarmes à ce Prince. Il en donnoit souvent aux Ennemis de l'Etat; mais son cœur n'étant pas si vaillant contre l'Amour que

contre

contr'eux, il sentit une douleur extrême, & ne pût souffrir qu'un autre possédât ce que la vertu de cette honnête Fille lui desendoit d'espérer. Pour éviter ce chagrin, il jugea qu'il falloit entrer dans les intérêts de Dandelot, & le fortifier dans sa passion. Il lui conseilla donc d'enlever Mademoiselle de Boutteville, & de se satisfaire par lui-même. Il se chargea en particulier de l'évenement de la chose, & leur promit aussi de la faire approuver par Madame la Princesse, qui aimoit Mademoiselle de Boutteville à cause qu'elle avoit l'honneur d'être sa Parente.

Le Duc d'Anguien avoit une si forte passion pour Mademoiselle du Viegean, que j'ai ouï dire à Madame du Vigean sa Mere, qu'il lui avoit souvent dit qu'il vouloit rompre son Mariage, comme aiant épousé la Duchesse d'Anguien sa Femme par force, afin d'épouser la Fille; & qu'il avoit même travaillé à ce dessein. J'ai ouï dire à Madame de Montausier, qui a sçu toutes ces intrigues, que ce Prince avoit fait semblant d'aimer Mademoiselle de Boutteville, par l'ordre exprès de Mademoiselle du Viegean, afin de cacher au public l'amitié qu'il avoit pour elle; mais que la beauté de Mademoiselle de Boutteville aiant don-  
né

né fraieur à Mademoiselle du Vigean, elle lui avoit deffendu peu après de la voir ni de lui parler; & il lui avoit obéi si ponctuellement, que tout à coup il rompit tout commerce avec elle; & que, pour montrer qu'il n'avoit nul attachement à sa personne, il l'avoit fait épouser à Dandelot. Si Mademoiselle du Vigean fut satisfaite des sentimens du Duc d'Anguien, Mademoiselle de Boutteville ne le fut pas moins de sa destinée. Elle aimoit celui qu'on lui donnoit; & comme ambitieuse & prudente elle n'étoit pas fachée de trouver un aussi bon parti que l'étoit pour elle le Comte de Chatillon, trop grand Seigneur par sa naissance, pour manquer d'avoir de grands établissemens à la Cour, soit par le Duc d'Anguien, soit par lui-même. J'ai oüi dire qu'elle ne sentit guere la perte de la galanterie de ce Prince, & la seule peine qu'elle en eut fut de savoir que pour plaire à Mademoiselle du Vigean il avoit fait contr'elle des railleries un peu trop fortes pour être reçues avec indifferance. Le même jour de l'enlèvement il conta à Madame de Longueville & à Mademoiselle de Rambouillet ( depuis Madame de Montausier ) en des termes assez offensans qu'elle avoit eu beaucoup de facilité à

à se résoudre à cette aventure , & ne l'épargna pas sur aucun article. Cet enlèvement se fit avec assez de rumeur & d'accidens fâcheux , qui lui furent un pronostic assuré du peu de bonheur de son Mariage. Madame de Valencé sa Sœur aînée, la ramenant chez elle , fut étonnée de voir des gens à la porte de sa maison , qui prirent Mademoiselle de Boutteville & l'emportèrent entre les bras de son Ravisseur. Il l'attendoit proche de cette maison , dans un carosse à six chevaux prêt à faire voiage. Mademoiselle de Boutteville fit semblant de crier , afin de cacher à ses proches l'agrément qu'elle avoit donné à cette action. Quelques vaillets les vouloient deffendre , & le Suisse de Madame de Valencé y fut tué , qui paia de son sang & de sa vie les plaintes du monde les moins tristes. Ces deux aimables personnes étant sortis de Paris , quittèrent le carosse pour aller plus vite : ils prirent des chevaux & se hâterent d'aller à Fleuri , dont le Duc d'Anguien étoit le maitre. Je ne sçai où ils se marierent , & je ne suis pas instruit des particularitez de cette ceremonie : elle se fit sans doute selon l'ordre ordinaire , & avec peu de témoins. Je m'arrêterai seulement à ce qui se passa le soir chez la Reine, & qui fut

fut une plaifante Comedie.

La Reine étoit déjà toute deshabillée & prête à se mettre au lit, lorsqu'on lui vint dire que Madame la Princesse étoit dans son grand Cabinet, qui demandoit à la voir. Elle en fut furprife, à caufe qu'il étoit plus de minuit; & cette heure n'étoit plus propre à de telles vifites. Elle commanda qu'on la fit entrer; mais ce fut avec un peu de curiosité de fçavoir la caufe de cette vifite fi extraordinaire. Auffi-tôt que Madame la Princesse fut auprès de la Reine, qui achevoit de fe coiffer de nuit, elle lui dit d'un ton pitoyable, *Madame, voilà une pauvre Femme*, montrant Madame de Boutteville, *qui est fenfiblement affligée du malheur qui vient de lui arriver. Elle vient vous demander juftice contre Monsieur de Chatillon, qui vient d'enlever fa Fille.* Madame de Boutteville se jetta auffi-tôt au pieds de la Reine: elle étoit toute échevelée, fon colet étoit déchirée, fes habits demi rompus. Elle faifoit des cris comme fi en effet le Comte de Chatillon eut été un voleur de grand chemin, & comme fi fa Fille eut fouffert la plus grande violence du monde. Madame de Valancé fa Fille fuplia auffi la Reine qu'on allât après ce criminel, qui ne méritoit



ritoit pas moins que la mort, pour avoir outragé leur Maison. Madame de Boutteville exagéra en des termes fort eloquens la violence que souffroit sa Fille dans cet enlèvement, la peine que sa vertu & sa modestie lui feroit souffrir, quand elle se verroit toute seule sans Femmes au pouvoir d'un homme qu'elle n'avoit jamais osé regarder sans sa permission; & dit à la Reine qu'après avoir été enlevée dans cette retenue, c'étoit une chose bien horrible de se voir enlever par force par un homme qu'elle ne pourroit jamais considérer que comme son tiran. Elle jettoit tant de larmes, & pouffoit tant de sanglots de son cœur, qu'elle eut presque donné de la pitié aux témoins de sa douleur, s'il eût été facile de croire que deux personnes de pareille condition, tous deux jeunes, qui se voioient souvent, & depuis long-tems, pussent n'être pas d'accord. La Reine, devinant à peu près la vérité, crut facilement que la Mere faisoit semblant d'être affligée, ou qu'elle étoit prise pour dupe par sa propre Fille. Elle lui répondit le plus doucement qu'il lui fut possible, afin de donner aux grandes apparences de sa douleur quelque sorte de compassion. Aiant ensuite quittée sa toilette,

te, elle se tourna du côté de Madame la Princesse, & lui dit tout bas, *Ma Cousine, je pense que je ne dois pas me mettre en peine de punir le coupable : il y a lieu de croire que Mademoiselle de Boutteville seroit fâchée qu'on troublât sa joie, & que sa Mere, toute éplorée qu'elle est, ne voudroit pas qu'on lui ramenât Monsieur de Chatillon sans être son Gendre.* Madame la Princesse, qui depuis quelques moments sçavoit la vérité de l'histoire, quittant alors un peu son sérieux, & se tournant du côté de la muraille, se mit à rire, & dit à la Reine, *Au nom de Dieu, Madame, ne me faites pas ici faire un personnage ridicule: ne me dites rien; j'ai assez de peine à me retenir, & à bien jouer mon jeu. Mon méchant Fils a fait cette affaire: tout le monde est content; & les larmes de cette pauvre Femme, dont je n'oserois me moquer publiquement, me donnent une grande envie de rire en particulier. Ils ont fait tout ce tripotage sans moi; & après cela il faut que j'en pâtisse, & que pour recompense de mes peines je ne m'en puisse pas réjouir.* Alors, se tournant toutes deux vers Madame de Boutteville, qui continuoit à pleurer & à faire d'inutiles plaintes, la Reine lui dit les plus douces pa-

paroles du monde , la consola , lui prédit que quelque jour elle se consoleroit , la pria d'aller se reposer , l'assurant enfin qu'elle auroit soin de la satisfaire. Madame la Princesse approuva les conseils de la Reine , & conclut qu'il falloit avoir patience. Le Duc d'Amville de la Maison de Ventadour , arriva là - dessus. Il étoit Neveu de Madame la Princesse , & par conséquent Parent de Mademoiselle de Boutteville ; mais , pour son malheur , il étoit amoureux d'elle ; & , dans le trouble où il étoit de cette Avanture , il dit à la Reine que le Comte de Chastillon avoit commis un attentat qu'il falloit punir ; que sa Cousine n'étoit point de condition à être traitée de la sorte ; & qu'il la supplioit d'envoyer de ses Gardes courir après elle. La Reine lui répondit d'un ton un peu bas , *Mon pauvre Brion* , car il avoit autrefois porté ce nom , *Je vois bien que vous êtes le plus fâché de la Compagnie ; mais , il n'y a remède , il faut s'y résoudre : Votre Cousine seroit sans doute bien fâchée de ce secours ; & comme bon Parent il faut condescendre à ses inclinations.* Cette harangue obligea le pauvre desesperé à se taire ; & la Mere se lassant de pleurer commença à calmer son esprit ; si bien que Madame la Princesse la ramena  
chez

chez elle, & le tems la consola en apparence & en effet, mais ne la fit pas moins fiere ou moins dissimulée; car après le retour de la Comtesse de Chastillon sa Fille, ce fut elle qui se rendit la dernière à lui pardonner son Mariage. Il ne fut pas aussi heureux qu'aparament il le devoit être. Le Comte de Chatillon se dégouta par la possession: il aima une des Filles de la Reine qui n'étoit pas si belle que sa Femme; & cette Dame, outre le tourment de la jalousie, eut la douleur de le perdre; car il fut tué quelques années après. Nous verrons ensuite cette belle veuve prendre la place de Mademoiselle du Vigean, qui se faisant Carmelite après ce mariage laissa le cœur du Duc d'Anguien en proye à celles qui voulurent l'attaquer, non sans soupçon d'avoir eu à son tour quelque sujet de se plaindre de lui. C'est néanmoins une chose crue de tout le monde, qu'elle a été la seule que ce Prince ait véritablement aimée.

Cette année fut fertile en Mariages de cette nature. Peu auparavant celui du Comte de Chatillon, le Chevalier de Bois-Dauphin, de l'illustre Maison de Laval, bien fait & considéré du Duc d'Anguien, par les soins de la Marquise de

de Sablé sa Mere, fut assez heureux pour plaire à la Marquise de Coaslin, Fille du Chancelier Seguier, qui sans parler à son Pere usa si hardiment des droits du Veuvage, qu'elle se maria dans Paris publiquement, sans que pas un de ses proches en sçut rien. Le Chancelier en fut au desespoir : il fit du bruit ; mais enfin il lui pardonna, parceque le Marquis de Laval sçut faire voir à son beau-Pere que le mérite & la naissance sont deux grandes choses ensemble. Il en recut plus de soutien & d'assistance dans les occasions où il en eut besoin, que du Duc de Sully son autre Gendre ; & s'il eut vécu, il auroit apparament obtenu quelque éclatante faveur de la fortune. Aussi tôt qu'il se vit du bien, l'ambition posseda son ame, toutes choses dès lors lui parurent trop petites pour lui. Ses desirs, pour être déreglez, n'en n'auroient pas été peut-être moins heureux ; car c'est plutôt par l'application & l'empressement que par la sagesse qu'on parvient à se rendre considerable. Il s'étonnoit lui-même de son changement, & disoit qu'étant Chevalier & gueux, toute sa pensée n'alloit qu'à attraper dix pistolles pour rouler ; mais, qu'aussi-tôt qu'il s'étoit senti avoir des ailes pour pouvoir voler plus



plus haut, aucune chose ne le pouvoit contenter, & qu'il ne pouvoit plus arrêter ses desirs, à moins que d'être Maréchal de France, & ensuite Connétable.

Le Printems de cette année aiant convié les Princes d'aller à l'Armée, ils partirent en donnant de publiques marques de l'impatience qu'ils avoient d'aller travailler à la gloire de la France, & au bonheur de l'Etat. Le Duc d'Orleans alla commander l'Armée de Flandres, le Duc d'Anguien celle d'Allemagne, & la Reine passa cette année une bonne partie de l'Été à Paris. Le Duc d'Anguien, après avoir à son ordinaire porté la terreur & l'effroi en Allemagne, donna une Bataille à Nortlinghen, qui a été une des plus belles Actions de ce Prince. J'y perdis deux Gentilshommes de mes Parents, Lanquetot & Gremonville, tous deux honnêtes gens. Leur perte me fut sensible; car, outre l'alliance, ils étoient de mes Amis, ce qui doit se considérer d'avantage. Le jour que la nouvelle du gain de cette Bataille arriva, en revenant de la Promenade au Palais Roial, je m'étonnai de voir une grande quantité de personnes qui parloient ensemble par troupes séparées. L'émotion que l'amour de la Patrie inspire dans les cœurs se fait toujours

jours sentir en de telles occasions. Quelques uns de ma connoissance vinrent au devant de moi me dire qu'il y avoit une Bataille gagnée, mais aussi qu'il y avoit beaucoup de gens de tuez. Le premier sentiment en eux avoit été la joie, puis après la crainte l'avoit suivie, & chacun en particulier sembloit déjà regretter son Parent ou son Ami mort. Cette consternation des autres m'en donna aussi, & quoi que mon affection pour la Reine fût assez forte, pour ne pouvoir manquer de prendre part à la satisfaction que lui devoit donner une si grande nouvelle, le malheur des Familles me touchoit, & mes sentimens étoient partagez là dessus. Dans cette pensée, je montai en haut. Je trouvai cette Princesse sur la terrasse qui joint les deux corps de logis. Elle avoit dans les yeux toutes les marques d'une grande joie. Les victoires font les délices des Souverains, d'autant plus qu'ils en goutent les plaisirs sans partager fortement l'infortune des particuliers. Ce n'est pas que la Reine en ces occasions ne parut avoir beaucoup d'humanité, & regretter les personnes de merite; mais enfin, elle étoit Reine. Le Cardinal Mazarin la vint aussitôt trouver, pour lui apprendre les particularitez de cette grande

O

def.

312 *Memoires pour servir*  
deffaite. Comme elle le vit, elle alla au  
devant de lui d'un visage riant & satisfait:  
Il la reçut en lui disant d'un ton grave,  
*Madame, tant de gens sont morts, qu'il*  
*ne faut quasi pas que Votre Majesté se*  
*réjouisse de cette Victoire.* Il parla de cette  
forte exprès peut-être pour gagner les  
bonnes graces des assistans, & pour ac-  
quérir la réputation d'être tendre à ses  
Amis; mais, soit que ce sentiment lui  
fût naturel, ou qu'il eut pris soin par Po-  
litique de l'affecter, il en méritoit des  
louanges. Un homme qui exerce la ver-  
tu, soit que ce soit par sa volonté plutôt  
que par son inclination, ne laisse pas d'en  
être estimable; puisque les motifs en sont  
impénétrables, & qu'il appartient seule-  
ment à celui qui a formé le cœur humain  
de le connoître & de le juger. Le Car-  
dinal commença par le Maréchal de Gra-  
mont, qui étoit Prisonnier, dont il té-  
moigna un sensible déplaisir, & puis lut  
à la Reine la Liste de tous les morts; &  
dans cette narration je trouvai que j'avois  
perdu mes Parents & quelques uns de  
mes Amis que je regrettois beaucoup.

Pendant que les Princes du Sang em-  
portoient des Victoires quasi continuelles  
sur les Ennemis\*, & que la France par  
son

\* Septembre 1645.

son bonheur se faisoit révéler de toute l'Europe , la Reine méditoit de trouver de l'argent, afin de pouvoir continuer la Guerre avec la même gloire qu'elle l'avoit faite. Elle se résolut d'aller au Parlement, pour y faire passer quelques Edits, comme le plus prompt remede que l'on pût trouver pour les maladies de l'Etat. Ce remede néanmoins est violent & nuisible à ce même Etat : les Peuples le craignent toujours ; & les Parlemens pour l'ordinaire desirent en modérer l'excès par leurs très humbles supplications : mais, il arrive quelquefois que quelques uns se servent de ce prétexte pour augmenter l'Autorité de leurs Charges, & porter leur résistance bien au delà du Bien public : c'est-à-dire quand ils veulent avoir part au Ministère, & que les tems & que les occasions leur donnent l'audace d'y penser. Le Parlement de Paris crut que pendant la Régence il pourroit trouver des conjonctures propres à se faire valoir ; & ceux de cette Compagnie, qui se disent les Tuteurs des Rois, voulurent faire connoître leur Puissance en s'opposant à celle du Souverain. Leur Autorité sous le Regne précédent avoit été abbattüe : ils cherchèrent avec impatience les moyens de la relever ; & enfin leur conduite

fit voir leur intention. Elle fut alors voilée du zèle du Bien public ; & dans cette première rencontre, ils ne témoignèrent avoir pour regle de leur sentiment que le seul desir de bien faire. D'abord que la Reine proposa d'aller au Parlement, ils dirent qu'elle n'avoit point de droit de le faire. Elle s'en mocqua hautement, & dit qu'elle étoit fondée en exemples, & que la feue Reine Marie de Medicis y étoit allée. On résolut seulement d'attendre le retour du Duc d'Orleans; car, encore que la Reine n'eut pas besoin de sa présence comme d'une chose nécessaire, ce Prince vivant avec elle aussi bien qu'il faisoit dans ce tems-là, elle jugeoit avec raison qu'elle ne pouvoit avoir pour lui trop de considération : & de plus, elle étoit persuadée que la présence de l'Oncle du Roi seroit toujours avantageuse à ses Affaires.

Le Duc d'Orleans étant arrivé, le jour pris pour aller au Parlement, le Capitaine des Gardes, selon l'ordinaire, visita toutes les Prisons, & prit les clefs du Palais. La Reine se leva de grand matin, & s'habilla même avec plus de soin que de coutume. Elle mit des pendans d'Orcilles de gros Diamans mêlés avec des Perles en poires fort grosses. Elle avoit au de-

vant



vant de son sein une Croix de même sorte d'un très grand prix. Cette parure avec son voile noir la fit paroître belle & de bonne mine, & en cet état elle plut à toute la Compagnie. Plusieurs la regardèrent avec admiration, & tous avouèrent que dans la gravité & la douceur de ses yeux on connoissoit la grandeur de sa Naissance, & la beauté de ses mœurs. Les Compagnies des Gardes & les Suisses furent commandez pour occuper en haie selon la coutume le chemin qui mène au Palais; & la Reine avec le Roi, dont la beauté étoit alors parfaite, s'achemina pour ce voiage avec toute la grandeur qui accompagne un Roi de France quand il marche en cérémonie. Il est d'ordinaire suivi de ses Gardes, de ses Suisses, de sa Compagnie de Chevaux-Legers, de ses Mousquetaires, & de plusieurs Princes & Seigneurs; ce qui compose toujours un grand cortège. Quatre Présidents vinrent recevoir le Roi & la Reine à la Sainte Chapelle, où Leurs Majestez entendirent la Messe. Le Roi étoit encore à la jaquette, qui fut porté sur son Lit de Justice par son premier Ecuyer. Mademoiselle de Beaumont, ma Sœur, & moi, étions allées devant pour voir arriver le Roi & la Rei-

ne, & assister à cette action, où nous prenions beaucoup de part, parceque la Reine en étoit la principale Actrice. Quand le Roi fut placé, elle se mit à sa main droite. Monsieur le Duc d'Orleans, qu'on appelloit toujours Monsieur, étoit au dessous de la Reine, & Monsieur le Prince étoit auprès de lui: ensuite étoient les Ducs, & Pairs, & les Maréchaux de France, selon le rang de leurs Duchés. De l'autre côté, étoit le Cardinal Mazarin & quelques Pairs Eclésiastiques. Aux pieds du Roi étoit le Duc de Joyeuse son grand Chambellan, comme couché sur un carreau. Au-dessous, étoit le Chancelier de France; & à côté de lui, dans le Parquet, les Présidens au Mortier. A l'autre côté du Chancelier, étoit un banc où Madame la Princesse, & la Princesse de Carignan, étoient; & plus bas, étoient les Filles d'Honneur de la Reine. Les quatre Secrétaires d'Etat étoient en bas sur un autre banc, vis-à-vis des Présidens; Madame de Senecey, Gouvernante du Roi, demeura toujours auprès du Roi, debout: elle me parut la plus proche du Lit de Justice; & les quatre Capitaines des Gardes y étoient aussi, debout, avec leur bâtons. Après que cet ordre fut par tout observé, le Roi salua toute

toute la Compagnie, & après avoir jetté les yeux sur la Reine, comme pour lui demander son approbation, il dit tout haut, *Messieurs, je suis venu ici, pour vous parler de mes Affaires: mon Chancelier vous dira ma volonté.*

Il prononça ce peu de mots avec une grace qui donna de la joie à toute l'Assemblée; & cette joie fut suivie d'une acclamation publique qui dura long tems. Quand le bruit fut cessé, le Chancelier, par un éloquent Discours, représenta les nécessitez de l'Etat, les belles & celebres victoires qu'on avoit gagné sur les Ennemis, le desir que la Reine avoit de la Paix, & le besoin qu'on avoit de continuer fortement la Guerre pour y forcer les Espagnols par la continuation de nos Conquêtes; & pour cet effet, il conclut qu'il falloit de l'argent, car en cela consistoit tout le mystère. Le premier Président \* loua fort la Reine, exageta le bonheur de la France, la bonne conduite du Ministre, & la valeur des Princes du Sang. Il représenta de même avec beaucoup de vigueur les nécessitez des Peuples, & fit une Harangue digne de plaire au Roi & à ses Sujets. L'Avocat Général Talon parla d'un stile hardi: il représenta à la

\* Molé.

Reine le Peuple oppressé , ruiné par les Guerres passées , & par les presentes , demanda grace pour eux à genoux d'une manière patetique & touchante , & dit des choses assez contraires à la suprême Autorité des Favoris. On trouva dans le Parlement qu'il avoit bien parlé ; mais je croi que le Ministre n'en fut pas content, parce que je l'entendis blâmer par les adulateurs de la Cour.

La Reine se coucha aussi-tôt après son retour, pour se reposer de cette fatigue. Après son diné, je la trouvai dans son lit, & le Cardinal étoit seul avec elle. En ouvrant la porte de sa chambre, je fis du bruit : il fut cause qu'elle demanda qui c'étoit à une de ses Femmes, qui par respect se tenoient un peu éloignées. Elle sçut par moi-même, que j'étois celle qui venoit d'entrer. Elle me fit l'honneur de m'appeller & de vouloir que je lui disse mon avis sur ce qui s'étoit passé le matin au Parlement. Elle me demanda si le Roi ne m'avoit pas infiniment plû, quand il avoit parlé de si bonne grace, me fit remarquer l'action de tendresse qu'il avoit faite, en se tournant vers elle ; & sur tout me commanda de lui dire ce qui m'avoit semblé des Harangues. Comme elle vit par ma réponse, que j'é-

tois

tois assez satisfaite de la liberté de l'Avocat Général, & que j'en parlois avec estime, elle me répondit ces belles paroles, dignes d'une grande Reine : *Vous avez raison de le louer : j'approuve fort la fermeté de son Discours, & la chaleur avec laquelle il a deffendu le pauvre Peuple. Je l'en estime ; car on ne nous flatte toujours que trop : mais, néanmoins, il en a un peu trop dit, ce me semble, pour une personne aussi-bien intentionnée que je la suis, qui souhaiterois de tout mon cœur le pouvoir soulager.* Elle, & son Ministre, parlèrent ensuite de la Paix, & cette Princesse témoigna la desirer infiniment ; mais, selon ce que son Ministre lui dit alors, & je pense qu'il disoit vrai, il falloit encore faire la Guerre pour y contraindre les Ennemis. Dans toute cette conversation qui fut longue, je ne connus en la Reine que de droites intentions pour le bien de l'Etat, & le soulagement du Peuple ; & le Cardinal même m'en parut touché. Il vint ensuite d'autres personnes, qui firent changer le discours. On n'oublia pas de parler de Mademoiselle de Rohan, qui, pour satisfaire à l'étoile qui régnoit alors, ne manqua pas de se marier à Chabot, Gentilhomme de bonne & illustre Maison,



bien-fait, & fort honnête-homme ; mais comme je l'ai déjà écrit ailleurs , il étoit beaucoup inferieur aux Princes qu'elle auroit pû épouser. Elle avoit une grande beauté , beaucoup d'esprit , & une naissance illustre , & avec cela elle étoit fort riche ; car elle étoit héritière de la Maison de Rohan, alliée à celle de nos Rois, & Fille de ce grand Duc de Rohan , si renommé dans l'Histoire des Guerres des Huguenots. Il avoit été leur Chef ; & par ses Memoires, il nous apprend lui-même les événemens de sa vie. Mademoiselle de Rohan se maria donc par inclination, après avoir passé sa premiere jeunesse dans la reputation d'avoir une si grande fierté & une vertu extraordinaire, qu'on ne croyoit pas qu'elle pût jamais être touchée d'aucune passion ; mais la tendresse qui surprit son cœur la força d'être plus douce & moins ambitieuse. Chabot étoit descendu de l'Amiral de ce même nom ; mais il n'étoit que simple Gentilhomme, sans bien, & sans aucun établissement , dont tout l'avantage fut le bonheur de plaire à une Fille que le Comte de Soissons avoit pensé épouser ; qui avoit pu se marier au Duc de Veimar, aussi riche en gloire que les Césars & les Alexandres, qu'elle  
né-

négligea avec beaucoup d'autres , entre lesquels on a compté le Duc de Nemours , l'ainé des Princes de la Maison de Savoie , qui à ce que j'ai ouï dire étoit beau & bienfait , qui fut son dernier triomphe ; & le commencement de Chabot fut qu'il profita de la rupture de ce Mariage , voyant que l'objet des desirs de tant de Princes paroïssoit ne se soucier de personne. Elle demeura quelques années en cet état , pendant que Chabot sous le nom de Parent & d'Ami entroit souvent dans sa Chambre , & par le moien d'un e. Sœur qu'il avoit avec elle , avoit acquis sa confiance. Cette familiarité lui donna le moien de s'insinuer dans son cœur ; & quand elle s'en apperçut , il fut impossible de l'en pouvoir chasser. Je ne doute point que sa raison & sa gloire ne lui aiant donné d'étranges inquietudes , & qu'elles n'aient souvent maltraité ce nouveau venu , qui les vouloit banir de leur Empire. Cette ame pleine d'orgueil avoit sans doute senti ce que la sinderese peut faire souffrir à une personne qui avoit autant d'ambition qu'elle. L'honneur , ce fantôme si puissant , qui donne & ôte la réputation des honnêtes gens , plûôt selon le bruit du plus grand nombre , que selon la véritable

ble justice, l'a fait souventes fois renoncer à l'amitié dont elle étoit touchée. Je ne sçai, cependant, si la severité de ses reflexions n'étoit point trop grande ; car il semble que ce qui est conforme aux commandemens de Dieu pourroit toujours recevoir quelques excuses, & que la plus grande faute étoit d'avoir manqué de respect à sa Mere. Mais, ce qui s'appelle le beau monde en décide d'une autre manière ; & quoi qu'on sçache combien il est difficile de lui plaire, on ne laisse pas de se soumettre à sa tyrannie. On court incessamment après son approbation : la vie se passe dans cette servitude ; & jamais nous ne goutons de douceur ni de liberté, parceque nous n'avons pas la hardiessé de nous elever au-dessus des opinions vulgaires. Enfin, malgré ses Combats, la fierté de cette illustre héritiere fut abbatue, & sa raison fut chassée comme importune. Sans doute qu'elle chercha dans la Morale des Philosophes le mépris de l'ambition, afin de pouvoir regarder son Mariage comme l'effet d'une Vertu héroïque. Si Diogene, cet admirable fol de l'Antiquité, eut été chaste, & qu'il eut été comme elle, & qu'il eut été capable d'une honnête affection, elle auroit sans doute avec beaucoup de joie suivi ses

Ma-

Maximes, qui le mirent au-dessus de la fortune, en méprisant les grandeurs d'Alexandre; & il est à croire qu'à son exemple elle se seroit estimée heureuse, pourvû qu'elle eut pû vivre de son bien avec celui qu'elle aimoit. Cette vertueuse Fille, qui prefera la besace de Crates le Cinique à la richesse de ses autres Amans, & qui estima plus sa sagesse que toutes les possessions des autres, doit être la consolation de celle-ci; & si on donne des louanges à la première, on doit du moins excuser la seconde. Car, si Chabot n'étoit pas si sage que ces anciens Philosophes, il étoit sans doute beaucoup plus aimable. Un des Amis du Comte de Chabot & des miens\* qui vit Mademoiselle de Rohan dans l'inquiétude de ce qu'elle devoit faire, qui la vit dans la crainte d'être blâmée, & dans les sentimens de sa passion; lui dit après mille raisons en faveur de son Ami pour la presser de le rendre heureux, que Chabot étoit resolu de s'en aller hors de France si elle l'abandonnoit, & qu'il l'avoit assuré qu'il ne reviendroit jamais: que sur ce discours, elle lui avoit dit tout bas, *Je ne sçai pas si je me pourai résoudre de l'épouser; mais je sens bien que*

O. 7.

je

\* Monsieur de Senneterre.

*je ne puis souffrir qu'il s'en aille.* Le Marquis de Senneterre me conta, que se mettant à rire, il lui avoit répondu ces Vers du Tasse :

*Ne petto hai tu di ferro o di diamante,  
Che vergogna te sia lesser amante.*

Comme le Marquis de Senneterre étoit une personne de qualité, & considéré du Ministre, il servit beaucoup à faire que Mademoiselle de Rohan, qui étoit déjà affoiblie par elle-même, se laissa achever de vaincre; mais celui qui frapa les plus grands coups fut le Duc d'Anguien. Il aimoit Chabot; & voulant le protéger, il pria le Cardinal Mazarin de le faire Duc. Il proposa de lui faire prendre le nom de Rohan; & par un Brevet qu'on donna à Mademoiselle de Rohan, pour lui conserver son rang, on trouva le moien d'accommoder l'affaire, même à la satisfaction de la Reine, qui les obligea par leur Contract de Mariage de faire bâtifier leurs Enfans à l'Eglise, & de les faire nourir dans la Religion Catholique. Cet article parut avantageux à l'Etat, à cause que le feu Duc de Rohan n'avoit que trop fait voir combien il est dangereux que les Hérétiques aient de tels Capitaines. Ma-



Madame la Duchesse de Rohan la Mere s'opposa fortement à ce Mariage, & les Patens de la Maison de Rohan en furent au desespoir. Les Amis de cette illustre héritière, qui l'avoient reverée comme leur Divinité, soit par envie contre Chabot qu'ils regardoient comme leur égal, soit par zèle pour ses intérêts, devinrent aussi ses plus cruels Ennemis. Ils se lièrent tous ensemble contre elle, afin de la persécuter; ce qu'ils firent avec une ardeur qui tenoit beaucoup plus de l'outrage que de l'amitié. Cette dureté, qu'elle rencontra dans l'Ame de ses faux Amis, lui ôta toute la douceur de son Mariage, & lui fit connoître par expérience, qu'il ne faut point chercher de véritable satisfaction dans la vie; & que de quelque côté que l'esprit de l'homme se tourne, il ne rencontre que des épines.

La belle saison de l'Automne \*, propre au séjour de Fontainebleau convia la Reine d'y aller, où sans changer de matière nous allons voir un Mariage beaucoup plus éclatant que celui de Madame de Rohan par la qualité des personnes, dont la Naissance étoit Roiale & Souveraine, qui n'avoit rien qui ne fut selon  
l'or-

\* Octobre 1645.

l'ordre, mais qui néanmoins avoit quelque chose d'extraordinaire. Le Roi de Pologne, Roi par election, & légitime héritier de la Couronne de Suede, voulant se marier avoit fait sçavoir sous main si Mademoiselle voudroit être Reine. Elle reçut cette proposition avec un grand mépris : la vieillesse de ce Prince, les gouttes, & la barbarie de son País, firent qu'elle le refusa d'une maniere qui faisoit voir qu'elle ne l'estimoit pas digne d'elle. Il eut aussi quelque pensée pour Mademoiselle de Guise ; mais cette Princesse n'étoit pas alors en faveur, à cause qu'elle avoit des Amis qui ne l'étoient pas du Cardinal ; & quoi qu'elle eut de la vertu, du merite, & n'ême quelque reste de la grande beauté, ce Mariage ne pût pas se faire, parce que la Reine n'y eut pas d'inclination, & que Mademoiselle de Guise ne fit nulle diligence pour y parvenir. Le vieux Roi s'arrêta à Madame la Princesse Marie, qu'on lui avoit proposée comme les autres ; & celle-là eut le bonheur & le mérite tout ensemble. Elle l'avoit déjà pensé épouser, du vivant du Duc de Nevers son Pere, qu'elle étoit plus jeune ; si bien, que cette Affaire venant à se proposer tout de nouveau, elle fut facilement reçue par les intéressés ;

sés ; & nous vîmes la Reine donner à qui bon lui sembla une des plus belles Couronnes de l'Europe. Cette Princesse Fille du Duc de Mantouë avoit été belle & agréable : elle l'étoit encore beaucoup , qu'èlle eut déjà passé les premières années de cette jeunesse qui a toujours en le Privilege d'embellir toutes les Dames. Monsieur , Frere du feu Roi , lors qu'il étoit présomptif Héritier de la Couronne , en avoit été amoureux. La Reine sa Mere , Marie de Medicis , qui avoit d'autres desseins pour lui , comme je l'ai dit , craignant les effets de la passion du Duc d'Orleans , fit mettre la Princesse Marie au Bois de Vincennes , où elle fut quelque tems l'innocente victime d'une louable affection ; mais l'inconstance ordinaire des hommes , & les disgraces de la Reine Marie de Medicis , dans lesquelles ce Prince s'envelopa , donnèrent une prompte fin à ce petit Roman. Lors qu'un Héros finit son Amour à la première Aventure fâcheuse qui lui arrive , il est à croire que l'Héroïne n'en doit pas être contente , & que l'Histoire n'en doit pas être belle. Cette passion qui fit d'abord beaucoup de bruit , & qui sans doute avoit fait impression dans le cœur de la Princesse Marie , fut de peu de durée.

rée dans l'ame de Monsieur : mais le souvenir en fut amer à celle qui se vit oubliée ; & j'ai ouï dire à quelques uns des Amis de cette Princesse, qu'ensuite de sa Prision elle avoit toujours haï le Duc d'Orleans d'une haine irréconciliable. Ce fut après ce changement, qu'on parla de la marier la première fois au Roi de Pologne; mais comme ces sortes de propositions ne réussissent pas toujours, il épousa au lieu d'elle une Princesse d'Allemagne qui vécut peu, & qui lui laissa une Fille. Le Duc de Mantouë, Pere de la Princesse Marie, étant mort quelque tems après, elle demeura dans Paris à mener une vie douce & agréable avec ses Amis & Amies. Elle ne songeoit qu'à se divertir, & à jouir du plaisir que donne la Societé des honnêtes gens. Dans cette condition, elle n'étoit pas tout-à-fait exempte de chagrin ; car elle avoit peu de bien, & peu de Maris à son service. Ses Affaires empirèrent enfin de telle sorte, que le Grand Ecuier Cinqmars pendant sa faveur l'ayant aimée, elle l'écouta favorablement. Sa passion lui plût ; & par ce sentiment il entra dans de grands desseins qui le firent périr, & se laissa flatter, comme je l'ai déjà dit, de l'espérance qu'il deviendrait Connétable, & qu'avec cette  
qua.

qualité & l'éclat de sa faveur, il pourroit être digne Mari de la Fille d'un Souverain. Sa perte qui lui fut sensible, ne lui fut nullement honorable ; elle rendit son amitié publique, & lui causa beaucoup de confusion. Après cette mauvaise Avanture qui l'avoit décréditée, & qui sembloit avoir beaucoup diminué de ce noble Orgueil qui n'abandonne guere les personnes de cette Naissance, elle avoit sujet de croire qu'il n'y avoit plus de bonheur dans la vie pour elle, & que toutes choses lui devoient être contraires.

Madame la Princesse avoit de l'amitié pour la Princesse Marie : elle portoit ses intérêts avec chaleur ; & s'appliqua soigneusement à faire réussir son Mariage avec le Roi de Pologne. Elle en parla à la Reine, & au Cardinal Mazarin : elle fit agir en sa faveur le Duc d'Anguien son Fils, & toute sa Caballe ; elle scut enfin augmenter en la Reine le desir de la préférer à Mademoiselle de Guise, & le Cardinal crut que cette Princesse, qui n'avoit point d'intérêts qui lui fussent contraires, qui étoit pauvre & accablé de sa mauvaise Fortune, en avoit beaucoup de reconnoissance. Toutes ces choses ensemble firent qu'il envoya Bregi, Ambassadeur en Pologne, pour négocier ce Mariage.



riage. Il y réussit si bien, qu'il fit résoudre ce Roi à l'envoyer demander par ses Ambassadeurs. Le Duc d'Orleans avoit vu ses maux sans pitié, & pour lors il vit son bonheur sans envie; & s'il avoit quelque sentiment pour elle, la haine y avoit plus de part que l'amitié.

Les Ambassadeurs Polonois furent reçus à Fontainebleau, dans le grand Cabinet de la Reine, dont le logement est fort beau. Quand ils entrèrent, la Princesse Marie étoit au cercle. Elle se leva, pour n'être pas présente à cette harangue, & se retira dans un des coins du Cabinet, pour les voir de loin. Elle se servit de moi pour se cacher à eux; & me mettant devant elle j'empêchai qu'elle ne fût d'abord apperçue de ces hommes qui devoient être ses Sujets. Après cette cérémonie, qui ne dura que la longueur d'un compliment, ces gens qui étoient tous habillés à la Françoisse, & qui ne paroissoient point étrangers, demandèrent où elle étoit. Quelques-uns d'entr'eux, qui avoient été en France, & qui la connoissoient, l'apperçurent & la montrèrent à l'Ambassadeur. Nous vîmes qu'ils se tournèrent de son côté pour la saluer; & comme je ne la cachois pas beaucoup, malgré les façons qu'elle faisoit,

soit, l'Ambassadeur en se retirant, après l'avoir distinguée, lui fit une profonde reverence, & ceux de sa suite en firent autant. En l'Audience qu'il eut d'elle le lendemain, il la traita de Majesté, & avec les mêmes respects que si elle eut été déjà la Reine. Quelques jours après, le Contract fut signé dans la Chambre du Roi, en presence de toute la Cour, & sans nulle cérémonie: elle ne changea pas de manière, pour être accordée à un Roi; & jusques au jour de ses nôces elle fut traitée également. Le jour que le Contrat fut signé, le Roi donna un grand souper aux Ambassadeurs. Ce fut l'intention de la Reine qu'il fut tel, mais le soir on lui conta qu'il étoit arrivé une dispute entre les Officiers, qui avoit été cause qu'il n'y avoit point eu de bouilli; c'est-à-dire que le premier service avoit manqué: & l'ordre fut si mal observé par les Officiers du Roi, que les Etrangers sortans assez tard marcherent toujours sans lumiere jusques au grand escallier de l'Appartement du Roi. On avoit oublié qu'on les feroit sortir par là, parce que ce n'étoit pas le chemin des autres. La Reine, après avoir un peu grondé de toutes ces bêtises, se mit à rire, & dit que jamais la France n'avoit pu se régler,

ni

ni dans les grandes choses , ni dans les petites, & qu'il falloit avoir patience.

La Reine , après avoir passé quelque tems dans ce beau desert, avec l'accompagnement ordinaire des plaisirs qui s'y trouvent ; qu'elle eut goûté à son aise l'air des bois avec la vue de ces affreuses solitudes ; & que par la Chasse , les Promenades , la Comedie , & le Bal , elle eut satisfait toute la Cour lassée de toutes ces choses , elle revint à Paris , où selon son ancienne inclination elle se plaisoit plus qu'en aucun autre lieu.

Nous vîmes dans cet hiver la seconde Ambassade des Polonois , qui fut belle & digne de notre curiosité. Elle nous représenta cette ancienne magnificence qui passa des Medes chez les Perses ; dont le luxe nous est si bien dépeint par les anciens Auteurs. Quoi que les Scythes n'aient jamais été en reputation d'être adonnez à la volupté , leur descendans , qui sont à présent voisins des Turcs , semblent vouloir en quelque façon imiter la grandeur & la majesté du Serail. Il paroît encore en eux quelques vestiges de leur ancienne barbarie ; & néanmoins nos François , au lieu de se mocquer d'eux , comme ils en avoient eu le dessein , furent contrainsts de les louer , & d'avouër  
fran-

franchement à l'avantage de cette Nation, que leur Entrée méritoit nos admirations. Je fus les voir passer à la Place Roiale, chez Madame de Vellesavin, où la Dame du logis nous donna une grande collation; & nous nous y rencontrâmes une bonne compagnie pour la manger.

Le Palatin de Posnanie, & l'Evêque de Warmie, furent ceux que le Roi de Pologne choisit pour venir épouser la Princesse Marie, & pour la lui mener. Ils voulurent paroître habillés à la mode de leur Païs, afin de faire mieux éclater leur magnificence, & leur belles étoffes. Le Duc d'Elbeuf fut envoyé par la Reine avec une douzaine de personnes de condition pour les recevoir; & les carosses du Roi, du Duc d'Orleans, & du Cardinal, y furent envoyez; mais, à dire le vrai, ils parurent vilains en comparaison de ceux que ces Etrangers avoient amenez, & qui avoient traversé toute l'Allemagne. Ils firent leur Entrée par la Porte de Saint Antoine, avec beaucoup de gravité, & le meilleur ordre du monde.

Prémierement, nous vimes passer une Compagnie de Gardes à pied, habillés de rouge & de jaune, avec de grandes boutonnières d'orfèverie sur leur habits. Ils étoient commandez par deux

ou

ou trois Officiers richement vestus & fort bien montez. Leurs habits étoient composez d'une veste à la Turque fort belles. Ils portoient par-dessus un grand manteau à manches longues qu'ils laissoient pendre négligement sur un côté du cheval. Leurs vestes étoient enrichies de boutons de rubis, de diamans, de perles, & les manteaux de mêmes doublez de même que les vestes.

Ensuite de cette Compagnie, il en parut une autre dans le même ordre, commandée par des Officiers plus richement vestus. Leurs vestes & manteaux étoient de la couleur de leurs Eiducs de vert & de gris-de-lin. Nous vimes encore deux autres Compagnies à cheval qui portoient les mêmes livrées que ceux qui étoient à pied, dont l'une étoit rouge & jaune, & l'autre gris-de-lin & verte, excepté que ceux-ci étoient vestus de plus riches étoffes, que les harnois des chevaux étoient plus beaux, & qu'ils avoient plus de pierreries. Après eux venoient nos Académistes, qui pour faire honneur aux Etrangers & deshonneur à leur País étoient allez au devant d'eux; mais ils parurent pauvres, & leur chevaux aussi, quoi qu'ils fussent chargez de rubans & de plumes de toutes couleurs. En  
cette



cette occasion la mode des François , de ne porter pour toute parure que des rubans , fut trouvée chetive & ridicule. Après ces Compagnies, venoient beaucoup de Seigneurs Polonois , chacun avec leur train & leur livrée , vêtus de gros brocard d'or & d'argent. Leurs étoffes étoient si riches , si belles , & les couleurs si vives , que rien au monde n'étoit si agréable. Sur ces vestes, on voioit éclater les diamans ; mais parmi cette richesse , il faut avouër que leur magnificence tient beaucoup du sauvage : ils ne portent point de linge ; ils ne couchent point dans des draps , comme les autres Européens , mais dans des peaux de fourure , où ils s'enveloppent. Ils ont sous leur bonnet fouré la tête rasée , & ne conservent de cheveux qu'un petit toupet sur le haut de la tête , qu'ils laissent pendre par derriere. Pour l'ordinaire ils sont si gras , qu'ils font mal au cœur ; & en tout ce qui touche leur personnes, ils sont mal propres. Chaque Polonois avoit un François à son côté. Il y avoit eu des gens de la Cour , & des mieux faits , qui avoient été au devant d'eux. Ce Cortege occupoit un long espace de chemin ; par conséquent il embellissoit fort l'Entrée. Il y avoit un des principaux Officiers , qui pour

marque de Dignité portoit trois plumes de cocq à son bonnet , & l'ornement de son cheval étoit composé de ces mesmes plumes. Quelques uns de leurs chevaux étoient peint de rouge ; & cette mode, quoi que bizarre , ne fut point trouvée désagréable. Le Palatin, & l'Evêque de Warmie, marchaient les derniers. Auprès d'eux étoient le Duc d'Elbeuf , & le Prince d'Harcourt son Fils. Le Palatin étoit beau de visage ; il avoit le teint beau , les yeux noirs : il avoit bonne mine, portoit la barbe un peu longue & un peu épaisse. L'Evêque avoit bonne mine, n'avoit rien de différent des nôtres, pas même les cheveux rasez. Après eux, marchaient leurs carrosses , argenté d'argent massif par tout où les nôtres ont du fer. Les chevaux qui les trainoient étoient beaux & gras & ne paroissoient point harrassés de leur voyage. Enfin , tout ce qui se vit étoit digne d'être montré en parade. Ils traversèrent toute la Ville en cet état : le Peuple étoit dans les rues , & les Personnes de qualitez aux fenêtres. Le Roi & la Reine étoient au Balcon qui donne sur la Place , à dessein de les voir ; mais ils n'en purent avoir le plaisir , parce qu'il étoit trop tard quand ils passèrent. On les mena loger à l'Hotel

tel de Vendôme , qui étoit vuide , par l'exil de ceux qui en étoient les Maitres ; & le Roi les y traitta toujours magnifiquement.

Ces Etrangers eurent Audience dans la grande Gallerie du Palais Roial , qu'on avoit retranchée à la moitié par un Amphitêatre au pied du quel la Reine étoit. Les Princesses & les Duchesses qui formoient le Cercle , & toutes les autres Dames , étoient derriere. On eut quelques desseins de célébrer ce Mariage avec les cérémonies requises en de telles occasions , afin de faire voir la grandeur de la France à cette barbare Nation ; mais comme les rangs n'y sont point regiez , & que chaque Prince veut aller devant les autres , on s'arrêta sur cette difficulté qui ne put se lever par toutes les propositions qui se firent pour en ôter la conséquence. Il s'éleva un grand murmure de tous côtez , & tant d'anciennes disputes se renouvelèrent , que la Reine jugea plus à propos d'en étouffer la suite , en faisant cette cérémonie en particulier. On commença par Mademoiselle à exclure tout le reste ; si bien que jamais Nôces ne furent plus solitaires pour être faites sous la Pourpre & avec le Sceptre. Le jour étant pris , Madame la Princesse Ma-

rie vint de l'Hotel de Nevers dès le matin dans la Chambre de Madame de Bregy, femme de l'Ambassadeur de France qui logeoit au Palais Roial. Ce lieu étoit assez proche de la Chapelle, pour y pouvoir descendre quand on auroit besoin d'elle. Je la fus voir comme elle s'habilloit pour cette célèbre journée. Je la trouvai belle, & plus blanche ce me semble qu'à son ordinaire, quoi qu'elle le fut beaucoup de son naturel; mais les Dames, dans les grandes occasions, ne se contentent jamais de ce que la Nature leur donne. Elle étoit de belle taille, & alors elle étoit d'un embonpoint raisonnable. Elle avoit les yeux noirs & beaux, les cheveux de même couleur, le teint beau, les dents belles, & les autres traits de son visage n'étoient ni beaux ni laids; mais tout ensemble elle avoit de la beauté, avec un grand air dans toute sa personne, qui convenoit à une Reine. Elle paroissoit mériter ce qu'elle avoit pensé avoir en épousant le Duc d'Orleans, & ce qu'elle alloit être alors en se mariant à un Roi. Son habit de nôces étoit un corps & une juppe de toille d'argent blanche, en broderie d'argent. Par dessus cet habit, elle avoit eu le dessein de mettre son Manteau Roial à la Polonoise, qui est

est blanc semé de grandes Flames d'or; mais, comme le Mariage se fit sans cérémonie, la Reine fut d'avis qu'elle ne le mit point. Elle demeura donc avec ce corps & cette jupe blanche, qui étant fait pour mettre dessous étoit trop courte, & n'avoit pas la gravité requise pour cette occasion. Elle étoit parée des perles & des diamans de la Couronne, que la Reine avoit accommodés ensemble de ses mains. Cette parure étoit accompagnée d'une Couronne fermée, faite de gros diamans de grosses perles d'un grand prix. Quand elle fut prête, de mettre la Couronne sur sa tête, elle douta si elle le devoit faire que la cérémonie ne fut achevée, & me commanda d'aller le demander à la Reine, qui me fit l'honneur de me dire qu'elle n'étoit pas encore en droit de cela. Quand elle fut habillée, elle voulût se montrer à la Reine, qui étoit dans son appartement. Elle passa la terrasse, qui traverse les deux corps de logis, avec deux de ses Ames, ma Sœur, & moi.

Les Polonois, qui étoient dans la Cour en bas, attendant l'heure de la Messe, la voiant, se mirent à jeter de grands cris d'allegresse, & lui donnerent mille bénédictions. Elle alla trouver la



Reine dans sa chambre ; & après l'avoir remercié des bontez qu'elle avoit eues pour elle, elle s'adressa au Cardinal Mazarin, qui l'avoit dignement servie, & lui dit *qu'elle venoit lui montrer si cette Couronne qu'il lui alloit mettre sur la tête lui siéroit bien.* La Reine, qui étoit parée de grosses perles, avec sa mante de deuil, la mena à la Chapelle, par la grande Gallerie. Il n'y avoit pour toutes personnes, que le Roi, la Reine, & celle qui l'alloit devenir, le petit Monsieur, & le Duc d'Orleans. Cette Princesse destinée à la Couronne fermée se mit à genoux sur le drap de pied au milieu de la Chapelle, le Roi du côté droit, & la Reine de l'autre. Monsieur, Frere du Roi, & le Duc d'Orleans, Oncle du Roi, étoient plus bas à genoux sur le drap de pied ; & par conséquent le Duc d'Orleans fut en ce jour son inférieur. L'instant, où elle se vit élevée au-dessus de cet infidele Prince, & au-dessus même de la Reine, dont elle étoit sujette lorsque son Pere n'étoit pas encore Souverain, fut sans doute pour elle le jour le plus agréable & le plus glorieux. L'Evêque de Warmie célébra la Messe, & le Mariage de son Roi & de sa Reine, que le Palatin épousa au nom de son  
 Mai-

Maitre. Après que la Messe fut dite, on lui attacha la Couronne sur la tête. Ce fut Madame du Seneey, & Champagne le coiffeur, qui lui rendirent ce bon office. Outre les Polonois, il n'y avoit dans la Chapelle, après les personnes Royales & de Sang Roial, que la Dame d'Honneur de la Reine que je viens de nommer, la Maréchalle d'Etrées, Madame de Montausier, & Madame de Choisy. Ces trois dernieres étoient intimes Amies de la Reine de Pologne: elle avoit supplié la Reine de les y souffrir. Madame de Bregy, ma Sœur, & moi, y étions aussi. Au sortir de ce lieu, la Reine mena diner la nouvelle Reine, & la fit passer devant elle; ce que beaucoup de personnes n'approuvèrent pas, à cause que ce Roiaume est électif. Elle fut placée au milieu de la table, qui étoit d'une grande longueur, le Roi à sa droite, & la Reine à sa gauche. Le Roi avoit le Duc d'Orleans auprès de lui, & l'Evêque de Warmie étoit auprès de ce Prince. Le Duc d'Anjou, notre petit Monsieur, n'y étoit pas; à cause qu'il n'étoit pas encore en âge de tenir sa place en de telles occasions. La Reine avoit auprès d'elle le Palatin, & les Polonois occupoient le reste de la table. Ce fut un Diné Roial, ser-

vi à plusieurs services, avec toute la délicatesse Françoisé, & beaucoup de machines de sucre. Ce Repas fini, qui fut long & fort ennuyeux, les deux Reines se reposèrent dans le grand Cabinet, où la Reine traitta la nouvelle Reine de la même maniere, en lui donnant toujours la main droite. Ensuite de cela, elle fut conduite par le Roi & la Reine à son Hotel de Nevers, où toutes les personnes de la Cour l'attendoient pour la saluer. L'Abbé de la Riviere \*, lui faisant ses complimens, lui dit qu'il eut mieux valu pour elle demeurer en France en qualité de Madame. Elle lui répondit fièrement, *que son Maître étoit destiné pour estre Monsieur, & elle pour estre Reine, & qu'elle étoit contente de sa destinée.*

Peu de jours après, la Reine lui donna le Bal, qui fut magnifique. On le dansa sur le Théâtre de la grande Salle du Palais Roial, dont l'Amphithéâtre est estimé une merveille de l'Art Géométrique. Les hommes & les femmes y furent parez. Les Dames excelloient en pierreries, & autant qu'elles purent en beauté; & les autres en broderies, en plumes & rubans, & en bonne mine, cha-

\* Favori du Duc d'Orleans.

chacun selon l'étenduë de ses forces , & la libéralité de la nature. Il y eut une grande Collation abondante en toutes les choses que les Pais étrangers & la France nous peuvent fournir en cette saison. La Reine regala le Palatin , en lui faisant présenter de grands bassins remplis d'oranges douces , de citrons doux , & de confitures ; car elle sçavoit faire ces choses de la meilleure grace du monde. J'étois assise fort proche de cet Ambassadeur ; & je remarquai qu'il regardoit cette belle Assemblée avec peu d'admiration , & entierement renfermé dans une gravité qui étoit assez honorable pour lui. La Reine de Pologne avoit ce jour-là une robe de velours noir en broderie d'or , qui étoit riche , mais qui avoit quelque chose de rude pour pouvoir contribuer à l'embellissement de son visage. Le Roi la mena danser : tout jeune & tout enfant qu'il étoit , il dansoit déjà admirablement bien.

Les Corps de la Ville , par l'ordre de la Reine , furent visiter cette nouvelle Reine ; & on lui fit tous les honneurs possibles. Le Peuple couroit de toute part pour la voir , comme si sa Couronne lui eut pu changer le visage ; & sa Cour fut grosse , tant qu'elle demeura

en France. Ses Amis, malgré la joie qu'elles avoient de la voir sur le Trône, sentirent beaucoup de douleur de la perdre; car elle étoit aimable pour ceux qui la voioient familièrement.

Elle partit peu de tems après son Mariage, & laissa toutes les personnes de la Cour satisfaites de sa civilité. Elle baisa toutes les femmes & les filles, de quelque qualité: elle ne changea point de maniere d'agir avec ses Amies, jusques à les faire asseoir, quand elles étoient seules avec elle. Quoi que cette Princesse fut contente de ces Peuples qu'elle alloit commander, elle apprehendoit néanmoins ce qu'elle ne connoissoit pas, & montra beaucoup de regret de s'éloigner de ce qu'elle aimoit.

Quand elle passa sur les Terres du Roi d'Espagne, cette Nation si civile pour les Dames la reçût avec toutes les marques de respect qu'elle put desirer. On lui fit des entrées dans toutes les Villes de Flandres, & nos Gazettes furent long-tems remplis des magnificences qui lui furent faites depuis les Frontières de France jusques aux siennes. Quand elle approcha de Dantzic, elle fut traitée avec de grands respects, & selon ce que nous avons vu ici de la richesse des Polonois. Je n'ai  
psa



pas de peine à croire ce que les Relations qui furent envoiés en disoient.

Comme les biens sont d'ordinaire mêlez de beaucoup de maux. Toute cette grandeur de la Reine de Pologne perdit son éclat en arrivant à sa Ville Capitale, & toute sa joie se dissipa par la présence de ce Roi qu'elle venoit chercher de si loin. Elle fut reçûë dans Warsovie avec peu de bruit, parceque ce Prince étoit vieux, accablé de gouttes & de graisse, & qu'étant malade & chagrin, il ne voulut aucune cérémonie à son arrivée. Il ne la trouva pas si belle que ses portraits, & ne témoigna pas estimer sa personne. J'ai ouï dire à la Maréchale de Guébriant, qui fut la conduire par l'ordre de la Reine; que ce vieux Mari la reçût à l'Eglise, dans une chaise dont il ne se leva point, & n'en fit pas même le semblant. Quand elle fut auprès de lui, elle se mit à genoux devant lui, & lui baisa la main. Ce Prince reçût son salut sans nulle marque de douceur & de benignité. Il la regarda gravement, & se laissa baiser la main sans lui rien dire. En même-tems, il se tourna vers Bregi, Ambassadeur auprès de lui, & lui dit tout haut, *Est-ce là cette grande beauté, dont vous m'aviez tant dit de merveilles?* La Maréchale de

Guebriant ma conté que cette Princesse , qui ne vit en lui que de la rudesse , & qui s'apperçut du dégoût qu'il témoigna pour elle , en demeura surprise , & que cette mauvaise reception , avec la fatigue du voiage , la firent si laide qu'elle trouvoit que ce Roi avoit raison d'en être dégoûté. Le rouge du dépit & de la honte ne farde point les Dames ; & la douleur ôte le feu des yeux. Ce Prince malade & gouteux , après avoir fait le cruel , se leva de sa chaise , & s'approcha de l'Aurel , où , sans quitter sa rudesse , il épousa tout de nouveau la Reine , qui se rassit pour aider à chanter les Pseaumes qui se dirent en loüange de Dieu , & pour lui rendre graces de leur Mariage. Ensuite , on mena la Reine dans la Maison du Roi son Mari , où leurs Majestez Polonoises furent servies à souper d'une viande qui parut effroiable aux yeux de cette Reine , & de la Maréchale de Guebriant ; & pire encore mille fois à leur gout. Tout ce qu'elles virent enfin leur fit peur ; & le soir , la Reine toute effraïée de l'état où elle étoit , dit tout bas à sa Conductrice , *qu'il valoit mieux s'en retourner en France.* Le reste de la journée se passa de la même manière. Son Roi ne lui parla jamais ; & bien loin de lui témoigner

gnier quelque sentiment de tendresse , il fallut contre son attente qu'elle allât dans un appartement séparé, passer la nuit toute seule. Madame de Guebriant en fit des plaintes, & dit à ceux de cette Nation qu'elle connoissoit pour être de ceux qui avoient accompagné la Reine de Pologne, que la France seroit mal contente si on témoignoit mépriser ce qui venoit d'elle. Elle leur dit qu'elle ne pouvoit s'en retourner satisfaite, si elle ne voioit le Roi moins indifférent pour la Reine. Ses plaintes firent cesser en quelque façon le mépris de ce Prince, & le forcèrent enfin de la traiter un peu mieux, & de vivre avec elle comme avec sa Femme. Quand Madame de Guebriant la quitta, elle commençoit à être plus contente, & à se consoler avec les dons magnifiques qui lui venoient de tous côtez. Car, en ce País, quand les Rois se marient, leurs Sujets ont accoutumé de faire à leur Reine des présens de grande valeur. L'espérance de se faire riche consola celle-là. Elle devint riche, & les trésors qu'elle amassa lui servirent bien-tôt après dans les grandes traverses que Dieu lui envoya depuis, qui l'ont rendus illustre, par les marques qu'elle a données à toute l'Europe de sa fermeté & de son courage.

Cet Hiver se passa dans une entiere tranquillité. Quelques petites jaloufies, entre Mademoifelle & Madame la Prin- cefle occuperent le Cabinet; mais ce fut fans le troubler: & fi la Reine eut fuivi fes propres fentimens, & qu'elle eut ren- fermé entièrement en elle l'ufage de fa volonté, nous aurions pu nous vanter d'avoir eu la plus agréable Cour du Mon- de, & d'avoir joui de la plus douce vie qui ait jamais été goutée par des gens qui ont eu l'honneur d'approcher des Grands.

La Reine étoit aimable de fa perfonne: elle traitoit fes créatures comme fes A- mis; quoi qu'elle n'ait pas eu une affez grande application à faire du bien à ceux qu'elle confideroit, & pour qui elle avoit de la bonté. Les gens de bien, quoi- que privez de fes bienfaits par l'avarice de fon Miniftre, ont eu du moins cette confolation, qu'elle les a diftingués par fon eftime, & que fi elle ne leur a pas fait beaucoup de graces, elle ne les en a pas crû indignes. Il falloit donc fe con- tenter du bon traitement de la Reine; & ce plaifir, qui contenoit en foi affez de gloire pour fatisfaire un cœur fidele, étoit accompagné d'un grand repos. L'in- térêt n'alumoit point parmi nous le feu  
de-

devorant de la jalousie ; & nos espérances ont toujours été si mortes , & notre ambition si abbatuë , que nous pouvons dire n'avoir vu la Cour qu'en peinture , puisque nous l'avons vuë sans ôser quasi former des desirs sur les grans interêts qui ont accoutumé de charmer les hommes. Mais , comme dans une grande famine tous ne meurent pas de faim , un de nos Courtisans , Beringhen , Valet de Chambre du feu Roi , dont le Pere l'avoit été de Henri IV , & qui l'étoit aussi de la Reine , fut alors reçu à la Charge de premier Ecuier de la petite Ecurie. Il avoit été en faveur auprès du feu Roi ; mais il fut exilé parce qu'il n'avoit su plaire au Cardinal de Richelieu. Sa disgrâce lui fut avantageuse ; car , aiant été en Hollande , son propre Pais , il acquit en servant le Prince d'Orange , & eut de beaux Emplois auprès de sa personne. Son retour à la Cour fut aussi accompagné de bonheur. La Reine , qui avoit toujours eu de la bonne volonté pour lui , le considéra beaucoup , & il servit à la fortifier dans le choix du Cardinal Mazarin. Toutes ces choses contribuerent à son élévation , & lui firent obtenir cette belle Charge. Elle sortoit des mains du Duc de S. Simon , autrefois Favori  
du



du feu Roi. Ce même Beringhen a été depuis fort opposé au Ministre ; & dans les brouilleries qui arrivent depuis , il fut un de ceux qui pressa le plus la Reine de l'éloigner d'elle. J'en ai ignoré les raisons ; mais comme il se justifia auprès d'elle , elle n'en fut pas moins satisfaite. L'aversión que les Serviteurs de cette Princesse eurent contre l'extrême puissance qu'elle lui donna ; la haine naturelle que les Peuples , & tous les gens de bien , ont toujours contre la grandeur des Favoris ; & ses dégoûts ; eurent le pouvoir de leur faire cacher ses bonnes qualitez. Il y contribua beaucoup par sa mauvaise conduite , & ceux même qui l'avoient aidé à monter à ce suprême degré , dès les premières années de son administration commencèrent à se détacher de lui , à murmurer contre lui , & à lui souhaiter tous les maux qui ensuite pensèrent l'accabler. L'amour qu'on avoit eu jusqu'alors pour la Reine commença peu à peu à diminuer parmi les Peuples. Cette puissance si absolüe qu'elle donna au Cardinal Mazarin fit qu'elle perdit la sienne ; & pour trop desirer qu'il fut aimé , elle fut cause qu'il fut haï. Elle voulut que toutes ses résolutions reçussent décision des volonteZ & des conseils de ce Ministre ,

tre ; & cette marque de faveur ne manqua pas d'attirer contre lui une envie excessive, & de faire perdre aussi à la Reine l'affection de ses Courtisans. Les hommes sont naturellement touchés de ce qui s'appelle ordre, auxquels il ne font point de difficulté de se soumettre ; & comme ils veulent bien que les Rois les gouvernent avec prudence, ils ne peuvent souffrir qu'ils se laissent gouverner par d'autres, comme s'il leur étoit défendu de prendre conseil des Amis qu'ils ont. C'est une injustice qu'on a eue, de blâmer la Reine pour avoir eu trop de créance en son Ministre. C'est pourquoi on peut dire que les Rois qui sont les Maîtres de la terre, & qui paroissent au-dessus des Loix, sous eux-mêmes d'illustres Esclaves des Peuples, qui leur sont soumis ; & qu'ils ne doivent pas suivre comme les autres leurs inclinations innocentes, parce qu'en eux il n'y a point d'actions qui leur soient indifférentes. Le Sceptre les rend ou bonnes ou mauvaises ; & de leur moindre sentiment dépend le bonheur ou la misère de leurs Sujets. Leurs volontés font nos destinées : leurs occupations, si elles sont bonnes, établissent notre repos ; & quand un Roi est oisif ou paresseux,

ce

ce qui n'est qu'un médiocre défaut pour un particulier, devient en lui un grand crime. On doit dire en faveur de la Reine, qu'on ne voit point de Souverains qui n'ait besoin d'avoir des Ministres; & dans la nécessité d'en être servis & conseillez, il seroit injuste de leur défendre la société qui consiste à pouvoir dire son secret à un Ami avec une entière sûreté; & particulièrement à une Régente qui a tant de maux à craindre, & tant de perils à éviter. Mais, il faut que cette confiance soit renfermée dans d'étroites limites, qu'ils se conduisent à leur égard plus par raison que par inclination, & qu'ils les considèrent comme faisoit le grand Henri IV, qui disoit au Duc de Sully (comme lui-même nous l'apprend dans ses Mémoires,) *Mon Ami, je veux vous faire du bien; mais je ne veux pas vous en faire tant, que vous puissiez vous voir en état de mal faire.*

Les Princes ne doivent pas seulement veiller sur eux mêmes, pour éviter l'injustice où leurs passions & leurs foiblesses pourroient les faire tomber: ils doivent craindre beaucoup d'avantage celles de leurs Ministres ou Favoris, qui ont à maintenir leur faveur, à se deffaire de leurs ennemis, à combattre leurs égaux, à faire  
leur

leur fortune , & à faire donner à leurs amis & à leurs parens toutes les Dignitez du Roiaume , & sont enfin exposez à tout moment à faire des crimes , en suivant leurs Sentimens intéressez ; au lieu qu'un Prince étant né tout puissant , personne n'envie sa domination. Dieu , pour l'ordinaire , imprime en lui le caractere de Protecteur de ses Sujets : il le porte à travailler à sa conservation & à celle de leur Etat , comme des biens qui lui appartiennent & qu'il lui est utile de conserver par un traitement équitable & juste ; & par conséquent il ne scauroit trop fuir le malheur d'être gouverné.

Nous ne vimes alors que d'agréables effets de la faveur du Ministre , pour divertir la Reine & toute la Cour. Il fit faire des Machines à la mode d'Italie , & en fit venir des Comédiens qui chantoient leurs Comédies en Musique. Ceux , qui s'y connoissent , les estiment fort : pour moi , je trouve que la longueur du Spectacle en diminue fort le plaisir , & que les Vers répétez naïvement représentent plus aisément la conversation , & touchent plus les esprits , que le chant ne délecte les oreilles. C'est mon sentiment : d'autres ne l'approuveront peut-être pas mais il n'importe. Cette diversité dans  
le

le goût est ce qui plait d'avantage dans la vie , qui fait que tout le Monde l'aime, & que chacun y trouve son compte.

Le Mardi gras de cette année \* , la Reine fit représenter une de ces Comédies en Musique, dans la petite Sale du Palais Roial, où il n'y avoit que le Roi, la Reine , le Cardinal , & le familier de la Cour ; parce que la grosse troupe des Courtisans étoit chez Monsieur, qui donnoit à souper au Duc d'Anguien. Nous n'étions que vingt ou trente personnes dans ce lieu, & nous y pensâmes mourir d'ennui & de froid. Les divertissemens de cette nature demandent du monde ; & la solitude n'a pas de rapport avec les Théâtres.

La Reine, qui, pendant la vie du feu Roi, depuis que Dieu lui avoit donné des Enfans, n'avoit parlé que de l'envie qu'elle avoit de les faire instruire dans toutes les Sciences, fut fort embarrassée quand il fut question d'ordonner de quelle maniere il s'y falloit prendre. Il n'y a personne à qui il ne vienne dans l'esprit qu'il faut que les Princes sçachent plus d'une chose : il faut convenir, que ce n'est pas le Latin qui leur est le plus nécessaire. La Politique est la véritable Gram-

\* 1646.



Grammaire qu'il doivent étudier ; & l'Histoire , qui est bonne en toutes Langues , peut leur montrer des exemples , & leur donner des vues pour gouverner de grands Roiaumes , pour contenir dans l'observation des mêmes Loix des Peuples d'humeur différentes , les maintenir en Paix avec leur voisins , & les faire craindre à leurs ennemis. Le mal est que ce n'est pas une Science qu'on puisse enseigner à des enfans : ce n'est que par une expérience de plusieurs années , qu'on y peut apprendre quelque chose. C'est pourquoi la Reine , étant persuadée que le Cardinal Mazarin étoit le plus habile homme de l'Europe , résolut enfin de lui abandonner le soin de l'Education du Roi son Fils. Elle lui laissa même le choix de son Gouverneur ; & ce fut le Marquis de Villeroi qui fut nommé par lui pour un Emploi si important. C'étoit l'homme le plus sage de la Cour , il avoit commandé des Armées ; mais sa plus grande qualité étoit de connoître mieux que personne le dedans du Roiaume , & d'avoir de la capacité & de la lumière pour les Affaires d'Etat. Le Précepteur qui étoit sous lui fut l'Abbé de Beaumont , Docteur en Théologie , élevé auprès du Cardinal de Richelieu , qui avoit de la probité ;

bité; mais qui ne s'étant pas trop ordonné aux belles Lettres, étoit par conséquent peu capable de s'appliquer à l'embellissement de l'esprit d'un jeune Prince, & au soin de l'occuper des grandes & agreables choses qui doivent n'être pas inconnues aux Souverains. L'un & l'autre disoient à ceux qui venoient leur faire des propositions, que leur conduite étoit réglée par le Superieur, qui s'étoit réservé l'Intendance de l'Education Roiale, qui étoit un titre nouvellement inventé, pour faire dépendre du Cardinal tous les Emplois & toutes les Charges; & je dois rendre ce témoignage à la vérité, que le Maréchal de Villeroy, qui peu après fut fait Maréchal de France, m'a dit en ce tems-là, parlant du Roi, dont il admiroit les lumières naturelles, qu'il n'étoit pas le maitre de la maniere dont il étoit élevé; & que s'il en avoit été cru il n'auroit pas laissé un aussi bon fonds sans le cultiver dans le tems qui y étoit le plus propre. C'est pourquoi, il souhaitoit que ses Amis lui fissent cette justice de ne le pas accuser de faire mal son devoir. Il est vrai qu'il aimoit à lui présenter ceux qui excelloient en quelque Science ou Art, & qu'il ne perdoit pas l'occasion de lui conter dans toutes les heures du jour des  
cho-

choses qui étoient arrivées de son tems , & des bons mots qu'il avoit ouï dire à des gens de la vieille Cour , sur quoi il pouvoit faire des Réflexions qui lui pouvoient être utiles : au lieu que son Précepteur , jaloux de son Emploi , ne prenoit pas plaisir à faire parler au Roi les gens d'esprit , qu'il auroit peut être goûté , & qui lui auroient donné curiosité d'apprendre mille choses qu'il ne sçavoit pas ; car il avoit naturellement l'envie qu'on lui dit ce qu'il ne sçavoit pas , & ne vouloit parler que des choses qu'il sçavoit. Cependant , on lui faisoit traduire les Commentaires de César , il apprenoit à danser , à dessigner , & à monter à cheval , & étoit fort adroit à tous les exercices du corps , autant qu'un Prince qui n'en doit pas faire profession le doit être : mais la Reine , qui s'étoit réservé la Sur-Intendance naturelle qu'elle avoit de l'Education du Roi son Fils par-dessus celle qu'elle avoit abandonnée à son Ministre , prenoit un grand soin d'entretenir dans l'ame de ce jeune Prince , à mesure qu'il augmentoit en âge , les sentimens de vertu , de sagesse , & de piété , qu'elle lui avoit inspiré dans son Enfance , aimant mieux empêcher que de jeunes esprits comme lui n'alterassent l'innocence  
de

de ses mœurs, que de le voir plus instruit de toutes les choses qui ont accoutumé d'ôter à la jeunesse une certaine timidité qui procede du jugement & qu'elle perd toujours trop tôt.

Au commencement de l'Eté \* , la Reine alla faire un Voiage à Compiègne, d'où elle fut jusques à Amiens , pour y conduire le Duc d'Orleans qui alloit y commander l'Armée de Flandres, où se joignit peu après le Duc d'Anguien. Je demurai à Paris, parce que n'ayant point certains avantages de domestiques, les Voiages m'étoient penibles & de grande dépense. Monsieur y tarda quelques jours après la Reine, pour se préparer à la Guerre; & je me souviens que beaucoup de mes Amis vinrent me dire adieu, qui moururent en cette meurtriere Campagne. La vaillance, qui est si vantée chez toutes les Nations, & si bien pratiquée par la nôtre, toute belle qu'elle est, à ses incommoditez, & les plus braves, qui courent avec tant de joie aux occasions, en ont encore d'avantage, quand ils rapportent leurs bras & leurs jambes. Elle desole les familles & déroboient à la Cour ce qu'il y a de meilleur; & pour dire tout enfin, rien au monde n'est si beau

\* Mai 1646.

beau que la Valeur, & rien n'est pire que la Guerre.

La Reine demeura six semaines à son voiage. Il ne s'y passa rien d'extraordinaire, & son retour nous apporta de la joie, outre que sa familiarité nous étoit douce, agréable, & glorieuse. Nous étions tellement accoutumées à l'honneur de la voir, que Paris pendant cette absence nous sembla une autre Ville, & notre vie une autre vie. Dans ces premières années de la Régence, la Cour étoit si tranquille, & notre vie si délicieuse, qu'il nous étoit impossible de ne la pas aimer. Mademoiselle de Beaumont néanmoins reconnut de l'altération dans le visage de la Reine, qui la menaçoit de quelque petit orage. Quoi que la Reine en arrivant à Paris eut dit à Madame la Princesse qui étoit avec elle, qu'elle auroit de la joie de nous revoir, il est certain que cette personne en particulier avoit eu le malheur de déplaire au Ministre. Sa conduite étoit assez imprudente. C'étoit une Fille hardie, dont l'esprit étoit grand, rude, & sans regle. Elle blâmoit le Gouvernement avec si peu de précaution, que souvent elle trouvoit des espions, où elle croioit avoir le plus de sûreté ; & , quoi que ces qua-

Q

litez



litez fussent mêlées avec de beaux sentimens, comme ce Vaisseau étoit sans Pilote, il étoit facile qu'il fît naufrage sur cette Mer, quoi qu'alors elle fut dans un calme tout entier. Elle avoit été pendant l'absence de la Reine faire un voyage avec Monsieur & Madamede Chavigny, qui continuoient à être mal à la Cour. Cette liaison déplût au Cardinal, quoi qu'en effet elle n'eut rien en soi que de loüable : & ce dégout obligea le Ministre de demander à la Reine son éloignement. Il n'est pas difficile de faire haïr aux Grands ceux qui parlent beaucoup, & qui par conséquent peuvent être aisément soupçonnez d'emportement. Sur ce prétexte, sa disgrâce fut aussi-tôt accordée & résolüe. Quoi que Mademoiselle de Beaumont, & moi, fussions d'humeur différente, & que sa maniere d'agir fut opposée à la mienne, le hazard nous avoit fait Amies ; & j'aimois en elle, sans approuver son procédé, sa franchise, son esprit, qui paroissoit naturel, ses sentimens qui me sembloient avoir quelque apparence de vertu stoïque : mais, je lui faisois de continuelles harangues sur sa conduite que je n'estimois pas, & sur la rudesse de ses décisions. Elle vouloit toujours réformer l'Etat, par cette fausse gloire

gloire qu'on se donne en méprisant les autres, & nullement par une véritable source d'honneur & de probité. Elle étoit la seule qui eut part au blâme que je lui donnois; & comme d'ailleurs nous étions souvent ensemble, elle fut cause que le Cardinal Mazarin me voulut aussi éloigner de la Cour. Il jugeoit de mes pensées à son égard par l'amitié que j'avois pour elle, & par l'approbation que je paroissais donner à ses paroles. La Reine, qui me connoissoit dès mon enfance, & qui sçavoit que j'avois des intentions droites, ne pouvoit douter de ma fidélité. Elle fut assez bonne de répondre de moi à son Ministre, & pour l'assurer de la netteté de mon procédé, sans en être instruite par moi. Tant il est vrai qu'en toutes occasions, il faut bien faire, & ne se vanter jamais. C'est ce qui faisoit que j'avois ce bonheur, que la Reine n'avoit pas mauvaise opinion de moi: & comme le Cardinal Mazarin n'avoit pas fortement déterminé ma perte, il se laissa aisément persuader par elle; & je me sauvai de cette sorte d'un chatiment que je n'avois pas mérité, & d'un péril que je n'apperçus

362 *Memoires pour servir*  
qu'après qu'il fut passé.

On envoya commander à Mademoiselle de Beaumont de ne plus voir la Reine, & je fûs étonnée quand ce même jour, le soir, j'appris cette nouvelle. On crut que je devois être de la partie, & que je sentirois en cette occasion la conséquence du mot de Caballe; Mes amis s'en inquieterent pour moi; & quand j'entrai dans la chambre de la Reine, quoi que je fusse tout à fait éloigné de toute crainte, je remarquai quelque changement en leur visage: les indifférens me regardoient de loin, & chacun, parlant à l'oreille de son voisin, me comptoit pour perdue. Un de mes amis eut la hardisse de s'approcher de moi, & de me faire un compliment. Je lui demandai en riant, d'où venoit un discours si sérieux? & je scûs de lui la disgrâce de Mademoiselle de Beaumont. Par cette nouveauté, je m'apperçûs aisément de tous le reste. Je fûs fâchée du malheur de mon amie, & je ne sentis, ce me semble, aucun trouble dans mon ame qui pût me faire honte. Comme j'étois assurée de mon innocence, je passai brusquement dans le Cabinet où étoit la Reine; & dans cet instant, malgré

gré les charmes de sa presence, & l'honneur que j'avois d'en être soufferte, il me passa dans l'esprit que les biens qu'on possède à la Cour, & même dans la faveur quand j'en avois eu, ne sont point de véritables biens qui soient dignes de notre estime; que peut-être mon éloignement malgré moi, me jettant dans la solitude, me seroit un plus véritable bonheur; & que ce n'en n'est pas un de demeurer dans un lieu où il est presque impossible de se sauver des foiblesses qui sont autant de peine que de dépit à ceux qui sont assez illuminez pour les connoître. Je ne fus pas long-tems en peine de travailler par ma raison à me fortifier contre ma disgrâce. La Reine, qui eut peur que l'Aventure de Mademoiselle de Beaumont ne me donnât de l'inquiétude, prit soin de la détruire. Aussi-tôt qu'elle me vit, elle affecta de me faire bon visage, & de me parler amiablement, & ce soin, dans ce moment, me fit voir la générosité de son ame, tout-à-fait indépendante des sentimens d'autrui. Elle se deshâilloit pour se mettre dans le bain; car il faisoit un grand chaud. Aussi-tôt qu'elle y fut entrée, je me mis à genoux devant la cuve, pour l'en-

retenir, & lui demandai la cause de la disgrâce de mon Amie. Elle me fit l'honneur de me répondre ces mêmes paroles : *qu'elle l'avoit éloignée, parce qu'elle avoit blâmée sa conduite d'une manière desobligeante; qu'elle étoit de ces personnes, qui crient contre tout, plutôt par un goût dépravé, que par aucune bonne raison, qu'ils aient de le faire; qui désapprouvent tout ce qu'ils voient; & dont le seul orgueil fait le discernement des actions dont ils se mêlent de juger.* Elle ajoûta, qu'elle s'étonnoit comment moi, qui n'avois pas ces mêmes sentimens, ni le même cœur, je pouvois avoir de l'amitié pour elle; & comment j'avois pû jusques alors faire société avec une personne si éloignée de mon humeur. Il étoit tems de se taire sur cette matière : je tâchai seulement de radoucir le ressentiment de la Reine. J'excusai mon Amie sur l'emportement de son esprit, & sur son tempérament impetueux; & travaillant à la justifier sur ses bonnes intentions, j'assurai la Reine que le fond en étoit bon, & que dans les choses essentielles, je croiois qu'elle ne manquoit pas de fidélité pour son service, ni de zèle pour ses intérêts. Dans  
cet



et instant, cette Princesse tira sa main de l'eau, & me la mettant toute mouillée sur la mienne, me la pressa, & me dit d'un ton à s'en souvenir, *Vous êtes trop bonne, Madame de Motteville, je vous assure qu'elle n'en feroit pas autant pour vous; & je sçai ce que je dis.* Ces paroles s'imprimèrent fortement dans mon Ame; & quoi qu'elles ne me fissent pas soupçonner tout-à-fait mon Amie, parcequ'il n'étoit pas juste de se laisser aller à ce doute sur une si légère cause, elles firent du moins que je fus plus facilement éclairée sur l'avenir, & que dans la suite des tems je me détrompai entièrement. Les dures épreuves, que j'ai fait sur l'Amitié fabuleuse des créatures, m'ont enfin forcé de croire que rien au monde n'est si rare que la probité, ni qu'un bon cœur capable de gratitude envers ceux qui agissent droitement. Le Cardinal Mazarin me parla aussi des sujets qu'il croioit avoir de se plaindre de moi: il me dit, que mes Amis me faisoient tort, voulant parler de l'exilée, & du Commandeur de Jars. Il me fit entendre que Mademoiselle de Beaumont me faisoit pester à sa mode; qu'on avoit dit à la Reine, que quand

elle vouloit marquer contr'elle quelque raillerie bien piquante , elle disoit toujours , *Madame de Motteville & moi avons trouvé , ou dit , ou jugé ; telle & telle chose ;* & que pour se fortifier , elle me mettoit toujours en jeu sur tout ce qu'elle alléguoit. Je compris aisément par quel esprit le Cardinal me parloit de cette manière. Je crus bien que la seule tendresse qu'il avoit pour moi ne l'obligeoit pas à me faire cette confidence , & qu'il vouloit seulement nous separer & nous desunir , en me faisant connoître qu'il ne falloit pas suivre cet exemple , si je voulois lui plaire. Mais , dans le vrai , je crois qu'il ne me trompoit point , & que Mademoiselle de Beaumont , malgré son libertinage d'esprit , étoit fine & politique , vouloit avoir des complices ; & souvent je l'ai surprise dans ses manières de faire , afin sans doute que je ne fusse pas plus agréable à la Reine qu'elle. Je me contentai néanmoins de répondre au Ministre comme j'avois fait à la Reine. J'excusai au mieux qu'il me fut possible celle dont il se plaignoit ; & séparant ma conduite de celle des autres , je tâchai de le persuader en ma faveur. Je n'acquis pas

pas ses bonnes graces par cette voie ; car il n'estimoit pas ceux qui faisoient profession d'agir honnêtement , & qui n'aimoient pas à faire des trahisons : mais comme il avoit de la douceur & de la benignité, & qu'il avoit vû en la Reine de l'inclination à me protéger, il me fut aisé de guérir son esprit de ses dégoûts. Mes paroles eurent assez de force pour le convaincre de me laisser en repos , & non pas assez pour me produire aucun bon effet pour ma fortune. J'avoue que je ne m'y suis pas assez appliquée pour y réüssir. J'ai de plus, eu toujours des Amis qu'il a haï, peut-être une justice, dont je n'ai jamais voulu blâmer le procédé : & par cette fidélité que l'on se doit aux uns & aux autres, j'ai préféré le plaisir de les servir à celui de faire mes offres. La Reine étoit entièrement affermie à suivre les Conseils de ce Ministre : il connoissoit que nous n'e lui étions point nécessaires ; & il ne craignoit point que personne lui pût nuire auprès d'elle. Par cette raison, il est toujours demeuré dans les mêmes termes. Pour moi, il m'a laissé vivre, sans me faire ni bien ni mal ; & pour ceux qui lui ont déplu,

il a trouvé le moien de les éloigner, quand ils lui ont donné par leur conduite d'assez justes sujets de leur disgrâce, pour en obtenir le consentement de la Reine; mais on peut dire le vrai, qu'il a usé de son pouvoir avec une moderation ouïable: il aimoit l'Etat, & servoit le Roi avec toute la fidelité que meritoit la confiance que la Reine avoit en lui.

Le lendemain, j'allai voir la disgraciée, & je me sentis attendrie, en l'embrassant; & comme en effet j'avois alors de l'amitié pour elle, son déplaisir me toucha, & me fit jetter quelques larmes. Elle avoit plus sujet de s'affliger, qu'une autre plus riche qu'elle n'en auroit eu; parce qu'elle n'avoit eu nul établissement, & que perdant les bonnes graces de la Reine, elle perdoit ses pensions & ses esperances. C'est une chose étrange que l'infidelité. Quand j'entrai dans sa chambre, il me sembla que tout ce que j'y vis étoient de ces personnes d'honneur, & de ces sortes de gens, qu'on ne pourroit jamais soupçonner de lâcheté. Cependant, dès le soir que je fus chez la Reine, le Cardinal me tira à part, & me fis des plaintes de la douleur que j'avois témoignée de l'éloi-  
gne-

gnement de Mademoiselle de Beaumont. Il me dit, que cela n'étoit pas bien, d'avoir montré tant de sentiment en cette occasion, parceque je donnois lieu à tout le monde de croire, que tacitement je condamnois la Reine, & l'accusois de trop de rigueur.

Il me reprocha aussi l'amitié de Chavigny, que dans la vérité je connoissois peu, mais dont la femme vivoit avec moi civilement, & paroïssoit être de mes Amis sans l'être beaucoup. Il me dit, que je ne devois point prendre des attachemens qui ne pouvoient que m'être tout nuisibles; que Chavigny étoit un homme difficile & audacieux; qu'il auroit été heureux, s'il avoit voulu se confier en lui, & se contenter d'avoir part à sa fortune; qu'il avoit trois fois plus de bien que lui; qu'avec cela il n'étoit pas content; & que sans considérer que son intention étoit éloignée de toute violence, il souhaitoit toujours quelque chose de lui, qui le contraignoit infiniment. En effet, Chavigny souhaitoit qu'il lui fit avoir la Charge de Secrétaire d'Etat que la Reine avoit donnée au Comte de Brienne, après que par le mauvais état de ses Affaires il



avoit été contraint de se défaire de la sienne. Comme je l'ai dit, la Reine aimoit le mari & la femme. Il étoit difficile au Cardinal Mazarin, & même impossible, de leur ôter leur bien, sans aucune raison. Le Comte de Brienne, de plus, lui étoit soumis; au lieu que Chavigny avoit voulu exercer cette Charge, sans se soumettre à celui qui prétendoit pouvoir être le Maître de tous.

Quelque tems après, la Cour étant allée à Fontainebleau, le Duc de Brezé fut tué devant Orbitelle, que le Prince Thomas, qui commandoit l'Armée du Roi, tenoit assiégée depuis un mois. Le même Chavigny, qui alors étoit en Provence, fut blâmé de n'avoir pas mandé cette nouvelle aussi promptement qu'il auroit pu le faire: il fut soupçonné d'avoir favorisé les intérêts de Monsieur le Prince, qui prétendoit que Mr. le Duc d'Anguien son Fils, dont le Duc de Brezé avoit l'honneur d'être Beaufrere, devoit obtenir ses Charges & son Gouvernement. Le Comte d'Alais avoit aussi averti Monsieur le Prince par un Courier exprès. Le Cardinal trouva mauvais que Chavigny, comme  
Mi-

Ministre, n'eut pas fait la même chose ; parceque cette faute mettoit Monsieur le Prince sur les bras de la Reine , avant que d'être préparée à ce qu'elle devoit répondre à ses demandes.

Aussi-tôt après la mort du Duc de Brezé , Monsieur le Prince attaqua la Duchesse d'Aiguillon , qui prétendoit que Madame la Duchesse d'Anguien ne pouvoit hériter de son Frere, pour avoir renoncé à sa succession en se mariant. En même-tems, il demanda à la Reine l'Amirauté vacante, le Gouvernement, & ses Charges. L'Amirauté ne lui fut point accordée, parceque le commandement de la Mer auroit pu rendre un premier Prince du Sang trop puissant en France ; & le Gouvernement demeura entre les mains du Favori du Duc nommé, Duc . . . . . , qui s'en empara tout doucement, malgré la volonté de la Reine & du Ministre.

Le reste de cette dépouille a été disputé entre ses heritiers. A ce refus, Monsieur le Prince partit de la Cour, faisant semblant de gronder, & s'en alla chez lui. Monsieur le Duc d'Anguien , qui étoit à l'Armée où commandoit Monsieur, écrivit à la Reine,

& lui temoigna hautement ses preten-  
 tions. Il les soutint legitimes, & de-  
 voit esperer d'elle cette justice. J'ai vû  
 les Lettres, qu'il lui en écrivit. Par  
 leur stile, il étoit aisé de juger que ce  
 Prince ne vouloit pas que le Sang de  
 France lui fut inutile, & qu'il avoit une  
 fiereté de cœur qui pourroit un jour  
 incommoder le Roi. On disoit de lui,  
 que son courage & son genie le por-  
 toient aux Combats, plutôt qu'à la Po-  
 litique. En cette occasion, néanmoins,  
 il en observa toute les regles, & quit-  
 tant cette audacieuse maniere dont il  
 avoit accoutumé de chicaner à Monsieur  
 toutes choses, il commença à s'humi-  
 lier tout entierement à lui. Comme ils  
 étoient dans une même Armée, il affec-  
 ta d'avoir pour lui une grande assidui-  
 té; & même il rechercha soigneusement  
 de s'acquérir l'Abbé de la Riviere. Leur  
 liaison alla si avant, que ce Prince ne  
 put éviter d'écrire à la Reine & au Car-  
 dinal, en faveur du Duc d'Anguien;  
 ce qui causa aussitôt de grandes inquié-  
 tudes au Ministre : l'inimitié de ces  
 deux importantes personnes lui plaisoit  
 beaucoup d'avantage que leur union.

**Monsieur le Prince étoit grand Poli-**

rique. Il étoit timide, & craignoit de se brouiller à la Cour: il aimoit l'état; & l'on disoit alors, que ses conseils étoient toujours dans l'ordre de la justice. Il les donnoit avec beaucoup de lumiere, & on a souvent dit de lui, qu'il auroit été un grand Roi. La bassesse qu'il avoit eue sous le Regne precedent lui avoit été honteuse; mais alors, il étoit estimé sage & prudent. Comme il commençoit à vieillir, & qu'il sçavoit les maux qu'un Prince du Sang souffre, quand il se revolte contre le Roi, il se laissa aisément persuader qu'il ne falloit point gronder tout-à-fait. Peu de jours après, il manda le Tellier Secretaire d'Etat, pour lui faire ses plaintes. Il se fit quelque Négociation; & la conclusion fut de remettre la décision de ses demandes à la fin de la Campagne, & que cependant tous seroient bons Amis. Ainsi, la colere de Monsieur le Prince se passa aisément. Il revint à la Cour: on le traitta bien; & ses plaintes se calmerent en apparence, selon la coutume des Grands, qui se haïssent presque toujours, & qui font paroître le contraire dans toutes leurs actions de parade.

Ma-

Madame la Princesse, qui étoit alors auprès de la Reine, quoi qu'elle fut ambitieuse, & qu'elle eut voulu voir sur la tête du Duc d'Anguien toutes les Couronnes de l'Europe, ne laissa pas de protester à la Reine, qu'elle n'avoit point d'intérêts qui pût la séparer des siens; & que son Amitié pour elle étoit plus forte que le desir de la grandeur de son Fils: si bien que la Reine en parût à demi persuadée, & vécut avec elle de la même maniere qu'elle avoit accoutumé. Si sans être duppe elle eut voulu croire ce que Madame la Princesse lui voulut dire, je suis assez hardie pour assurer, que si elle n'étoit pas touchée d'Amitié autant qu'elle le témoignoit à la Reine, elle l'étoit du moins de ses carresses, & du plaisir de la faveur. De l'humeur dont étoit Madame la Princesse, je crois qu'elle auroit été au desespoir de voir sa Famille se brouiller à la Cour, autant par douleur d'en perdre la douceur, que par la considération de ses plus grands intérêts.

La Reine passa tout l'Eté à Fontainebleau; & le lieu du monde, où les chaleurs sont les plus grandes, servit de



retraite pour la plus ardente saison de l'année. Les divertissemens de toutes les Dames furent entièrement renfermez dans les bornes de la Riviere de Seine. Elle demouroit tous les jours plusieurs heures dans l'eau, ou dans les forêts, qu'il falloit passer pour y aller ; & la poudre de l'une étoit effacée par le secours de l'autre.

Le Roi, qui alors étoit encore enfant, se baignoit aussi, & son Gouverneur le Maréchal de Villeroi, qui ne l'abandonnoit point, en faisoit autant. La Reine, & toutes celles qui avoient l'honneur de l'accompagner, avoient à l'ordinaire de grandes chemises de toile grise, qui trainoient jusques à terre. Le Gouverneur du Roi en avoit de même, & la modestie n'y étoit nullement blessée. Tous les hommes au-dessous de soixante ans étoient à l'Armée : il ne restoit auprès de la Reine que ses Officiers, & un petit nombre de Courtisans qui étoient auprès du Ministre, attachez à son service ou à sa fortune ; & la Cour étoit deserte. Je trouvois néanmoins que nous étions en bonne Compagnie ; car, à mon gré, elle n'est jamais plus agréable, que quand

quand la foule n'y est pas.

En Flandres, notre Armée, quoï que grande & belle, ne fit pas de grands exploits. On assiégea Courtrai avec 30000 hommes, & le Duc de Lorraine avec pareille force se vint camper devant la nôtre. Les deux Armées furent long-tems à se regarder, sans se faire aucun mal. On offrit la Bataille aux Ennemis, qu'ils n'accepterent point : il se fit seulement quelques petits Combats ; mais enfin ils n'oserent attaquer nos Lignes, & on leur prit cette Place en leur présence & à leur honte. Après cette Conquête, l'Armée alla droit attaquer Madick, que le Duc d'Orleans avoit pris l'année précédente, & qui dans celle-ci avoit été reprise des Ennemis par surprise en trois heures de tems. Clanleu, que le Duc d'Orleans y avoit fait mettre pour y commander, se trouvant absent quand les Ennemis l'étoient venu attaquer, fut blâmé de cette perte. Quoi qu'il fut connu pour vaillant, c'étoit assez pour être coupable, que d'être imprudent ou peu soigneux. Il le fut encore doublement, en ce que ce Siège, que Monsieur entreprit pour réparer sa faute, couta beaucoup de  
sang

sang à la France, de la peine, & beaucoup d'argent. Le Général fut blâmé de l'avoir entrepris : il n'avoit point d'Armée Navale ; & les Ennemis aiant une sortie libre du côté de Dunkerque, ils entroient à leur gré dans la Place : si bien que cette petite bricoque se rendit. Le Duc d'Orléans s'excusa sur les Hollandois, qui faisoient encore quelque mine d'être pour nous : ils lui avoient donné parole de se rendre devant la Place à certain tems, avec un nombre de Vaisseaux capable d'empêcher la communication aux Ennemis. Comme ils avoient enfin dessein de nous quitter, ils manquèrent à leur promesse pour le tems, & le Prince manqua son projet ; ce qui fut cause aussi que ceux qui étoient dans Mardik se défendirent aisément contre les attaques, & qu'ils le firent desavantageusement pour nous.

Les ennemis firent une sortie du côté du Duc d'Anguien, & ce Prince, courant à la défense des siens, y fut blessé au visage d'un pot que les Ennemis jetterent de la Place, qui lui pensa crever ou blesser la vuë. On y tua le Comte du Flex, Gendre de la Marquise de Senecey, Dame d'honneur de la Reine ; honnête-homme, & qui avec beaucoup de qua-  
lité

lité avoit du mérite. Le jeune Comte de la Roche-guion eut le même malheur : il étoit Fils du Duc de Liancourt, seul héritier de ses grands biens, & de son Oncle naturel le Maréchal de Schomberg. Il avoit épousé l'héritiere de la Maison de Lannoy, qui demeura grosse d'une Fille dont elle accoucha quelque tems après la mort de son Mari. Ce jeune Seigneur fut infiniment regretté, tant par la considération de ses Pere & Mere, qui étoient estimez de tous les honnêtes gens, que par l'agrément de sa personne; & chacun eut pitié de sa destinée. Le Duc de Nemours y fut blessé à la cuisse. C'étoit un Prince aimable & digne d'estime. Sa blessure causa de l'inquiétude à ses Amis, & les Dames, à ce que les nouvelles secrettes en pouvoient apprendre, firent des vœux pour sa guérison. Le Chevalier de Fiesque y fut tué, qui, à ce que ses Amis disoient, avoit de l'esprit & de la vertu : il fut regretté d'une Fille de grande Naissance qui l'honoroit d'une tendre & honnête Amitié. Je n'en sçai rien de particulier. Mais, selon l'opinion générale, elle étoit fondée sur la pieté & la vertu, & par conséquent fort extraordinaire. Cette sage per-

personne † peu de tems après cette mort, voulant mépriser entièrement les grandeurs du Monde, les quitta toutes, comme indignes d'occuper quelque place dans son ame: elle se donna à Dieu, & s'enferma dans le grand Couvent des Carmelites, où elle sert d'exemple par la vie qu'elle meine. Le Marquis de Thémynes, seul héritier de sa Maison suivit aussi le malheureux sort des autres: il étoit Fils de la Maréchalle d'Estrées, qui l'avoit eu de son premier Mari. Il promettoit beaucoup; & ce fut une grande perte pour sa Famille. Le jour que le Courier arriva, qui apporta tant de tristes Nouvelles, toutes les Chambres de Fontaine-bleau retentissoient de cris: Ces illustres morts & blessez étoient des personnes de la Cour & des plus qualifiés: leurs parens les pleurèrent aux yeux de la Reine. Elle alla voir Madame de Senecey, pour la consoler de la perte de son beau-Fils, qui laissoit une jeune Veuve d'une vertu extraordinaire, & des enfans petits, qui perdoient infiniment en sa personne. Elle tâcha d'adoucir l'amertume des autres par la compassion qu'elle eut de leur douleur, & par le sentiment qu'elle en témoigna. Ma-

dame

† Mademoiselle d'Epéron.



dame la Princesse fut quelques jours dans de grandes inquiétudes : sa crainte lui faisoit croire qu'on lui cachoit le danger de la blessure de Monsieur son Fils. Avec ceux qu'elle ne croioit pas être dans ses intérêts, comme elle étoit aigre, & fiere, elle répondoit à leur complimens, qu'ils étoient tristes de ce qu'il n'étoit pas assez blessé.

La Reine alors se seroit peut-être consolée ; car on le redoutoit sur l'Affaire de Brouage, & sur sa prétention de l'Amirauté, qu'elle ne vouloit point lui donner. Cette Princesse étant un soir couchée sur un petit lit dans son Cabinet, me parlant de lui avec l'estime qu'il méritoit qu'elle eut pour lui, après avoir souhaité sa guérison, me dit une chose qui procédoit de la confiance qu'elle avoit toujours eue en Dieu. *Je croi que Dieu, en la Providence du quel je me remets entierément, puisqu'il l'a sauvé, sçait bien qu'il ne me doit point faire de mal ; & que s'il m'en fait, ce sera en suivant ses ordres, & sera pour mon bien & pour mon salut.* Sa prophétie a été accomplie : ce Prince, après avoir fait de grands services au Roi & à elle, lui a fait du mal. Elle a été contrainte de lui en faire aussi ; mais, je ne doute pas qu'elle

qu'elle n'en ait profité par le bon usage que je lui ai vû faire de toutes les peines qui lui sont arrivées depuis sur ce sujet.

Pour revenir à Mardik , dont la résistance étoit fâcheuse , après une longue attente , les Hollandois arrivèrent ; & avec eux finit le Siège de cette Place , qui se rendit au Duc d'Orleans aux conditions accoutumées en cette occasion. Madame la Princesse rendit à Mademoiselle ce qu'elle lui avoit prêté à la Bataille de Nortlingue. Cette Princesse , qui n'aimoit pas alors les Triomphes du Duc d'Anguien , dit en allant au *Te Deum* , qui se chanta pour cette Victoire , qu'il eut mieux valu faire dire un *De Profundis* pour les morts. Et Madame la Princesse sur Mardik lui dit de même des choses piquantes , & si bien renfermées dans la raillerie , qu'il étoit impossible de s'en fâcher. Mademoiselle souffroit de l'ancienne liaison de la Reine & de Madame la Princesse. Elle avoit paru supporter quelques gens qui étoient mal à la Cour ; si bien qu'elle étoit traitée de brouillonne : & quoi qu'elle eut de la beauté , de cette beauté éclatante qui attire les louanges , & que son esprit en méritât aussi , sa rivale trouvoit toujours dans sa vivacité trop extrême & son inquiétude naturelle,

relle, un grand sujet de la blâmer & de faire souvent souhaiter son absence à la Reine. Mais, comme en ce tems-là le Duc d'Anguien avoit besoin du Duc d'Orléans, malgré ces petits degouts & cet éloignement de Cour, Madame la Princesse ne laissoit pas quelque fois de lui rendre de grands respects, & sçavoit si bien tourner ce qu'elle lui disoit, que ses railleries passoient souvent pour des avis d'amitié, dont il falloit que Mademoiselle lui fit des remercimens. Sa jeunesse alors lui donnoit de la timidité, & la soumettoit toujours à Madame la Princesse, qui tiroit ces avantages de ses années.

Au sortir de Mardick, l'Armée du Roi fut poursuivie par celle des Ennemis, & les Princes se resolurent de donner Bataille; mais elle ne se donna point: & peu de tems après le Duc d'Orléans fut prié par la Reine de revenir auprès d'elle, & de laisser achever la Campagne au Duc d'Anguien. Elle envoya ses ordres au nouveau Général, voulant lui témoigner par cette confiance, qu'on esperoit de lui les mêmes marques d'affection & de fidelité que par le passé, & que l'estime que la Reine faisoit de lui la rendoient incapable de craindre en lui aucun  
ref-

ressentiment qui pût être desavantageux à l'Etat.

Il remogna à Cominges , Lieutenant des Gardes de la Reine , qui fut de sa part lui porter le Commandement général de l'Armée, une satisfaction nonpareille, de ce bon traitement, avec un desir passionné de bien servir le Roi & de faire encore quelque action éclatante, qui pût faire voir à la Reine qu'il étoit digne de tout ce qu'il lui demandoit. Il avoit déjà conçu un dessein de grande importance pour le service du Roi; mais il ne le fit qu'après que le Duc d'Orleans fut parti de l'Armée, afin d'en pouvoir recevoir toute la Gloire, comme il en vouloit toute la peine.

La Reine d'Angleterre vint voir la Reine à Fontainebleau, & lui amena le Prince de Galles son Fils, qui s'étoit sauvé d'Angleterre, pendant que le Roi son Pere avoit pris le parti de s'en aller en Ecosse. Il n'y tarda guere: peu de tems après, ces Peuples infideles le vendirent aux Parlementaires, qui continuoient de lui faire la Guerre. Cette Princesse affligée reçut beaucoup de consolation de revoir son Fils; & comme la joie ne se goute pas entièrement, si elle ne se partage avec ses Amis, elle voulut aussi-tôt

R

le

le faire voir à la Reine. Elle demanda qu'il passât devant le Roi, en consequence que le Roi son Pere, étant Prince de Galles, passa devant le Roi d'Espagne quand il alla voir l'Infante Sœur de la Reine; mais la Reine lui répondit qu'il avoit eu cet avantage comme Roi d'Ecosse, dont il avoit pris le nom en ce Voiage : & cette proposition demeura sans effet.

Le Roi & la Reine allèrent recevoir la Mere & le Fils, & n'oublièrent rien pour rendre l'honneur dû à la Naissance de l'un & de l'autre, & à l'étroite liaison du Sang & de la Parenté. Après les premiers complimens, ils se mirent tous dans le carrosse de la Reine; & quand ils descendirent, ils allèrent droit à l'Appartement destiné pour la Reine d'Angleterre. Le Roi donna la main à la Reine sa Tante, & le Prince de Galles mena la Reine. Le lendemain, il la vint visiter : elle lui donna un fauteuil, selon ce qui avoit été concerté entre les deux Reines. Cette cérémonie faite, la Reine d'Angleterre arriva; & comme il n'avoit devant elle qu'un siege pliant, il se leva aussi-tot, & se tint debout au cercle comme les autres. Le Roi vint chez la Reine peu après, qui le prit pour le mener promener,



mener, & passa devant lui ; mais le matin , qu'il avoit été le voir , dans sa chambre, il lui avoit donné un fauteuil auprès du sien , l'avoit fait couvrir, & l'avoit fait conduire jusque dehors sa chambre. Depuis cette première cérémonie, en toutes les occasions où se sont trouvez ces deux Princes, le Roi se mettoit toujours sur des petits sieges, & le Prince de Galles de même maniere. Au cercle, le Roi & lui se tenoient d'ordinaire debout, & nous l'avons vu Roi d'Angleterre, sans que cela ait presque branlé ; excepté une fois, que le Roi le fit passer devant lui. Ce Prince étoit bien fait : son teint brun s'accomodoit avec ses beaux yeux noirs : sa bouche parut grande & laide ; mais il étoit de belle taille. La Reine d'Angleterre eut quelque joie de revoir auprès d'elle la petite Princesse dont j'ai déjà dit qu'elle étoit nouvellement accouchée quand elle vint en France. Sa Gouvernante par son adresse l'avoit sauvée des mains des Parlementaires. Elle la redonna à la Reine sa Mere, âgée d'environ deux ans. Cette Princesse en reçut beaucoup de consolation ; & comme le Roi son Mari n'avoit point été encore livré à ses ennemis, & que l'espérance n'abandonne jamais en-

tièrement les malheureux, il y eut alors quelque trêve dans ses souffrances.

Le Duc d'Orleans, selon la priere que la Reine lui en avoit faite, revint à Fontainebleau \*, où elle l'attendoit pour finir ensemble leur Campagne dans cette agréable demeure, avec les divertissemens qui s'y rencontrent toujours : elle voulut laisser faire au Duc d'Anguien la sienne à coups de canons & d'épée, qui sont les accompagnemens d'un Guerrier dont le plaisir se trouye aux Combats & à la Conquête des Villes. Le Roi & la Reine, pour régaler Monsieur, voulurent aller au devant de lui ; mais, comme leurs Majestez ne le rencontrèrent pas assez proche, leur dessein se changea en celui de la promenade. Le Ministre le continua jusqu'à sa rencontre, & revint avec lui peu d'heures après. Il remplit la Cour des Ducs de Guise, d'Elbeuf, de Candale, & d'une belle troupe de Gens de qualité, qui n'étoient pas fâchez de venir se délasser des fatigues du Siege de Mardick dans un lieu le plus beau du monde.

Aussi-tôt que le Duc d'Anguien se vit en état d'agir par lui même, il alla assiéger Furne †, une petite Ville auprès de

\* Le 1 de Septembre 1646.

† Le 9 Septembre 1646.

de Dunkerque, qu'il prit en peu de jours. Ce dessein, qui en regardoit un plus grand, fut agréable au Ministre. Il avoit été d'avis d'aller attaquer cette Place, quand on alla à Mardik; & le Duc d'Orleans n'y avoit pas voulu consentir; par la difficulté de l'entreprise. L'Amitié, qui avoit parû pendant la Campagne entre ces deux grands Princes, ne fut pas assez forte pour empêcher que leurs cœurs ne fussent troublez par la jalousie & l'amour-propre. Le Duc d'Orleans ne vit point sans dépit le projet que le Duc d'Anguien avoit fait d'aller prendre Dunkerque dont il lui avoit fait un secret; & le Duc d'Anguien ne se vit point le maître de ce grand dessein, sans ressentir beaucoup de joie. J'ai ouï dire à Coninges, qui demeura quelque tems auprès de lui, qu'il ne l'avoit pas trouvé si blessé quand il fut seul, que lorsqu'il avoit eu un Supérieur, & qu'il l'avoit soupçonné d'avoir feint sa blessure plus grande, afin de laisser partir Monsieur dans cette créance, qu'il n'étoit point en état de rien entreprendre.

La Reine reçût alors \* un Ambassadeur extraordinaire de la Reine de Suede, qui ne venoit apparament que pour tra-

R 3

vailer

\* Le 13 Septembre 1646.

vaillet à l'union des deux Couronnes. Celui, que cette Reine envoya, s'appelloit le Comte de la Gardie. Il étoit Fils du Connétable de Suede : son Aieul étoit François, à ce qui se disoit, d'assez médiocre naissance. Il étoit bienfait : il avoit la mine haute, & ressembloit à un Favori. Il parloit de sa Reine en des termes passionnez, & si respectueux, qu'il étoit facile de le soupçonner de quelque tendresse plus grande que celle qu'il lui devoit par la qualité de Sujet. Il étoit accordé à une Cousine Germaine de cette Reine, qu'elle même lui faisoit épouser. Quelques-uns ont voulu dire, que si elle eut voulu suivre son inclination, qu'elle l'auroit prise pour elle ; mais qu'elle s'étoit vaincuë par la force de sa raison, & par la grandeur de son ame, qui n'avoit pu souffrir ce rabaissement. D'autres disoient qu'elle étoit née libertine ; & qu'étant capable de se mettre au-dessus de la coutume, elle ne l'aimoit pas, où elle ne l'aimoit plus, puisqu'elle le donnoit à une autre. Quoi qu'il en soit, cet homme parut assez digne de la fortune ; mais plus propre à plaire qu'à gouverner. De la manière dont il parloit de la Reine sa Maitresse, elle n'avoit pas besoin de Ministre ; car  
elle-

elle-même, quoi que très jeune, ordonnoit de toutes ses Affaires. Outre les heures qu'elle donnoit à ses études, elle en employoit beaucoup, à ce qu'il disoit, au soin de son Etat. Elle agissoit de sa tête; & il assûroit que son moindre soin étoit l'ornement de sa personne. De la façon qu'il nous la dépeignit, elle n'avoit ni le visage, ni la beauté, ni les inclinations d'une Dame; au lieu de faire mourir d'amour les hommes, elle les faisoit mourir de honre & de dépit; & fut depuis cause que ce grand Philosophe Descartes perdit la vie de cette sorte, parcequ'elle n'avoit pas approuvé sa manière de Philosophie. Elle écrivit à la Reine, à Monsieur Oncle du Roi, au Duc d'Anguien, & au Ministre, des Lettres que j'ai vuës, & qui furent admirées par la galanterie des pensées, par la beauté du stile, & par la facilité qu'elle témoignoit avoir à s'exprimer en notre Langue qui lui étoit familiere, avec beaucoup d'autres. On lui attribuoit alors toutes les vertus héroïques: on la mettoit au rang des plus illustres Femmes de l'Antiquité: toutes les plumes étoient employées à la louer; & on disoit que les hautes Sciences étoient pour elle ce que l'éguille & la quenouille sont pour notre sexe. La Re-



nommée est une grande causeuse : elle aime souvent à passer les limites de la vérité ; mais cette vérité a bien de la force : elle ne laisse pas long-tems le Monde credule abandonné à la tromperie. Quelques tems après, on connût que les vertus de cette Reine Gothique étoient médiocres : elle n'avoit alors guere de respect pour les Chrétiennes ; & si elle pratiquoit les morales, c'étoit plutôt par fantaisie , que par sentiment. Mais , elle étoit sçavante à l'égal des hommes les plus sçavants ; & jusques là elle avoit conservé une haute réputation dans sa Cour, parmi ses Peuples, & dans toute l'Europe.

Pour regaler son Ambassadeur, on lui donna le Bal & la Comedie , de grands Repas, & tous les Divertissemens ordinaires. Il orna la Promenade du Canal de Fontainebleau d'un Carosse en broderie d'or & d'argent, qu'il avoit fait faire pour sa Reine. Il le fit trainer par six chevaux richement harnachés, suivi d'une douzaine des Pages de cette Princesse habillés de ses livrées, qui étoient jaunes & noir, avec des passemens d'argent. Le Comte de la Gardie le suivoit dans le sien, avec une grande quantité de livrées orangé & argent. Cette Cour en figure,

avec

avec la nôtre effective & belle , rendoi la Promenade tout-à-fait agréable.

Quelques jours après, le Duc d'Anguien, poussé de cette belle passion qui l'animoit toujours au desir de la Gloire, alla assiéger Dunkerque. Cette entreprise parut hardie; mais le bonheur voulut que cette Place se trouvât épuisée d'hommes, & de munitions de guerre, à cause du secours qu'elle avoit envoié à Mardik: & il n'y avoit plus d'Armée ennemie assez forte pour craindre quelque obstacle. Ainsi, par une favorable rencontre de plusieurs choses, ce beau dessein se rendit plus facile que vrai-semblablement on ne le pouvoit espérer: & la prudence du Duc d'Anguien fut aussi grande à les bien remarquer, pour en tirer ses avantages, que sa valeur à le bien exécuter. J'ai ouï dire, que la fatigue qu'il se donnoit dans les pressantes occasions étoit étonnante. Comme il avoit mis dans les premiers emplois de la Guerre ses jeunes Favoris, gens de condition, mais qui étoient sans expérience, il vouloit reparer leur fautes par ses peines & ses actions, & ne vouloit point qu'on s'apperçut de leur manquement, de peur d'être accusé de trop favoriser ses Amis & de manquer de discernement dans le choix qu'il en

faisoit. Ce qui paroissoit une bonne volonté envers eux procédoit aussi de sa sagesse, de sa capacité, de son ambition : car, pour la bonté, c'est une qualité que les Grands ne connoissent gueres & ne pratiquent pas souvent.

La Reine reçut alors \* la Princesse Palestrine, qui venoit alors d'Italie, Dona Anna Colonna, Belle-Sœur des Cardinaux Barberins, & Femme de leur Frere, qui étoit Préfet de Rome. Elle étoit fugitive & persécutée du Pape qui regnoit alors, qu'ils avoient élevé au Pontificat après la mort d'Urbain VIII leur Oncle; & quoi qu'ils l'eussent fait élire malgré la France & le Ministre, ils ne reçurent point dans leur disgrâce de consolation plus grande que celle qu'ils rencontrèrent dans la Reine & la reconnoissance qu'eut pour eux le Cardinal Mazarin. Il avoit été autrefois leur créature, & il les avoit chatiés de leur infidélité à l'égard du Roi; mais, après leur avoir fait sentir la faute qu'ils avoient faites de manquer à ce qu'ils devoient à la France, il leur fit connoître combien il leur eut été avantageux de l'avoir pour ami. Il en usa de cette maniere, non seulement pour sa gloire particulière, mais en-

\* Le 3. Octobre 1646.

encore pour faire dépit au Pape , qui ne l'aimoit point. Cette assistance leur fut si favorable , que Dona Anna Colona, arrivant à la Cour, reçût nouvelle que le Pape, malgré la haine qu'il avoit contre la Maison de son Mari, avoit été contraint de s'accommoder avec eux. Il y fut forcé par une belle Armée Navale, qu'on avoit envoyée en Italie sous la conduite du Maréchal de la Meilleraye, Grand - Maître de l'Artillerie, qui par conséquent fut bien muni de toutes les provisions nécessaires qui avoient manqué au Prince Thomas. Cette Armée arriva quarante jours après le Siège levé d'Orbitelle; ce qui parut un prodige à la Cour de Rome, qui croioit être délivrée des François, & qu'ils n'étoient plus à craindre, après le desordre arrivé devant cette Place. La Princesse Palestine étoit avancée en âge : elle avoit eu de la beauté ; mais, elle étoit passée : & ce qui ne le perd point lui étoit resté ; car elle avoit beaucoup d'esprit. Avant qu'elle arrivât, la Reine m'avoit commandé de la voir la première, & d'en prendre quelque soin ; à cause que je parlois Italien, & qu'elle avoit pitié de la voir arriver dans une Cour dont elle n'entendoit point la Langue. Quand elle arriva, j'étois malade ; mais,

ma Sœur, qui parloit Italien comme moi, suppléa à mon deffaut, & lui donna les premières instructions de la manière dont elle devoit agir, pour ne rien faire de mal-à-propos. Cette Dame s'accoutuma aisément à la France. Elle trouva beaucoup de gens qui l'entendoient, & qui pour faire plaisir au Ministre s'amusoient à l'écouter, sans se soucier de lui répondre. En son particulier, elle étoit contente, pourvû qu'on lui donnât audience; car elle n'aimoit pas à se taire. Elle avoit toujours eu la réputation d'être honnête Femme, & hautaine: le nom de Colonne lui sembloit le plus illustre qui se pût porter.

La Reine, voiañt la belle saison passée, se résolut de quitter Fontainebleau pour revenir à Paris \* passer l'Hiver; aussi contente que le meritoit la prospérité de ses Affaires. Le Cardinal alla coucher à Petibourg, Maison de l'Abbé de la Rivière. Le Ministre lui fit beaucoup de plaintes, sur la liaison qui avoit paru pendant la Campagne entre son Maître & le Duc d'Anguien. Le Favori du Duc d'Orleans se justifia du mieux qu'il lui fut possible, & leur confiance fut rétablie entièrement.

Quel-

\* Le 9 Octobre 1646.



Quelque tems après le retour de Fontainebleau, les nouvelles arrivèrent de la prise de Dunkerque, ce qui donna de la gloire au Duc d'Anguien, & beaucoup de joie au Ministre, qui voioit que tout contribuoit à sa grandeur. Il croioit avec beaucoup de raison, que les prospéritez de l'Etat étoient plutôt les fondemens de son bonheur, que les augmentations de la Couronne. Laval, Gendre du Chancelier, & Fils de la Marquise de Sablé, bien-fait & honnête-homme à la mode du monde, mourut dans ce Siège. Il fut regretté de toute la Cour, & particulièrement du Duc d'Anguien, qui l'aimoit. Le Maréchal de la Meilleraye prit en même-tems Portolongone en Italie; & cette Victoire, quoique de peu de fruit pour la France, fut un succès agréable pour celui qui se plaisoit de triompher & de se faire craindre dans son País.

En ce tems, finit cet illustre Bassompierre, tant vanté dans le siècle passé pour sa galanterie. Il étoit allé à Ponts, pour voir d'Emery, qui étoit voisin de Boutilhier Pere de Chavigny, à qui appartenoit cette belle Maison de Ponts. Il y tomba malade d'une fièvre continue, dont il guérit au bout de quelques jours; & comme il revenoit à la Cour, à la pré-

miere Hôtellerie où il coucha, sans montrer aucun signe de se sentir plus mal, ses domestiques le lendemain le trouverent mort dans son lit. Ce Seigneur, qui avoit été chéri du Roi Henri IV, si favorisé de la Reine Marie de Medicis, si admiré & si loué dans tous les tems de sa jeunesse, ne fut point regretté dans le nôtre. Il conservoit encore quelques restes de sa beauté passée: il étoit civil, obligeant, & liberal; mais les jeunes gens ne le pouvoient plus souffrir. Ils disoient de lui, qu'il n'étoit plus à la mode, qu'il faisoit trop souvent de petits contes, qu'il parloit toujours de lui, & de son tems; & j'en ai vû d'assez injustes, pour le trodre en ridicule sur ce qu'il aimoit à leur faire bonne chere, quand même il n'avoit pas de quoi dîner pour lui. Outre les deffaus qu'ils lui trouvoient, dont je demeure d'accord de quelques - uns, ils l'accusoient comme d'un grand crime, de ce qu'il aimoit à plaire, de ce qu'il étoit magnifique, & de ce qu'étant d'une Cour où la civilité & le respect étoient en regne pour les Dames, il continuoit à vivre dans les mêmes maximes, dans une où tout au contraire les hommes tenoient quasi pour honte de leur rendre quelque civilité; & où l'ambition

bition dereglee , & l'avarice , sont les plus belles vertus des plus grands Seigneurs & des plus honnères gens du Siècle. Cet severité du Regne du feu Roi, & l'humeur du Cardinal Mazarin avoient beaucoup contribué à cette rudesse ; car, outre son avarice, il meprisoit les plus honnères femmes, les belles Lettres, & tout ce qui peut contribuer à la politesse des hommes. La stérilité des graces, le desir d'en recevoir, & l'impossibilité d'y arriver par la merite, ont rendu les Courtisans incapables d'y pretendre par les belles voies ; & comme leur ambition en étoit plus forte & plus dereglee, parce qu'elle triomphoit entièrement de leur cœur, elle étoit cause qu'ils ne pouvoient souffrir un homme qui avoit conservé les anciennes coutumes : en quoi certainement ils avoient tort, à mon gré. Les restes du Maréchal de Bassompierre valoient mieux que la jeunesse de quelques-uns des plus polis de ce tems-là.

La Reine reçut alors \* la Nouvelle de la mort du Prince d'Espagne son Neveu ( qui , à ce que j'ai ouï dire depuis à Madame de Chevreuse, qui l'avoit vû, ) étoit un Prince aimable , déjà grand, en âge de régner, & Fils unique d'un grand  
Roi

\* Le 4 ou 5 Novembre 1646.

Roi, accablé depuis quelques années de pertes & de malheurs. La grandeur de la France consiste toujours dans l'abaissement de l'Espagne; mais la Reine, comme Sœur, prit part aux intérêts du Roi son Frere, & sa douleur fut plus effective qu'apparente. Il est vrai, néanmoins, que sa peine fut moins sensible qu'elle ne l'auroit été, si elle n'eut pas été passionnée pour les intérêts du Roi son Fils. Cette tendresse étoit en elle de beaucoup supérieure à toutes les autres. J'ai vû des Lettres du Roi d'Espagne écrites à la Reine, qui étoient pleines d'esprit & de bon sens. La Réponse de ce Prince sur le compliment touchant sa perte fut digne d'un grand Roi. Après les remerciemens ordinaires, il lui représentoit en des termes pleins d'amitié la douleur qu'il sentoit de n'avoir point de ses nouvelles, & de n'en pouvoir apprendre que par les Marchands. *Porque bien podemos, dandonos battallas como Reyes, correspondre como Hermanos* \*. Ce Prince étoit malheureux: il avoit perdu en une année la Reine sa Femme, l'Imperatrice sa Sœur qu'il aimoit chèrement, & son

Fils

\* Car nous pouvons bien, en nous donnant des Batailles comme Rois, nous aimer comme Freres.

Fils unique qu'il alloit marier à sa Nièce la Fille de l'Impératrice, que cette mort lui fit prendre pour lui quelque tems après. Le soir même de ce jour, que la Reine avoit reçu cette Lettre, après nous avoir dit que le Roi son Frere lui faisoit pitié, elle ne laissa pas que de s'entretenir avec quelque douceur du droit qu'elle avoit sur cette Couronne, si sa Niece l'Infante qui restoit alors seule au Roi son Frere venoit à mourir. Cette Princesse si indifférente à sa grandeur propre, si éloignée de l'amour de commander, nous parut intéressée dans cet instant, & plus ambitieuse pour ses Enfants, qu'elle n'étoit capable de l'être pour elle-même. Il nous sembla qu'elle n'auroit point été au desespoir de voir son second Fils, Monsieur, un Roi d'Espagne fait par elle.

Je vis encore quelque tems après une autre Lettre du Roi d'Espagne, où il offroit de faire la Paix, en l'assurant de la recevoir agréablement de sa main : & il la prioit d'ordonner elle-même de ses intérêts. Il ajoûtoit ensuite à cette proposition si obligeante, *Porque no creo que Vuestra Magestad se pued. olvidar de las paredes en que nacio* \*. La Reine gou-

toit  
\* Car je ne croi pas que Votre Majesté puisse oublier les murailles dans lesquelles elle est née.



toit la douceur des termes de ces Lettres, & il étoit aisé de voir dans ses sentimens particuliers l'amitié qu'elle avoit pour ses proches : & néanmoins , comme Frere avec qui elle avoit eu autrefois un commerce si cordial & qu'elle aimoit encore si véritablement , elle paroissoit alors à l'égard du Public tellement effacée de son cœur par la qualité de Régente, qu'elle ne lui écrivoit presque plus que sur les modeles que lui en faisoit son Ministre, de peur, à ce qu'elle disoit en parlant des Affaires d'Etat, que son affection ne la fit manquer au Roi son Fils.

Dans ce deuil du Prince d'Espagne, qui ne donna guere de tristesse à la Cour, on vit arriver le Duc d'Anguien de l'Armée, qui tout victorieux demandoit avec une humilité apparente, & une véritable hardiesse , quelque récompense de l'Amirauté. La Reine l'avoit déjà prise en son nom, pour la garder au Roi; & le Cardinal Mazarin, sans qu'il parut l'avoir en effet, la posséda de cette sorte quelques années. Ce Prince fit beaucoup de propositions qu'on ne reçût point, comme celle de lui donner une Armée pour conquérir la Franche-Comté, qu'il auroit après érigée en Souveraineté. Cet-

te

te proposition fut éludée par le souvenir des maux que les Ducs de Bourgogne, Princes du Sang, & Souverains, avoient autrefois faits au Roiaume ; & on lui en fit d'autres qu'il refusa aussi. Monsieur, Oncle du Roi, par ses bonnes intentions & sa douceur, témoigna beaucoup d'affection à maintenir la paix dans la Cour ; & pendant ces traitez secrets, les choses ne laissoient pas de paroître en bon état. Le Cardinal aiant le pouvoir de contenter l'Abbé de la Riviere, qui vouloit être Cardinal, étoit toujours bien servi de lui avec cette seureté. Le Duc d'Anguien n'étoit pas assez fort, quand même il auroit eu de plus mauvaises intentions qu'il n'en avoit, pour former lui seul un Parti, & pour en espérer un bon succès. Beaucoup de personnes étoient disposées à brouiller ; mais la Reine étoit encore trop bien appuïée : ses Victoires affermissent sa Puissance. Le Duc d'Orleans étoit content ; & le Ministre n'étoit pas encore assez haï : ainsi, elle n'avoit rien à craindre.

On ne peut pas avoir toujours du bonheur, & la vicissitude naturelle veut que le bien & le mal se succèdent l'un à l'autre. Il arriva dans cette saison toute victorieuse que le Marquis de Leganés,  
sui-

suivant heureusement pour lui les ordres du Roi d'Espagne son Maître, vint attaquer à minuit les retranchements de l'Armée du Roi à Lerida. Le Comte d'Harcourt tenoit cette Place assiegée, & on esperoit qu'elle seroit cause que bien-tôt on chanteroit un *Te Deum* à Notre Dame. Mais, ce Général Espagnol lui defit deux Regiments, tua beaucoup d'Officiers, prit le Canon, & fit lever le Siège à ce Prince Lorrain, qui de sa personne y fit des merveilles. Il eut trois chevaux tuez sous lui; mais il fut malheureux, en ce qu'il avoit entrepris ce Siege sans l'ordre du Ministre, & l'avoit continué de même. Ce Prince, qui avoit autrefois fait de belles Actions, fut blâmé de tout le monde; & les plus moderez croioient lui faire une grande grace, de dire de lui qu'il étoit vaillant, mais qu'il ne sçavoit pas commander: tant il est aisé de perdre ce peu de fumée qui coute si cher.

Le Duc de Guise; dont le cœur alloit voltigeant de passion en passion, aimoit alors Mademoiselle de Ponts, Fille de la Reine, belle, de bonne Maison, & fort coquette: il lui avoit promis de l'épouser, quoi qu'en effet (comme je l'ai dit) il fut marié à la Comtesse de Boslu en Flandres.

dres. Pour lui tenir sa promesse, il se resolut d'aller à Rome, pour faire rompre son Mariage avec cette Dame : il partit dans ce dessein ; mais, il n'y réussit pas. Le Pape lui refusa sa demande, & le contraignit de se tenir attaché de ce lien si fâcheux à tant de gens, parce qu'il est indissoluble. Ce Voiage, entrepris pour de si pauvres motifs, eut, à l'égard de Mademoiselle de Ponts, le succès que sa vanité meritoit ; mais, il eut des suites considerables, où deux grandes Rôis furent obligés de prendre part.

Pendant qu'on travailloit à contenter le Duc d'Anguien, qui desiroit beaucoup, & à qui on vouloit donner peu de chose, Mr. le Prince son Pere tomba malade & mourut en trois jours. Ses Charges & ses Gouvernemens, étant très considerables, servirent à paier au Fils les dettes qu'il croioit lui être dûes. Il fut fâché sans doute d'avoir si peu pressé la conclusion de son accommodement ; car il eut eu assez de courage pour prendre l'un & l'autre : mais, n'étant point fait, il n'en avoit pas assez pour demander deux dépouilles qui l'eussent rendu le Maitre de la France. Les offres qu'on lui avoit faits pour celle du Duc de Brezé son beau-Frère n'étoient pas de petite  
con-

conséquence : il avoit pu avoir dès-lors Stenay, Jametz, & Clermont ; mais il les avoit refusé, prétendant davantage. Dans la suite des tems il les a eûs, parceque le Ministre n'eut pas la force de les lui refuser, quand, par les brouilleries qui arrivèrent depuis, sa puissance diminua, & que celle des Princes devint trop grande.

Ce Prince du Sang premier en rang, & rempli de merite, mourut le lendemain de Noël \*, environ à minuit : il finit sa vie Chrétiennement & en bon Catholique. Heureux, si ses dernières années & ses dernières heures ont pû effacer devant le Seigneur les passions de sa jeunesse. Quoi que ses Aieuls eussent été Huguenots, il fut toujours l'Ennemi capital de ceux de la Religion, & demeura ferme dans la véritable. Henri IV l'avoit fait déclarer présomptif héritier de la Couronne, & si pauvre, que son bien ne fut estimé que dix mille livres de rente. A sa mort, on a dit qu'il laissa un million de revenu dans sa Maison, avec la Charge de Grand-Maitre de la Maison du Roi, & ses Gouvernemens. Ses deffauts égaloient ses vertus : les uns & les autres étoient considérables. Outre la mauvaise réputation qu'il avoit eu dans

\*. 1646.

dans



dans sa jeunesse, il étoit avare & malheureux à la Guerre. C'est le terme le plus doux dont on puisse se servir pour parler d'un Prince qui ne passoit pas pour vaillant. Ceux, qui l'avoient vu jeune, disoient qu'il avoit été beau ; mais sur ses dernières années il étoit sale & vilain, & avoit peu de marques de cette beauté. Ses yeux, qui étoient fort gros, étoient rouges. Sa barbe étoit négligée ; & d'ordinaire, ses cheveux étoient fort gras. Il les passoit toujours derrière ses oreilles ; si bien qu'il n'étoit nullement agréable à voir. Mais, outre ce que j'en ai dit, il faut y ajouter qu'il vouloit que les Loix de l'Etat fussent observées, & que dans tous les Conseils il protégeoit toujours la justice. Il étoit le fleau des Partisans, & il avoit témoigné en beaucoup d'occasions qu'il n'avoit point de plus forte passion, que celle de l'équité & de la droite raison. Ce même esprit lui faisoit avoir l'ordre dans sa maison : il avoit soin lui-même d'envoyer ses Domestiques à la Messe les Dimanches & les Fêtes ; & le jour de Pâques il avoit accoutumé pour obliger ses gens à faire leur devoir en ce saint jour, de leur faire

faire distribuer à chacun un quart d'écu. J'ai ouï dire, mais je ne le sçai pas au vrai, qu'il alloit quelquefois dans les Places publiques pour demander lui-même le prix des denrées, & vouloit sçavoir le détail de toutes choses, afin de prendre soin de la police, & de se familiariser avec les peuples; non sans dessein peut-être de leur plaire, & de les voir affectionnez à sa personne. Il se préparoit à combattre le Ministre : il n'approuvoit pas sa conduite. Il est à croire qu'il attendoit que les revoltes qui pouvoient arriver sous une longue Regence lui donnassent lieu de l'attaquer. La Reine ne vouloit pas souffrir, que dans ses Conseils, il formât toujours quelque petite contrariété sur les matières qui s'y traitoient, & où il étoit presque toujours un obstacle aux desseins du Ministre : ce qui souvent procédoit de la rectitude & du zèle qui l'animoit pour le bien de l'Etat. En mourant, il en demanda pardon au Ministre, & l'assura qu'il n'avoit eu envers lui d'autre dessein que celui de s'acquitter de son devoir & de satisfaire à sa conscience. Il donna sa bénédiction à ses Enfants, à  
con-

condition de vivre en bons Catholiques. Il leur conseilla de ne jamais manquer à ce qu'ils devoient au Roi, & les assûra que le plus grand malheur, qui pût arriver à un Prince du Sang, étoit de faire un parti contre son Souverain, parceque c'étoit perdre une belle place, pour devenir les esclaves de tous ceux qui les pouvoient servir. Il traita Madame la Princesse comme s'il l'eût aimée toute sa vie; mais, dans le vrai, il ne la considéroit que quand il la trouvoit propre à le servir dans ses intérêts de la Cour, où elle étoit aimée plus que lui. Elle ne fut pas au desespoir de sa mort; & l'illustre Madame de Rambouillet fut estimée d'avoir dit en cette occasion, que Madame la Princesse n'avoit jamais eu que deux belles journées avec Mr. le Prince, qui furent le jour qu'il l'épousa, par le haut rang qu'il lui donna; & le jour de sa mort, par la liberté qu'il lui rendit, & le grand bien qu'il lui laissa: outre qu'elle en fut favorablement traitée par son Testament. Comme elle est héritière de cette grande Maison de Mommorency, elle avoit de grands droits à prendre sur le bien de Mr. son Mari.

Ce même jour de Noël \*, Madame

S

ac-

\* 1646.

accoucha d'une Fille, qui fut un sujet de tristesse à Mr. le Duc d'Orleans : il souhaitoit passionnément d'avoir un Fils ; & comme il étoit bon , & fort aimé , les François le desiroient avec lui : car , naturellement , nous aimons la race de nos Rois , & sa conservation. Ce qui affligea ce Prince donna de la joie au Duc d'Anguien , qui se vit par là premier Prince du Sang ; non seulement par la mort de Mr. le Prince son Pere , mais parceque cette Fille ne l'empêcha point d'en prendre le rang ce même jour , & de jouir des prérogatives de cette qualité pour le reste de la vie. Les avantages en sont grands , & ne se peuvent plus perdre , quand une fois on les a possédez.

Mr. le Prince étoit plus heureux que Monsieur. Il avoit déjà un Fils , qui , tout enfant qu'il étoit , alloit donner de l'eau - benite de la part du Roi à feu Monsieur son grand Pere. On servit l'Effigie de ce Prince mort trois jours durant , selon la coutume ; & comme il avoit été avare pendant sa vie , on fit de plaisantes railleries à la Cour , sur la douleur que son ame devoit sentir en l'autre monde , des grandes & inutiles dépenses qui se faisoient par son corps. L'esprit de l'homme est presque toujours porté à  
rire

rire des choses les plus serieuses. De tels exemples, néanmoins, les devroient faire entrer profondément dans la connoissance du néant de toutes les vanitez & de toutes les grandeurs de la terre.

La Reine alla voir Madame la Princesse, plutôt pour se réjouir avec elle, que pour la plaindre; & visita aussi toute la Famille, à la réserve de Madame de Longueville, qui depuis quelque tems étoit absente. Elle étoit allée à Munster, trouver le Duc de Longueville, que la Reine y avoit envoieé dès le commencement de sa Régence, pour travailler à la Paix.

Le premier mois de cette année \*, sans nulle nouveauté qui mérite d'être écrite, les ennemis penserent surprendre Armentieres; mais, le Maréchal de Gassion, le plus vigilant de tous les hommes, les prévint, & sauva cette Place. La plus considérable affaire de la Cour, & celle où l'on paroissoit penser d'avantage, étoit le divertissement & le plaisir. J'ai déjà dit, que la Reine aimoit la Comédie, & qu'elle se cachoit pour l'entendre l'année de son grand deuil; mais alors, elle y alloit publiquement. Il y en avoit de deux jours l'un, tantôt Italienne, &

\* Janvier 1647.



tôt Françoise, & assez souvent des Assemblées. L'Eté précédent le Curé de St. Germain, homme pieux & severe, écrivit à la Reine quelle ne pouvoit en conscience souffrir ces divertissemens. Il condannoit la Comédie, & particulièrement l'Italienne comme plus libre & moins modeste. Cette Lettre avoit un peu troublé l'ame de la Reine, qui ne vouloit point souffrir ce qui pouvoit être contraire à ce qu'elle devoit à Dieu. Etant alors inquiétée de la même chose, elle consulta sur ce sujet beaucoup de personnes. Plusieurs Evêques lui dirent que les Comédies, qui ne représentoient pour l'ordinaire que des Histoires serieuses, ne pouvoient être un mal: ils l'assurerent que les Courtisans avoient besoin de ces sortes d'occupation pour en éviter de plus mauvaise: ils lui dirent, que la dévotion des Rois devoit être différente de celle des particuliers, & qu'étant des personnes publiques, ils devoient autoriser les divertissemens publics, quand ils étoient au rang des choses indifferentes. Ainsi, la Comédie fut approuvée, & l'enjouement de l'Italienne se sauva sous la protection des Pieces serieuses. Les soirs, la belle Cour se rassembloit au Palais Royal, dans le petite Sale des Comédies. La  
Reine

Reine se mettoit dans une Tribune, pour l'entendre plus commodement, & y descendoit par un petit escalier, qui n'étoit pas éloignée de sa chambre. Elle y menoit le Roi, le Cardinal Mazarin, & quelque fois des personnes qu'elle vouloit bien traiter, soit par la considération de leur qualité, soit par la faveur. Nous recevions ces graces avec plaisir, parce que ceux qui ont l'honneur d'approcher des Rois familièrement, ne sçauroient s'empêcher de regarder ces bagatelles comme des choses fort importantes, d'autant qu'elles sont comptées pour beaucoup à l'égard du Public.

Quand le Curé de St. Germain vit la Comédie tout-à-fait rétablie, il se réveilla tout-de-bon, & parla tout de nouveau contr'elle, comme un homme qui vouloit faire ce qu'il croioit de son devoir. Il vint trouver la Reine, & lui maintint, que ce divertissement ne se devoit point souffrir, & que c'étoit péché mortel. Il lui apporta son Avis signé de sept Docteurs de Sorbonne, qui étoient de même sentiment. Cette seconde reprimande Pastorale donna tout-de-nouveau de l'inquiétude à la Reine, & la fit résoudre d'envoyer l'Abbé de Beaumont, Précepteur du Roi, consulter dans la même

Sorbonne l'opinion contraire. Il fut trouvé par dix ou douze autres Docteurs, que présupposé que dans la Comédie il ne se dise rien qui pût apporter du scandale, ni qui fût contraire aux honnêtes mœurs, qu'elle étoit de soi indifferente, & qu'on pouvoit l'entendre sans scrupule; & cela fondé sur ce que l'usage de l'Eglise avoit beaucoup diminué de cette sévérité Apostolique, que les premiers Chrétiens avoient observée dans les premiers siècles. Par cette voie, la conscience de la Reine fut en repos; mais, malheur à nous, d'avoir dégénéré de la vertu de nos Pères, & malheur à nous d'être devenus ainsi des infirmes dans notre zèle, & notre fidélité. Les Courtisans crièrent hautement contre le Curé, & le traitèrent hautement de ridicule. Ils voulurent persuader que le Pere Vincent, homme de bien, & d'une grande piété, avoit eu part à cette Affaire, pour travailler à la ruine de son Ministre, en lui faisant condamner des choses qu'il autorisoit auprès d'elle; mais en plusieurs occasions elle répondit toujours qu'elle n'en croioit rien.

Quoique je ne traite des grandes Affaires qu'en passant, & à la mode d'une Femme qui ne les a pu sçavoir à fonds,  
&

& qui a souvent oublié de les remarquer : Il est arrivé néanmoins qu'elles ont été publiées dans le Cabinet ; & je me suis quelque fois appliquée à écouter les acteurs, quand ils en parloient. Celles qui étoient de quelque considération venant à ma connoissance , j'en écris les endroits qui me sont échapez par le hazard, sans que je me sois souciée de les sçavoir tous, ni dans toutes leur étendue, parce que je n'ai pas eu le dessein d'écrire l'Histoire régulièrement ; mais j'ai pris soin seulement de ne dire que la verité qui m'est toujours venue par ceux qui avoient le plus de part dans les affaires. La Paix, que les Hollandois firent avec les Espagnols, & que je veux marquer ici, est une preuve de ce que je dis: c'est un lambeau que je veux laisser tomber en marchant mon chemin; il trouvera sa place avec les autres de même nature: & comme il ne sera pas traitté avec plus d'ordre & de suite, il n'aura pas aussi plus de prix, ni de valeur.

Ce Peuple rebele à son Roi, qui avoit donné tant de peine à Philippe second, qui avoit assouvi par son joug la cruauté du Duc d'Albe, & donné tant d'em-

ploi à la valeur du Prince de Parme, qui avoit mis à de si grandes épreuves la vertu de Marguerite & celle de l'Infante Clara Eugenia: cette Republique, enfin, si celebre par sa puissance, par la hardiesse de son entreprise, par son établissement, & par les glorieuses actions, que les Princes d'Orange ont fait en la gouvernant, avoit soutenu la révolte par les assistances de la France; mais, elle se résolut de l'abandonner, & d'achever de se mettre dans la possession d'une liberté legitime. J'ai dit qu'elle leur avoit été offerte, & que les Ministres de France, les Cardinaux de Richelieu & Mazarin, les en avoient toujours empêchez. L'abattement de leur véritable Maître, dont les Affaires étoient en mauvais état, leur donna le moien de faire la Paix avec lui, en conservant leur Etats usurpez, leur Conquêtes, & leur Domination. Ils firent alors un Traité avec lui, qui ne fût conclû que quelque tems après, & se rendirent paisibles Seigneurs de ce Pais dont ils sont demeurez les Souverains, avec la honte de demeurer aussi mauvais Chrétiens, qu'ils ont été mauvais Sujets. Pour garder quelque mesure avec le Roi, ils retarderent quelque tems à le signer, disant qu'ils vouloient travailler à faire la  
Paix



Paix générale, avant de se séparer entièrement de nous. On donna ordre au Comte de Servient, qui étoit à Munster, d'y aller faire un Voiage, pour travailler à rompre tout-à-fait cette Paix particuliere; mais, il n'y réüffit pas: & ces Peuples, suivant l'exemple de tous les autres, ne pensèrent qu'à leurs intérêts, & à l'affermissement de leur grandeur. Estrade, qui étoit auprès du Prince d'Orange de la part du Roi, lorsque cet accommodement fut conclü, m'a dit que l'avarice de la Princesse d'Orange en fut cause, & que les Espagnols la gagnèrent dans les derniers tems de la vie de son mari\*: il assuroit que ce Prince, qui ressembloit par sa valeur & sa capacité à ses Aieuls, n'auroit jamais consenti à cette Paix, s'il eut été en état de suivre les sentimens de la gloire & de l'ambition. Il étoit persuadé que la fin de la Guerre étoit la fin de la Puissance de sa Maison; & que ne se faisant plus redouter par les armes, ces Peuples les mépriseroient. Mais, ses maladies, en diminuant les forces de son corps, diminuerent aussi celles de son esprit, & fit qu'il ne s'opposa point à cette Négociation, comme il auroit fait, s'il eut été en meilleure santé. Si l'ava-

\* Henri de Nassau.

rice d'une femme commença cet ouvrage, celle du Ministre, malgré le désir qu'il avoit de l'empêcher, l'acheva. Estrades, me contant ces particularitez, me dit que cette Princesse ne s'étoit liée à l'Espagne, que par dépit de ce que le Cardinal Mazarin manqua de lui envoyer des pendants d'oreilles de diamans qu'il lui avoit fait espérer:

Pour ne pas quitter si long-tems la Cour de notre Régente, il faut revenir aux Princes, qui étoit le seul sujet des inquiétudes que pouvoit avoir alors\* la Reine. Le Prince de Condé étant devenu riche & puissant, il fut regardé de toute la Cour comme celui dont l'amitié ou la haine alloit faire la bonne ou mauvaise fortune des hommes.

Cet air victorieux que lui donnoient les Batailles de Rocroi & de Fribourg, & les Prises de Furnes, de Mardick, & de Dunkerque, le faisoit considérer de ses Maitres; & la plupart cherchoient plutôt sa protection, que celle du Duc d'Orleans. C'est pourquoi, ceux qui par leur grands établissemens étoient en état de faire du bien ou du mal lui aiant offert leur services, & s'étant attachez à ses intérêts, la Cour étoit fort grosse,  
&

\* Janvier 1647.



lui. Il fut fort embarrassé : car Monsieur le priant de lui aller dire, que s'il continuoit à tenir derrière lui ses Officiers, il les feroit chasser par force, ne pouvant se résoudre de lui aller faire ce compliment, il dit à Monsieur qu'il falloit là-dessus consulter d'Hemery, qui étoit l'homme du Ministre, & qui avoit vû feu Mr. le Prince en ce Conseil. D'Hemery, qui étoit hardi & décisif, dit tout librement, qu'il falloit que Mr. le Prince se renfermât dans les mêmes bornes de Mr. son Pere, & qu'il falloit lui apprendre le mécontentement de Monsieur. Tous deux ensemble lui allerent faire sçavoir, dont il fut d'abord un peu surpris : mais, après avoir été assuré que feu Mr. le Prince ne tenoit point d'Officiers auprès de lui, il appella aussitôt son Secrétaire, & lui commanda tout haut de ne pas s'approcher de lui, quand il seroit au Conseil, & tout bas il lui ordonna d'y venir quelquefois, & de n'y tarder guères. Monsieur étant satisfait, après le Conseil dit à Mr. le Prince avant de sortir, qu'il ne devoit point trouver mauvais ce qu'il avoit fait, puisque cela étoit juste : & Mr. le Prince lui répondit, *Il est vrai Mr., & je ne refuserai jamais de vous rendre ce que je vous dois : mais, satisfaisant à*

*tous*

tous les respects qui vous sont dûs aux choses de conséquence, il me semble qu'en cette bagatelle vous deviez m'en faire avertir plus doucement. A quoi Monsieur aiant ajoûté un compliment en forme d'excuse, ils se saluerent & demeurèrent bons amis, c'est-à-dire, autant que le peuvent être de grands Princes, que l'intérêt & la politique peuvent tous les jours rendre ennemis.

Le Duc de Longueville, qui étoit proprement de la Famille de Mr. le Prince, à cause de Madame de Longueville, qui n'avoit pas moins d'ambition que son Frere, demanda la Charge de Colonel des Suisses, qui étoit vacante par la mort du Maréchal de Bassompierre; disant à la Reine, qu'en partant pour aller en Allemagne pour y traiter la Paix, elle lui avoit promis de lui donner la première qui seroit à sa disposition. Monsieur s'y opposa fortement, tant pour plaire à la Cour, à ce que l'on crut, que pour ses intérêts particuliers: disant qu'il ne souffriroit pas que Mr. le Prince, qui étoit déjà Grand-Maître de la Maison du Roi, eut un Beau-Frere Colonel des Suisses; au moien des quelles deux Charges jointes ensemble, il seroit tout-à-fait Maître de la Maison, & même de la Personne du



Roi. Ces difficultez furent cause qu'on la donna au Maréchal de Schomberg, & le Gouvernement de Mets, en récompense de celui de Languedoc, que Monsieur avoit pris pour lui : & le Duc de Longueville fut contraint de se contenter des grands établissemens qu'il avoit déjà, & de l'honneur de travailler à la plus grande Affaire du monde, dont on disoit pourtant qu'on avoit donné le secret à Servien plus qu'à lui ; mais il avoit de bons Parreins à la Cour. Mr. le Prince, & la Normandie, dont il étoit le Gouverneur, étoient des gages bien aslurez de sa récompense. Aussi, il ne fut pas long-tems sans être satisfait, quoi qu'il ne fut pas déjà trop à plaindre.

La Reine reçût en ce tems-là \* une autre Lettre du Roi son Frere, où il lui faisoit part de son second mariage avec la Fille de l'Empereur, qui avoit été destinée au Prince son Fils. Il lui mandoit qu'*el Emperador aviendole ofrecido su hija y siendose el sin hijo, y el Principe muerto, el se avia resuelto encasarse con ella;* & la Lettre finissoit en ces termes, *guarde me Dios à Vuestra Majestad como lo desseo y como lo he meneſter.* Ce mot de *meneſter*, qui signifie *besoin*, auroit pu  
passer

\* Février 1647.

passer pour bassesse, si dans cette Langue il n'étoit pas expliqué plutôt à *tendresse* que *besoin & nécessité*, qu'il paroît signifier en la nôtre. Cette petite Princesse, qui étoit sa Nièce, & qui n'avoit que treize ans, devint sa Femme, par cette nécessité que les Rois d'Espagne se font imposée de s'allier presque toujours dans leur propre Famille. Il avoit alors quarante-trois ans, & cette propension naturelle des personnes avancées en âge eut un grand effet en lui; car, il l'aima infiniment, & fit voir que quand l'amitié qui procède du sang se mêle avec celle qui est plus sensible, la passion en est sans doute plus forte & plus tendre. Comme ce Prince avoit fort aimé l'Impératrice sa Sœur, il aima toutes les deux en une seule personne; &, joignant la qualité de Parent avec celle de Mari, cette Princesse lui tint lieu de toute chose; si bien qu'en lui ce lien, qui déplaît souvent, étant noué par toutes sortes de nœuds, lui fut agréable par la même raison qui le rend insupportable à la plus grande partie de ceux qui s'y soumettent.

Le Comte d'Harcourt, qui étoit en Catalogne en mauvaise posture, puisqu'il étoit mal à la Cour, demanda son congé pour revenir à Paris se défendre

contre ses ennemis, qui ne l'épargnoient pas: ils lui faisoient dire qu'il n'avoit manqué de prendre Lerida, que par ce que le Cardinal avoit abandonné la Catalogne, pour envoier toutes les forces en Italie; un homme en peu penchant vers la chute trouvant toujours de bonnes personnes qui le font paroître avec tous les crimes & toutes les fautes dont vrai-semblablement il pourroit être soupçonné. Son congé lui fut accordé facilement; & il fut résolu, pour donner de l'éclat au nom François, que Mr. le Prince iroit commander l'Armée de Catalogne, & qu'on lui donneroit des forces suffisantes pour rétablir entièrement la reputation des Armes du Roi. Cela fut arrêté au Conseil le 9. de Février, & tenu secret quelque tems pour des raisons que je n'ai pas sçues. Le Maréchal de Gramont celebra ce silence comme un grand miracle; admirant qu'une chose sçue de cinq ou six personnes eut pu demeurer cachée à la connoissance du public seulement peu de jours.

Le même jour se fiança au Louvre Mademoiselle de Themines, Fille de la Maréchalle d'Estrées, & de son premier Mari, avec le Marquis de Cœuvre, Fils du second. La Reine d'Angleterre

glerette, qui se trouva à cette cérémonie, fit de grandes difficultez pour signer la premiere : ce qu'elle fit après les civilités & les résistances requises en de telles occasions. Le Roi & la Reine signèrent ensuite ; puis le Prince de Galles, & après lui Monsieur \*, parce que le véritable Monsieur étoit encore trop petit, & ne savoit pas écrire.

Sur la fin des jours gras † le Cardinal Mazarin donna un grand régal à la Cour, qui fut beau & fortement loüé par les adulateurs qui se se rencontrent en tous tems. C'étoit une Comédie à Machines & en Musique, à la mode d'Italie, qui fut belle, & celle que nous avons déjà vüe, qui nous parut une chose extraordinaire & Royale. Il avoit fait venir les Musiciens de Rome, avec de grands soins, & le Machiniste aussi, qui étoit un homme de grande réputation pour ces sortes de Spectacles. Les habits en furent magnifiques, & l'appareil tout de même sorte. Les Mondains s'en divertirent : les Devots en murmurèrent ; & ceux, qui par un esprit déréglé blâment tout ce qui se fait, ne manquèrent pas à leur ordinaire d'empoisonner ces  
plai-

\* Le Duc d'Orléans.

† Le 2 Mars 1647.

plaisirs, parce qu'ils ne respirent pas l'air sans chagrin & sans rage. Cette Comédie ne put être prête que les derniers jours du Carnaval; ce qui fut cause que le Cardinal Mazarin, & le Duc d'Orleans, pressèrent la Reine pour qu'elle se jouât dans la Carême: mais elle, qui conservoit une volonté pour tout ce qui regardoit sa conscience, n'y voulut pas consentir. Elle témoigna même quelque dépit, de ce que la Comédie, qui se représenta le Samedi pour la première fois, ne pût commencer que tard, parce qu'elle vouloit faire ses dévotions le Dimanche gras; & que la veille des jours qu'elle vouloit communier elle avoit accoutumé de se retirer à meilleure heure, pour se lever le lendemain plus matin. Elle ne voulut pas tout-à-fait perdre ce plaisir, pour obliger celui que le donnoit; mais, ne voulant pas aussi manquer ce qu'elle croyoit être de son devoir, elle quitta la Comédie à moitié, & se retira pour prier Dieu, pour se coucher, & souper à l'heure qu'il convenoit, pour ne rien troubler de l'ordre de sa vie. Le Cardinal Mazarin en témoigna quelque déplaisir; &, quoique ce ne fut qu'une bagatelle, qui avoit en soi un fondement assez sérieux & assez grand pour obliger  
la



la Reine à faire plus qu'elle ne fit, c'est-à-dire, à ne la point voir du tout, elle fut néanmoins estimée d'avoir agi contre les sentimens de son Ministre : & comme il témoigna d'en être fâché, cette petite amertume fut une grande douleur pour un grand nombre d'hommes. Les langues & les oreilles inutiles en furent occupées quelques jours, & les plus graves en sentirent des momens de joie, qui leur furent delectables. Le Maréchal de Gramont, éloquent, spirituel, Gascon, & hardi à trop louer, mettoit cette Comédie au-dessus des merveilles du monde : le Duc de Mortemar, grand Amateur de la Musique, & grand Courtisan, paroissoit enchanté au seul nom du moindre des Acteurs ; & tous ensemble, afin de plaire au Ministre, faisoient de si sortes d'exagérations quand ils en parloient, qu'elle devint enfin ennuyeuse aux personnes modérées dans les paroles. Leur sentiment & les grandes louanges qu'ils lui donnerent firent qu'elle en parut moins belle ; & le bruit qu'ils en firent en la justifiant, la bonté de la Symphonie, ne purent pas empêcher de demeurer d'accord que l'adulation ne doit point être blâmée à la Cour en des sujets de cette nature. Le

Le lendemain au soir, cette celebre Comédie se représenta, & la Reine la vit entièrement. Le Lundi, il y eut Bal, qui se donna sur le Théâtre dans une Salle faite à Machines, qui se plaçoit en ce lieu en un moment; ce qui parut la plus belle chose qui se pût voir. Elle étoit dorée, & faite par grands quadres, avec des Tableaux, qui peints en perspective étoient un agréable objet à ceux qui occupoient l'Amphithéâtre. Cette Salle étoit aussi toute meublée de sièges, & de carreaux, qui se trouvoient placez dans des niches qui étoient tout autour, sans que la main des hommes parût y avoir quelque part. Au bout d'enhaut, se trouvoit un Trône élevé de quatre ou cinq degrez fournis de carreaux, de chaises à bras, & d'un dais au-dessus de toile d'or & d'argent, avec de la crépine digne d'un tel Ammeublement. Quatre grands chandeliers de cristal éclairaient cette Salle, qui paroissoit un veritable enchantement & qui dans nos jours nous representoit le siècle d'Urgande & d'Armide. Le Roi, pour faire civilité au Prince de Galles, ne se mit point à sa place, où il fit asseoir Mademoiselle, qui ce soir-

là

là étoit parée par les mains de la Reine, des pierreries de la Couronne, perles & diamans, renouëz avec des petits rubans incarnat, noir, & blanc. Cette parure étoit belle & agréable; particulièrement le bouquet qu'elle avoit sur sa tête. Il sembloit que ces gros diamans & les grosses perles étoient semées dans des fleurs, & que toutes les beautés & ces richesses de la Nature se fussent assemblées exprès pour son ornement. De ce bouquet sortoient trois plumes, qui lui pendoient sur la gorge, des trois couleurs du ruban; & dans ce jour elle fit voir qu'une belle personne devient encore plus belle, quand elle est parée. Le Roi avoit un habit de satin noir, en broderie d'or & d'argent, dont le noir ne paroïssoit que pour en relever d'avantage la broderie. Des plumes incarnates & des rubans de la même couleur achevoient sa parure mais les beaux traits de son visage, la douceur de ses yeux, jointe à leur gravité la blancheur & la vivacité de son teint avec ses cheveux qui alors étoient fort blonds le paroient encore d'avantage que son habit. Il dansa parfaitement bien; & quoiqu'il n'eut alors que huit ans, on pouvoit  
dire

dire de lui , qu'il étoit un de ceux de la Compagnie qui avoit le meilleur air , & bien affurement le plus de beauté.

Le Prince de Galles y reçut beaucoup de louanges , & plut à tout le monde ; mais , celui dont l'habit eut le plus d'approbation fut le Vidame d'Amiens Gendre du Maréchal de Villeroy. Il étoit en broderie d'or & de perles , & la broderie étoit si delicate , qu'elle n'avoit rien qui ne fût dans l'ordre de l'usage , qui sembloit alors mepriser les pierreries parce qu'elles étoient quelque chose de trop grossier.

La Duchesse de Mombazon y vint parée de perles & d'une plume incarnate sur sa tête ; & , quoi qu'elle eut plus de quarante ans , elle y parut encore dans un grand éclat de beauté ; montrant par-là , que des beaux , l'arriere-faison est toujours belle. Mademoiselle de Guise s'y trouva , qui n'étoit plus jeune , quoi qu'elle le fût beaucoup plus que la Duchesse de Mombazon. Sa beauté , sa bonne mine , & sa modestie , avec des perles & du noir , la firent admirer de tous ceux qui la virent. Toutes les autres personnes d'âge à parer l'Assemblée firent tous leur efforts pour  
plaire

plaire aux Spectateurs. Les Filles de la Reine , Ponts , Guerchy , & St. Me-grin , tachèrent de faire quelques conquêtes naturelles , par le soin qu'elles eurent de s'embelir par toutes sortes de voies. Heureuses, si parmi tant d'Amans elles eussent pû attraper des Maris , selon leur ambition & le dereglement de leurs desirs.

La Comédie le lendemain se representa tout de nouveau , qui fut le Mardi-gras. Elle finit fort tard , & nous n'avions point soupé. Le Cardinal nous offrit le sien , que nous fumes manger avec lui , Madame de Bregy. Mademoiselle de Beaumont , ma Sœur , & moi ; ( car Mademoiselle de Beaumont étoit alors rétablie dans les bonnes graces de la Reine. ) C'est le seul regal qu'il nous ait fait en sa vie , qui ne fut pas grand. Il nous traitta avec beaucoup d'indifference & de froideur. Il méprisoit les Dames , & ne croioit pas qu'elles fussent dignes de son estime , si par leur intrigues , ou par leur malice , elles ne trouvoient le moien d'acquérir sa confiance. Nous sortimes de chez lui mal satisfaites de n'avoir pas été mieux reçûës ; particulièrement , Madame de  
Bre-



Bregy, qui étoit belle Femme, faisoit profession de l'être, & qui même avoit l'audace de prétendre que ce grand Ministre avoit pour elle quelque sentiment de tendresse. Par cette raison, elle sentit sa gravité beaucoup d'avantage que nous autres, qui étions toutes résolues à la souffrir, & fort accoûtumées à ses manieres dedaigneuses.

Le Prince de Condé, voiant le mois de Mars avancé\* voulut penser à son voyage de Catalogne. Quand il partit, il y avoit quelque petite émotion, qui troubloit le repos de son cœur : il l'avoit laissé surprendre à la beauté de Mademoiselle de Touffy ; & cette foiblesse s'étoit glissée dans son ame, lorsque malgré sa jeunesse il faisoit déjà une haute profession de mépriser cette folle passion, pour se donner entièrement à celle de la gloire. Il faisoit le fanfaron contre la galanterie, & disoit souvent qu'il y renonçoit, & même au Bal, quoi que ce fut le lieu où sa personne paroissoit davantage. Il n'étoit pas beau : son visage étoit d'une laide forme : il avoit les yeux bleux & vifs, & dans son regard se trouvoit de la fierté. Son nez étoit

\* Le 22 Mars 1647.

étoit aquilain, sa bouche étoit fort désagréable, à cause qu'elle étoit grande, & les dents trop sorties; mais dans toute sa physionomie il y avoit quelque chose de grand & de fier, tirant à la ressemblance de l'Aigle. Il n'étoit pas des plus grands; mais sa taille en soi étoit toute parfaite. Il dançoit bien, & avoit l'air agréable, la mine haute, & la tête fort belle: l'ajustement, la frisure, & la poudre, lui étoient nécessaires pour paroître tel; mais, il se négligeoit déjà infiniment: & dans ce grand deuil, qu'il portoit de feu Mr. le Prince, il étoit peu aimable; car aiant le visage maigre & long, cette négligence lui étoit désavantageuse. Elle étoit causée par la perte qu'il avoit faite de Mademoiselle du Vigean; & depuis sa retraite au Carmelites, il étoit demeuré dans une entière indifférence. Dans cet état, Mademoiselle de Touffy vint réveiller en lui le desir de plaire; si bien qu'on le vit propre quelques jours à la Cour; avant que de partir pour cette Campagne: & ce changement en fit toute l'occupation. Un soir, peu de jours avant qu'il s'en allât, nous le trouvâmes, Mademoiselle de Beaumont & moi, dans le Jardin de Renard. Comme il s'approchoit de nous, pour nous faire civilité,

lité, après avoir quelque tems parlé de son voiage, Mademoiselle de Beaumont lui demanda, s'il parloit content? Il lui répondit sérieusement, *que cela dépendoit entièrement de l'état de l'Âme*; &, sans s'expliquer davantage, il nous laissa deviner qu'il quittoit Paris avec quelque regret. Etant arrivé à l'Armée, comme il n'y trouva pas ses Troupes ni son Canon si prêts qu'il l'avoit cru, il en témoigna du chagrin. Mademoiselle de Touffy avoit plus de beauté que d'esprit; mais, en cette occasion, elle parut avoir du jugement: car, elle ne vouloit point alors de Galant; &, comme elle avoit dessein de se bien marier, cette flame de toutes façons fut si mal nourrie, qu'elle s'éteignit quasi aussi-tôt qu'elle s'alluma: si bien que le cœur de ce Prince fut entièrement occupé de son ambition, jusques au tems qu'une autre personne \*, plus dangereuse que Mademoiselle de Touffy, & plus éclairée aussi, le vint partager avec cette dominante passion. Il y a même des personnes sçavantes sur le secret de la Galanterie, qui ont dit qu'il n'avoit jamais aimé véritablement cette Beauté sans charmes, qui tout au plus ne le charma que pour peu de tems.

Le

\* *Madame de Chatillon.*

Le Prince d'Orange mourut dans ce tems-là. Ce fut, par les raisons que j'ai dites, une perte pour la France. Le mérite de ce Prince l'ayant fait estimer dans toute l'Europe, il en fut de même fort regretté. Le malheureux Roi d'Angleterre, qui l'avoit honoré de son Alliance, se trouvoit alors dans les approches de sa funeste destinée. Il fut trahi par les Ecoissois, chez qui il étoit allé chercher de la fidélité & des forces, pour se venger des Parlementaires; mais ces Peuples barbares le livrèrent à ses ennemis. J'ai ouï dire, qu'ils lui demanderent s'il n'étoit pas content d'aller en Angleterre, & qu'il leur avoit répondu, *qu'il étoit plus juste qu'il allât avec ceux qui l'avoient acheté, que de demeurer parmi ceux qui l'avoient vendu.* Ce fut pour être mis prisonnier dans l'Isle de Wight, où il demeura jusques à sa mort. Plusieurs propositions lui furent faites de la part du Parlement, & de ses Sujets; mais, soit qu'il les trouvât contraires à sa conscience, ou qu'il manquât d'habileté pour prendre celles qui lui étoient convenables, ce qui a été dit par des personnes capables d'en juger, il n'en accepta pas une, & fut réservé par l'ordre de Dieu à la plus cruelle & étonnante

fin qu'un Roi puisse avoir.

Nous n'avions plus , Dieu - merci, de Guerre de Religion en France : il y avoit seulement des Contestations qui arrivoient souvent entre nos Docteurs sur des Questions de Théologie. Il y en avoit une sur la Grace , qui sembloit avoir été terminée par une Décision du Pape Urbain VIII, contre laquelle aucun d'eux ne reclamoit; mais, dans le fond, les uns & les autres étoient encore dans les mêmes Sentimens, qui s'étoient répandus dans le Public par leur Ecrits. Le Pere des Mares, de la Congrégation des Prêtres de l'Oratoire, qui prêchoit le Carême cette année avec beaucoup de zèle, & tout-à-fait selon l'Evangile quant aux Mœurs, étoit suivi des gens de la plus grande qualité, des plus beaux Esprits, & même de plusieurs personnes les plus retirées du monde; mais, quant à la Doctrine, on le croioit de l'opinion de Jansenius, Evêque d'Ypres en Flandres, qui avoit fait un Livre de l'Esprit de St. Augustin sur ce grand Mistere. Et, comme il lui étoit difficile, aussi bien qu'à tous autres Prédicateurs, de traiter cette matière si délicatement, qu'on n'y pût rien trouver à redire, on ne parloit d'autre chose à Paris, que des  
Jan-



Jansénistes , & des Molinistes. Cette Question, dans laquelle il n'y avoit personne qui ne prit intérêt pour la satisfaction de sa conscience , partageoit non seulement les Ecoles , mais les ruelles & la Ville , aussi-bien que la Cour. Ceux, qu'on appelloit *Molinistes* , de Molina Docteur Espagnol, avoient pour eux la Censure de cinq Propositions du Livre de Jansenius ; & ceux, qu'on appelloit *Jansénistes* , soutenoient que les cinq Propositions condamnées n'étoient point dans ce Livre. Cette deffense , leur vie tout-à-fait exemplaire , & la sévérité dont ils faisoient profession , leur attiroit l'estime d'un grand nombre de personnes d'une solide pieté ; & ils l'auroient été de tout le monde , s'ils avoient évité le reproche qu'on leur peut faire sans injustice , d'avoir appris aux femmes, dans un François si beau qu'il leur faisoit quitter leurs Romans , de si grandes difficultez , qu'on a deffendu d'en écrire , & des Cas de Conscience , dont il n'y a que des Confesseurs qui doivent être instruits. Il nous coute si cher d'avoir voulu apprendre la science du bien & du mal , que nous devons demeurer d'accord , qu'il vaut mieux les ignorer , que de les apprendre ; particulièrement à nous autres ,

qu'on accuse d'être cause de tout le mal. Nous voions de si grands hommes, avec tout leur Esprit, & toute leur Science, se perdre dans des Hérésies, qu'ils croioient avoir puisées dans l'Ecriture Sainte. Je ne puis m'empêcher de dire que nul Chrétien ne doit décider par lui-même de ce qui est environné de tant d'obscurité, ni entrer dans le détail de de nos Misteres, que les Conciles mêmes n'éclaircissent pas, & qu'ils nous ordonnant de croire environnez de tous leur tenebres. Dieu seul aiant voulu sans doute nous en cacher la connoissance, & l'enfermer dans son immensité, il faut espérer que dans le Ciel les ames séparées de la nature terrestre en sçauront les merveilles, & verront les causes pour lesquelles il lui a plu leur faire ignorer les profonds abîmes de la Grace, & de qu'elle maniere elle opere notre salut dans nos ames. Le grand St. Augustin, dont les lumieres sont révérees dans l'Eglise, & dont il semble que les Ecrits ont produit les opinions de ceux qu'on appelle Jansénistes, n'a pu expliquer clairement ces admirables secrets. Ce St. lui-même n'y peut rien comprendre: il parle de leur hauteur avec admiration, & confesse avec humilité que les jugemens de Dieu sont incom-

compréhensibles, & ses voies impossibles à découvrir. Les plus Sçavants ne sçavent rien, quand il s'agit de la connoître; & je croi que ce grand Docteur de la Grace, Docteur de tous les Chrétiens, & celui des Jansénistes en particulier, auroit dit volontiers, lorsqu'il étoit dans ce Monde, avec le Poëte Italien.

*Empi volumi immensi*

*De le tue glorie eterne*

*Son le sfere superne*

*E con dorata e lucida favella*

*Di te parla ogni stella.*

*Fo' l so, Signor; ma non penetro i sensi;*

*Che le tenebre humane annezzoissendo*

*La favella del Ciel, non ben comprendo\*.*

Toutes les fois que les hommes parlent de Dieu, sur les Misteres cachez, je suis toujours étonnée de leur hardiesse; & je suis ravie de n'être pas obligée de sçavoir plus que mon *Pater*, mon *Credo*, & les *Commandemens de Dieu*. Sur le chapitre dont je parle, je sçai qu'il me suffit aussi de croire que nous n'avons rien que nous n'ayons reçu; que je ne puis

T 4

faire

\* Ces Vers de Fulvio Testi sont si beaux, & si elevez, que je n'ai osé les traduire.

faire aucun bien sans la Grace de Dieu ; & qui m'a donné mon liberal Arbitre. Plus loin que cela, ce ne sont plus que des Disputes , qui sont assurément de dangereux précipices pour ceux qui, voulant y chercher de la gloire , peuvent s'égarer ou périr par cette voye. La Reine prit aussi-tôt le parti des Jésuites , qui avoient l'avantage de gouverner la conscience du Roi. Elle crut être obligée de s'opposer à des Opinions qui passoient pour cruelles , & qui pouvoient troubler l'Eglise. D'un autre côté , on a eu lieu de s'étonner voiant ceux, qui paroissoient soutenir l'Opinion orthodoxe, souffrir qu'on publiât sous leur nom des Maximes si contraires à l'Evangile, touchant la Morale , sans en blâmer assez fortement les Auteurs. Il a fallu que cette Princesse, zélée pour le bien , ait souvent dit avec douleur, sans vouloir en particulier taxer personne, qu'elle ne connoissoit guère de vertu parfaite , ni de piété sans beaucoup de foiblesse.

Pour revenir au Cabinet, dont je m'écarte le moins que je puis , il faut marquer ici la prétention du Duc de Longueville , qui avoit demandé la Charge de Colonel des Suisses. Elle fut changée au Chateau de Caen, qu'on lui donna,

na : il eut aussi une Comté ou Baronnie de 40000 liv. de rente , proche de la Principauté de Neufchâtel , & la survivence pour son Fils le Comte de Dunois , qui n'avoit alors qu'un an ou environ. Ce Prince étoit à Munster , où il travailloit à la Paix generale de l'Europe ; & étoit bien avancé en celle de l'Empereur , de la France , & de toute l'Allemagne ; quoi qu'elle fut retardée pour quelque tems , à cause des intérêts du Marquis de Brandebourg , & des difficultés que les Suédois y faisoient naître. Mais leur Reine , qui desiroit qu'elle s'achevât , après avoir tenu un grand Conseil , l'emporta sur l'avis du Chancelier Oxenstiern , & dépêcha un Courier de Stockholm à Osnabruck , où étoient les Plenipotentiaires François en lieu seur , pour leur en porter la délibération ; afin de se tenir aux dernieres propositions qui avoient été faites entre l'Empereur & eux. Elle leur deffendit d'en faire de nouvelles , de peur quelles ne servissent d'obstacle à ses desseins , qui alloient à la Paix ; & pour celle d'Espagne , l'on n'attendoit plus que la réponse du Cardinal Mazarin , pour conclure toutes les choses proposées du côté de la Cour qui n'étoient presque pas disputées , pour ne pas dire entierement



accordée. Ce qui donna un grand coup, pour la Paix d'Allemagne, fut la resolution que prit le Duc de Baviere, de proposer & de faire resoudre une espece de Neutralité, par laquelle il promettoit de n'assister l'Empereur directement ni indirectement. Cet habile Prince, qui passoit pour un des grands Politiques de son tems, se trouvant avancé en âge, craignoit de laisser la Guerre dans son País. Il voulut cesser de nous à être contraire, de peur qu'après sa mort la France voulant se vanger de lui en ruinant son País, & l'Empereur le voulant deffendre, il ne demeurât en proie à l'un ou à l'autre; & que quelqu'un des deux ne s'en rendît le Maître.

Voici une petite Galanterie, qui va faire passer de la Paix d'Allemagne à la Guerre des Passions de l'Ame. Le Duc d'Orleans, depuis la Régence, avoit témoigné de l'inclination pour Mademoiselle du St. Megrin, Fille d'Honneur de la Reine. Cette amitié n'avoit produit en lui nul autre effet, que d'avoir obligé ce Prince à lui donner un beau tour de perles. Par ce présent, il prétendit qu'elle lui étoit assez obligée, pour ne souffrir les soins d'aucun autre que de lui. Elle, qui n'avoit pas tant d'affection à l'intérêt, qu'elle

qu'elle avoit d'inclination à se divertir, & qui peut-être ne trouvoit pas en ce Prince un assez grand attachement pour elle, s'amusa à rire & à causer publiquement avec Gersé. Cet Ami nouveau étoit porté à la plaisanterie : il avoit de l'esprit, & il témoignoit vouloir prendre soin de lui plaire. Son Amant de Sang Roial fut si mal content de son infidélité, que Gersé allant un jour à Luxembourg, un matin, pour lui faire sa Cour, ce Prince commanda à son Capitaine des Gardes de l'aller jeter par les fenêtres. Ce commandement d'un si bon Prince surprit infiniment tous les assistans; mais, l'Abbé de la Riviere, qui courut à Gersé, pour l'avertir de se sauver, le sauva de ce péril: & on eut sujet de s'étonner, de ce que la plus foible passion du monde pensa produire une des plus violentes actions que la jalousie aie pu causer. On sçeut depuis que la colere de Monsieur venoit, de ce qu'il avoit témoigné à Mademoiselle de St. Megrin, que ses conversations avec Gersé ne lui plaisoient pas, & que les ayant vûs longtems parler ensemble devant lui, il crut qu'elle l'avoit averti de sa mauvaise humeur, qu'ils s'en étoient divertis ensemble, & qu'ils avoient pris plaisir de l'aug-

menter par leur entretien. Cette créance, qui n'étoit peut être pas mal fondée, lui avoit causé de tels sentimens, qu'il en avoit perdu pour un moment les principales vertus qui doivent être dans l'ame d'un grand Prince & d'un Chrétien ; & après que sa chaleur se fut un peu refroidie, cette affaire prit un train plus doux. Monsieur pardonna à Gerlé ; & ce Gentilhomme se donna à d'autres aventures, s'attacha fortement à Mr. le Prince, & n'alla plus à Luxembourg.

Le Duc d'Orléans partit dans le même tems, pour aller à Bourbon, boire des eaux, & Madame le suivit dans ce Voiage. Tous deux y alloient pour trouver de la santé, afin de pouvoir donner un Prince à la France, Petit-Fils de Henri IV ; ce que Monsieur desiroit avec une grande passion. Cette Princesse ne faisoit pas de grands voiajes, soit par fantaisie, ou véritable maladie : elle ne sortoit presque jamais. Elle disoit que la moindre agitation la faisoit évanouir ; & j'ai vû quelque fois Monsieur se moquant d'elle, contant à la Reine qu'elle communioit dans son lit, plutôt que d'aller dans sa Chapelle, qui étoit proche, sans qu'elle parût avoir aucune maladie considérable. Quand elle venoit  
chez

chez la Reine en deux ans une fois, elle se faisoit apporter en chaise; mais, avec tant de façons, que son arrivée au Palais Royal étoit toujours célébrée à l'égal d'un petit miracle. Souvent elle n'étoit qu'à trois pas du Luxembourg, qu'il falloit la rapporter, comme étant attaquée de plusieurs maux, qu'elle disoit sentir, & qui ne paroissent nullement. Elle mangeoit du pain, qu'elle avoit toujours dans sa poche de provision; & les bottes de cuir de roussi étoient ses ennemis mortels. Elle étoit Sœur du Duc de Lorraine; & Monsieur, comme je croi l'avoir dit, l'avoit épousée pendant son exil de France, sans le consentement du feu Roi. Quand Nanci fut pris, elle se sauva déguisée en Page, dans le fonds d'une charette, & acheta par de grandes peines l'honneur qu'elle avoit eu d'épouser Monsieur. Ce Prince, de son côté, qui étoit alors héritier présomptif de la Couronne, aiant été forcé de la laisser en Flandres, quand il revint en France, lui garda une fidélité inviolable; & n'aiant remoiné aucune fermeté pour ceux qui s'étoient attachés à lui, le Roi Louis XIII son Frere l'aiant pressé à son retour de consentir à la rupture de son Mariage, il ne le voulut jamais faire; & la fit

revenir aussi-tôt que la mort du feu Roi, & celle du Cardinal de Richelieu, lui en donnèrent les moyens. J'ai ouï dire qu'en arrivant à Paris, & dans cette belle Maison de Luxembourg, comme on lui eut demandé si elle n'avoit pas beaucoup de joie de se voir dans ce superbe Palais, elle répondit froidement, qu'*après la joie de revoir Monsieur, tout le reste lui paroissoit peu de choses.* Elle avoit de l'Esprit, & raisonnoit fortement sur toutes les matieres dont il lui plaisoit de parler. Elle paroissoit par ses discours avoir du cœur & de l'ambition. Elle aimoit Monsieur ardemment, & haïssoit de même tout ce qui pouvoit lui nuire auprès de lui. Elle étoit belle par les traits de son visage, qui étoient beaux & bienfaits; mais, elle n'étoit point agréable, & toute sa personne manquoit d'un je sçai quoi, qui plaît; car de laideur manifeste, elle n'avoit que les dents, qui dans le tems dont je parle étoient déjà gâtées. On a toujours dit de cette Princesse, qu'elle étoit belle, sans l'être; qu'elle avoit de l'Esprit, & n'en paroissoit point avoir, parce qu'elle n'en faisoit nul usage, & qu'elle a été nommée à la Cour dans les affaires considerables. Elle étoit grasse & maigre tout ensemble. Elle avoit le vi-

sage.



sage plein, & la gorge belle, à ce que disoient ses femmes; mais elle avoit les bras & les mains fort maigres. On pouvoit dire encore, qu'elle n'étoit pas de belle taille, quoi qu'elle ne fut pas bossue. Enfin, tous les contraires se rassembloient en elle d'une manière étonnante; & il étoit impossible de parler d'elle que dans une ambiguïté qui n'a jamais été trouvée qu'en elle. Il étoit vrai encore, que Monsieur l'aimoit, & ne l'aimoit pas. Il vivoit avec elle, & la traitoit avec bonté: il ne la vouloit point fâcher de propos délibéré; & quand il la croioit mal satisfaite, ou chagrine, il faisoit tout ce qu'il pouvoit pour guérir ses petites pensées. Il ne se séparoit point d'elle: & le tems qu'il étoit chez lui, il le passoit presque toujours dans sa chambre & avec elle, témoignant quelque fois estimer sa vertu & son esprit; mais d'ailleurs, il avoit un Favori qu'elle n'aimoit nullement, qu'il avoit élevé à une grandeur excessive, en qui il avoit de la confiance; & jamais elle n'a pu lui nuire par elle même. Il se railloit souvent de toutes ses délicatesses, & de ses fantaisies, avec les Dames qui la servoient; & même avec la Reine, à qui il disoit souvent qu'elle étoit Visionnaire, qu'elle a-

voit.

voit une dévotion ridicule , qu'elle ne parloit qu'à son Confesseur , & qu'elle alloit lui demander avis sur les moindres bagatelles. Il ne s'épargnoit point non plus sur ses Favorites , qui étoient les plus sottes créatures de Paris. Il disoit, parlant d'elle , que manquant de discernement , les personnes de merite avoient honte d'en être bien traitées ; & que son Cercle étoit décrié , parce que celles , qui par la raison de sa qualité la voioient nécessairement , n'y trouvoient que des personnes indignes de sa faveur , & de son aprobation. Ainsi , on peut dire qu'il l'aimoit , mais qu'il ne l'aimoit pas , souvent ; & que l'estime qu'il avoit pour elle suivoit la même mesure. Ceux , qui l'ont connue particulièrement , m'ont dit qu'elle étoit naturellement insensible à l'amitié ; & que si elle aimoit Monsieur , ce sentiment n'avoit nulle operation en elle , que celle de le gronder continuellement , & de lui causer beaucoup de chagrin ; si bien que leur union étoit aussi inexplicable que le reste. Comme cette Princesse étoit de même , & saine & malade tout ensemble , & qu'elle étoit de ces honnêtes femmes , qui aiment à suivre leur mari , son Médecin l'obligea beaucoup de lui ordonner des  
eaux ,

eaux , parce que Monsieur les devoit prendre. Elle cessa donc de se plaindre , afin d'aller à ce Voiage de Bourbon , parce qu'elle vouloit toujours être avec lui. Non seulement elle le fit ; mais , elle n'alla pas en chaise , selon sa premiere délibération. Elle ne quitta jamais le carrosse où étoit Monsieur ; & toutes les fatigues de ce Voyage lui parurent plus faciles à supporter , qu'à la plus robuste de toutes les femmes.

Madame la Duchesse d'Orleans pouvoit avec justice avoir de la passion pour Monsieur. Il étoit aimable de sa personne. Il avoit le teint & les traits du visage beaux : sa phisionomie étoit agréable , ses yeux étoient bleus , ses cheveux noirs. Il ressembloit à un Fils de Roi ; mais mal nourri. A son inquiétude naturelle , & à ses grimaces , il étoit aisé de voir en sa personne sa naissance & sa grandeur. Il étoit bon & de facile accès. Il avoit de l'Esprit , parloit bien , & railloit agréablement. Il avoit beaucoup lû : il sçavoit l'Histoire parfaitement , avec beaucoup d'autres Sciences curieuses. Rien ne manquoit à ce Prince pour la société , si non qu'il étoit un peu glorieux de cette gloire grossiere , qui ne l'empêchoit pas de bien traiter ceux qui l'approchoient

choient, qui lui faisoit garder son rang trop regulierement. J'ai vû des Femmes de qualité se tenir debout dans le lieu où il étoit, pour lui rendre le respect qu'elles lui devoient, sans qu'il eut l'honnêteté de leur ordonner de se seoir; & les hommes se plaindre, que dans les saisons les plus rudés, il ne leur commandoit pas de se couvrir; ce que le Roi son Frere faisoit toujours. On l'accusoit d'être timide & paresseux. J'ai ouï dire qu'il alloit quelque fois dans les endroits les plus perilleux, aussi avant que les simples Soldats; mais, dans sa vie il y a un endroit qui le deshonore. Ce fut lors qu'ayant dans sa jeunesse formé un parti en France pour les intérêts de la Reine sa Mere, le Duc de Mommorency combattant pour lui fut pris prisonnier à ses yeux; & pouvant le sauver, il ne le fit pas, & fut cause que ce Seigneur, à ce que j'ai ouï dire le plus aimable de tous les hommes, eut la tête tranchée: Son Favori, l'Abbé de la Riviere, qui avoit intérêt à sa conservation, le retenoit alors tant qu'il pouvoit d'aller dans le peril; & le Maréchal de Gassion, un jour que ce Prince avoit bien fait de sa personne, & l'avoit bravement hazardée aux coups de mousquet, après lui en  
avoir

avoir donné des loüanges , il dit de lui qu'il avoit été plus vite cette fois-là , parce que sa remore n'y étoit pas. C'est pour cette raison , que la Cour avoit désiré que cette année le Duc d'Orléans n'allât point commander l'Armée ; & les Médecins qui l'envoient boire des eaux ne firent pas peu de plaisir au Ministres car , outre que sa depense augmentoit infiniment le revenu roial , les plus beaux projets demeuroient inutiles par la nécessité de sa conservation. La maxime des Conquérens est de hazarder ; & il étoit impossible de proposer des desseins de cette nature à un Général de telle conséquence , qui , après le Roi & la Reine & le veritable Monsieur , tenoit la premiere place dans le Roiaume , & de qui la vie étoit précieuse à toute la France qui aime naturellement les Enfans de ses Rois.

Le Comte d'Harcourt , ce Général malheureux , qui revenoit de Catalogne , arriva le Semaine Sainte \*. La Reine , par l'avis du Cardinal , le reçut froidement. C'étoit la coûtume du Ministre de faire toujours le mal par elle , & se réserver à faire les graces , les bienfaits , & le pardon ; car , elle étoit persuadé que  
plus.

\* Lezo. Avril 1647.



plus son Ministre auroit d'Amis , plus le repos de sa Régence seroit affermi. Dans ce dessein , elle dit au Comte d'Harcourt, qu'elle avoit trouvé mauvais qu'il eut entrepris ce Siege contre les ordres du Roi. Il lui répondit en habile homme , quoi qu'il ne fût pas soupçonné de l'être , qu'il le supplioit très-humblement de croire qu'il étoit incapable de manquer de respect ni de fidélité pour tout ce qui regardoit son service & l'obéissance qu'il devoit à ses volontez ; mais , que pour ne la pas importuner des raisons qu'il avoit eues d'en user ainsi , elle eut la bonté de souffrir qu'il en informât Mt. le Cardinal , & qu'il espéroit ensuite qu'il auroit assez d'équité pour le justifier auprès d'elle. Son dessein lui réussit : car , comme le Ministre ne vouloit que le mortifier , après qu'ils eurent eu ensemble un grand éclaircissement , il rentra dans ses bonnes graces ; & , selon que ce Prince l'avoit prédit lui-même , il reçût un bon traitement de la Reine , quand il se présenta devant elle la seconde fois.

Les Fêtes se passèrent à l'ordinaire. La Reine , après avoir fait le Jeudi Saint la Cene chez elle , alla s'enfermer au Val-de-Grace , pour y passer les jours de toute

te la Semaine Sainte \* dans la retraite & la priere. Nous y fûmes , ma Sœur & moi , le Vendredi Saint de grand matin , afin de profiter de son exemple. Elle étoit levée & habillée à cinq heures , & déjà elle étoit occupée à méditer sur les merveilles que Dieu en un pareil jour a voulu opérer en notre faveur. Elle entendit prêcher la Passion à sept heures , par un Jésuite , qui ne se fit pas admirer ; & après que le Service fut fait , elle alla adorer la Croix avec ses Saintes Filles , qui vivent dans une Pénitence continuelle , & qui par toutes leurs actions témoignent assez que la Croix est toujours dans leur cœur & devant leurs yeux. Elle fit toutes ces choses avec une dévotion capable d'édifier les plus endurcis à la Loi de Dieu. Après être revenu dans sa chambre , elle nous parla à ma Sœur & moi de l'instabilité des choses du Monde , de l'importance de notre Salut , du danger où nous étions continuellement de manquer à ce que nous devons faire pour l'accomplissement de cette grande affaire , que nous conclûmes en ce moment devoir toujours être la première & la principale de toutes. Après son diner , le Roi la vint voir , qui amena le Cardinal

\* Pâques 1647.

nal avec lui , & environ une douzaine de la Cour des plus nécessaires à sa personne. La Reine prit un grand plaisir de leur montrer toute la Maison , & les desseins qu'elle avoit projeté pour en faire un beau Couvent, qui pût conserver à la postérité des marques éternelles de l'honneur qu'il avoit d'être le lieu où elle alloit jouir de la solitude. Le Roi & le Cardinal Mazarin assisterent aux Tenebres. Le premier se fit admirer de son Peuple, qui le voioit, par la grille des Religieuses, courant çà & là, soufflant les bougies, & faisant les actions d'un Enfant qui aime à jouer. Le Ministre, qui accompagnoit toutes ses actions d'une grande modestie, fit le personnage d'un homme pieux & dévot, quoi que peut-être il ne le fut gueres. Il avoit soin de paroître régulier dans toutes ses actions extérieures; & il étoit impossible de lui pouvoir reprocher un vice ni aucun dérèglement, qui put être appelé de ce nom. Quand le Roi fut parti, & que la Reine se vit seule dans son desert, elle alla visiter à l'Infirmierie une Religieuse qui se mouroit d'un cancer qu'elle avoit au sein, qui lui avoit pourri le côté. Il sortoit de sa plaie une puanteur, non seulement capable d'incommoder cette Princesse qui

na.

naturellement aimoit les bonnes senteurs, mais les hommes les plus accoutumez à l'infection & aux miseres des Hôpitaux. Elle demeura long - tems , & voulut la voir penser ; ce qui étoit un objet pitoyable. Son mal avoit tellement gâté la partie où il étoit attaché, qu'on lui voioit jusques dans le corps. Après cette action de charité , nous la laissâmes jouïr du repos qu'on goute au pieds des Autels , & le lendemain elle revint au Palais Roial, pour assister le jour de Pâques à sa Paroisse, & satisfaire à toutes ses dévotions.

Les Fêtes passées, on ne parla plus que de Guerre & de Voiage. La Cour fit dessein d'aller sur la Frontiere, & même de passer plus avant que Compiègne & Amiens ; mais, parmi ce bruit, qui ne paroïssoit annoncer que des Combats, la paix qui regnoit dans la Cour, & qui la rendoit capable de plaisir, convia la Reine de faire jouer trois ou quatre fois cette belle Comédie à Machines, dont j'ai parlé, où la Reine assista toujours, sans jamais s'en lasser. La dernière fut pour régaler Madame de Longueville, qui depuis peu étoit revenue de Munster.

Cette Princesse , qui absente régnoit dans sa Famille , & dont tout le monde  
sou.

souhaittoit l'approbation, comme un bien souverain, revenant à Paris \* ne manqua pas d'y paroître avec plus d'éclat qu'elle n'en avoit eu quand elle étoit partie. L'Amitié que Mr. le Prince son Frere avoit pour elle autorisant ses actions, & ses manieres, la grandeur de sa beauté, & celle de son esprit grossirent tellement la caballe de sa Famille, qu'elle ne fut pas longtems à la Cour sans l'occuper presque toute entiere. Elle devint l'objet de tous les desirs: sa ruelle devint le centre de toutes les intrigues; & ceux qu'elle aimoit devinrent aussi-tôt les Mignons de la Fortune. Ses Courtisans furent révérez du Ministre; & dans peu de tems nous allons la voir la cause de toutes nos Révolutions & de toutes les Brouilleries qui ont pensé perdre la France. Le Prince de Marillac avoit pris liaison avec Mr. le Prince, depuis que la Reine, aiant changée pour plusieurs, étoit aussi changée pour lui, & qu'après lui avoir beaucoup promis elle crut ne lui devoir pas donner ce que d'abord il lui demanda. En s'attachant à Mr. le Prince par politique, il s'étoit donné à Madame de Longueville d'une manière un peu plus tendre, joignant les sentimens du cœur à la cour.

\* Mai 1647.



confidérations de sa grandeur & de sa fortune. Ce don parut tout entier aux yeux du public, & il sembla à toute la Cour, que cette Princesse le reçût avec beaucoup d'agrément. Dans tout ce qu'elle a fait depuis, on a connu clairement, que l'ambition n'étoit pas la seule qui occupoit son ame, & que les intérêts du Prince de Marillac y tenoient une grande place. Elle devint ambitieuse pour lui : elle cessa d'aimer le repos pour lui ; &, pour être sensible à cette affection, elle devint trop insensible à sa propre gloire. Ses lumieres, son esprit, & l'opinion qu'on avoit de son discernement, la faisoient admirer de tous les honnêtes gens ; & ils étoient persuadés, que son estime seule étoit capable de leur donner de la réputation. Si elle dominoit les ames par cette voie, celle de sa beauté n'étoit pas moins puissante ; car, quoi qu'elle eut eu la petite verole depuis la Régence, & qu'elle eut perdu quelque peu de perfection de son teint, l'éclat de ses charmes attiroit toujours l'inclination de ceux qui le voient ; &, sur tout, elle possédoit au souverain degré ce que la Langue Espagnole exprime par ces mots de *Donayre, brio,*

*y bizzarria* \*. Elle avoit la taille admirable, & l'air de sa personne avoit un agrément dont le pouvoir s'étendoit même sur notre sexe. Il étoit impossible de la voir, sans l'aimer, & sans desirer de lui plaire. Sa beauté, néanmoins consistoit plus dans les couleurs de son visage, que dans la perfection de ses traits. Ses yeux n'étoient pas grands; mais beaux, doux, & brillans, & le bleu en étoit admirable: il étoit pareil à celui des Turquoises. Les poetes ne pouvoient jamais comparer aux lis & aux roses le blanc & l'incarnat qu'on voioit sur son visage; & ses cheveux blonds & argentez, & qui accompagnoient tant de choses merveilleuses, faisoient qu'elle ressembloit beaucoup plus à un Ange, tel que la foiblesse de notre nature nous les fait imaginer, que non pas à une Femme.

*Poca grana, y mucha nieve,  
Van compitiendo en su cara  
Entre lirios, y iasmines,  
Assomanse algunas rosas* \*.

Enfin, on peut dire, qu'alors toute  
la

\* Bon air, air galand.

\* Veiture.

la grandeur , toute la gloire , toute la galanterie , étoient renfermées dans cette Famille de Bourbon , dont Mr. le Prince étoit le Chef ; & que le bonheur n'étoit plus estimé un bien , s'il ne venoit de leurs mains. Le Prince de Conti , Cadet du Frere & de la Sœur , étoit sorti du Collège depuis peu ; & ce fut alors qu'il commença de paroître dans le monde. Il étoit beau de visage ; mais comme sa taille étoit gâtée , on l'avoit destiné à l'Eglise. Il possédoit beaucoup de Bénéfices ; & plusieurs personnes s'attachèrent à lui , dans l'espérance de faire leur fortune par cette voie. Ce jeune Prince , trouvant Madame de Longueville dans une grande réputation , vouloit suivre ses sentimens & ses conseils , & se laissa tenter d'acquiescer de l'estime par elle. Il souhaita de lui plaire , plutôt en qualité d'honnête homme , que comme son Frere : il avoit de l'esprit ; & il y réussit facilement.

La Reine , qui naturellement n'étoit ni jalouse , ni ambitieuse , avoit néanmoins de la froideur pour Madame de Longueville. Elle ne goûtoit pas cette manière de faire profession publique de Bel-Esprit : elle n'aimoit nullement les

façons. Elle avoit de la raison, & du bon sens: tout ce qui étoit en elle étoit naturel & sans art; & ces deux personnes, selon la mesure de leur âge étant toutes deux infiniment aimables, avoient un caractère si différent, qu'il étoit impossible que l'inférieure qui vivoit en Reine, & qui ne rendoit pas de grands devoirs à sa Souveraine, pût lui plaire. L'occupation, que donnent les applaudissemens du grand monde, qui d'ordinaire regarde avec trop d'admiration les belles qualitez des personnes de cette naissance, avoit ôté le loisir à Madame de Longueville de lire & de donner à son esprit une connoissance assez étendue pour la pouvoir dire sçavante. Elle étoit naturellement trop préoccupée de ses sentimens, qui passoient alors pour des régles infaillibles, & ne l'étoient pas toujours; & il y avoit trop d'affectation en sa maniere de parler & d'agir, dont la plus grande beauté consistoit en la delicateffe des pensées, & dans un raisonnement fort juste. Elle paroissoit contrainte; & la fine raillerie, dont elle & ses Courtisans faisoient profession, tomboit souvent sur ceux qui en lui voulant rendre leur devoirs sentoient à leur

leur dommage, que l'honnête sincérité, qui se doit observer dans la société civile, étoit apparemment banie de la sienne. Les vertus & les louables qualitez des plus excellentes créatures sont mêlées des choses qui leur sont opposées : tous les hommes participent à cette bouë dont ils tirent leur origine ; & Dieu seul est parfait.

Comme la France n'a jamais été plus triomphante qu'elle l'étoit alors, outre les marques de notre abondance qui paroissoit sur les Théâtres par les divertissemens de la Cour, par les richesses des particuliers, & sur nos Frontières par les belles Armées du Roi, les Etrangers à l'envi des uns & des autres y abondoient de toute part. Il arriva dans ce tems-là un Ambassadeur Extraordinaire de Dannemarc, qui venoit remercier la Reine de ce qu'elle s'étoit employée à faire la Paix entre les deux Couronnes de Suede & de Dannemark. C'étoit une personne de qualité, qui avoit bonne mine, & qui fut reconnu, par ceux qui le pratiquoient, pour avoir de la raison & de l'esprit, grand homme d'Etat, grave dans toutes ses manieres, & sententieux en toutes ses paroles.



rolles. Il amena sa Femme, qui étoit Fille de son Roi, & Fille d'une façon assez bizarre: elle se disoit légitime de la main gauche; & voici de quelle maniere. Dans tous les Pais Septentrionaux, ils ne se mesalient presque jamais: les Rois, aussi bien que les autres, ne peuvent se marier qu'à leur semblable; & quand ils aiment des Femmes de moindre naissance, ils les épousent de la main gauche. Les enfans en sont légitimes; mais, ils ne peuvent hériter de la Couronne, ni du bien de leur Pere. Cette Dame étoit née de cette sorte, & s'estimoit beaucoup. Elle portoit pour marque de sa qualité un petit chapeau de velours noir, & que les seules Filles de leur Rois avoient droit de porter. Elle le dit ainsi à la Reine, qui d'abord qu'elle la vit lui demanda si c'étoit la mode de son Pais, & si toutes les Dames en portoient? Du reste, elle étoit habillée à la Françoisé, & avoit bonne mine. Son visage étoit fort beau, & sa beauté étoit accompagnée de gravité; ce qui me confirma dans la créance que j'ai toujours eue, que dans tous les Pais on trouve des honnêtes gens. Elle vint chez la Reine de même qu'auroit fait une de nos Princesses; & quand elle fut au Cercle, elle ne témoi-

gna

gna nul embarras de se trouver au milieu de tant de gens qu'elle ne connoissoit point. Elle parla souvent & toujours de bon sens, avec une naïveté qui tenoit un peu de la froideur de son País, mais qui n'avoit rien de bas ni de petit ; & sur ses habits & sur son chapeau, elle avoit assez de perles pour faire voir qu'elle étoit aussi fort riche. La seconde fois qu'elle revint au Palais Roial, la Reine la mena voir son petit appartement, sa chambre, ses bains, & son oratoire, qu'elle regarda sans trop les louer, & remarquant néanmoins tout ce qui étoit beau. J'étois seule avec la Reine, & je dis à l'Ambassadrice, que la Reine avoit de belles mains, qu'elle seroit sans doute plus aise de voir, que tout ce qu'elle lui montrait. Elle prit la main de la Reine, puis l'ayant dégantée, elle la baisa, & la loua de bonne grace. Elle lui leva son mouchoir, pour voir sa gorge, avec tant de familiarité, qu'il sembloit qu'elle fût sa Sœur, & qu'elle l'eût vue toute sa vie. Ces choses plurent à la Reine ; & toute la journée on ne parla que de la Danoise, de sa douce gravité, de la grace qu'elle avoit en toutes ses actions, & des marques qu'elle avoit données d'avoir beaucoup d'esprit & de

raison. Cette douceur étoit accompagnée d'une noble fierté, qui fit qu'elle baïsa la Reine d'Angleterre en la saluant, & ne parut humble en aucune de ces occasions où il fallut qu'elle conservât son rang. On lui donna le Bal, & la Reine lui fit présent d'une montre de diamans, d'un prix considérable. Après avoir été régalée, elle partit, sans doute aussi satisfaite de la Cour, que la Cour le fut d'elle.

Peu après cet Ambassade \*, la Reine prit le chemin de Compiègne, avec intention d'aller de là jusques à Amiens. Le Cardinal demeura trois ou quatre jours après elle dans Paris, pour achever quelques affaires qui restoient à conclure, & partit pour l'aller trouver le 13 du même mois. Comme il étoit infatigable dans le travail, qu'il vouloit faire les Charges de tous les Secretaires d'Etat, qu'il ordonnoit des Finances, & qu'enfin il vouloit connoître de tout, il étoit continuellement si occupé, qu'il étoit impossible de le voir. Les Italiens sont d'ordinaire ennemis de la foule & du bruit: ce Ministre, par cette raison, n'aimoit pas à se montrer; si bien qu'il faisoit murmurer toutes les personnes de qualité en ce qu'il les faisoit

\* Le 9. Mai 1647.

soit languir à sa porte, sans qu'ils le pussent voir. Ils ne se rebutoient point de ce mépris qu'il avoit pour eux, qui ne produisoit apparemment aucun autre effet en leurs ames, que de les rendre plus humbles & plus rampans; mais, comme les François se laissent facilement dominer par les Favoris, aussi sont-ils aisément emportez à parler contre eux. Le Cardinal Mazarin, le sachant, avoit accoutumé de dire parlant d'eux, qu'il étoit content de les laisser parler, pourvu qu'ils le laissassent faire. Le murmure commençoit à l'oreille dans l'antichambre de celui qui se mocquoit de leurs soins, & se publioit à haute voix dès le moment qu'ils en étoient sortis. Quelquefois, j'étois lassé d'entendre crier contre lui; car, outre qu'il y avoit souvent de l'injustice, ce qui de soi est inutile est toujours, ce me semble, désagréable.

Le Cardinal Mazarin avoit autant de lumières qu'un homme qui avoit été artisan de sa propre grandeur en pouvoit avoir. Il avoit une grande capacité, & surtout une industrie & une finesse merveilleuse pour conduire & amuser les hommes, par mille douteuses & trompeuses espérances. Il ne faisoit du mal, que

par nécessité à ceux qui lui déplaisoient. Pour l'ordinaire, il se contentoit de s'en plaindre, & ses plaintes produisoient toujours des éclaircissmens, qui lui redonnoient aisément l'amitié de ceux qui lui manquoient de fidélité, ou qui prétendoient se pouvoir plaindre de lui. Il avoit le don de plaire, & il étoit impossible de ne se pas laisser charmer par ses douceurs; mais, cette même douceur étoit cause quand elle n'étoit pas accompagnée des bienfaits, qu'il faisoit espérer, que ces hommes, lassez d'attendre tomboient ensuite dans le dégoût & le chagrin. Jusques là, les plaintes des particuliers n'avoient pas fait une grande impression sur les esprits: elles étoient plutôt fondées sur l'aversion de sa faveur, que sur la haine de sa personne; le respect, que le rayon de la Puissance Roiale qui l'environnoit glorieusement devoit graver dans les cœurs des Sujets du Roi, arrêtoit ce que la malice humaine cherchoit à blâmer en lui: & la tranquillité de la Cour, jointe aux heureux succès de la Guerre, lui avoient donné jusques alors plus de reputation, que le moindre des Courtisans ne lui pouvoit donner de honte; mais, peu-à-peu on alloit découvrant en lui plusieurs deffauts dont les uns se

pour



pouvoient attribuer à tous les Favoris, & les autres étoient plus essentiels. Il disoient qu'il ignoroit nos coutumes; & qu'il ne s'appliquoit pas assez soigneusement à les faire observer: ils assuroient qu'il ne se soucioit pas comme il auroit dû faire de gouverner l'Etat par les Loix anciennement établies; & qu'il ne protegeoit pas la Justice, selon qu'il y étoit obligé par sa qualité de premier Ministre, & manquoit aux soins qu'il devoit au Bien Public. Ces péchez d'omission, quoi que grands, ne pouvoient avec justice le deshonnorer, parce qu'il pouvoit alors avoir de bonnes intentions, qui peut-être étant connues l'auroient du justifier dans le public. On peut dire néanmoins, que du temperamment dont il étoit on ne l'accusoit pas trop à tort; car, son caractère étoit de négliger trop à faire du bien. Il sembloit n'estimer aucune vertu, ni haïr aucun vice. Il n'en paroïssoit avoir pas un, il passoit pour un homme habitué à l'usage des Vertus Chrêtiennes; & ne témoignoit point en desirer la pratique. Il ne faisoit nulle profession de piété; & ne donnoit par aucune de ses actions des marques du contraire: si ce n'est qu'il lui échappoit quelque fois des railleries qui étoient oppo-

fécs au respect qu'un Chrétien doit avoir pour tout ce qui touche la Religion. Malgré son avarice, il n'avoit pas encore paru avare ; & dans son Administration les Finances ont été plus dissipées par les Partisans, qu'en aucun autre Siecle. Il a de même, comme je l'ai temoigné en parlant de la Reine, accordé les Dignitez de l'Eglise à beaucoup de personnes qui les ont voulu prétendre par des motifs profanes, & n'a pas toujours nommé aux Evêchez des hommes qui pussent honorer son choix par leur vertu & leur pieté. La Religion a été trop abandonnée par lui, & il a toujours eu trop d'indifference pour ce sacré dépôt que Dieu lui avoit commis. Il étoit naturellement deffiant ; & un de ses plus grands soins étoit d'étudier les hommes pour les connoître, pour se garantir de leur attaques, & des intrigues qui se formoient contre lui. Il faisoit profession de ne rien craindre, & de mépriser même les avis qu'on lui donnoit à l'égard de la personne ; quoi qu'en effet la plus grande application eut pour objet principal sa conservation particuliere. Ce peu de jours que ce Ministre demeura dans Paris ne servit qu'à fomentier d'avantage l'envie qui commençoit de paroître, parce que  
beau-

beaucoup de ceux qui souhaitoient de le voir n'y purent réüssir. Lors qu'il monta en carosse pour s'en aller, toute la Cour du Palais Roial étoit pleine de Cordons bleus, de grands Seigneurs, de Gens de cette qualité, qui par leur empressement paroissoient s'estimer trop heureux de l'avoir pu regarder de loing. Tous les hommes sont naturellement esclaves de la Fortune; & je puis dire n'avoir guere vû de personnes à la Cour, qui ne fut flateur, les uns plus, les autres moins. L'interêt qui nous aveugle nous surprend & nous trahit dans les occasions qui nous regardent: il nous fait agir avec plus de sentiment que de lumiere; & il avient même assez souvent qu'on a honte de ses foiblesses; mais, on ne les peut appercevoir, que par la sage reflexion que chacun se doit à soi-même, & après que l'occasion de mieux faire est passée.

Aussi-tot que le Ministre eut rejoint la Reine, il arriva nouvelle de la frontière, que les Ennemis paroissoient, & faisoient mine de vouloir attaquer quelque Place. Le Maréchal de Villeroy partit aussitot, à dessein de recevoir les Troupes qui devoient composer une petite Armée qu'on appelloit l'Armée de la Reine. Bientot après, les Ennemis

assiégèrent Armentieres, avec des forces considérables, que commandoit l'Archiduc Leopold, Frere de l'Empereur, qui gouvernoit les Pa s-Bas, & dont la réputation étoit grande, tant pour la Politique que pour la Guerre.

La Reine fut inquiétée de cette Armée; & son Ministre ne voulant pas lui seul se charger des Evénemens, envoya convier le Duc d'Orleans de revenir à la Cour; mais lui, qui sçavoit qu'on n'avoit pas desiré qu'il allât commander cette Campagne l'Armée du Roi, montra un peu de lenteur, & ne revient pas trouver la Reine plutôt qu'il ne l'avoit promis. Etant arrivé à Paris le 21 de Mai(\*), & Madame la Duchesse d'Orleans avec lui en très bonne santé, il en partit le 28, pour aller trouver la Reine.

La Cour est le centre des Princes, & il faut de plus grands sujets de colere & de dégoût que ceux dont le Duc d'Orleans se plaignoit, pour le en pouvoir séparer. Il y trouva pour nouvelle, que Mr. le Prince avoit assiégé en Catalogne cette même Place, qui l'année précédente avoit occupé huit mois le Comte d'Harcourt, sans nul autre effet que

\* 1647.

que de l'avoir fait passer pour malheureux. Quand ce Prince Lorrain fut chassé des retranchemens de Lerida, il y avoit 4000 hommes dans la Place ; & Mr. le Prince l'avoit attaquée sçachant que ce même nombre de troupes y étoit encore ; dans la confiance qu'il avoit peut être alors, que cette Victoire ne lui pouvoit échapper. Depuis la première nouvelle de ce Siege, il arriva aussitôt après un second Courier, qui aprit à la Reine que ce Général avoit déjà fait ouvrir la tranchée, & qu'il étoit logé dans les mêmes retranchemens du Comte d'Harcourt.

M. le Duc d'Orleans trouva que la Reine à son ordinaire visitoit les Couvens & que M<sup>e</sup>. de Mombazon, qui étoit de retour à la Cour, restoit dangereusement malade. Il lui rendit des soins en cette occasion, qui témoignent qu'il restoit encore dans son ame quelques petites impressions de ses anciennes flammes : & dans tous les tems il a eu toujours pour elle de l'amitié & de la confiance. Mademoiselle & Madame la Princesse avoient alors un petit différent sur leurs rangs, qui donna de l'occupation à la Reine pour quelques jours. Madame la Princesse avoit fait mettre son drap de pied à l'égal de celui  
de.



de Mademoiselle , dans une Eglise où toutes les deux devoient aller. La premiere en fit ses plaintes ; & la seconde répondit fièrement , qu'elle étoit résoluë de garder son rang ; & que de céder toujours , cela étoit bon du tems de feu M. le Prince , qui le quittoit trop facilement : mais , que pour elle , son dessein étoit de ne pas suivre cet exemple. La Reine & le Duc d'Orleans à leur ordinaire calmerent ce petit orage ; & après quelques harangues faites à l'une & à l'autre , elles demeurèrent amies , comme elles avoient accoutumé de l'être.

Pendant l'absence de la Reine , je fis dessein d'aller en Normandie. Je partis de Paris le premier de Juin (\*). J'allai coucher chez le Marquis de Maineville près de Gisors , qui avoit épousé une petite Niece de feu mon Mari. Comme je me vis à une grande journée d'Amiens , je me laissai tenter d'y aller faire un tour , avec un relais qu'ils me donnerent. La Reine & mes Amies ne m'attendoient pas : j'y fus reçue avec cette surprise qui d'ordinaire est suivie d'un peu de joie. On m'avoit soupçonnée de n'être pas satisfaite de ma fortune , & de n'avoir pas été aussi-bien traitée de la Reine que je  
l'au-

\* 1647.

l'aurois pu desirer selon les maximes de l'ambition. En effet, mes Amies, qui déplaisoient quelquefois au Ministre, étoient cause que je lui étois suspecte ; & il se servoit de leur mauvaise conduite, pour me nuire. Comme il ne connoissoient pas mes intentions, & qu'il jugeoit de moi sur l'opinion qu'il avoit de la corruption universelle du monde, il ne pouvoit s'empêcher de me soupçonner de me mêler de beaucoup de choses contraires à ses intérêts. Il me dit un jour, qu'il étoit persuadé de cela, parce que je ne lui disois jamais rien des autres, que j'écoutois parler les mécontents, que j'étois dans leur confiance, & que par ma manière d'agir je faisois voir clairement le peu d'affection que j'avois pour le service de la Reine ; ajoutant, que mes Amis me faisoient tort, en publiant comme ils faisoient que j'étois une honnête personne, sûre, & généreuse ; parce que cela vouloit dire qu'on pouvoit murmurer avec moi sans crainte. Ce reproche marquoit assez de défiance naturelle, & combien nous étions malheureux de vivre sous la puissance d'un homme qui aimoit la friponnerie, & avec qui la probité avoit si peu de valeur qu'il en faisoit un crime. Car enfin, mon humeur n'étoit pas de  
faire

faire considérer en trahissant ceux qui parloient devant moi; mais, comme j'ai été toute ma vie fidelle à la Reine, que je ne haïssois le Ministre par aucun emportement injuste, & que je lui trouvois de belles qualitez, je satisfaisois à mon devoir, & à moi-même, en deffendant la vérité contre ces esprits chagrins, qui blâment autant le bien que le mal, dont quelques-uns étoient de mes Amis, & ma devise étoit d'être fidelle avec tous, sans rechercher de recompense que celle de ma propre satisfaction. Je lui en parlois de cette maniere, & travaillois à lui persuader, que ceux qui faisoient des rapports étoient ceux dont il devoit le plus se deffier; & que les gens ne faisans du mal à personne ne pouvoient jamais manquer à leur devoir. Ces justifications ne me racommodoient pas avec lui; mais, elles me faisoient éviter de gands maux. C'est néanmoins le plus grand mal qu'on puisse sentir dans ce délicieux & méchant País, que de n'y point acquerir des biens & des dignitez; puisque c'est presque perdre le tems, qui doit être cher à ceux qui ont quelques bonnes intentions de le bien employer. Je voulus donc remédier à ce petit bruit de faveur, par le bon visage que la surprise de la Reine

m'at-

m'attireroit de sa bonté; car, à la Cour, il est aisé d'éblouir les Spectateurs, & il ne leur faut jamais donner le plaisir de de sçavoir que nous ne sommes pas si heureux qu'ils se l'imaginent, ou si malheureux qu'ils le souhaitent. Ma confiance eut le succès que j'avois désiré; & à mon égard j'en fus satisfaite. Je trouvai la Reine travaillant à son ouvrage, assez chagrine; mais, ne voulant pas que son inquiétude parût, elle me fit l'honneur de me dire qu'elle croioit qu'à Paris on décrioit fort les Affaires du Roi, à cause de la prise d'Armentieres, qui s'étoit rendue aux Ennemis depuis peu de jours, après un mois de siege; mais, qu'elle vouloit bien qu'on sçût qu'elle ne regrettoit pas trop la perte d'une Place, qui ne lui avoit couté l'année précédente que vingt-quatre heures; que l'Armée étoit forte, & qu'on alloit la mettre en état de le rendre aux Ennemis. En effet, le Maréchal de Villeroi revint de l'Armée pendant le séjour que je fis à Amiens, qui assura qu'il l'avoit laissée en bon ordre, par l'augmentation de 4000 hommes qu'il venoit d'y conduire, avec force Munitions de Guerre. On fit la revue des Troupes de la Ferté-Seneterre, qui n'étoient composées que de deux ou  
trois.

trois mille hommes, à dessein de les envoyer avec les autres. Le Roi, qui la fit faire, avoit ce jour-là un habit en broderie d'or & d'argent, qui le rendit agreable aux yeux de ses Soldats. Il monta un petit cheval blanc, dont le crain étoit noué de rubans incarnats. Il avoit des plumes blanches à son chapeau, & en cet état sa beauté & la grace qu'il avoit en toutes ses actions le rendoient le plus aimable Prince du monde.

Il arriva des nouvelles de Lerida, qui disoient que M. le Prince se promettoit de prendre cette Place au 25 du mois, & le Maréchal de Grammont écrivoit au Cardinal en se mocquant des Catalans, qu'ils avoient fait des efforts admirables en ce Siege, & qu'ayant beaucoup promis, on les avoit quittez pour quelques volontaires, mais qu'ils n'étoient pas encore venus, & qu'on doutoit de leur arrivée. Cependant, ils mandoient serieusement que l'Armée Espagnole s'assembloit, & qu'ils avoient quelque sujet de crainte, tant par terre que par mer. Le Prince Thomas arriva à la Cour, pendant que j'y étois, qui venoit pour les affaires d'Italie, dont je ne scus point le détail. Je partis d'Amiens le lendemain de la Pentecôte, après



près avoir suivi la Reine dans trois Couvens, assez contente de mon Voiage, si un cœur qui est à la Cour le peut être. Je laissai la Reine & tous les Courtisans dans un grand ennui, & chacun en particulier regrettoit les douceurs de Paris.

Le Ministre étoit occupé à grossir l'Armée, pour la mettre en état de nous défendre des Ennemis, qui, après avoir pris Armentieres & Comines, petit Château de pas de conséquence, vinrent prendre la Ville de Lens, qui de même n'étoit pas de difficile prise. De notre côté, on manda au Maréchal de Turenne en Allemagne d'amener ses Troupes, les meilleurs de l'Europe, qui n'y étoient plus nécessaires : les Suédois vouloient la Paix, & le Duc de Baviere étoit d'accord avec la France. Mais, avant qu'elles arrivassent, les Ennemis étant en effet plus forts que nous, les deux Armées se rencontrèrent auprès de Bethune, environ le 21 ou 22 de Juin 1647. Comme elles se rencontrèrent à la vue l'une de l'autre, nos Généraux, le Maréchal de Gassion & de Rantzau, un peu mieux d'accord qu'à l'ordinaire, envoièrent à la Cour demander permission au Cardinal de donner une Bataille; mais le Ministre, à ce que mes Amis m'écrivirent en Norman-

mandie, n'en fut point d'avis; & Monsieur fut de ce même sentiment. On leur ordonna de se retirer, & d'attendre les Troupes d'Allemagne.

Ces Troupes ne purent venir, & le Vicomte de Turenne fit sçavoir au Ministre peu de tems après, que son Armée se mutinoit, & que les Allemans ne vouloient point passer le Rhin, qu'on ne leur eût païé les monrres qu'on leur devoit. Outre ces fâcheuses nouvelles, il arriva un Courier de Mr. le Prince, qui annonça que le Siège de Lerida' étoit levé dn 17 du mois, avec perte de toute son Armée, qui s'étoit dissipée en trois jours, à cause de l'excessive chaleur de la saison, & des grandes fatigues que les Soldats souffrirent. Elles furent telles, qu'on ne les put retenir, ni par l'espérance, ni par la crainte. Le Prince de Condé connut lui-même, qu'il étoit difficile de finir bien-tôt cette entreprise; parceque les Mineurs avoient trouvé du roc par tous les endroits où ils avoient voulu s'attacher: & il jugea plus à propos de lever le Siège, que d'attendre les Ennemis qui étoient en état de l'en chasser. Il en fut loué des prudens & des sages; mais, comme beaucoup de gens haïssoient sa prospérité, &

qu'il

qu'il sembloit être invincible à tous, aux uns par l'estime qu'ils avoient pour lui, aux autres par la crainte qu'il ne le fût continuellement, un chacun trouva dans cette rencontre de quoi s'occuper, soit par l'étonnement, soit par la joie : & toute l'Europe regarda cette Place avec admiration, la voyant imprenable à tant de grands hommes. Le Maréchal de la Motte-Houdancourt, qui du tems du Cardinal de Richelieu avoit conservé au feu Roi la Catalogne, aiant assiégé Lerida ne l'avoit sçu prendre : le Comte d'Harcourt, qui avoit fait des actions d'une valeur extraordinaire, ne faisoit que d'en sortir, qui n'avoit pas mieux fait que le premier ; & , pour comble de Gloire, elle avoit résisté à Mr. le Prince. Ce qui fut une douce consolation pour les deux autres, n'abattit point le courage du dernier : il avoit pressenti cette mauvaise aventure ; car, il avoit défendu le Comte d'Harcourt dans le Conseil, disant *Qu'un Capitaine, pour grand & pour vaillant qu'il fût, ne devoit point être blâmé pour être quelquefois malheureux.*

La haine, qu'on avoit déjà pour le Ministre, inspiroit dans tous les cœurs quelque changement dans les Affaires, afin

afin de conſoler ceux qui ſouffroient d'une ſi longue bonace, & d'une faveur ſi établie. Les maux, qui arrivèrent en cette Campagne, par cette raiſon, don-  
nèrent plus de joie qu'ils ne cauſerent de triſteſſe; & on ne manqua pas de faire des Chanſons, & des Madrigalets, à la honte de Mr. le Prince. La France célébra cette perte avec les mêmes ſentimens de l'Eſpagne: & je croi que la différence ne fut que dans les apparences;

*Perche à gli occhi malvagi  
Son teatri di gioia anco y naufragi\*.*

Les Plénipotentiaires écrivoient de Munſter, que les Eſpagnols voiant que leur deſtinée commençoit à devenir plus heureuſe, faiſoient déjà les entendus, & ſe mocquoient de toutes les propoſitions qu'on leur faiſoit. Ils avoient cette année leurs Troupes en état de nous prendre des Places, que notre Armée n'étoit pas encore aſſemblée; & alors des perſonnes éclairées crurent que le Miniſtre ſe repentit de n'avoir pas profité des bons momens qui lui avoient donné la Paix entre ſes mains, & qu'il ſouhaita

\* Les naufrages ſont aux yeux malins des objets agréables. *Fulvio Teſti.*

souhaita que l'Empereur par le mauvais état de ses affaires pût forcer le Roi d'Espagne de s'accommoder à sa nécessité, & de revenir à certaines propositions telles à peu près qu'il les avoit accordées quelque tems auparavant.

Quand la Paix n'auroit pas été si glorieuse à la France, elle n'auroit pas laissé de lui être commode & avantageuse, par le mauvais état où elle pouvoit tomber. Les longues Guerres l'avoient épuisée d'hommes, & de forces, & d'argent. En ce tems-là, on a toujours douté si le Ministre la vouloit tout de bon ; mais, le moment heureux étoit alors passé, & cette heure si celebre pour la bonne fortune ne devoit pas si tôt revenir. Dieu met quand il lui plait des bornes à notre ambition : il sçait humilier ceux qui se fient en leur prudence, & montrer à nos Rois ; & à leurs Ministres aussi, qu'ils ne sont pas les maîtres de leur sort. Le Cardinal peut être eut de bons motifs, pour différer la Paix, qui avoit paru à toute l'Europe dépendre de lui seul ; mais, comme on peut aisément soupçonner un Ministre d'avoir plus d'égard à son bien parriculier, qu'au bien public, & que l'opinion commune a toujours été que la Paix est leur rui-



ne, à cause que toute la force du Cabinet se ramasse plus aisément contr'eux, on a jugé du Cardinal Mazarin comme d'un homme qui avoit appréhendé ces mêmes choses.

La Reine, qui en effet desiroit la Paix, m'a toujours assurée dans tous les tems, qu'elle sçavoit certainement que son Ministre avoit fait son possible pour la donner à la France, & à toute l'Europe. Elle disoit elle-même, que ce que les autres avoient sujet d'appréhender ne se rencontroit pas dans l'état de sa fortune, puisqu'il étoit assuré qu'il ne souffriroit qu'on fit des intrigues contre lui, & que la même confiance qu'elle avoit en lui pendant la Guerre, elle l'auroit pendant la Paix. Mais, il pouvoit tromper la Reine, & cette Princesse ne persuadoit pas le Public. Néanmoins, il l'avoit souhaité en ce tems-là, & la devoit souhaiter; car, outre qu'il a toujours paru vouloir aller droitement au bien de l'Etat, il étoit avare, & le maître des Finances. Il est à croire par conséquent, que la Paix lui auroit donné le moien d'amasser de grands Trésors; ce qui sans doute auroit été pour lui un charme considérable.

Les

Les Ennemis assiègerent aussi \* Landrecies , Place assez proche de Paris pour être de grand poids aux Affaires du Roi. Leur hardiesse fit résoudre le Cardinal , ou de faire lever le Siege , ou de les combattre avec ce qu'il y avoit de Troupes dans l'Armée , qu'on n'estimoit pas à plus de quinze ou seize mille hommes. Ceux , qui restoient auprès du Roi , de la Reine , du Duc d'Orleans , & du Cardinal , soit des gens de la Cour , soit des Domestiques , en âge de pouvoir combattre , partirent tous pour aller grossir l'Armée. La Reine , à ce qu'on me manda , les traita comme des gens qui lui faisoient plaisir de partir , & jamais il n'y eut plus de joie qu'il en parut sur le visage de cette brave troupe , quoi qu'après le Combat dût être perilleux. Cette résolution prise , nos Généraux passerent la Sambre à Castillon le 2 Juillet\* , pour aller droit aux Lignes des Ennemis , qui furent témoins de ce passage , avec une partie de leur Armée , commandée par le Général Bec , lequel fut contraint de quitter le passage sans le disputer aux nôtres. Ensuite de cette action , l'Armée du Roi marcha en Bataille & appro-

X 2

cha

\* Le 27 Juin 1647.

† 1647.

cha des Lignes avec 25 pieces de Canon, qui d'abord tirèrent de telle furie dans le Camp des Ennemis, qu'ils en furent incommodéz, & plusieurs des leurs furent tuez : mais, les Lignes se trouvèrent en si bon état de deffense, le quartier de l'Archiduc tellement fortifié, & ceux du Comte de Butquoi, du Marquis de Caracene, & des autres, si bien retranchez, qu'il parut fort difficile à nos Généraux de les pouvoir forcer\*. Mais, pour satisfaire à la bravoure de nos gens, ils envoyèrent offrir la Bataille aux Ennemis; ce qu'ils refusèrent. On a dit depuis, que si on les eut attaqués & que le dessein & l'ordre du Ministre eut été suivi, il auroit sans doute réüssi; parceque l'épouvante se mit dans le Camp des Ennemis à la vuë des Troupes du Roi, qu'ils sont accoutumez aux miracles de la valeur Françoisse, & qu'ils en craignent toujous les choses les plus difficiles. Les ordres étant changez, l'Armée se tint en Bataille toute la nuit du 2 au 3, & se retira dans le même ordre, repoussant les Ennemis dans leurs Lignes, quand il leur prenoit envie de s'avancer vers eux.

L'Armée du Roi laissa donc Landrecies

re-

\* J'ai mis ici ce qu'on m'écrivit de l'Armée.

recommandé au courage du Gouverneur, & se sépara en deux. Elle étoit encore augmentée de quelques Troupes nouvelles, une partie commandée par le Général Rantzau, & l'autre par le Maréchal de Gassion. Le premier assiégea Dixmude, & la prit; & l'autre en même tems assiégea la Bassée, Place considérable & capable de réparer la perte de Landrecies. Il commença son Siege par une deffaite d'un grand Convoi que les Ennemis voulurent jeter dedans; ce qui fit voir clairement que cette entreprise lui réussiroit, puisque les Ennemis manquoient de ce qui étoit nécessaire à leur subsistance. En même-tems, nous perdîmes celle que nous avions voulu deffendre; & le Gouverneur se rendit sans attendre l'effet de la mine \*.

Le Maréchal de Gassion, voyant que la prise de la Bassée étoit d'une grande conséquence, & qu'il étoit nécessaire de s'en rendre le maître, avant que les Ennemis le pussent venir troubler, fit dire à celui qui la commandoit, que s'il ne rendoit la Place à l'instant même, qu'il alloit lui donner l'assaut, & qu'il ne pardonneroit ni aux femmes ni aux enfans. Cet homme, ne voulant point voir périr sa famille, pro-

X 3

posa

\* Le 15 ou 16 Juillet 1647.

pola de se rendre dans quatre heures , si dans ce tems il n'étoit secouru. Le Maréchal de Gassion , prenant courage sur cette proposition , dit tout haut , en mettant sa montre sur le fossé , que si dans trois quarts d'heures qu'elle sonneroit il ne se rendoit , il leur déclaroit qu'il n'y auroit plus de quartier pour lui , ni pour ses habitans. Le Commandant menacé par sa peur & par celle des Bourgeois qui ne vouloient point mourir , lui porta les clefs de la Ville , & s'estima heureux de pouvoir eviter ces menaces.

Le Maréchal de Gassion étoit vaillant , heureux , & hardi : il étoit craint des Ennemis , parcequ'il étoit homme à tout hazarder , & par conséquent à réussir en ce qu'il entreprenoit. Toute la Cour le loüa infiniment de sa fermeté : la Reine lui en scût gré ; & le Ministre , qui voioit avec douleur la prospérité des Ennemis de l'Etat , fut content de cette Avanture , quoi que d'ailleurs il n'aimât pas l'Avanturier. Il étoit néanmoins si politique , qu'en recevant cette nouvelle , qui fut le remede de ses justes appréhensions , il s'arrêta tout court & demeura si froid & si serieux ( à ce que me conterent depuis ceux qui étoient presents ) que ses plus particuliers Amis crurent qu'il avoit  
reçu



reçu quelque mauvaise nouvelle , & s'en allèrent tous chacun de leur côté , n'ôfant lui demander la cause de son chagrin. Ils en furent si fortement persuadez , que la nouvelle aiant été divulguée , ils s'imaginèrent encore , après avoir raisonné sur la mine du Ministre , qu'il y avoit quelque mal caché sous l'apparence de ce bien. La Duchesse de Mombazon , le voyant ce jour-là chez la Reine , s'en alla à lui , avec cet air libre & hardi qui lui étoit naturel , pour se réjouir avec lui de la prise de cette Place ; mais lui , en passant sans s'arrêter , lui dit que la chose ne méritoit pas d'en faire tant de bruit. Elle , sans s'étonner , à ce qu'elle me conta elle-même à mon retour de Normandie , se mit à rire , & lui dit en se moquant de sa froideur , *Ho , ho , je vois bien qu'il vous faut des Provinces entieres , pour vous contenter.* Dans toutes les occasions de cette nature , on a toujours remarqué que ce Ministre affectoit d'être gai , quand les Affaires alloient mal , pour montrer qu'il ne s'étonnoit point dans le péril ; & triste , quand elles alloient bien , pour faire voir qu'il ne s'emportoit pas dans la joie & dans la prospérité. Sur ce sujet il avoit double raison de paroître glacé ; car , il ne vouloit pas mon-

trer sentir le service que le Maréchal de Gassion venoit de rendre à l'Etat ; afin d'éviter l'obligation de la récompense que ce Général méritoit.

Le murmure étoit grand à Paris , sur toutes nos pertes. L'honneur de la prise de la Bassée étoit donné à Gassion , & on donnoit le blâme des Victoires que les Ennemis avoient remportées sur nous au Cardinal Mazarin. On les celebroit comme les marques de sa mauvaise conduite ; & ses Ennemis les donnoient au public comme des preuves évidentes de la doctrine qu'ils prêchoient. Ce murmure fut cause de quelques proscriptions. Le Comte de Fiesque fut le plus considérable des Exilez. Il avoit été bien traité du Cardinal ; mais , à la disgrâce du Duc de Beaufort, dont il se disoit Ami , il déclama hautement contre lui , disant pour sa justification au Ministre, qu'entre deux Amis égaux, il falloit toujours suivre le malheureux , & quitter le dominant. Il avoit donc partagé la disgrâce de l'un par l'Exil , & montré de haïr la puissance de l'autre par ses discours ; mais , le Cardinal, pressé par les Amis du Comte de Fiesque, & voulant oublier les offenses qu'il croioit avoir reçues, l'avoit fait revenir de ce premier Exil ,

Exil, avec toutes les marques d'une vraie reconciliation. Il suivit, en pardonnant, son inclination naturelle, qui le portoit facilement à la douceur & à la paix. Celui de cet Ennemi reconcilié étoit contraire au sien, & ne pouvoit souffrir de Favori, il n'étoit jamais content, & il desapprouvoit toujours les actions de ceux qui gouvernoient. Son temperament, par cette raison, l'empêcha de profiter de cette paix; & sa conduite força le Ministre de l'éloigner tout de nouveau. L'Abbé de Belébat le fut aussi, Sarazin pour avoir fait des Vers Satiriques, & quelques autres de peu de renom, qui dans des Cabarêts & dans des Lieux publics avoient dit quelques sottises. On fit une Ordonnance qui deffendoit de parler des Affaires d'Etat; & la Reine témoigna beaucoup d'aversion pour ceux qui parloient plus qu'ils ne devoient. Elle dit à la Maréchalle d'Estrées, voiant dans les rues d'Amiens arriver Madame de Choisy, qui venoit parler pour Belébat son Frere, *cette pauvre femme me fait pitié: & son voiage sera inutile; car je suis résoluë de punir sévèrement tous ceux qui parleront contre le Gouvernement.* En effet, la Maréchalle d'Estrées, en me contant ce que j'écris, me dit que la

Reine avoit tenu bon contre les prières de Madame de Choisy , & avoit blâmé publiquement le Cardinal Mazarin d'être trop bon & trop souffrant.

Quelques Evêques se sentirent de cette mauvaise influence , entre lesquels étoient celui de Rennes , Frere du Maréchal de la Motte , prisonnier dans Pierre-encise dès l'année 1644. Ce Général d'Armée fut arrêté à Lyon , par l'ordre de la Reine , à son retour de Catalogne , accusé de péculat , & menacé de perdre la tête. L'Evêque de Rennes , dans la douleur qu'il ressentoit du mauvais état où étoit son Frere , ne pouvoit se taire , & avoit attiré la colere du Ministre sur lui ; & ce mécontentement causa son exil avec quelque rigueur extraordinaire. On lui deffendit de solliciter le Parlement de Grenoble , où le Procès du Maréchal de la Motte devoit être jugé. L'Evêque de Grasse , Godeau , qui a donné à notre Siecle par ses beaux Ouvrages des marques de sa Piété & de la beauté de son Esprit , pour quelque dégout que le Ministre eut de lui , reçut commandement d'aller résider à son Evêché ; ce qui ne devoit pas déplaire à un homme de bien comme lui , ni être tenu pour un commandement injuste , étant faite par une  
Reine

Reine Chrétienne, aussi pieuse que la nôtre, qui voioit toujours avec peine tant d'Evêques à Paris ne songer qu'à se divertir, à faire bonne chere aux gens de la Cour; car, ceux là ne sont pas les pauvres qu'ils sont obligez de nourrir. J'excepte de ce nombre ceux dont je parle: il est à croire qu'ils y étoient pour de bonnes raisons, & qu'en cette occasion la Politique de celui qui gouvernoit avoit plus de part à leur bannissement, que la pieté de la Reine. Montresor, par une contraire destinée, sortit de prison. Il avoit été attaché au Duc d'Orleans, & avoit autrefois prétendu à sa faveur; mais, l'Abbé de la Riviere son Rival l'avoit éloigné des bonnes graces de son Maître. Ce Gentilhomme avoit été contraire au Cardinal de Richelieu: il s'étoit fait connoitre en tout tems pour être de Catons François, qui haïssent ce qu'ils appellent la Tyrannie des Favoris; mais, outre ces raisons, il étoit Ami de Madame de Chevreuse, & de Mademoiselle de Guise, qui jusqu'alors n'avoient pas eu de part à la faveur. Le jeune Prince d'Orange, Gendre du Roi d'Angleterre, en considération de Saint-Ibal, Ami de Montresor, pria le Cardinal Mazarin de le mettre en liberté; & cette



priere eut beaucoup de force, parce que le Prince d'Orange étoit en grande considération. Mademoiselle de Guise parut aussi demander l'Amitié du Ministre, & s'étant racommodée à la Cour, elle contribua à l'adoucissement du bannissement de son Ami. Ainsi, par la vicissitude des choses de ce monde les uns souffrent, & les autres se réjouissent.

La Reine aiant remis l'ordre dans nos frontieres, & laissé l'Armée du Roi en état de se bien deffendre, partit d'Amiens & alla passer quelques jours à Abbeville. De là, elle vint à Diepe, dans le dessein d'aller à Rouën; mais, notre Province fut si insensible à l'honneur que le Roi lui faisoit, & particulièrement la Ville de Rouën, qu'elle évita avec tout le soin possible de la recevoir. La Reine, de son côté, fit semblant d'appréhender le tracas & l'importunité de cette visite, & des Harangues qu'il auroit fallu entendre. Elle se résolut de s'en retourner par Gournay, Gisors, & Pontoise. Elle ne tarda que trois jours à Dieppe, dont le séjour lui fut agréable. Elle se plut à la vûe de la Mer, qu'elle voioit des fenêtres de sa chambre, & d'où elle vit des brulots se consumer sur la Mer, pour la divertir. Le Roi alla voir un  
Vais-

Vaisseau que la Reine de Suede lui avoit envoyé, grand & beau; & on fit devant lui une espece de Combat Naval; mais, pour combler de joie les habitans, on leur fit cet honneur de leur laisser la garde de la Personne du Roi, quoi qu'il y eut nécessité d'en user ainsi, parce qu'il y avoit peu de Compagnie de Gardes auprès de lui. Ce Peuple, qui avoit été fidele à Henri IV, Grand-Pere du Roi, méritoit qu'on leur donnât des marques de la confiance qu'on avoit en eux, & comme ils ne manquerent pas de le prendre sur ce pied-là, ils alloient crians dans les rues, qu'on faisoit bien de leur confier le Roi, & qu'il n'y avoit point parmi eux de Ravailleurs. Les femmes couroient après Leurs Majestez, & les Villageois de cette contrée en les suivant leur donnoient des bénédictions infinies, qui, malgré leur vilain langage Normand, ne laissoit point de leur plaire. J'ai oui dire à la Reine même, que l'affection qu'elle avoit reconnue en ce Peuple lui avoit été assez agréable, pour lui ôter la peine qu'elle ressentoit d'ordinaire par de telles importunitéz.

Quoi que la Reine eut desiré de pouvoir éviter d'entendre des Harangues, elle ne put néanmoins s'en exempter en-

tièrement. Le Parlement de Normandie vint la saluer, la Chambre des Comptes, la Cour des Aydes. Dans cette journée, nous vîmes ce qui n'est pas extraordinaire à voir; mais, qui de soi est toujours terrible à l'esprit de l'homme. Le premier Président de Rys, âgé de plus de soixante ans, mais d'une santé vigoureuse, en sortant de la Chambre de la Reine, mourut subitement sur le haut de l'Escalier; & si promptement, qu'il n'y eut nul intervalle entre sa vie & sa mort. Le Roi & la Reine y coururent, pour lui faire ouvrir la bouche, & lui faire prendre des remedes; mais, ils le trouvèrent sans vie, & leur charité fut inutile. J'avois été trouver la Reine à Dieppe, pour y demeurer tant qu'elle seroit dans notre Province: j'eus part à ce spectacle, avec le sentiment d'horreur qu'on a quand on le voit de près. La Reine reprit le chemin de Paris avec plaisir; & bientôt après je la suivis, & m'en retournai la trouver.

J'arrivai à Paris le 28 Aout\*, fort lassé de mon voiage, parce que j'avois toujours couru. La Campagne n'est belle qu'avec le repos & la solitude, quand on y peut gouter les plaisirs innocens que la beauté de la Nature nous fournit dans

les.

\* 1647.

les bois & auprès des rivières. Je trou-  
vai la Reine dans la chambre du Duc  
d'Anjou: il étoit malade, d'une maladie  
assez considérable pour pouvoir donner  
de l'inquiétude à une aussi bonne Mere  
qu'elle l'étoit. Il commençoit néanmoins  
à se mieux porter, & sa chambre étoit  
pleine de personnes des plus considéra-  
bles de la Cour. Ce chagrin, qui est  
inséparable de la maladie, fit que ce  
petit Prince se trouva incommodé de la  
bonne compagnie, & qu'il supplia la  
Reine de les chasser tous, & de vouloir  
demeurer seule avec lui. La Reine lui  
dit qu'elle n'ôsoit pas le faire, parce que  
Madame la Princesse y étoit, & beau-  
coup de personnes qualifiées. Il lui ré-  
pondit, *Eh! bon Dieu, Madame, mo-  
quez-vous de cela. N'êtes-vous pas la  
Maitresse? Et, à quoi vous sert votre  
Couronne, si ce n'est à faire votre Volon-  
té? Vous me chassez bien, quand il vous  
plait; moi, qui suis votre Fils: n'est-il  
pas juste qu'un chacun ait son tour? J'étois  
auprès de la Reine; & comme elle trou-  
va qu'il avoit raison, elle me fit l'hon-  
neur de me dire, Il faut le contenter;  
mais, ce ne sera pas à sa mode: car il  
faut que je m'en aille, pour lui pouvoir  
ôter tout ce qui l'importune.* Elle emme-

na avec elle Madame la Princesse, & tout ce qu'elle n'avoit pu quitter. Ce Prince eut de l'esprit aussitot qu'il sçeut parler. Sa netteté & ses pensées étoient accompagnées de deux belles inclinations, qui commençoient à paroître en lui, & qui sont nécessaires aux Personnes de sa Naissance, la libéralité & l'humanité. Il seroit a souhaiter qu'on eut travaillé à lui ôter les vains amusemens qu'on lui a soufferts dans sa jeunesse. Il aimoit à être avec des Femmes & des Filles, à les habiller & les coiffer : il sçavoit ce qui seïoit à l'ajustement, mieux que les Femmes les plus curieuses ; & sa plus grande joie, étant devenu plus grand, étoit de les parer, & d'achepter des pierreries pour prêter & donner à celles qui étoient assez heureuses pour être ses Favorites. Il étoit bienfait ; les traits de son visage paroïssent parfaits. Ses yeux noirs étoient admirablement beaux & brillans : ils avoient de la douceur & de la gravité. Sa bouche étoit semblable en quelque façon à celle de la Reine sa Mere. Ses cheveux noirs à grosses boucles naturelles convenoient à son tein ; & son nez, qui paroïssoit devoir être aquilain, étoit alors assez bienfait. On pouvoit croire que si les années ne diminoient point  
la



la beauté de ce Prince, qu'il en pourroit disputer le prix avec les plus belles Dames; mais, selon ce qui paroissoit à sa taille, il ne devoit pas être grand.

Ce même jour, sur le soir, les gens du Roi vinrent trouver la Reine par son commandement. Elle les avoit mandez, pour se plaindre à eux du Parlement, qui s'étoit opposé à certain Tarif qu'on avoit mis sur toutes les denrées, & qui jusques alors n'avoit point été établi, à cause que le President de Mêmes, tenant les vacations en 1646, en avoit deffendu l'exécution; mais, malgré cette deffense, on avoit remis l'Affaire en deliberation au Conseil, où, dans le besoin qu'on avoit d'avoir de l'argent, l'on avoit trouvé à propos de maintenir l'Autorité Roiale par cette voye. Le Parlement, qui pretendoit être en droit d'examiner les Edits qui étoient à la foule du Peuple, aiant maintenu ce que le President de Mêmes avoit fait, & ordonné que très humbles Remontrances seroient faites à la Reine sur cette Affaire, leur resistance fit resoudre la Cour à leur proposer quelques autres Edits plus faciles à faire passer. Il se fit sur ce sujet une Conference

rence au Palais Roial, où se trouva le Conseil du Roi & le Parlement. La Reine n'y assista point, parce que c'est l'ordre que les Sujets ne conferent point avec leurs Maîtres. Ils s'affirent tous auprès d'une grande Table. Le Duc d'Orleans à la premiere place, le Cardinal vis-à-vis de lui: au-dessous de Monsieur, étoit le Chancelier, & au-dessous du Cardinal le Premier President, & les autres ensuite selon leur rang. D'Hemery, alors Sur-Intendant des Finances, étoit au coin de la Table, comme n'ayant point de séance; & les quatre Secretaires d'Etat étoient en leurs postes ordinaires. On avoit crû que le Chancelier harangueroit; mais, le Cardinal lui avoit envoyé un Mémoire fait par de Lyonne Secretaire où, par son ordre, les principaux points de son Discours étoient marquez. Le Chancelier, en s'assujettissant à cette Leçon, ne trouva pas qu'il pût soutenir la gloire qu'il avoit acquise toutes les fois qu'il avoit parlé en public: il aima mieux ne rien dire; & s'excusa sur quelque incomodité.

Dans cette Conférence on resolut enfin de passer le Tarif, parce que le Parlement

lement jugea , que dans les propositions qu'on leur fit , l'avantage du Peuple n'y seroit pas plus grand. Ils résolurent seulement de le modifier , & ordonnèrent qu'il ne se levroit que pour deux ans , au bout desquels le Parlement fit défense de ne plus rien lever ; & en même tems , deffenses à la Cour des Aides de s'en mêler. Pour faire recevoir à la Reine la hauteur de leur procédé avec moins de peine , ils adoucirent cette amertume par quelques autres Edits , qu'ils joignirent au Tarif. Avec de l'argent le Cardinal Mazarin fut content , & la Reine le fut aussi ; parcequ'elle évita par cet accommodement la fatigue d'aller au Parlement en personne faire passer ces mêmes Edits : ce qu'elle eut été forcée de faire , si la chose n'eut pris cette voie de douceur.

Il y avoit encore une Affaire sur les bras du Ministre , qui ne lui plaisoit pas , & dont le Parlement malgré lui avoit pris connoissance. On avoit donné pour Juges au Maréchal de la Motte le Parlement de Grenoble ; & lui , comme Duc , par sa Duché de Cardonne , que le feu Roi lui avoit donnée sur ses Conquêtes en Espagne , & comme

Ma-

Maréchal de France né dans le ressort de Paris, il pretendoit que le Parlement de Paris le devoit juger; & refusoit de repondre devant d'autres Juges. Le Parlement, sur sa Requête, avoit ordonné qu'il leur seroit amené; & defenses furent faites à tous autres Juges d'en connoitre. La Reine avoit envoyé Carnavalet, Enseigne des Gardes du Corps, pour le mener à Grenoble, & un Exempt à son Frere l'Evêque de Rennes, pour lui ordonner de ne point solliciter pour lui; mais cette rigueur, qui venoit du conseil du Ministre, n'étant pas soutenable, parce qu'elle étoit contre les formes, fut cause qu'il prit la résolution de s'adoucir en faveur du prisonnier: & le Marechal de la Motte profita de sa clemence, ou de sa foiblesse, ou de la hauteur du Parlement. Le Ministre, comme je l'ai dit, étoit accusé d'ignorer les Loix de l'Etat: & cette ignorance étoit cause qu'il entreprenoit toutes choses sans crainte; & qu'à la moindre resistente qu'on lui faisoit, soit avec fondement, soit avec malice, il se troubloit facilement: & ce trouble produisoit presque toujours en lui des actions de bonté & de douceur.

Il n'avoit pas de peine à pardonner; & trouvant qu'il y en avoit beaucoup à soutenir une mauvaise Affaire, il choissoit toujours de fortir de ces embarras par la porte honorable de l'humanité & de la reconciliation.

Alors \* nous vimes arriver d'Italie trois Nieces du Cardinal Mazarin, & un Neveu. Deux Sœurs Mancini, & lui étoient Enfans de la Sœur cadette de l'Eminence; & la troisieme Niece, étoit Martinozzi, Fille de la Sœur ainée de ce Ministre.

L'ainée des petites Mancini † étoit une agréable brune, qui avoit le visage beau, âgée d'environ douze ou treize ans. La seconde § étoit brune, avoit le visage long, & le menton pointu. Ses yeux étoient petits, mais vifs; & on pouvoit esperer que l'âge de quinze ans leur donneroit quelque agrement. Selon les regles de la beauté, il étoit néanmoins impossible alors de lui en attribuer d'autres que celle d'avoir des fossettes à ses joues. Mademoiselle de Martinozzi étoit blonde. Elle avoit les traits du visage beaux, & de la douceur

\* Le 11 Sept. 1647.

† Madame de Mercœur.

§ Madame la Comtesse de Soissons.



ceur dans les yeux. Elle faisoit esperer qu'elle seroit effectivement belle ; & si nous eussions été assez bons Astrologues pour deviner dans sa phisionomie les avantages de sa fortune, comme on jugea ceux de sa beauté, on eut scû en ce tems-là, que sa destinée lui devoit donner une grande quallité \*. Ces deux dernieres étoient de même âge, & on nous dit qu'elles avoient environ neuf à dix ans. Madame de Nogent les fut recevoir à Fontainebleau, par ordre du Cardinal Mazarin. Ce Ministre ne vouloit pas avoir des obligations trop fortes à une personne des plus considerables de la Cour, de peur d'être obligé à des reconnoissances incommodes. Il traitta cette affaire comme un homme dont le principal soin étoit de paroitre desintéressé ; & le jugement, que ses Courtisans familiers en firent, fut qu'en les abandonnant entre les mains du Comte de Nogent, pour les conduire dans les premieres entrées, c'étoit un grand flatteur, qu'il seroit capable de porter la flatterie jusqu'à l'extrémité, & de s'empreser de leur faire les honneurs de tout le monde: sur quoi il pouvoit toujours dire,

*C'est*

\* Celle de Princesse de Conty,

*C'est l'humeur du personnage, & le tourner en ridicule avec la Reine, s'il le jugeoit à propos; car, il lui arrivoit de le traiter de cette maniere sur ses vains discours & ses boufonneries. Cet homme avoit toute sa vie contre-fait le plaisant: il affectoit de faire rire; parlant incessamment, sans qu'on pût l'accuser de dire quelque chose. Il est parvenu par ce chemin au bonheur de faire une grande fortune. Il n'y a point de personne de qualité à la Cour, qui en ait reçu de plus grands avantages que lui soit par la privauté, soit par les prerogatives & préférences aux graces de distinction, ou soit enfin dans les grands biens qu'il possédoit & qu'il avoit commencé d'amasser sous le feu Cardinal de Richelieu, qui avoit le plus contribué à le faire riche. Ce grand Diseur-de-rien, par la bassesse, a trouvé le moien de s'élever, & d'obtenir ce que sa naissance lui refusoit, & ce que la Vertu & le grand Mérite ne lui auroit pas donné si facilement. Il avoit de l'esprit à sa mode: il n'étoit pas méchant; & je ne lui ai jamais oui dire de mal de qui que ce soit: peut-être que dans les grandes occasions le desir de plaire lui a fait commettre de grandes fautes devant Dieu; mais, selon ce qui en paroïssoit*

roissoit extérieurement, s'il ne protégeoit pas les misérables, il ne contribuoit pas à le perdre. Il faisoit plaisir quand il pouvoit, selon sa maniere, qui étoit de tourner toutes choses en railleries. S'il étoit difficile de l'estimer, il étoit encore plus difficile de la haïr; car, il n'en donnoit point de sujet véritable. Cet illustre Harangueur fut donc celui, qui, par les mains de sa femme, présenta à la Reine le Neveu & les Nieces de son Ministre. Elle les voulut voir le soir qu'elles arrivèrent, & les vit avec plaisir. Elle les trouva jolies; & le tems que ces Enfans furent en sa présence fut employé à faire des remarques sur leur personnes. Madame de Senecey offrit à la Reine de les aller voir le lendemain, & de leur aller faire un compliment de sa part; mais, on lui fit entendre que le Cardinal ne souhaitoit point qu'on les visitât; & qu'étant logées chez lui, dans sa maison, où il étoit bien aise d'aller quelquefois se reposer, s'il souffroit qu'on y allât, le monde l'incommoderoit trop. Il ne doutoit pas, sans trop se flatter, que s'il avoit montré d'agréer les visites, la presse n'y fût extrême.

Quand cet Oncle si révééré, si heureux, & si puissant fit arriver ses Nieces, il  
quitta

quitta la Reine aussitôt qu'elles entrèrent dans son Cabinet, & s'en alla chez lui se coucher. Après qu'elles eurent vû la Reine, on les lui mena ; mais, il ne montra pas de s'en soucier beaucoup : au contraire, il fit des railleries de ceux qui étoient assez sots pour leur rendre des soins ; & malgré ce mépris, il est certain qu'il avoit de grands desseins sur ces petites Filles. Toute son indifférence là dessus n'étoit qu'une pure Comédie ; & par là nous pouvons juger que ce n'est pas toujours sur les Théâtres des Farceurs, que se jouent les meilleures Pièces.

Le lendemain, on ramena les Nièces chez la Reine, qui les tint quelques momens auprès d'elle, pour les mieux considérer ; & le Cardinal Mazarin y vint aussi, qui n'en parut pas plus touché que le premier jour. On les montra ensuite en public : chacun se pressa pour les voir ; & les Spectateurs se forcèrent de les traiter tantôt d'agréables, & tantôt de fort belles : même, on leur donna de l'esprit par les yeux ; & toutes les choses, qui peuvent être loüanges, leur furent amplement attribuées par leur libéralité. Pendant que les Courtisans s'empres-  
Y léans

leans s'approcha de l'Abbé de la Riviere & de moi, qui cautions ensemble auprès de la fenetre du Cabinet, & nous dit tout bas, *Voilà tant de monde autour de ces petites Filles, que je doute si leur vie est en sûreté, & si on ne les étouffera point à force de les regarder.* Le Maréchal de Villeroi s'approcha de lui en même tems, qui avoit une gravité de Ministre, il lui dit aussi, *Voilà de petites Demoiselles, qui présentement ne sont point riches; mais qui bientôt auront de beaux chateaux, de bonnes rentes, de belles pierrieres, de bonne vaisselle d'argent, & peut-être de grandes dignitez: mais, pour le Garçon, comme il faut du tems pour le faire grand, il pouroit bien ne voir la Fortune qu'en peinture; voulant dire que son Oncle pourroit tomber, avant qu'il fût en âge de l'élever bien haut: en quoi sans y penser il prophétisa entièrement.* Les Filles sont devenues plus grandes Dames qu'il ne croioit; & le Garçon n'a point en effet jouï de son bonheur, parce que la mort le déroba à la faveur de celui qui auroit pu le mettre en état d'être respecté en tout le Monde. Un Italiende mes Amis me dit quelque tems après, qu'on avoit été étonné à Rome, quand on avoit sù de quelle maniere ces

En.



Enfans avoient été reçus en France ; & sur tout , de ce qu'on leur écrivoit que les Princes & les grands Seigneurs pensoient à les épouser. Selon ce que ces Nieces étoient en leur País , & selon leur Naissance , elles auroient eu peu de prétendans , & peu de gens se pressoient à Rome pour les voir ; mais le rang qu'elles avoient à la Cour lors qu'elles y furent , peut faire juger de l'état où étoit celui qui leur donnoit ce lustre , que les Italiens ne pouvoient approuver. Ils se moquoient de notre Nation , de ce qu'elle se laissoit gouverner par un homme qu'ils n'aimoient point , par ce qu'il le connoissoient trop , & qu'il est naturel aux hommes de n'admirer que les choses éloignées.

*Fugga il tetto nativ  
Chi Gloria brama \**

La Princesse Palestrine , Dona' Anna Colona , qui s'en retourna en Italie peu de tems après leur arrivée , m'assura que le Cardinal lui avoit dit en confidence , parlant de ses Nieces , que déjà les plus grands du Royaume les lui demandoient.

Y 2

Il

\* Celui , qui aspire à la Gloire , doit fuir le lieu de sa naissance. *Arioste.*

Il avoit dit néanmoins, quelques années auparavant à ses Amis, leur montrant des Statues qu'il avoit fait apporter de Rome, que c'étoit là les seules parentes qu'il vouloit faire venir en France; mais, comme sage, il changea d'avis, & se laissa presser par la Reine de les faire venir, à qui il ne vouloit point refuser cette grace. Il ne fit rien de contraire à la raison : il étoit juste qu'il fit part aux siens de sa grandeur, & qu'il s'en servit pour affermir davantage la fortune. Si ceux, qui sont les Maitres, ne s'appliquent à borner l'ambition de leur Ministre, ils sont excusables si pendant leur Puissance ils desirerent audelà d'une juste recompense de leurs services. Il est naturel à l'Homme de vouloir plus de gloire, plus de bonheur, plus de bien, qu'il n'en a, & bien souvent plus qu'il n'en mérite.

Le lendemain, au lever de la Reine, il arriva une petite Avanture à une Dame de la Cour, assez dure & facheuse pour être mise au rang des amertumes qu'on goute souvent dans le cours de la vie. La Duchesse de Schomberg, en perdant le nom de Madame de Hautefort, ainsi que je l'ai dit, avoit quitté ses prétentions sur la Charge de Dame d'Atour, que possédoit encore sa Grand-Mere Madame de la Flotte, moyennant deux  
ceus

cens mille livres de récompense ; mais, comme le desir de la faveur est une chaîne invisible qui attache tous les Hommes à la personne des Rois , les uns par inclination, les autres par intérêt , & que peu de personnes s'en séparent volontiers, Me. de Schomberg faisoit souvent ce qu'elle pouvoit, pour regagner les bonnes graces de la Reine, & auroit souhaité reprendre auprès d'elle cette familiarité du tems passé. Il est de l'ordre , que la Dame d'Honneur doit toujours servir la Reine de droit, si ce n'est qu'elle cede cet honneur à une Princesse du Sang en lui présentant la chemise ; & , quand la Dame d'Atour y est, elle partage avec elle le service sur certaines choses. Madame de Schomberg , depuis son Mariage , s'étant trouvée seule auprès de la Reine, avoit eu l'honneur de la servir, & la Reine l'avoit reçue agréablement , pour lui faire grace , & ne la pas rebutter ; mais , non pas comme aiant aucun droit de représenter la Dame d'Atour en cette occasion. Elle voulut jouir du même privilege, Madame la Princesse y étant présente, & Madame la Marquise de Senecey. La Reine lui dit alors, & assez sévèrement ( car l'ancienne Amitié étoit tout-à-fait effacée, ) *Madame, vous*

*ne voiez pas que Madame de Senecey est là, & que vous faites sa Charge. La Duchesse de Schomberg lui répondit assez brusquement, qu'elle la voioit bien ; mais, que ce qu'elle faisoit étoit la sienne. La Reine un peu émue repartit aussitôt, Votre Charge? Madame : & n'y avez vous pas renoncé, en vous mariant, pour 200000 livres, que je vous fais donner de récompense? Oui, Madame, lui dit Madame de Schomberg; mais, je ne les ai pas encore reçues. C'est pourquoi je croiois être en droit de l'exercer. Ho bien, Madame, vous seré païée, lui répondit la Reine: il y a assez d'argent en France, pour cela; mais, cependant, sachez qu'il est difficile de rentrer dans mon cœur, quand une fois on en est sorti. Cette Dame, touchée d'une sensible douleur, ne répondit alors que par des larmes, & ne laissa pas de suivre la Reine tout le jour, sans même se pouvoir empêcher de pleurer devant elle. Elle se fit cette violence, pour ne pas donner des embarras à son Mari, qui lui avoit souhaité le retour de sa faveur passée. La Reine attendrie de pitié, pour adoucir sa douleur, lui parla & lui fit quelques caresses ; mais, à ce que m'a dit depuis cette Dame, elle revint chez elle avec intention de ne plus pré-*

prétendre aux bonnes graces de cette Princesse. Elle se contenta de la voir ensuite comme les Duchesses, qui ne viennent au Louvre qu'à l'heure du Cercle. Puis, quelque, tems après, sans bruit ni sans plainte, elle & le Maréchal de Schomberg allèrent dans leur Maison & dans leur Gouvernement vivre de cette vie Chrétienne, qui seule peut donner le repos de l'Esprit & de la tranquillité de l'Âme. Cette petite Histoire fit un grand bruit à la Cour : chacun en cette occasion en parloit selon son sentiment particulier. Quelques-uns blâmèrent Madame de Schomberg, d'imprudence d'avoir voulu se hasarder à recevoir ce déplaisir, & d'autres accusoient la Reine de trop de rudesse, vû qu'elle n'en avoit jamais pour personne. Quelques heures après, lui aiant demandé ce que c'étoit que cette Avanture qui faisoit du bruit, elle me dit tout ce que j'ai écrit, & me dit de plus avec bonté, qu'elle avoit été fâchée de ce que cette Dame l'avoit forcée contre son humeur de lui causer ce chagrin; vû qu'elle n'aimoit point à faire de la peine à qui que ce soit : mais qu'elle n'avoit pas voulu être prise pour duppe, & qu'elle avoit bien vû qu'elle agissoit de cette maniere, non pas pour travailler à



regagner son Amitié, puis que ce motif eût été obligé ; mais purement pour demeurer dans la prétention de sa Charge, malgré elle, afin de tâcher sans doute de la conserver à d'Escars sa Sœur, pour qui elle avoit toujours eu une grande aversion ; & qu'il n'étoit pas juste, que pour être Reine, elle fut servie malgré elle de ceux qui ne lui plaisoient pas. La Duchesse de Schomberg m'a depuis confirmé les mêmes choses ; m'assurant qu'elle auroit souhaité de conserver sa Charge à sa Sœur.

En ce tems, le Lantgrave de Hesse vint voir la France : il fut bien reçu de la Reine & de toute la Cour ; non seulement pour son mérite, mais parce que la Princesse sa Mere avoit toujours tenu constamment le parti de la France, & n'avoit jamais témoigné de foiblesse, ni de changement dans ce dessein. Elle s'étoit vûe par sa fermeté dans de grands périls, qui souvent l'avoient menacée d'une ruine entiere. La crainte de ces maux auroient pu étonner une ame moins forte que la sienne ; mais, elle avoit beaucoup de courage, avec une grande capacité. Son Fils étoit bienfait de sa personne : mais, il avoit le visage gâté de la petite vérole ; si bien qu'il ne pouvoit être loué que de sa

sa bonne mine. Je pense même qu'il n'étoit pas encore aussi habile que la généreuse Mere, pour qui toute l'Europe avoit conçu tant de vénération. La Reine le fit asseoir devant elle, & lui fit tous les honneurs & les régales qu'il lui fut possible, afin de paier en sa personne les obligations que l'Etat avoit à la fidélité de cette illustre Veuve.

La Reine, pour trouver quelque plaisir dans le changement, partit de Paris\* pour aller passer l'Automne dans cette belle demeure de Fontainebleau, & laissa le petit Monsieur à Paris, qui n'étoit pas encore assez bien guéri pour lui donner cette fatigue. Le Maréchal de Villeroy, qui vouloit plaire à celui qui l'avoit fait Gouverneur du Roi, inspira dans le cœur de ce jeune Prince le desir de mener le petit Mancini à ce Voiage. Le Roi le demanda instamment à la Reine, qui volontiers pria le Cardinal Mazarin que le petit Mancini n'allât point aux Jésuites.

La veille du départ de la Reine, je m'approchai de ce Ministre, pour lui rendre les hommages qui étoient dûs à celui qui en recevoit des plus Grands du Roiaume. Il paia mes complimens par une fausse querelle, qu'il me fit à son ordinaire

Y 5

dinaire

\* Le 15 Septembre 1647.

dinaire ( car c'étoit la coutume de nous donner souvent des alarmes. ) Il me dit qu'on l'avoit assuré que Sarazin, ce Poëte disgracié, avoit fait des Vers chez moi, malicieux & satiriques, qui attaquoient la personne de la Reine. J'avois l'esprit si éloigné de penser à une chose de cette nature, que d'abord je ne remarquai pas assez l'horreur de cette injure. Je lui répondis seulement, & comme en riant, que la raillerie même en seroit trop dure à une personne comme moi, qui ne prendroit pas plaisir à entendre des Vers satiriques contre mes plus grands Ennemis; que je croiois me faire tort de répondre sérieusement à cette fausseté; & qu'il y avoit quatre ans que je n'avois vû cet homme. C'étoit la vérité. De là, je passai à d'autres affaires que j'avois à lui dire, & ne lui en fis pas plus de bruit. Je suis persuadé que je fis mal ma Cour; car, n'aimant pas à nous faire des biens véritables, il se plaisoit à nous donner des fausses inquiétudes, afin que nous lui fussions obligées, en nous pardonnant nos crimes imaginaires & en nous laissant en repos. D'autres fois aussi, il traitoit les gens avec tant de douceurs & d'apparente bonne volonté, qu'il étoit impossible d'éviter d'en être charmé: & quand

quand il vouloit plaire, il trompoit toujours les personnes les plus détrompées ; mais, à mon égard, ses faveurs étoient rares. Comme je fus revenue chez moi, me ressouvenant de cette malice, que la politique de notre Ministre, ou que la noirceur de quelque méchant esprit, m'avoit faite, je passai quelques heures de la nuit à murmurer contre le monde, contre l'ambition qui nous flatte, & la foiblesse qui nous y retient : je dis souvent en moi-même,

*Molto avrai, se nulla spero\*.*

Mais, après toutes mes morales, je connus que notre Raison n'a aucune force, quand la Grace de Dieu ne s'en mêle point ; & que c'est avec sujet, que par la connoissance de notre foiblesse, nous pourrions dire,

*Que holgamos de hablar bien, quando hablamos*

*Magnificas sententias componiendo.*

*Pero quando a las obras nos allegamos*

*Renuimos todos de la carero,*

*Y consolo el hablar nos contentamos §.*

Y 6

Tou-

\* Tu auras beaucoup, si tu n'esperer rien.

§ Qu'on se contente de bien raisonner, mais que personne n'a le courage de bien faire.

Toute ma fausse sagesse ne fit donc aucun effet en moi, que celui de me faire penser de belles morales, qui ne me soulagerent point. Je m'en plaignis à la Reine, qui trouva que j'avois raison, d'être affligée : & , malgré l'approbation qu'elle avoit accoutumé de donner à ce qui venoit du Cardinal, son équité naturelle fit qu'elle eut de la peine de voir qu'il eut écouté cette Fable, & qu'il eut voulu m'en parler comme d'une Histoire croiable. Elle m'assûra de plus, qu'elle lui en diroit son sentiment, & j'ose croire qu'elle lui fit voir que l'accusation qu'il m'avoit faite étoit tout-à-fait déraisonnable. Cette Princesse étoit pleine de bonté & de justice : elle n'étoit point soupçonneuse, point facile à persuader ; & quand on lui disoit du mal de quelqu'un dont elle avoit bonne opinion, elle y résistoit fortement. Nous aurions trouvé en elle une bonnace sans nulle tempête, si celui en qui elle avoit de la confiance n'eut point eu trop souvent le pouvoir de changer ses premières impressions, par le soin qu'il prenoit de mépriser devant elle ceux qu'elle estimoit ; mais, quand il vouloit perdre quelqu'un, il falloit néanmoins, pour y réussir, qu'il eut des matieres propres à la pouvoir  
trom-



tromper par les apparences d'une cause véritable. Comme la mienne ne la pouvoit persuader, je sentis en cette occasion, comme dans les autres dont j'ai déjà parlé, qu'elle étoit la droiture de son Ame, quand ses lumieres naturelles ne pouvoient être obscurcies. Je puis encore dire avec vérité, que ce qui pouvoit nuire à ceux à qui elle vouloit du bien, elle ne le disoit jamais à son Ministre ; & parmi ceux qu'il a haï & voulu chasser de la Cour, il y en a eu qu'elle a soutenu contre lui par la seule raison de leur innocence, parce qu'elle lui a été mieux connue que celle des autres, ou parce qu'en effet ils en avoient davantage. Le Cardinal a dit souvent à le Tellier, à ce que ce Ministre m'a dit lui-même, que la dévotion de la Reine l'embarassoit, & qu'elle ne se rendoit que difficilement sur ce qu'elle croioit être de la gloire de Dieu. Elle avoit assez de lumiere pour connoître le bien ; & si elle avoit eu de la force pour le deffendre toujours, les plumes des Historiens ne pourroient lui donner assez de loüanges : mais, elle avoit trop de défiance d'elle-même, & son humilité la persuadoit aisément de son incapacité au Gouvernement de l'Etat. Ce sentiment en quel-

que façon injuste & déraisonnable à beaucoup servi à l'établissement de la Puissance de son Ministre , qui sans cet excès auroit rempli dignement la place où le feu Roi l'avoit établi , & où la Reine l'avoit maintenu. S'il avoit pu croire n'être pas si nécessaire à cette Princesse , il auroit pris plus de soin de mériter l'estime de tous les Peuples. S'il avoit appréhendé les mauvais offices qu'on lui auroit pu rendre auprès d'elle , il auroit eu plus de considération pour les gens de bien , qui auroient toujours eu du crédit auprès d'elle ; car naturellement elle avoit de la bonne volonté pour eux. Et, enfin, si la Reine avoit voulu s'estimer d'avantage , & soutenir plus souvent ses propres sentimens , comme elle le faisoit quelquefois , quand elle croioit y être obligée par son devoir , ses bonnes intentions auroient perfectionné celles du Ministre , qui en effet avoit de belles qualitez , & qui bien ménagées par une puissance au dessus de la sienne l'auroient pu rendre un Ministre digne de l'estime générale. La grandeur de son génie l'a mis au-dessus des autres hommes , non seulement par bonheur , mais par supériorité de connoissance. Jamais nul de ceux qui ont eu sa familiarité & sa confiance

fidence n'a eu pouvoir sur lui, qu'autant que la nécessité de ses Affaires & de ses desseins l'y ont forcé. Il avoit une grande expérience pour les Affaires étrangères ; & il étoit capable des plus hautes Entreprises. Il travailloit beaucoup. Sa Politique étoit fine : il étoit habile dans l'Intrigue ; il parvenoit à ses fins, par des détours & des finesse quasi impénétrables. Il n'étoit point méchant, ni cruel. Il n'a pas même eu d'abord une ambition démesurée ; car, jusques alors il s'étoit privé de grands Etablissmens que tous les autres Favoris avoient eus. Il n'avoit encore pris, ni Places, ni Gouvernemens, ni Dignitez, ni Charges, jusques-là. Aussi, son avidité pour les trésors n'avoit point encore paru telle qu'elle étoit en effet ; & ceux, qui l'accusoient d'en avoir, étoient injustes. Plusieurs de ceux, qui lui faisoient la Cour, lui devoient déjà de grandes graces ; & beaucoup de ceux-là étoient plus riches que lui. Il étoit assez aimable de sa personne ; &, malgré ses deffauts, on parlera sans doute de lui comme d'un homme extraordinaire. Sa prodigieuse Puissance étonnera tout le monde ; & les merveilleux evenemens de sa fortune l'eleverent bien haut. Il a eu

eu la destinée des grands hommes , tant par son bonheur que par ses infortunes : il en pourra aussi avoir la réputation ; & je doute si tous les siècles ensemble nous en pourront produire une plus grande.

Le Cardinal donna une marque de sa facilité à bien faire , en arrivant à Fontainebleau. Il se laissa persuader par les partisans de Château-neuf, de lui faire le plaisir qu'il pût faire la révérence à la Reine ; ce qu'il fit de bonne grace , malgré les sujets qu'il avoit de le regarder comme son rival. La Reine vit cet ancien Ministre , le traita honnêtement : mais , par les choses qu'elle lui dit elle voulut qu'il comprît , que si le Cardinal Mazarin ne l'avoit point souhaité , elle ne l'auroit point vû ; afin qu'il connût lui en avoir toute l'obligation. Château-neuf fit dire au Chancelier , que le bon traitement qu'il recevoit alors de la Cour , & qu'il avoit souhaité pour ôter de dessus son front le bandeau de la disgrâce , n'étoit en rien contre lui ; qu'il étoit son Serviteur ; & qu'il l'en assureroit lui-même , s'il avoit le bonheur de le rencontrer. Le Ministre , aiant néanmoins considéré l'embarras de ces deux hommes , s'ils se fussent vûs , fit venir Château-neuf , avant que le Conseil arrivât à  
Fon-

Fontainebleau. Cet Exilé avoit été autrefois Garde des Sceaux, & celui qui les possédoit alors auroit eu lieu de craindre le renouvellement de sa faveur; mais, en effet, Châteauneuf n'avoit point cette prétention, parcequ'il n'étoit pas encore tems d'y passer, & qu'il ne les souhaitoit, que pour aller au Ministère. Le desir de la première Place étoit si fortement établi dans son cœur, qu'en priant un de ses Amis de faire ce compliment au Chancelier\*, il lui dit qu'il le pouvoit librement assurer qu'il ne demandoit point sa Place; que sa destinée devoit être de commander, & non pas d'obeïr; & que si la fortune le favorisoit, qu'ils ne seroient pas incompatibles: voulant par là lui montrer, qu'en arrivant au comble de ses souhaits, il deviendroit premier Ministre, & peut être Cardinal; que cela étant, il le laisseroit vivre dans l'état où il étoit. Il faisoit des desseins pour sa Grandeur, & pour celle des autres, avant que d'avoir de la Puissance. Cette ame hautaine ne pouvoit avoir de moindres pensées; &, bien loin d'être Philosophe, & d'aimer la Retraite, il s'imaginait qu'il  
lui

\* Cet Ami de Châteauneuf, qui fit ce compliment au Chancelier, étoit le mien; & je le fis par lui.



lui étoit honteux de vivre & de ne pas être en faveur.

Après ces Réflexions , il faut un peu parler de la Guerre, que la France soutenoit avec un peu plus de gloire que dans le commencement de la Campagne. On fit une attaque à l'Armée des Ennemis , qui réüffit heureusement. On tua beaucoup de leur gens ; & de notre part Vardes seulement y fut blessé assez légèrement. On fit dessein sur Ypres ; mais , le Maréchal de Gassion manqua au rendez-vous par la faute des Guides. Le Ministre en parut mal satisfait ; & il douta qu'il ne l'eut fait exprès, pour faire dépit au Maréchal de Rantzau , qui avoit proposé cette Entreprise. Au lieu d'Ypres, on alla assiéger Lens ; & , pour prendre plutôt cette Place, toute l'Armée, commandée par ces deux Généraux ennemis, prit cette route.

Pendant qu'on fait la Guerre en Flandre, & qu'on se divertit à Fontainebleau, il arrive qu'on donne une médecine à Monsieur\*, pour le purger sur la fin de sa fièvre. Ce remede lui donna six jours durant un petit flux , qui paroissoit d'abord peu de chose , & qui enfin se tourna à une dangereuse dissenterie. A cette  
nou-

\* Philippe de France, Duc d'Anjou.

nouvelle , on commence à s'alarmer ; mais , de peur que le bruit de cette maladie ne donnât de la joie aux Princes , & ne fit quelque mauvais effet , on ne temoigna pas chez la Reine , ni chez son Ministre , que la chose fût digne d'inquiétudes. Un soir , la Reine reçut un Courier , qui lui aprenoit qu'il avoit été saigné ; ce qui marquoit qu'il avoit encore la fièvre. L'Amour d'une Mere alors ne pouvant se cacher entièrement sous le voile de la grimace , elle dit tout haute , qu'elle vouloit aller à Paris le voir , & lui manda qu'il prit courage , & qu'elle iroit bien-tôt le guérir de tous ses maux. Ce mot fit aussi-tôt courir le bruit que la Cour partoit , & que ce Prince étoit extrêmement malade. Le Cardinal , qui avoit déjà quitté la Reine , quand elle avoit reçu cette nouvelle , & qu'elle avoit parlé de voyage , vint le lendemain matin à son lever , lui faire quasi une réprimande , de ce qu'elle avoit dit : lui remontrant avec un visage severe , que ces bruits étoient d'une dangereuse conséquence. Il lui dit qu'il falloit pour le bien de l'Etat dissimuler son chagrin ; que sans doute cette nouvelle alloit se répandre par toute la France ; & qu'elle feroit dire à tous les mécontents que déjà Mon-  
sieur

sieur étoit à l'extrémité. La Reine reçut cette correction avec sa douceur naturelle, disant elle-même qu'il avoit raison; mais, que ce bruit ne seroit de nulle conséquence, pourvu que Dieu lui conservât son Fils; & que si elle étoit assez malheureuse pour le perdre, cette indiscretion ne feroit son mal ni plus grand ni plus petit. Suivant donc la Politique de son Ministre, deux jours se passèrent encore, que tous les Couriers qui arrivoient de Paris disoient qu'il se portoit mieux; & les personnes de qualité qui en venoient le disoient aussi à la Reine: mais, tout bas ils nous disoient qu'il étoit dangereusement malade; qu'il avoit la fièvre bien forte; & que dans la dissenterie il y avoit un peu de sang. Les Lettres, que le Medecin Vautier lui écrivoit, marquoient les mêmes maux; & pourtant il assûroit toujours la Reine sur la fin de sa Lettre, que le Prince étoit beaucoup mieux, & que son mal n'étoit rien. Cette Princesse, selon le bon sens, ne pouvant comprendre comment un Enfant pouvoit avoir la fièvre & le flux de sang, sans être en péril, se résolut, malgré les regles de la dissimulation si souvent pratiquée par les Rois d'y faire un petit voiage de deux jours,  
Elle.

Elle y devoit aller ; car, on commençoit déjà de murmurer dans Paris, de ce qu'elle n'y étoit pas. Madame la Duchesse d'Orleans, par une raison toute contraire, observa la même politique. Pour montrer à la Reine, qu'elle ne croioit pas cette maladie dangereuse, surmontant sa paresse, partit de Paris, pour venir à Fontainebleau, où étoit Monsieur son Mari, avec intention de visiter la Reine. Et comme elle la trouva en chemin, pour lui montrer qu'elle étoit l'objet de son dessein, elle s'en retourna à Paris. Elle visita souvent la Reine au Palais Roial, non sans soupçon que ses civilitez procédaient plutôt de curiosité pour sçavoir l'état du malade, que d'aucune amitié qu'elle eut pour la Reine.

Cette Princesse fut étonnée, quand elle vit Monsieur. Elle le trouva en état de lui donner une grande douleur, avec une pareille inquiétude. Ce Prince, la voyant arriver, se jetta à son col, & la tint long-tems embrassée tout pâmé de joie & de plaisir de la revoir. Malgré la grandeur de sa maladie, il lui dit mille choses qui montroient assez que l'abattement de son mal ne lui avoit point ôté la vivacité de son esprit. La présence de la Reine apparemment lui fit du bien. Ce même jour,

jour, son mal diminua beaucoup. Les deux jours passez, que la Reine avoit promis de lui donner, elle songeoit à retourner trouver le Roi, qui avoit beaucoup pleuré en la quittant. Monsieur alors appella une de ses Femmes & lui demanda confidemment, si elle croioit qu'il fût bien reçu a prier la Reine de lui donner encore un jour. Cette Femme lui aiant répondu qu'elle croioit que oui, *M'en assurez-vous ?* lui dit-il, *Car, je serois bien fâché d'être refusé* La Reine, sachant son desir, s'approcha de lui, & lui donna le moien de lui faire la demande, qui lui fut accordée avec joie. Le troisieme jour passé, elle le quitta, dans la créance certaine qu'il étoit en meilleur état, quoi qu'en effet il ne fût pas encore hors de péril. En arrivant à Fontainebleau, elle dit tout haut qu'il se portoit beaucoup mieux. A moi, elle me fit l'honneur de me dire que ce mieux n'étoit pas capable de lui ôter son inquiétude; mais, néanmoins, les Médecins l'avoient assurée qu'il n'y avoit plus de danger en sa maladie. Comme la Reine avoit sujet de craindre la perte d'un Fils qui lui étoit si cher, & qui par lui même étoit si aimable, le Duc d'Orléans avoit raison d'espérer que ce coup pouvoit le mettre  
dans



dans le rang de présomptif Héritier de la Couronne, qui n'étoit pas une petite place pendant le tems d'une Regence. Mais, tous faisoient bonne mine, par des motifs différens; la Reine, qui auroit été au desespoir de perdre ce Prince, contrefaisant la gaie: & le Duc d'Orleans, qui s'en seroit consolé, n'osoit faire le mélancolique, de peur d'être soupçonné d'une trop grande affection; mais il avoit aussi une telle fraieur qu'il ne lui échapât de montrer de la joie, qu'il n'osoit parler ni rire sur aucun chapitre. Je n'ai jamais vû la Cour si grosse, excepté les premiers jours de la Régence, qu'elle fut alors. Beaucoup de gens trouvoient leur compte dans cette Avanture; & plusieurs venoient de Paris pour voir ce qui se passoit à Fontainebleau, & quelle mine on y faisoit.

Comme les hommes aiment naturellement la nouveauté, il sembloit à tous que la Puissance du Cardinal en diminueroit; que la Reine n'ayant plus que le Roi en deviendroit plus foible, & que la Puissance de ce Prince augmenteroit. Ce changement ne déplaisoit point à un grand nombre de Courtisans, il y avoit beaucoup plus de gens de qualité attachez au Duc d'Orleans & à M. le Prince, que non pas au Ministre; car, étant haï par son

son avarice prétendue , la libéralité imaginaire de ce Prince faisoit espérer aux Fanatiques , que la France seroit leur proie. Il étoit du devoir d'un bon Ministre d'être avare en de certaines occasions , de ne pas faire profusion des Finances , & de tenir la main à ce que son Pouvoir demeurât établi sous le nom du Roi Enfant , pour y trouver tous les intérêts de l'Etat. Les Princes , au contraire , s'ils eussent voulu suivre les méchantes maximes qu'on auroit voulu leur inspirer, en eussent demandé la dissipation , soit pour se faire puissans & en état de tenir tête à un Roi Majeur , soit pour faire des créatures & pour conserver leur crédit. Par toutes ces raisons , plusieurs personnes penchoient de leur côté , parce que peu de gens sont touchés de la raison , du devoir , & de la fidélité que nous sommes obligés d'avoir pour nos Maitres ; mais , Dieu se moqua d'eux , & envoya tout d'un coup un changement notable à Monsieur , Frere du Roi ; & quelques jours après , Madame la Duchesse d'Orleans vint achever son dessein d'augmenter la Cour , qui étoit déjà fort grosse. Lors que l'inquiétude de la Reine fut tout-à-fait passée , le Duc d'Orleans , la venant voir , entra seul dans son Cabinet ,

net, & il la trouva quasi seule. Il n'y avoit auprès d'elle que Mademoiselle de Beaumont & moi. Comme elle étoit en assez bonne humeur, pour rire & railer sur toutes choses, ce Prince lui dit plaisamment, parlant de la guérison de Monsieur, qu'il commençoit à avoir une grande estime de sa dévotion; qu'elle obtenoit du Ciel toutes les graces qu'il lui plaisoit demander; qu'elle étoit belle, grasse, & saine; que ses affaires alloient bien, & qu'enfin rien ne manquoit à ses desirs: mais, que pour celle de Madame, qui étoit toujours malade & chagrine, & qui n'avoit encore pu avoir que des Filles, on n'en faisoit pas grand cas; & qu'il vouloit, s'il devenoit dévot, suivre ses leçons. La Reine lui répondit avec gaieté; & la conversation ce soir fut agréable. A dire le vrai, le Duc d'Orleans a bien vécu dans les premières années avec la Reine. S'il y a eu quelque changement, je croi que Dieu l'a permis, pour nous montrer que sans le Ciel rien ne peut durer longtems dans le même état.

Le Maréchal de Gassion, étant au Siège de Lens, fut blessé d'une mousquetade à la tête, & le 5 du mois \* il mou-

Z

rut

rut de ses blessures. Il reçut la mort avec une fermeté d'ame & d'esprit, qui donna des marques visibles de son mérite & de son courage. Il étoit Huguenot : c'est pourquoi je ne puis comme Catholique le louer d'une bonne mort, ni lui donner part au Sang de Notre Seigneur J. C. ; quoi qu'on m'aie assurée, qu'en mourant, il eut réclamé sa miséricorde. Il fut infiniment regretté de toute l'Armée, & particulièrement de ses Officiers, des Troupes ; & jusques aux simples Soldats en témoignèrent de la douleur. Il étoit Fils d'un Président au Parlement de Pau, & il m'a conté lui même ( quoi qu'il ne vint point à la Cour, & que je l'aie peu connu ) qu'il quitta la maison paternelle à l'âge de quinze ans, pour aller à la Guerre, fuyant la Robe & l'Etude ; & qu'il en sortit avec vingt ou trente sols sur lui. Il me dit qu'il fut contraint de mettre ses souliers au bout d'un baton sur ses épaules, & de vivre sur le public, jusques à ce qu'ayant trouvé des Troupes il s'enrôla dans le service. Il y servit si bien, & fit de si belles Actions, qu'enfin il en étoit devenu Maréchal de France, sans avoir abordé les Favoris, que pour en recevoir des Eloges. Le feu Cardinal de Richelieu l'avoit

voit en grande estime , & disoit de lui qu'il ressembloit à Bertrand de Guesclin, hormis qu'il n'étoit pas si grossier. Il ne fut pas regretté à la Cour, quoi que le Roi perdit un très vaillant & heureux Capitaine. Il embarassoit le Cardinal , par la haine qu'il avoit contre le Maréchal de Rantzau, que le Ministre aimoit davantage, & qu'il croioit plus attaché à ses intérêts. Rantzau étoit un homme aussi estimé à la Guerre: mais, c'étoit un grand ivrogne ; & ce deffaut a eu le pouvoir d'effacer ses autres belles qualitez.

On envoya Comminges de la part du Roi à l'Armée, pour rassurer les esprits , & confirmer les Troupes du Maréchal de Gassion dans le dessein de servir le Roi aussi fidèlement que par le passé. La Feuillade fut aussi tué à ce Siege, qui avoit du mérite & de l'esprit, & dont la perte affligea ses Amis, qui avoient pour lui une très particuliere estime. Il mourut Chréticnnement, en prononçant souvent ces mots qui marquoient son détrompement de la vanité des hommes, *Et! après quoi courois-je?*

M. le Prince étoit encore en Catalogne, attendant l'ordre de son retour avec une assez grande impatience. Ma-



dame la Princesse sa Mere n'étoit point à la Cour, à cause que Madame de Longueville sa Fille étoit en couche, & qu'elle étoit demeurée auprès d'elle à Paris; mais elle y arriva le 6 d'Octobre (\*), amenant avec elle le Prince de Conti son Fils, qui étoit alors son bien-aimé. L'intérêt, qui fait desunir les plus fortes Amitez, les avoit déjà brouillé. M. le Prince & elle, sur leurs Affaires domestiques. Il avoit retenu auprès de lui, contre son sentiment, le Président Peraut, Intendant de feu M. le Prince, qu'elle avoit toujours haï. Cet homme trouva le moien de persuader à M. le Prince, qu'elle l'avoit toujours haï, qu'il le serviroit de même qu'il avoit servi M. son Pere, en lui disant qu'il avoit fait la fortune, & qu'il ne lui demandoit que l'honneur de passer sa vie à son service, selon les instructions qu'il avoit reçues de son Maître, qui ne devoient pas être meprisées par un Fils aussi sage que lui. En effet, il le garda, malgré les larmes de Madame la Princesse, & s'en servit depuis en de grandes occasions.

Le Prince de Galles vint à Fontainebleau voir le Roi & la Reine. On le regala

\* 1647.

regala de Bals , Comédies , & Promenades. Il parut avoir beaucoup augmenté en bonne mine. Le malheureux état de sa fortune faisoit qu'on le regardoit avec tendresse qui accompagne la pitié ; & par ce sentiment ses bonnes qualitez en recevoient plus de lustre. Il témoigna même quelque commencement d'inclination pour Madame de Chatillon ; ce qui fut pris à bonne augure pour lui. Son esprit cependant ne brilloit point ; & de plus il étoit un peu begue. Il ressembloit en cela au Roi d'Angleterre son Pere , qui , à ce que j'ai ouï , l'étoit un peu , & au feu Roi son Oncle , qui l'étoit beaucoup. Le Roi & lui s'accommodoient ensemble comme de jeunes Princes , qui se regardoient avec embarras : tous deux étoient encore timides , & n'avoient pas cette liberté d'esprit que le commerce du monde apporte aux particuliers. Le Roi , dont la beauté avoit des charmes , quoi que jeune , étoit déjà grand. Il étoit grave , & dans ses yeux on voioit un air sérieux qui marquoit sa dignité. Il étoit même assez prudent pour ne rien dire , de peur de ne pas bien dire. Le Prince de Galles gardoit aussi le silence : mais , ils avoient du moins ce bonheur d'avoir banni les ce-

remonies de leur société ; & ce bien adouciſſoit tout le reſte. Après cette viſite , on ſongea tout de bon à quitter Fontainebleau , pour revenir à Paris trouver Monsieur , qui ſe ſentoit encore des reſtes de ſa maladie. Le Duc d'Orleans , qui eut la goutte , ſ'y fit porter quelques jours avant que la Cour partit , & parut en être notablement incommodé. Le Miniſtre , qui avoit en ce tems-là autant de ſanté que de fortune , avant que de partir de ce beau lieu donna un magnifique repas à Madame la Princeſſe , & à toutes ſes Favorites. Elle étoit revenue auprès de la Reine ; & ce régal fut un plaifir pour elle accompagnée de beaucoup d'agrémens.

La Reine , en arrivant à Paris\* , trouva Monsieur ſi changé de la longueur de ſa maladie & ſi maigri , qu'il en étoit défiguré. Jamais on ne l'auroit pris pour ce Prince , qui avoit été trouvé ſi beau , par ceux qui le voioient ; mais , comme il n'étoit plus en aucun péril , la Reine ne laiſſa pas de donner un Bal au Lantgrave , pour achever de lui faire voir les beautés de la Cour. Le Prince Palatin , Fils du Roi de Bohême , établi en France , & le Prince Robert ſon Frere , qui étoit à la Cour du Prince de Galles ,  
dont

Le 17 Octobre 1647.

dont ils avoient l'honneur d'être Parens, ne s'y trouverent point, d'autant qu'en Allemagne ils prétendent avoir beaucoup d'avantages sur ces petits Souverains.

La Guerre se faisoit sur nos Frontières assez doucement, & les Ennemis eurent cet avantage de finir la Campagne par la prise de Dixmude: le Maréchal de Rantzau avoit eu dessein de secourir cette Place; mais, en arrivant à leurs Lignes, il la trouva rendue du même jour: &, comme la flatterie regne par tout, on cria dans l'Armée contre le feu Maréchal de Gassion; & tous disoient, pour plaire à son Competiteur vivant, qu'il étoit cause qu'on s'étoit arrêté à prendre Lens, cette Place où il avoit été tué, pendant que les Ennemis pour faire diversion étoient venus attaquer Dixmude, plus considérable par la situation & le nombre des Troupes qui étoient dedans. Clancieu y commandoit, à qui le Duc d'Orleans avoit fait donner tout de nouveau ce Gouvernement. Son nom étoit de mauvais augure pour les Places. Il la rendit aux Ennemis, quasi à la vue de l'Armée du Roi.

L'Archiduc donna six mille écus à celui qui avoit deffendu Lens, pour avoir tenu deux jours plus qu'il ne l'avoit es-

péré ; & avoit été cause de la perte de Gassion , qui eut la destinée de réjouir par sa mort deux Partis. Leur joie ne lui fut point honteuse : celle des Ennemis étoit une marque de sa Valeur ; & celle du Ministre ne diminueoit point sa Gloire , parceque la cause en étoit connue. On disoit publiquement , que le Cardinal Mazarin avoit sçû qu'un jour ce Maréchal recevant une de ses Lettres , où il lui donnoit des ordres qu'il n'approuvoit pas , avoit dit tout haut en jetant la Lettre par terre , que le Cardinal vouloit faire le Général , mais qu'il n'y entendoit rien. Cet emportement , avec les raisons que j'ai dites , étoit suffisant pour le faire haïr d'un Ministre qui prétendoit à juste titre que ceux qui commandoient les Armées du Roi lui devoient plus de respect que ce Gascon ne lui en vouloit porter. Mr. le Prince , après avoir emporté quelques petits avantages sur les Ennemis , & s'être opposé à un Siege que les Espagnols vouloient entreprendre , partit de Catalogne pour revenir à la Cour , & laissa pour peu de tems le Maréchal de Gramont commander à sa place. On attendoit l'arrivée du Cardinal d'Aix , Frere du Cardinal Mazarin , qui étoit nommé Vice-Roi en cette Province. En



En même tems, on reçût nouvelles à la Cour, que Don Juan d'Autriche, un jeune Bâtard du Roi d'Espagne, avoit été envoyé à Naples, par le Roi son Pere, pour y punir les Rebelles. En arrivant en ce Roiaume, il leur avoit promis la Paix, & leur avoit protesté qu'il n'étoit venu là, que pour les remettre dans les bonnes graces de leur Roi. Après qu'il se fût rendu le maitre des Châteaux de la Ville, il suivit l'exemple du Duc d'Albe, qui exécuta severément les ordres qu'on lui donna contre les Flamans. Ce Prince, étant obligé à la même obéissance, se servit de la même rigueur, pour punir les Napolitains. Ce manque de foi de Don Juan fit révolter tout le Roiaume; & on conta à la Reine, que dans Naples il fut tué plus de quinze mille hommes. Les Révoltez maltraitèrent aussi l'Armée d'Espagne : elle fut presque toute défaite, & leur tromperie fut payée de cette monnoie. L'Avanture des Espagnols, & leur infidélité, donna de la joie au Ministre. On crut qu'elle auroit des suites qui pourroient être avantageuses à la France : on fit des desseins pour en pouvoir profiter.

Le Roi, au milieu de la plus grande santé du monde, le 10 Novembre quit-

ta le jeu, & se lassa de la Comédie, puis dit à la Reine qu'il se trouvoit mal, & qu'il avoit mal aux reins. On crut alors que ce ne seroit rien ; mais, le lendemain, la fièvre le prit bien fort ; ce qui donna aussi-tôt une grande fraieur à la Reine, qui eut peur que ce ne fût la fièvre continue. On dépêcha un Courier au Duc d'Orléans, qui étoit à une de ses Maisons, pour lui apprendre l'état où étoit le Roi. Cette maladie, deux jours après, dégénéra en petite vérole, dont la Reine se consola d'abord, craignant quelque chose de pis. Elle quitta son appartement le même jour, pour aller coucher dans celui du malade. Comme la fièvre du Roi continua, l'inquiétude de la Reine croissoit de moment en moment ; & les Médecins n'eurent pas le pouvoir de la rassûrer. Toutes les jeunes personnes qui prétendoient en beauté, où celles qui n'avoient point eu cette maladie, quittèrent le Palais Roial. Je croi que je fus la seule qui n'avoit point renoncé à la jeunesse, qui ne voulût point quitter la Reine en cette occasion. J'avoue que je fis quelque effort sur moi-même, pour lui donner cette marque de mon zèle ; car, quoi que je l'eusse eue, il est assez ordinaire de l'avoir deux fois,

&

& plus ordinaire encore de penser à sa conservation propre. Ma Sœur, de plus, ne l'avoit point eue, à qui je pouvois porter le mauvais air; mais, Dieu nous en préserva. Monsieur, encore malade & foible de sa maladie, fut envoyé chez de Mauroi, Intendant des Finances, dont la maison près de la Porte St. Honoré étoit en bel air & proche le Palais Roial. La Reine, dans cette occasion, emportée par ses sentimens, n'observa nulle politique à l'égard du Public; &, par cet empressement, elle témoigna qu'elle avoit une tendresse infinie pour le Roi, plus grande que pour son second Fils, qu'elle aimoit néanmoins beaucoup. Le premier lui avoit été donné de Dieu, après mille desirs inutiles, & quand elle n'ôsoit plus en espérer. Il l'avoit tirée du misérable état où les persécutions du Cardinal de Richelieu l'avoient enveloppée. Il l'avoit fait Régente; & enfin il avoit le premier occupé toutes ses affections: si bien qu'elle n'avoit plus à donner à Monsieur que ce que la Nature fortement gravé dans le cœur d'une bonne Mere. Nous remarquâmes, que les commencemens de cette maladie lui avoient fait plus d'impression, que ne lui en avoit fait celle qu'avoit eue Monsieur,

fièvre, qui avoit été longue & dangereuse. Elle n'avoit pas interrompu à Fontainebleau les occupations ordinaires de sa vie : elle n'avoit pas eu d'abord de révolte contre la Politique de son Ministre, & n'avoit été touchée d'aucune présente inquiétude, que la vue d'un péril évident. Mais en cette occasion, elle s'affligea d'une manière très sensible : le mal du Roi la rendit elle-même malade. L'état de son cœur se faisoit voir à son visage ; & jamais je ne l'ai vue si changée, & en si peu de tems. Deux ou trois jours après, elle eut sujet de se rassûrer : la fièvre du Roi diminua tout d'un coup ; & la petite vérole sortit en abondance.

Le Roi, jusques au onzième de sa maladie, ne donna nulle inquiétude à la Reine, que celle qu'elle eut avant que la petite vérole eut paru. Elle souffroit de le voir souffrir ; mais, comme c'est un mal qui est commun à tous les Enfants, elle étoit toute résolue de se consoler de la perte de sa beauté, pourvu que la vie lui demeurât. Le 21 du mois, sur les neuf heures du matin, pendant qu'elle étoit allée à Notre-Dame faire ses devotions, tout d'un coup le Roi se trouva plus mal. La fièvre se  
re-

redoubla: il tomba en foiblesse, & y demeura trois quarts d'heures. La Reine, à son retour, le trouvant en cet état eut le cœur pénétré d'une vive douleur; & peu s'en fallut qu'elle ne mourut elle-même. Tout le jour, au jugement des Médecins, fut en grand péril, & la Reine ne cessa de pleurer. Le Duc d'Orleans fut toujours auprès d'elle; ce qui augmenta sa peine: elle ne trouvoit pas de soulagement, ni de consolation, à jeter des larmes devant lui. Le soir, jusqu'à minuit, le Roi se porta un peu mieux; mais, le lendemain matin son mal augmenta beaucoup d'avantage. Le Dimanche, quatorzième jour de sa maladie, il se trouva si mal, que les Médecins le crurent en état d'en craindre une prompte mort; parceque depuis le onzième qu'il s'étoit évanoui, toute la petite vérole étoit rentrée; & quatre saignées qu'on lui avoit faites ne lui avoient point diminué sa fièvre. L'ardeur en étoit si grande, qu'elle l'avoit entièrement déseché par ce qui étoit sorti de son corps. Tout ce jour, la Reine pensa étouffer; car, naturellement, elle ne pleuroit guere: & quand elle avoit de la douleur, elle la renfermoit en elle-même. Cette souffrance lui fit sentir



vivement ce que l'amour & la crainte savent imprimer dans une ame possédée d'une violente passion, qui, par son excès en produit plusieurs autres. Quoiqu'elle n'eut observé aucune Politique en cette occasion, aiant naturellement l'esprit ferme, & beaucoup de retenue dans toutes ses actions exterieures, elle ne vouloit pas montrer toute sa foiblesse, particulièrement devant ceux qui auroient pu profiter de son malheur: Mais, comme la Nature ne peut demeurer en tel état sans qu'il y paroisse, elle s'évanouit ce même jour au chevet du lit du Roi; & le soir fort tard étant retirée, & n'a-  
iant de témoins que son Ministre, quelques unes de ses Femmes, & moi, elle pleura beaucoup. Comme nous la vîmes en cet état, nous la pressâmes de se mettre au lit, ce qu'elle fit; mais, elle ne pouvoit avoir de repos en aucun lieu. Enfin, sur le minuit, Dieu lui redonna cet Enfant qui lui étoit si cher, & dont la vie étoit si nécessaire à la France. La fièvre lui diminua, & la petite vérole sortit tout de nouveau. Le Lundi & le Mardi, on le purgea; & dès lors sa maladie commença à diminuer jusqu'à sa guérison entière. Les fraieurs de la Reine étant passées, elle nous dit qu'elle a-  
voit

voit senti dans cette occasion, que si elle eut perdu le Roi, elle n'auroit pu survivre à cette perte; & que la soumission, qu'elle auroit voulu avoir aux Volontez Divines, n'auroit pu sans doute empêcher que sa douleur ne l'eut étouffée.

Dans cette maladie, le Roi parut à ceux qui l'approchoient un Prince tout-à-fait porté à la douceur & la bonté. Il parloit humainement à ceux qui le servoient: il leur disoit des choses spirituelles & obligeantes, & fut docile en tout ce que les Médecins desirèrent de lui. La Reine en reçut des marques d'Amitié, qui la touchèrent vivement; car, à tout moment, il l'appelloit, & la prioit de se tenir auprès de lui, l'assurant que sa présence diminuoit beaucoup son mal: aussi, la Reine nous assûra que dans toute sa douleur elle n'avoit appréhendé de le perdre, que par la seule tendresse; & qu'elle l'auroit regretté, parce qu'elle l'aimoit & par la qualité de Fils, sans mêler celle de Roi, dont elle nous dit n'être nullement touchée.

Les François avoient sujet d'espérer qu'ils verroient un jour ce jeune Roi devenir aussi grand par les qualitez de l'ame, qu'il l'étoit déjà par sa Couronne. Ils le regardoient comme un Roi,  
que

que Dieu leur avoit donné pour exaucer les prieres publiques , & comme un enfant de bénédiction , ses perfections remplissoient les yeux de ses Sujets , tant par sa personne , que par ses inclinations , qui paroissoient toutes bonnes & portées à la Vertu & à la Gloire. L'impression de la Puissance que Dieu lui destinoit étoit marquée dans toute sa personne , & dans toute ses actions. Nous ne lui avons jamais vu de ces sentimens opiniâtres , qui sont naturellement dans les enfans. La Reine , par raison , & par l'obéissance qu'il avoit pour elle , le conduisoit toujours à ce qu'elle vouloit de lui. J'ai souvent remarqué avec étonnement , que dans ses jeux & dans ses divertissemens , ce Prince ne rioit guere. Ceux , qui avoient l'honneur de l'approcher , lui disoient trop souvent , ce me semble , qu'il étoit le Maître ; & quand il avoit quelque petit différend avec Monsieur , en des occasions qui ne manquent jamais d'arriver dans l'enfance , la Reine vouloit toujours qu'il fut obéï , & il sembloit qu'elle auroit désiré le pouvoir respecter autant qu'elle l'aimoit. Tant de grandeur anticipée ne lui pouvoit jamais paroître dangereuse , vû l'innocence naturelle des mœurs de ce jeune Monarque

narque , qui lui donnoit lieu d'espérer que Dieu , qui est l'Auteur de la Nature , en lui envoyant d'enhaut l'esprit de sa Sagesse comme à Salomon , avec le don de persister dans l'usage de la Sagesse plus qu'à lui , rendroit sa vie agréable à ses yeux , & son Règne accompagné d'une prospérité continuelle. *La Principauté du Sage fera stable \**.

Comme le Roi se porta mieux , l'esprit de la Reine reprit sa tranquillité ordinaire ; & la Cour , avec l'arrivée de M. le Prince , fut remplie d'une nouvelle grandeur , & parée d'une nouvelle beauté , par la quantité d'honnêtes gens qu'il y amena. Il avoit scû l'extrémité de la maladie du Roi , & n'avoit pas voulu hâter son retour ; exprès pour ne pas témoigner d'empressement dans un tems où il auroit semblé qu'il sût venu pour partager la Puissance avec le Duc d'Orléans , dont apparemment il auroit eu la meilleure part. Il avoit observé cette modération , quoi que la Reine l'eut mandé par plusieurs Couriers , pour le presser de venir. Madame la Princesse se vançoit publiquement , qu'elle & toute sa Famille avoient fait paroître un grand desintéressement , & disoit que la Reine avoit bonne mémoire ; ce qui marquoit visiblement  
ses

des sentimens. Son dessein étoit aussi de reprocher par là au Duc d'Orleans, que pendant le péril extrême où avoit été le Roi, il s'étoit trouvé à un souper qu'un de ses Domestiques lui donna, & qu'il avoit souffert avec agrément quelque Prophétie sur sa Grandeur prochaine. En effet, l'histoire du repas aiant été sue, causa du chagrin à la Reine. Elle ne put pas s'empêcher d'en témoigner quelque froideur au Duc d'Orleans; mais, elle ne dura guere: la joie qu'elle sentit de la guérison du Roi fut si grande, qu'elle occupa son cœur tout entier, & lui fit oublier une chose où le Duc d'Orleans n'avoit nulle part que la condescendance. D'ailleurs, ce Prince avoit si bien agi à son égard, qu'il sembloit qu'en lui les sentimens des Oncles des Rois étoient changez, & que le Roi étoit devenu son propre-Fils, & la Reine sa véritable Sœur. La seule différence, qu'on y pouvoit alors remarquer, étoit le grand respect qu'il portoit à l'un & à l'autre.

Le Cardinal Mazarin avoit pris toutes les précautions nécessaires pour préparer le remede au mal qui pensa arriver à la Reine: il avoit fait tous ses efforts, pour gagner l'Abbé de la Riviere, afin qu'il portât le Duc d'Orleans, en cas que le  
Roi



Roi mourût, à ne rien innover. Car, comme il auroit fallu tout de nouveau élire la Reine à la Régence, & qu'elle n'étoit plus si aimée, il eut été facile au Duc d'Orléans d'y prétendre la part que la raison du plus fort lui auroit pu donner. Il promit positivement à son Favori le Chapeau de Cardinal; & le flatte de cette espérance, qu'il lui donneroit part au Gouvernement. Il n'oublia rien pour porter cet homme à conseiller ce Prince selon ses desirs & selon sa justice; mais, l'intérêt de la Reine, en cette occasion opposé au Duc d'Orléans, & que les Serviteurs de cette Princesse auroient souhaité comme une chose raisonnable, n'eut point dû trouver d'approbation dans l'ame du Duc d'Orléans, ni des siens: car, sans doute il auroit dû comprendre cette justice d'une autre manière, & le changement des esprits qui auroient peut-être diminué le droit de la Reine auroit aussi changé sa conduite. Je ne sçai pas si l'Abbé de la Riviere eut voulu faire ce que le Ministre avoit sujet de lui demander; mais, je sçai qu'il lui promit toutes choses, afin de se servir de cette occasion pour engager la Reine & lui, de lui donner le Chapeau, le seul & unique objet de ses desirs; & qu'il vou-

lut

lut du moins profiter par cette voie de la maladie du Roi. D'autre côté, les Courriers qui avoient été envoyez au Prince de Condé l'avoient pressé de venir de la part de la Reine, parce qu'elle vouloit le voir avant que ce malheur arrivât: c'est-à-dire, le Cardinal Mazarin vouloit l'entretenir, & prendre ses mesures avec lui, en le rendant susceptible de se lier aux intérêts de la Reine, en cas que le Duc d'Orleans ne voulut se saisir de la Puissance; mais, la guérison du Roi fit évanouïr toutes ces Intrigues, & consola la Reine, qui moins occupée de la Politique que de son Affection, ne pensoit qu'à rendre graces a Dieu, de ce qu'il lui avoit redonné ses deux Enfans une seconde fois, & en si peu de tems. Quelques jours après, l'heureuse guérison du Roi, la douleur que la Reine avoit eu de sa maladie, la violence qu'elle s'étoit faite pour ne la pas montrer tout-à-fait ses veilles & ses inquiétudes, lui donnèrent la fièvre, qu'elle eut pendant deux jours bien forte. Le Cardinal Mazarin en parut allarmé: & lors que les Médecins croioient qu'elle alloit avoir une grande maladie, la fièvre la quitta tout-à-fait; ce qui redonna beaucoup de joie à ceux qui l'aimoient, & qui avoient sujet de  
s'in-

s'inquiéter de son mal. Le soir de son amendement, comme je m'approchai d'elle, & que je voulus toucher son poux, pour voir si elle étoit en aussi bon état que nous le souhaitions, elle me fit l'honneur de me donner sa main dans la mienne; & moi la lui aiant baisé avec une sensible joie de la trouver fraîche, elle me dit qu'elle ne doutoit pas que je ne fusse bien aise de son amendement: puis, elle ajouta ces belles paroles, que la mort ne lui avoit jamais fait de peur; mais en l'état où elle auroit laissé le Roi & le Roiaume, ses Enfans & la France lui auroient fait pitié: que cela étoit capable de lui faire faire quelques souhaits pour la vie; mais, qu'en elle, le plus grand de tous étoit, que Dieu lui fit la grace de la bien employer à son service.

Pendant la maladie du Roi, les Courriers avoient apporté des Relations favorables de la suite de la Revolte de Naples. Ces Peuples mutins, avec une Armée nombreuse se deffendoient courageusement contre les trois Châteaux que les Espagnols tenoient dans la Ville, ou plutôt faisoient mine de les vouloir attaquer: & eux se deffendoient foiblement; car leur Armée Navale, toujours en crainte de la nôtre, se tenoit en Mer,

&c

& ils ne pouvoient pas en recevoir un grand secours. Ce Peuple avoit élu pour Chef un nommé Torable. J'ai oui dire au Maréchal de Villeroi, qu'il avoit été prisonnier en France, & qu'il avoit le cœur Espagnol : & néanmoins il s'étoit laissé élire pour Chef de ces desespérez, pour empêcher que quelque Mutin en cette Place ne gatât tout-à-fait les Affaires; & travailloit sous main, par le moien des Jésuites, à soumettre ces Peuples à l'obéissance de leur Roi. Il est à croire néanmoins qu'ayant l'esprit de Paix, il n'avoit point approuvé la sévérité de Don Juan, & qu'ayant donné au Peuple sa propre Femme en ôtage, il agissoit de bonne foi envers les deux Partis, souhaitant que ces Peuples se remissent sous l'obéissance du Roi d'Espagne, & que son Roi leur pardonnât fidèlement leur Révolte. Mais, ayant été assez malheureux, pour qu'une mine que les habitans avoient faite contre un des Châteaux fit son effet contre eux-mêmes, ( ce qui selon les experts, à ce que j'ai oui dire, est assez ordinaire, ) cet Mutins, d'une barbarie inouïe & naturelle à la populace sans discipline, le prirent & le déchirèrent en mille morceaux, & quatorze ou quinze Jésuites qu'ils accusèrent d'être ses  
com-

complices, & d'avoir eu comme lui des intelligences avec leurs Ennemis. Ensuite de cette action, ils dépêchèrent vers le Pape, pour le supplier de prendre leur Protection contre le Roi d'Espagne, dont ils avoient déchiré le Portrait, en faisant mille autres criminelles actions que j'ai dites; mais, le Pape, de cœur assez Espagnol, ne voulut point se hâter de donner audience à leurs Envoies. Dans cette intervalle, ils allèrent trouver l'Ambassadeur de France, le Marquis de Fontenay-Mareuil†: ils lui demandèrent la protection du Roi. Il la leur promit, & ils s'engagèrent entierement à lui, pour devenir à certaines conditions les Sujets d'un même Maître. Il en écrivit à la Cour. Le Ministre lui donna ses ordres: il les suivit; &, après plusieurs Négociations que je n'ai pas sçues avec assez de certitude pour les pouvoir écrire, ils demandèrent pour Chef le Duc de Guise, qui étoit alors à Rome pour faire rompre son Mariage avec la Comtesse de Bossu, afin d'épouser Mademoiselle de Ponts. Ils s'expliquèrent, qu'ils lui donneroient sur eux le même pouvoir qu'a-

† Fontenay Mareuil, homme de bien aimé, de ses Amis. Ils le visitoient souvent, & trouvoient toujours en lui tout ce qu'une genereuse bonté pouvoit produire en leur faveur.



qu'avoit eu le Prince d'Orange sur les Hollandois. Cette Proposition donna beaucoup de joie à la Reine, & particulièrement au Ministre, qui voioit en ses mains une occasion de pouvoir contribuer au bonheur de l'Etat, à la gloire de la France, & à la sienne particuliere. Ce ne fut pas sans admirer l'étoile favorable du Duc de Guise, qui étoit allé en Italie pour faire une action toute ridicule & injuste en soi, & qui trouvoit dans la Révolte de Naples une belle matiere pour acquérir de l'honneur, & selon toutes les apparences une grande Dignité, vû les anciennes pretenrions de sa Maison, qui veulent que ce Roiaume leur appartienne. On disoit que ce Ministre n'auroit pas desiré que ce Prince y allât: je n'ai pas sçu les raisons; mais, des gens qui devoient sçavoir l'Histoire m'assurèrent que le Marquis de Fontenay, passionné pour la gloire de la France, & homme de bien, voiant qu'on ne pouvoit en envoyer d'autre, pressa le Cardinal Mazarin d'y consentir, & conseilla ce Prince de rendre ce service à la Couronne, en se procurant lui-même celles qui sont destinées aux Héros.

Le Duc de Guise étoit digne d'une telle Avanture. Il étoit le véritable Portrait

trait de nos anciens Paladins; & sa valeur peut être comparée à la leur. Il parloit bien, il étoit éloquent, civil aux Dames, & bien fait de sa personne. Il avoit l'ame grande par certains endroits, & une mine toute martiale, qui paroissoit ne respirer que les Combats. Il ressembloit même dans ses plaisirs aux Chevaliers errants: il aimoit les Tournois, & les Combats à la Barriere, de la même façon que nous les voyons dépeints dans les Amadis & les Guerres de Grenade.

Madlle. de Ponts étoit depuis quelque tems sortie de la Cour, & vivoit sous les ordres de ce Prince. Elle étoit dans un Couvent irrégulier, depuis qu'elle n'étoit plus auprès de la Reine, servie par les Officiers du Duc de Guise, & deffraïée à ses dépens.

Quand elle scût cette nouvelle, elle connut avec joie tous les avantages qui la regardoient, & attendoit sans doute avec impatience l'heure où son Héros la viendroit délivrer de cet enchantement. Il est à croire qu'elle rêvoit quelquefois à ce qu'elle feroit quand elle seroit Reine de Naples, à ceux qu'elle élèveroit aux grandes Charges,

& à la beauté de sa destinée ; mais , comme tous les desseins des hommes sont souvent des chimeres mal fondées , les siennes furent détruites par bien des causes , & furent mises avec celles qui se faisoient alors dans le Cabinet sur cette grande Affaire , où se tenoient plusieurs Conseils pour aviser au moyen de la soutenir.

Le Duc de Guise , de son côté , parut vouloir hazarder toutes choses , pour tenter cette grande Avanture ; mais , il n'écouta nulle des maximes de la prudence pour y réussir ; & se confiant à sa bonne fortune , il partit de Rome , pour aller à Naples se faire le Chef des Révoltez. Il y alla seul , accompagné de l'Esperance & de son Courage. Il passa de nuit , au travers de l'Armée Navale d'Espagne , dans une Felouque dont la petiteffe lui fit essuier plusieurs canonades , avec moins de péril que dans un plus grand Vaisseau , mais toujours avec un très grand danger de sa personne. Etant encore en pleine Mer , il fut poursuivi de cinq Vaisseaux , dont il y eut deux Galeres qui l'approchèrent de près ; mais enfin , il aborda à cette grande Ville , qui a coûté à nos Rois  
tant

tant de sang & de Combats. Le Peuple courut le recevoir avec des Acclamations publiques, & des cris d'allégresse inconcevables. Ils prirent ce Prince, & les portèrent sur leurs Epaules dans l'Eglise des Carmes, où ils lui donnerent le Scapulaire de Notre-Dame; & pour marque de réjouissance, ils pendirent le Vaisseau qui l'avoit apporté, dans l'Eglise même. Ils lui présentèrent un Cheval, & ce Prince l'ayant monté, il se promena dans la Ville, où sa bonne mine fut admirée du Peuple, qui alloit criant dans les rues, *Vive France, & le Duc de Guise.* Tous jettoient leurs manteaux sous les pieds de son cheval, & le regardoient comme un Ange qui les venoit sauver. Ils firent enfin pour lui ce que des hommes emportez de passion, & qui ont besoin de secours, ont accoutumé de faire à l'égard des personnes dont ils espèrent leur remede. Ils lui présentèrent deux bassins: dans l'un il y avoit des Armes, & dans l'autre de l'Argent. Il prit l'Epée, avec la qualité de General, aux Conditions qui lui avoient été proposées, & fit distribuer la monnoie au Peuple qui l'environnoit, afin de faire redoubler leurs

cris de joie. La femme du General Anneze, qui n'étoit ni belle ni propre, lui fit la chemise qu'il mit le lendemain; & ils lui donnèrent en petite quantité sans doute de toutes les choses dont il avoit besoin. Il s'étoit venu livrer à eux, sans équipage, sans Officiers, & sans Troupes; &, qui pis est, sans finances: ce qui donna lieu aux Etrangers, comme à nous, d'admirer sa confiance & sa résolution. Il alla aussi-tôt visiter le Fort St. Elme, que les Espagnols tenoient, & fit la revue de ses gens. Il trouva qu'il pouvoit avoir 12000 hommes, & 200 chevaux; &, quoi que ses Soldats fussent peu aguerris, il ne laissa pas de se mettre à leur tête, espérant du secours de France, dont l'Armée Navale avoit ordre de combattre celle d'Espagne. Le Duc de Guise avec cette mauvaise Armée se mit en Campagne\*, & prit Aversé, petite Ville qui pouvoit être propre à ses desseins. Nos Vaisseaux, cependant furent battus de la tempête, & furent contraints de se rafraichir à Portolongone, d'où ils faisoient dessein de reprendre la voie de Naples, pour aller secourir ce Prince téméraire. Il ne laissa pas lui seul de prendre prisonnier le

\* Le 9 Decembre, 1647.



Marquis de Vasto, le Comte de Ver-  
sanne, & le Duc de Montalone. Ces  
heureux succès lui acquirent d'abord une  
grande réputation, & on parloit déjà  
de lui dans le monde, comme d'un se-  
cond Alexandre: mais, Alexandre avoit  
30000 hommes de bons Soldats, & de  
bons Capitaines, & de l'Argent; & lui,  
n'avoit rien que sa hardiesse & sa valeur.

Les Fêtes de Noël arrêterent pour  
quelque tems les Affaires publiques &  
particulieres. La Reine étant au Val-  
de-Grace, vit Monsieur, qu'elle n'avoit  
encore ôsé voir, de peur de lui donner  
du mauvais air. Elle le trouva en bon  
état, & bien remis de sa maladie. Quel-  
ques jours après, il revint au Palais Ro-  
ial, & on lui fit voir le Roi, qu'il ne  
reconnut point, tant il étoit changé.  
Toutes les Dames alors revinrent à la  
Cour, & on montra le Roi à tout le  
monde, qui étoit en mauvais état par  
l'enflure & la rougeur de son visage. Il  
gronda celles qui l'avoient abandonné; ce  
que l'on prit à bon augure: c'étoit une  
marque qu'il ne seroit pas aussi indiffe-  
rent à l'amitié, que le sont d'ordinaire  
tous les Princes. Quoi que je n'eusse  
point quitté la Reine pendant sa mala-  
die

die, je n'avois pas approché de lui : la Reine, qui vit que je me faisois quelque effort pour la suivre dans cette chambre, où malgré l'éclat de la Couronne on auroit trouvé du péril, me commanda de n'y pas entrer. J'eus donc ma part de sa petite plainte, & je m'en consolai avec les autres, qui n'en furent que médiocrement affligées, & qui s'estimèrent honorées de son ressentiment.

Ainsi finit cette année \*, sans beaucoup de bonheur, ni de grands maux effectifs; & néanmoins, un des plus habiles hommes de la Cour, & des mieux instruits †, me dit ce jour-là, qu'il craignoit qu'à l'avenir l'Etat ne fût troublé par beaucoup de malheurs, vu les mauvaises dispositions qui étoient dans tous les esprits. La Reine, tout au contraire, le soir de ce même jour, nous dit, comme elle se deshabilloit, assise à sa toilette, *Quelle avoit de la joie d'entrer dans une nouvelle année; parce qu'en celle qui étoit passée elle n'avoit eu que du mal, peu de bon succès à la Guerre, & beaucoup d'inquiétude par la maladie de ses deux Enfans qu'elle avoit pensé perdre.* Mais, elle se trompa dans son souhait,

&

\* 1647. † Le Marquis de Sennettere.

& eut sujet de regretter le repos dont elle avoit joui jusqu'alors. Les peines, qui lui arrivèrent dans la fuite, lui firent, connoître que la créature ne connoit ni ses forces, ni sa foiblesse; que nos desirs nous trompent; & que nous devons nous laisser mener par cette Puissance supérieure, qui nous régit. Autrement, nous trouvons que par notre choix nous nous conduirions plus souvent dans le mal que dans le bien.

*Fin du premier Tome.*







